

THE SHERIDAN LIBRARIES



3 1151 03717 8542

BIBLIOTHECA FICTIVA

EMILE BRIN

METZ

DEPUIS

18 SIÈCLE

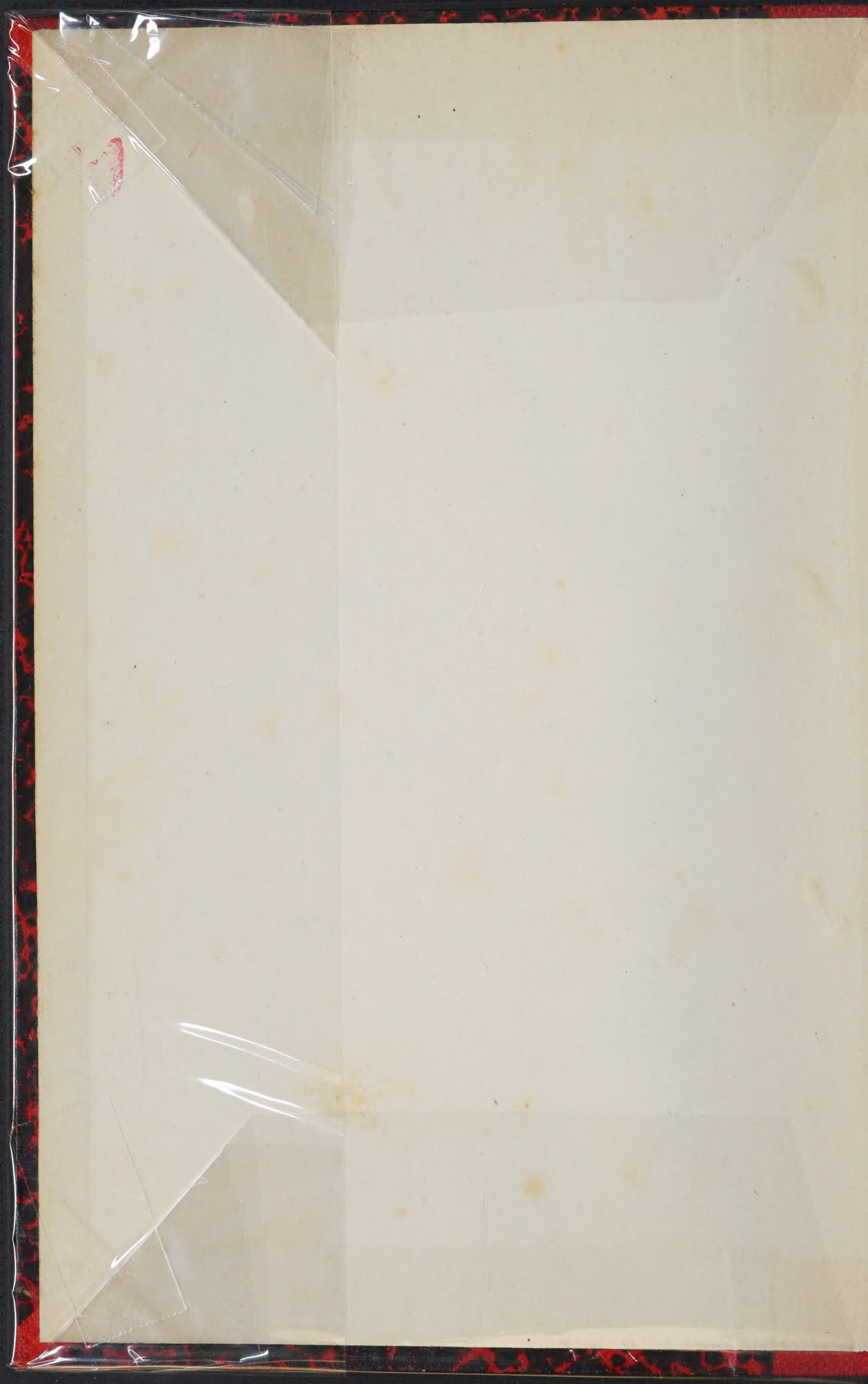
II

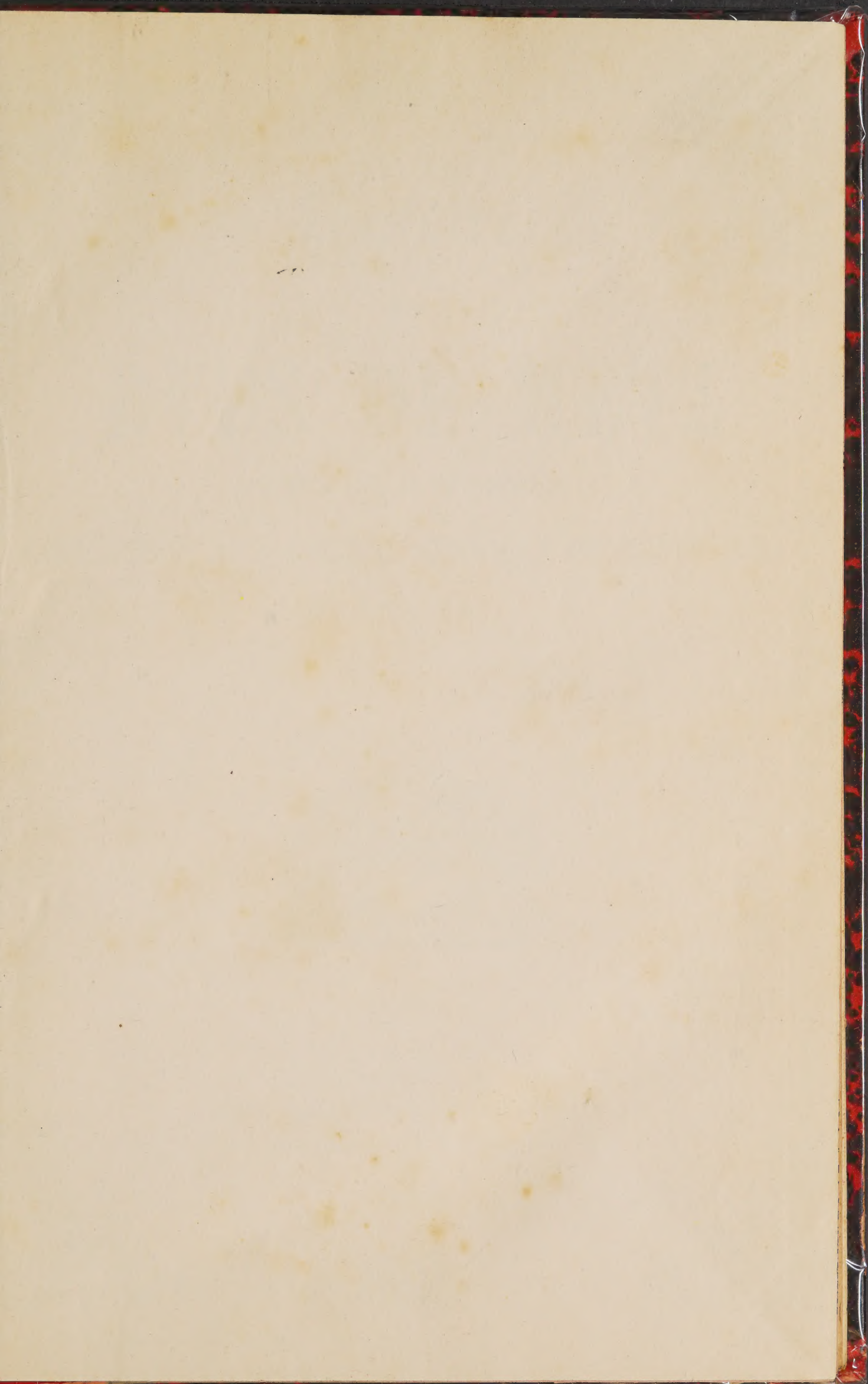


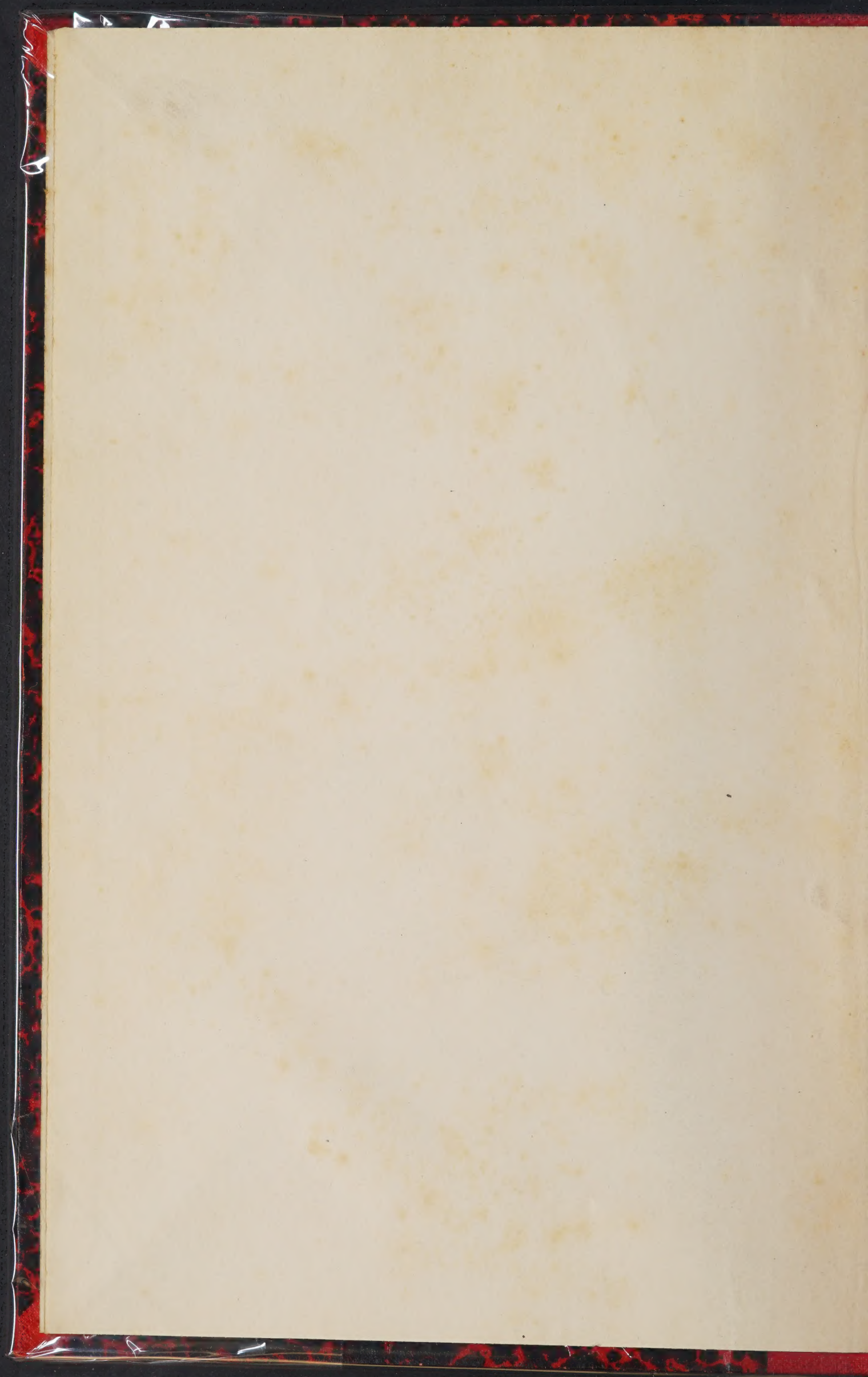












Histoire

DES

RUES DE METZ

DEPUIS DIX-HUIT SIÈCLES,

RÉCITS CHEVALERESQUES, RELIGIEUX ET POPULAIRES,

PAR ÉMILE BÉGIN.



ANCIENNE MAISON DEVILLY.
H. X. LORETE LIBRAIRE À METZ.

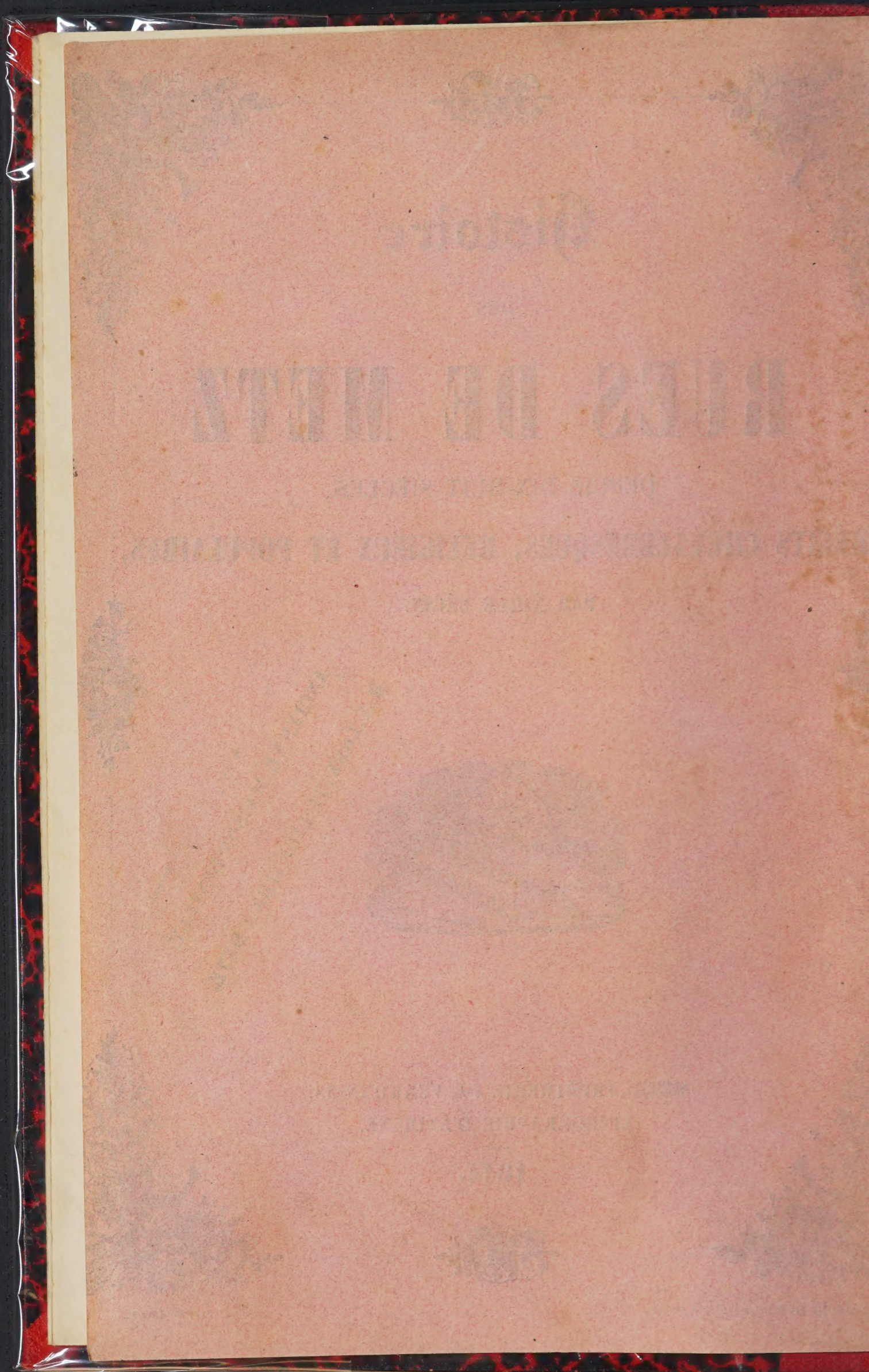
METZ, IMPRIMERIE DE VERRONNAIS.

LITHOGRAPHIE D'ÉTIENNE.

1844.

Prix de la livraison : 40 cent.

8.^e Livraison.



METZ

DEPUIS DIX-HUIT SIÈCLES.

METZ, { Imprimerie de VERRONNAIS.
Lithographie d'ÉTIENNE.

METZ

DEPUIS

Dix-huit siècles.

SON PEUPLE, SES INSTITUTIONS, SES RUES, SES MONUMENTS;

Récits chevaleresques, religieux et populaires.

Par ÉMILE BÉGIN.



SECOND VOLUME.

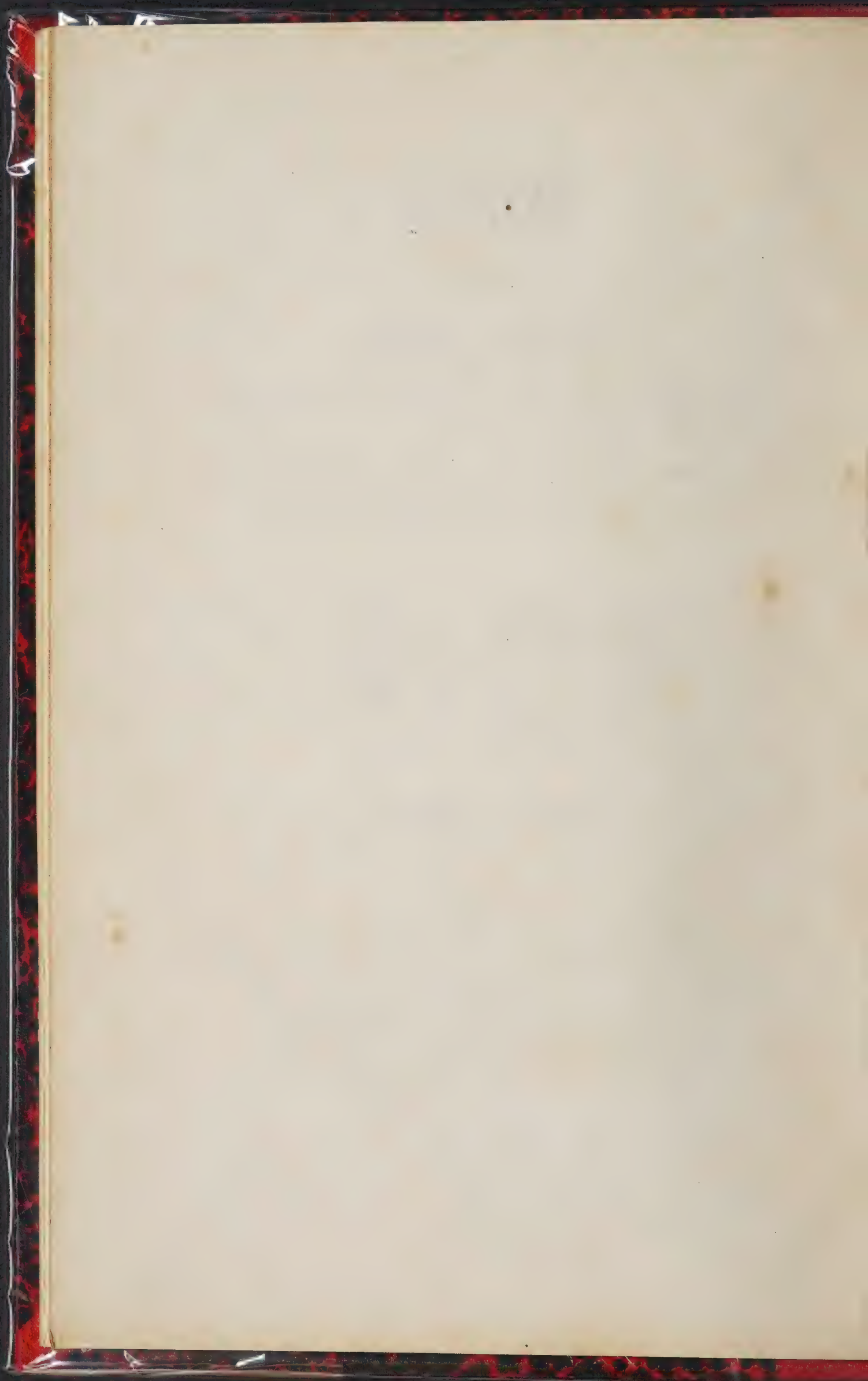
A PARIS,

Chez DUMOULIN, quai des Augustins, 13.

A METZ,

Chez l'Auteur et les principaux Libraires.

1843—1844.



Metz austrasienne.

Depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis-le-Débonnaire.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

 L s'en faut que les premières invasions des peuples d'outre Rhin aient complètement changé la physionomie sociale de la Gaule. Conquérants plutôt qu'organiseurs, les chefs barbares n'avaient ni le goût, ni le loisir de fonder. Ils acceptaient les formes gouvernementales établies, laissaient au pouvoir les mêmes hommes pourvu qu'ils payassent régulièrement le tribut imposé, et semblaient préoccupés d'une seule chose, de l'armée, à laquelle ils devaient leur fortune et leur puissance. Aussi, les constitutions isolées, les divisions territo-

riales fragmentaires, les municipalités enfin prenaient racine dans le sol. Au patriotisme général, qui n'était plus possible, succédait un patriotisme local énergique, une existence isolée, mais compacte, un petit état appartenant à soi-même dans un grand état appartenant à tout le monde.

Metz, comme les autres cités principales, présentait alors six classes de personnes, six conditions sociales différentes : 1.^o les maisons patriciennes ou sénatoriales ; 2.^o les décurions, familles honnêtes de la bourgeoisie ; 3.^o le peuple proprement dit, désigné sous le nom de *plebs* ; 4.^o les esclaves ; 5.^o les troupes composant la garnison ; 6.^o les officiers impériaux et les prêtres.

Les familles sénatoriales, véritables germes d'une aristocratie politique, jouissaient de grandes prérogatives et se trouvaient placées au-dessus des autres ordres de l'état. Leurs membres avaient le droit d'être jugés par un tribunal particulier* ; ils étaient exemptés de la torture et des charges municipales les plus onéreuses. Cette classe formait donc une partie distincte dans la société générale, d'autant plus qu'à ses droits s'attachait le principe conservateur de l'hérédité¹.

Le second ordre de personnes libres était composé de différentes *décuries* ou classes, dans lesquelles se trouvaient distribués les citoyens qui possédaient, en pleine propriété, des biens fonds dans l'étendue d'une cité. On appelait *curiales*² ceux qui avaient entrée et voix délibérative dans l'assemblée municipale de chaque ville : ils formaient le *sénat*, ou l'*hôtel-*

* Lorsqu'un sénateur se trouvait sous le poids d'un procès capital, le magistrat s'adjoignait cinq assesseurs tirés au sort.

de-ville, la *commune*, pour me servir de dénominations modernes. A la même classe appartenait encore des citoyens nommés possesseurs : ceux-ci, quoiqu'ayant des terres en propre, ne pouvaient néanmoins faire partie des assemblées curiales, soit parce que leur origine n'était pas assez honorable, soit parce qu'ils avaient un domicile ailleurs. Les *curiales* possédaient, dans leur organisation, des principes d'indépendance complètement illusoires : c'était bien la masse éclairée qu'on chargeait, par voie d'élection, de veiller aux intérêts communs ; les privilèges de naissance ne comptaient pour rien dans le choix des magistrats municipaux ; et chacun arrivait à ces fonctions en fournissant la preuve d'une propriété foncière assez médiocre et d'une mesure de capacité reconnue. Mais ces dispositions, dont les conséquences pouvaient devenir fort avantageuses, étaient de simples formules derrière lesquelles se cachait l'arbitraire. Nuls comme citoyens, les *curiales* ne vivaient que pour être exploités au profit du trésor impérial ; levaient-ils des impôts, on les rendait comptables des sommes à percevoir ; rendaient-ils la justice, on soumettait leurs décisions à la sanction d'un officier supérieur : constamment placés entre un despotisme exigeant et l'intérêt de leur ordre ; entre le pouvoir le plus absolu et l'incertitude administrative la plus grande, puisqu'ils n'adoptaient pas la veille une mesure qui ne pût être annulée le lendemain, tous cherchaient à abandonner leur classe, et le nombre des curiales diminuait insensiblement, malgré les soins qu'on prenait d'en dresser chaque année le tableau³.

La troisième classe de la société messine était le peuple proprement dit, *plebs*. Ses membres n'avaient rien, ou très-peu de chose en propriété. Vivant de leur industrie, ils formaient les collèges, les corporations, *collegia opificum*,

dont il a été question dans notre premier volume. Presque toutes les personnes de cette classe étaient, soit des affranchis qui, conformément aux lois, devenaient citoyens romains en obtenant leur liberté ; soit les descendants de quelques affranchis, qui, en vertu de leur peu de fortune, ne pouvaient entrer dans l'ordre des curiales.

Le *plebs*, la plus indépendante et la plus heureuse des classes sociales, n'avait aucune part à l'imposition ni à la levée des revenus du prince, et son administration fortement organisée pouvait braver les empiètements du pouvoir⁴.

La quatrième classe, composée d'esclaves, formait le corps le plus considérable de la nation. Ces esclaves, à l'existence desquels il faut attacher une idée complexe, constituaient deux ordres différents. Les uns demeuraient dans la maison de leur maître, à la ville, travaillaient uniquement pour son avantage, et recevaient en retour ce qu'exigeaient la subsistance et l'entretien journaliers ; on les appelait esclaves *domestiques* ; les autres, chargés des travaux de la campagne, menaient une existence sociale très-variée. Tantôt c'étaient des manœuvres qui cultivaient les terres sans le moindre profit pour eux-mêmes ; tantôt des métayers qui partageaient les bénéfices avec les propriétaires, ou des ouvriers libres employés moyennant un prix convenu. Quelques-uns, véritables fermiers, ne payaient pas leur redevance en argent, car le numéraire était très-rare dans les Gaules, mais en denrées, en bétail et en fourrures. Enfin, certains esclaves, surtout dans le principe, se trouvaient attachés aux domaines, passaient avec eux d'une main dans une autre, et changeaient de maître sans changer de destinée. Ces diverses conditions multiplièrent les dénominations, et les esclaves ruraux furent désignés sous

les noms de *coloni*, *inquilini*, *agricolæ*, *aratores*, *rustici*, *originarii*, *adscriptitii*, *tributarii*, etc.....⁵.

Indépendamment d'une milice bourgeoise subordonnée à des chefs reconnus et dressée à la discipline militaire, que la ville de Metz entretenait pour sa tranquillité, les empereurs y avaient encore des troupes plus ou moins nombreuses, selon l'importance de la ville, son étendue, sa position géographique. Composée d'hommes de frontières, appelés *milites limitanei* ou *riparenses*, cette milice était stable dans le quartier qu'on lui assignait, et les soldats formaient leur établissement dans le pays. On leur donnait même à cultiver des terres qui pouvaient passer à leurs descendants, sous la condition que tous porteraient les armes. Ces domaines s'appelaient bénéfices militaires ; et l'établissement des fiefs qui eut lieu depuis, n'a pas d'autre origine⁶.

L'administration, partie vraiment active au milieu de l'accablante inertie à laquelle le despotisme condamnait les citoyens de chaque ville des Gaules, était régie dans la seconde Belgique par un consulaire ou gouverneur qui résida successivement ou alternativement à Cologne, Mayence, Metz. Agents suprêmes de l'autorité impériale, ces gouverneurs la représentaient en toutes choses, exerçaient une juridiction générale, et disposaient à leur gré, sauf l'appel à l'empereur, de la vie et de la fortune des citoyens. Quantité d'officiers, véritable plaie d'un état mal organisé, étaient adjoints au consulaire dans une hiérarchie ascendante ou descendante, sans coordination entre eux, sans une balance administrative faite pour régulariser l'une par l'autre des volontés trop souvent arbitraires⁷.

Les ministres du culte peuvent être rangés dans la haute administration dont les pouvoirs émanaient directement du trône; ils n'avaient sans doute pas plus d'indépendance que les autres corps de l'État, et pour eux existait également une échelle hiérarchique dont l'empereur occupait le sommet. Chef civil, militaire et religieux, à lui seul appartenait trois pouvoirs.

Chaque divinité possédait son collège de prêtres; ses ministres; aussi la ville de Metz où le polythéisme fit de grands progrès, était-elle autrefois remplie de monuments qui attestaient la faveur dont y jouissaient les dogmes de la religion païenne, et par conséquent ceux chargés de les enseigner⁸; mais aucun lien, aucune croyance fixe et commune ne les unissait entre eux.

Or, je le demande, était-ce avec ce sacerdoce, sans cohésion et sans foi; avec cette noblesse éteinte, cette bourgeoisie tourmentée du désir de secouer le joug, ce peuple fatigué de travailler et de payer, ces soldats sans bannière, ces esclaves sans moralité que Metz en particulier, et la Gaule en général, pouvaient résister au colosse du Nord?

Les familles sénatoriales jouissaient de la considération forcée qui s'attache aux richesses ainsi qu'aux emplois; malheureusement, leur pouvoir émané du despotisme n'offrait aucune condition d'indépendance et de popularité. En conséquence, elles n'avaient presque aucune action sur les masses.

Les curiales, sans forme réelle, sans existence légale, sans la moindre liberté, perdaient chaque jour quelque chose de leur puissance morale; l'esclavage, comme une atmosphère

impure, flétrissait les plus beaux caractères, et cette classe, la plus importante de toutes, puisqu'elle se composait de propriétaires, s'abatardissait à mesure que l'Empire marchait vers son déclin.

Le peuple, au contraire, gagnait en force, en énergie, à mesure que le désordre augmentait; son industrie le rendait influent; son organisation le protégeait contre les envahissements du pouvoir. Il formait une société nouvelle, un ensemble composé d'éléments bien combinés dont la cohérence semblait parfaite.

Quant aux esclaves, ils n'étaient rien par eux-mêmes, comment auraient-ils pu devenir quelque chose relativement à la société; leur sort, il est vrai, s'était adouci sous l'Empire, mais, pour qu'une race dégénérée, avilie, reprenne l'attitude qui convient à l'homme; pour qu'elle remonte avec fierté les degrés d'où le despotisme l'a fait descendre, il faut une secousse préparée à la longue par la marche naturelle des idées.

Enfin, les officiers attachés à l'administration impériale, les ministres du culte païen, étrangers à la province qu'ils venaient exploiter avec impunité, n'ayant avec ses habitants d'autres relations que celles prescrites par la nature de leur emploi, formaient un groupe de parasites entés sur les quatre corps de l'état, parasites dont le joug pesait d'autant plus qu'on avait perdu toute croyance en leur moralité.

Ici vient donc se résoudre le problème originel de l'administration municipale: désormais, le despotisme et son savoir faire, le système d'organisation militaire et civile répandu

comme un immense réseau à mailles très-serrées sur tous les points d'un vaste empire, ne suffiront plus pour retarder l'isolement et l'indépendance des parties dont le gouvernement romain est composé : chaque province, chaque ville se détache de la confédération générale, sépare ses intérêts particuliers des intérêts généraux ; une dissolution complète a lieu ; les barbares entrent de toutes parts, et lorsqu'en 418 Honorius et Théodose-le-Jeune cherchent à établir, dans le midi de la Gaule, un système représentatif, afin de maintenir l'unité d'administration*, les villes qu'une habitude d'isolement maîtrisent plus que jamais, refusent ce bienfait trop tardif : aucune ne veut être de l'empire, même avec des assurances de liberté générale ; et l'esprit de municipalité, fondé sur des intérêts réels et positifs, constitue déjà un pouvoir populaire sous lequel viendront s'abriter plus tard les autres pouvoirs.

Metz est une des dernières citées gauloises qui soit demeurée fidèle aux Romains. Cela s'explique par la multitude de fonctionnaires qui l'entouraient ; par le passage continuel des troupes chargées de veiller sur les frontières ; par les avantages que son industrie avait retirés et retirait encore des fournitures exigées pour la remonte des armées ; par ce respect de la majesté impériale, principe d'ordre et de servitude qui survécut à la puissance romaine ; et enfin, par les fortifications nombreuses que le pays pouvait opposer aux ennemis du dehors.

Mais, lorsqu'à Metz comme dans le reste de l'empire, les liens politiques se détruisaient ; lorsque des forces étrangères

* Voy. le rescrit de ces empereurs adressé, le 15 des calendes de mai 418, au préfet des Gaules, siégeant à Arles.

jetaient le trouble et la confusion entre les peuples, il s'organisait insensiblement une société toute morale, aussi jeune que féconde, aussi féconde qu'énergique ; société dont la base reposait sur la croyance, la conviction, et qui devait, pour la première fois, répandre parmi la multitude l'idée d'une règle céleste, invariable, exprimée par le sentiment intime, régulateur suprême des actions humaines. Jamais peut-être une époque ne fut plus propice à l'établissement d'un culte. Le peuple ne tenait plus à rien dans l'administration politique ; isolé des sénateurs et des curiales, il était libre de ses volontés et ne pouvait manquer de répondre à l'accueil des ministres chrétiens qui lui tendaient les bras. Ce fut donc par le peuple, proprement dit, que s'accomplit le renouvellement de toutes les classes. Sous la direction des interprètes de la nouvelle religion*, le peuple exerça dès-lors une grande influence et participa au gouvernement ecclésiastique, jusqu'à ce que le clergé devint assez fort et assez riche pour opérer une scission et se constituer en corporation distincte.

Dans le principe, la société religieuse, dépourvue de règles et d'institutions, obligée de recourir sans cesse à l'intervention du gouvernement civil, demeurait à Metz dans la plus humble soumission. Elle traitait le pouvoir civil avec égards, marchait lentement pour mieux assurer sa conquête, et semblait entrevoir le jour où son état de subordination ferait place à une indépendance absolue. Cette liberté commence à poindre au v.^e siècle ; elle grandit vite ; le faste impérial s'humilie à son tour, et l'église s'élève bientôt, brillante de jeunesse et d'avenir.

* Nommés, les uns *πρεσβυτεροι*, anciens ; *επισκοποι*, inspecteur surveillans ; les autres *διακονοι*, diacres. Ces trois dénominations expliquent la hiérarchie actuelle dans les fonctions épiscopales : évêques, prêtres, vicaires.

Celle de Metz avait alors un chef suprême, un évêque, des temples, un culte public, et jouissait, par conséquent, de toute son action morale; action d'autant plus grande que les empereurs y avaient ajouté le pouvoir politique, lorsque par l'effet de la dissolution des hautes classes, l'administration se fût désorganisée*.

De ce moment, l'église se sépare du peuple à qui elle s'était d'abord associée; lui même, ne pouvant la suivre dans son développement d'esprit, de caractère et de science, la laisse marcher et s'étendre; il n'ose pénétrer les questions de foi, de doctrine; il refuse de participer à des discussions théologiques qu'il ne saurait concevoir, et le clergé prend dès-lors une attitude de supériorité que lui concède naturellement sa perfectibilité morale.

Cette révolution dans l'ordre social, faite sans le moindre trouble, est commune à toutes les provinces de l'empire romain; partout les choses se sont succédées de la même manière; et de nos jours, ceux qui appliquent sans examen préalable les principes du xix.^e siècle au iv.^e ou au v.^e, tonnent avec véhémence contre ce qu'ils appellent une usurpation d'autorité. Nous convenons du fait, mais le devoir d'historien nous impose l'obligation de dire qu'il y avait nécessité à ce que l'église chrétienne s'emparât du pouvoir. Elle seule tenait en main des principes d'unité méconnus par les barbares; et seule elle pouvait réorganiser une société morale. Suivez cette société dans un système chronologique ascendant, et si vous avez à

* Le code Théodosien ou le code Justinien contient beaucoup de dispositions qui remettent les affaires municipales au clergé. V., entr'autres, cod. Just., l. 4, tit. IV, *de episcopali audientiâ*, §. 26, 30, *ibid. de defensoribus*, §. 8.

déplorer les funestes effets de ses empiètements politiques, vous voyez son pouvoir rendu pour ainsi dire indispensable par l'ignorance de la masse et l'insouciance inerte des administrés. Ces idées s'appliquent à l'église chrétienne en général. Je reviens à mon sujet.

Il ne faut pas croire que la société ecclésiastique, toute puissante qu'elle paraisse à Metz, dès le v.^e siècle, était bien nombreuse; quelques témoignages historiques prouvent le contraire. Si Rome n'avait alors que 24 églises et 76 prêtres, à quoi devait se réduire le clergé d'une ville païenne fort éloignée de l'Italie? Les liens que les conciles imposaient aux prêtres*, pour les attacher aux diocèses auxquels ils appartenaient, les tentatives réitérées des seigneurs pour se déboucher mutuellement ceux qui formaient leur cortège ordinaire, prouvent d'ailleurs que dans les provinces de France les prêtres n'étaient pas communs**. Mais il suffisait de cinq ou six têtes dans une province pour manier les esprits, asservir les volontés, d'autant plus qu'il y avait liaison, correspondance entre les églises, et qu'elles se soutenaient l'une par l'autre.

En résumé, si nous fixons sous un point de vue général le tableau de la société messine, depuis le iv.^e jusqu'au vi.^e siècle, qu'y voyons-nous? D'une part, des principes isolés qui se détruisent; de l'autre, des germes nouveaux qui se développent et commencent à porter des fruits. Chaque jour la

* Voyez les canons des Conciles d'Arles en 314, de Turin en 397, d'Arles en 450, de Tours en 461.

** La législation ecclésiastique et barbare contient beaucoup de règlements destinés à mettre un terme aux tentatives des rois et des chefs sur la personne des ecclésiastiques.

classe païenne devient moins nombreuse; ses membres les plus influents l'abandonnent, tandis que les disciples de la nouvelle religion se multiplient à l'infini et gagnent une force, une énergie remarquables. Dès le *vi.^e* siècle, aux chrétiens seuls appartient la direction de toutes les classes sociales, et la littérature et les mœurs commencent à se ressentir des effets d'un tel changement. Celles-ci s'adoucissent, se conforment aux dogmes nouveaux; celle-là s'affranchit d'une longue servilité. Ce ne sont plus ces compositions froidement uniformes, ces plates imitations, ces riens qui s'adressaient à l'esprit sans imprimer la moindre émotion dans le cœur: les chrétiens, livrés à des études graves, discutant les plus grands intérêts de l'espèce humaine et le faisant avec une liberté courageuse, envahissent le monde intellectuel, rendent leur philosophie populaire, l'inspirent par leurs écrits et leurs discours, remuent les âmes au fond de la solitude comme au centre des villes, et savent répondre aux sentiments cachés que la multitude recèle au dedans d'elle-même. Il ne paraît pas toutefois que la société chrétienne ait eu à Metz une institution scientifique organisée, une école; elle puisait ses moyens d'action dans le mouvement intérieur de sa pensée, dans sa vigilance active, dans le déploiement libre de son esprit. Rien n'était beau comme de voir la fierté sauvage d'un Sicambre, d'un Franc ou d'un Vendale, adoucie, disciplinée par une morale tombée du ciel, et des hommes incités par je ne sais quel génie destructeur, déposer le glaive devant une simple croix, ou ne le saisir que pour la défendre. Grâce aux prêtres, aux missionnaires chrétiens, les éléments sociaux disjoints par la conquête se réunirent, et de toutes ces peuplades qui traversèrent successivement nos contrées en semant mille germes de nationalité différente, il finit par résulter un peuple homogène, le peuple chrétien.

Différentes lois régissaient alors la ville de Metz et sa banlieue ; car les lois civiles des Francs qui avaient conquis nos contrées, n'étaient obligatoires que pour eux. Gaulois, Romains, Saliens, Ripuaires, Bourguignons, Visigoths, tous demeuraient sous l'empire de coutumes spécialement applicables à chaque peuplade. Les Gaulois indigènes jouissaient de leurs lois municipales modifiées par les Romains et par eux-mêmes ; les Romains demeuraient sous le régime du code Théodosien rédigé en 458, code qu'adoptait également le clergé, et auquel devaient être soumis la plupart des propriétaires et des anciens colons, car il statuait sur une infinité de questions que ne pouvait apprécier ni prévoir l'administration de peuples barbares livrés long-temps à la vie nomade. Ces derniers ne connaissaient ni prêt à intérêt, ni testaments, ni contrats écrits, ni baux, ni servitudes, ni propriétés foncières. Leur législation tout entière se réduisait à quelques coutumes concernant les successions ou les rapports individuels, et dictées par un pacte, un esprit de famille qu'on sait avoir été si puissant dans l'enfance des sociétés. Législation primitive, simple, claire comme une parole donnée, elle ressort très-bien du texte de la loi salique écrite sous Clovis I.^{er}, entre les années 496 et 509. La loi des Ripuaires, contemporaine de la salique et propre à certaines colonies des rives rhénanes ; la loi Gombette donnée en 501 par Gondebaut, roi des Burgundes ; le code Visigoth du roi Euric, promulgué vers 504, et bon nombre d'autres coutumes particulières, régissaient le Pays-Messin qui inclinait toutefois, d'une manière marquée, vers les constitutions gallo-romaine et franco-salienne. Cette dernière constitution se reproduit d'une manière remarquable dans une foule d'usages et d'expressions demeurés en vigueur dans nos campagnes ; elle prouve la prédominance du peuple franc sur les autres peuples répandus le long de nos

rives ; elle présente, avec diverses dénominations locales et certaines circonscriptions, un ensemble curieux de données administratives auxquelles les historiens ne se sont point arrêtés⁸.

Le Pays-Messin, après l'invasion, demeura partagé en un certain nombre de districts ou comtés, *pagi*⁹, administrés par un comte ou grafion*, chef militaire et civil, au-dessus duquel se trouvait le duc**, dont le pouvoir n'était jamais assez bien déterminé pour que les évêques et les grandes municipalités ne pussent point contrebalancer son influence. Ces évêques, d'ailleurs, assistaient aux conseils du roi ; ces municipalités avaient derrière elles le peuple qui faisait les évêques et les rois.

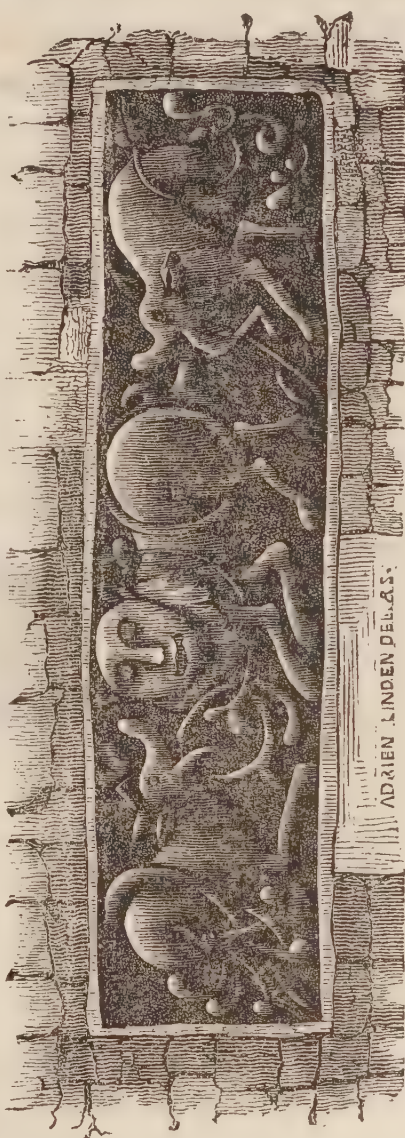
La circulation monétaire ne différait point ici de ce qu'on la voyait dans les autres parties de la France. C'étaient des deniers en bronze, en argent ; des sols d'or plus ou moins dépréciés, et auxquels, pour cette raison, les barbares préféraient la monnaie d'argent. Théodebert, roi d'Austrasie, petit-fils de Clovis, paraît être le premier monarque français qui ait fait des pièces d'or à son effigie¹⁰. Elles furent frappées à Metz, mais sans doute en faible quantité, car on n'en trouve pas beaucoup. Le mode d'échanges commerciaux, de perceptions d'impôts, de prestations en nature, rendaient d'ailleurs le numéraire infiniment moins utile qu'il ne l'est devenu depuis. La richesse publique et la fortune privée se composaient de vastes domaines, de troupeaux, de dons gratuits, de redevances et de butin pris sur l'ennemi. Telle a été

* *Grauen, Grafiones. Lex sal. tit. LIII ; lex rip. tit. LXXXIII.*

** *Duces ex virtute sumuntur. Tacit. cap. VII.*

cette coupe d'or réservée par Clovis pour saint Denis qui la réclamait*. C'est le premier présent fait au chef de l'église française par un monarque auquel le clergé dut certainement la base de son opulence future.

L'inviolabilité des sanctuaires chrétiens une fois reconnue, avant même que Clovis eût accepté le baptême, les fidèles s'attachèrent à les embellir, à leur donner plus de développement, et l'on vit poindre les rudiments encore bien imparfaits d'un art nouveau empreint d'originalité sauvage. Les œuvres de cette époque sont peu communes, surtout celles qui font divorce avec le type romain. On ne cite aucune peinture qui n'ait disparu; les monuments d'architecture se comptent; il en existe trois ou quatre en Europe. La statuaire, mais surtout la sculpture à relief plat et la ciselure d'ornements portés, offrent divers échantillons qu'il est impossible de confondre avec les conceptions d'un autre âge. L'ancien palais des rois d'Austrasie, à Metz, présente contre sa face occidentale un de ces bas-reliefs qui semblent résumer la pensée, le mouvement



* *Greg. Turon. lib. II, cap. xxvii.*

et le genre d'une phase artistique tout entière. On y voit figurer un lion, symbole du peuple romain luttant avec la louve germaine : ce sont les deux éléments d'une civilisation future mis en présence l'un de l'autre, et sculptés là, devant une porte de ville, à l'angle du monument royal, pour consacrer, dirait-on, d'une manière plus solennelle et plus positive, le fait rudimentaire de notre histoire nationale.



Clovis, an 481 à 511.

Le sceptre romain, depuis long-temps avili, s'était brisé entre les mains tremblantes d'Augustule : cependant le père de Clovis, Childeric, *bon chevalier de sa main et sage de conseil*, n'avait eu que de faibles succès dans les Gaules. La mort de ce chef militaire, arrivée en 481, cinq ans après la chute de l'Empire, laissait au jeune Clovis les soins d'une autorité d'autant plus incertaine qu'elle reposait sur des conquêtes récentes. Génie entreprenant et audacieux, Clovis sut profiter de sa position politique : *noble fut en batailles, glorieux en victoires plus que nul de ceux qui devant lui eurent régné**. Ayant rassemblé quelques troupes au-delà du Rhin, il passa le fleuve à Cologne, pénétra jusqu'à Soissons par la forêt des Ardennes, et remporta près de cette dernière ville (486) une victoire éclatante qui détruisit l'influence qu'exerçait encore Siagrius, au nom de Rome, dans la Belgique, et qui consacra la grande division de la Gaule en *Austrasienne*** , Gaule orientale, et *Neustrienne*, Gaule occidentale***.

* *Les grandes chroniques de France, selon qu'elles sont conservées en l'église de Saint-Denis en France.* — Publiées par M. Paulin Paris. Paris, Techener, 1836, six vol. in-12.

** *Austrie, Austrasie, Austrasia.*

*** *Dom Bouquet, t. II, préf., p. xxx. J. B. M. Hetzrodt, Essai historique sur les lois et institutions qui ont gouverné la France sous ses premiers rois. Trèves, Hetzrodt, 1811, in-8.°, p. 47.*

Au commencement du siècle dernier, on voyait encore rue des Trinitaires, vis-à-vis l'hôtel Saint-Blaise, deux croisées fort élevées que le peuple appelait les *croisettes de Crotilde la pucelle*. Or voici ce que les anciens racontaient à leur sujet :

Quand Clovis eut chassé de Soissons Siagrius, fils de Gilon le Romain, et mis un terme aux brigandages qui désolaient une partie de la France, il voulut se marier. On lui parla de la nièce de Gondebaut, roi des Burgundes (Bourguignons), Clotilde la pucelle, à qui revenaient d'immenses domaines dont s'était emparé Gondebaut, après avoir fait assassiner son beau-frère Chilpéric et noyer sa propre sœur *en un fleuve, une pierre à son col pendue*. Clotilde n'ignorait pas cette tragique histoire, et chaque jour elle implorait le ciel de lui donner un vengeur. Certain dimanche qu'elle revenait du *moustier*, (église) et que mêlée parmi les pauvres elle leur distribuait d'abondantes aumônes, un souffreteux s'approcha de Clotilde, *et comme elle lui tendoit le denier, il la saisit parmi la main, la manche lui rebouta contremont**, à sa bouche la *traît* (la porta), *si la baisa tout à nu*. Elle commença à rougir de la honte que elle en eut, comme sainte pucelle ; et quand elle fut retournée en sa chambre, elle envoya querir (chercher) le *povre par une de ses damoiselles***. Ce pauvre s'appelait Aurélien. La princesse l'accueillit avec bonté et s'informa du motif qui l'avait engagé à lui baiser la main. « Je suis de Metz, dit-il, l'un des grands officiers de la maison du fort roi Clovis, et son messenger près de vous. Il a ouï parler de votre beauté, de votre noblesse, et moult désire vous

* *Pallio super brachium reducto* (Aimoin); il lui releva la manche jusqu'au coude.

** *Les grandes chroniques de Saint Denis*, 1, p. 40.

avoir en mariage : pour ce, il vous envoie son anneau et les autres bijoux *qui apartiennent à espousailles.* » — Clotilde prit à bon gré cette demande, accepta l'anneau en observant toutefois *que ce n'estoit pas droit que feme crestienne eust mari païen, mais que la volonté du createur fust faite.* Elle le pria de tenir la chose dans le plus grand secret, même vis-à-vis de Gondebaut et le congédia avec paroles douces pleines de *léesce* (enjoûment). — Clovis, enchanté du succès de l'ambassade, renvoya Aurélien en Bourgogne demander officiellement à Gondebaut *que il lui envoiast la pucelle que il devoit espouser;* mais le roi des Burgundes craignant que cette demande cachât quelque espionnage répondit à Aurélien : « *Gardes que tu ne soies venu soubs la couverture de ceste chose, pour décevoir moi et ma gent et mon règne; car je te feroie vilainnement traitier et honteusement chacier de cest palais.* » — Aurélien répliqua : « *Je suis message au roy Clovis ton seigneur, le fort roy de France, qui te mande par moy que si tu lui veus envoyer Crotilde sa feme, que tu lui enseignes un certain lieu où il la viendra quérir.* » Gondebaut s'adoucit alors. Il promit d'en référer à ses barons qui, dans la crainte d'attirer sur eux le courroux du monarque français, furent d'avis d'accorder Clotilde après l'avoir cependant consultée. *La pucelle respondi, sans tromperie, que elle avoit receu son anel (anneau) et ses joiaus, et que bien lui plaisoit le mariage.* En conséquence, Gondebaut livra Clotilde aux gens de Clovis, mais il ne voulut pas faire de dot. L'ambassade prit aussitôt la route de Soissons par Langres, Luxeuil et Metz. Arrivée sur les frontières des Burgundes, Clotilde ordonna qu'on mit tout à feu; puis, levant les mains au ciel : « *Souverain Dieu, dit-elle, je te rends grâces et merci de ce que je vois si biau commencement de la vengeance de la mort mon père et ma mère.* »

Une nombreuse députation des villes voisines et de la cour, des soldats de différentes armes s'étaient rendus à Metz pour y recevoir dignement Clotilde. Elle fut introduite au palais qu'on avait eu soin d'orner de guirlandes, d'arbustes odoriférants et de tapis somptueux ; passa la nuit dans une chambre haute désignée jadis sous le nom de *couchette de Crotilde*, et le lendemain, après avoir rendu *grâces et loenges à nostre Signour* devant l'oratoire de saint Estienne, elle s'en alla bien à point, sur blanche haquenée, devers le roy son espoux qui la festoya*.

L'influence d'une femme bien aimée ne pouvait manquer d'être grande sur le cœur du monarque. Insensiblement, Clovis prit confiance au dieu de Clotilde, et quand ses troupes traversèrent nos contrées et notre ville, pour défendre contre les hordes allemandes l'héritage territorial que Rome agonisante abandonnait aux Francs, il méditait sans doute une conversion solennelle. Clovis vainqueur, dut traverser Metz de nouveau, car cette cité guerrière se trouvait sur son chemin, lorsqu'arrivant des environs de Cologne, remontant le Rhin, la Moselle, il accepta les instructions que lui offrit saint Wast dans Toul la sainte**.

Ce fut probablement après la bataille de Tolbiac et le baptême de Clovis, que Metz s'inclina devant sa domination. « Les peuples, dit Mézeray, se donnaient alors aux Français
« plutôt de leur gré que par force, pour se délivrer des hor-
« ribles tailles et des cruelles concussions des magistrats
« romains, qui les avaient poussés à un tel désespoir, qu'ils

* *Chron. messine.*

** Toul est appelée ainsi par plusieurs chroniqueurs.

« cherchaient leur salut dans la ruine de l'état. » Depuis la défaite de Siagrius surtout, les Belges, et par conséquent les Médiomatriciens, livrés à la plus triste anarchie, avaient à souffrir des rapines de leurs administrateurs. Les municipalités étaient devenues tyranniques, et les misères de chaque ville allaient croissant. On sentit le besoin d'un protecteur : la brillante fortune de Clovis, l'éclat répandu sur ses armes, sa conversion au christianisme firent voir en lui l'homme auquel les destinées ménageaient cette tâche difficile. Mieux inspirée que Verdun qui se révolta gratuitement contre le monarque Sicambre*, Metz implora son appui, devint l'un des boulevards du royaume, et fut choisie plus tard pour capitale quand Théodoric monta sur le trône d'Austrasie**.

* *Aimoin, lib. I, cap. xvii.*

** Je crois qu'il serait impossible de déterminer au juste le nombre et l'étendue des états qui obéissaient aux rois d'Austrasie, et qui composaient le royaume de Metz. Outre l'Austrasie proprement dite, ces princes ont possédé, au-delà du Rhin, plusieurs grands royaumes qu'ils réduisirent en duchés; tels furent l'Allemagne ou Suève, la Bavière, la Thuringe, la Frise, une partie de la Saxe, et plusieurs autres cantons de la Germanie. Dans les Gaules, quantité de peuples considérables leur obéissaient; dans la Septimanie, ou première Narbonnaise, ceux de Lodève et d'Uzès, toute la Province Marseillaise, etc.; dans la première Aquitanique, Clermont, Rhodéz, Alby, Cahors; dans la première et la seconde Belgique, Rheims, Châlons, Cambray, Laon; dans la quatrième Lyonnaise, Sens; enfin, la première et la seconde Germanie. Ces peuples divers, cependant, ne furent pas toujours sous la puissance des rois d'Austrasie; et voilà ce qui rend incertaine l'appréciation de leurs limites territoriales.





Premier né du roi Clovis, enfant d'une concubine et non pas de la bonne royne Clotilde comme l'a dit Aimoin et répété Jehan d'Ancy, Théodoric, en s'asseyant sur le trône de Metz* pouvait dire aux peuples ainsi qu'à l'armée: « La
« main qui portera la vaillante épée de mon père est aussi
« forte que la sienne; la tête qui reflète sa pensée, la reflète
« entière; chef par droit de naissance, je le serais aussi par
« votre choix; marchons donc d'un accord commun ».... Soldats, peuples, roi, tous ont marché. Théodoric s'était déjà signalé dans plusieurs expéditions, notamment en Auvergne**. Capitaine non moins célèbre qu'habile législateur, il sut consolider sa couronne et maintenir la paix au milieu d'une sanglante anarchie. Metz profita de ce calme inespéré; quelques édifices nouveaux s'élevèrent sur les ruines d'édifices détruits, et la religion qui n'avait encore dans nos murs qu'un modeste oratoire dédié à saint Etienne, et une église sous l'invocation du prince des apôtres, agrandit cette dernière

* *Sorfitus est sedem Theudericus Mettis. Greg. Tur. hist. Franc. Epitom. Cap. xxx; Theodoric fist le siege de son royaume à Més, dit la chronique de saint Denis, liv. II, chap. 1.*

** « Il chercha (parcourut) toute la province et soumit à la seigneurie
« de son père tous les Rodais, et tous les Caoursins et les Auvergnas. Il
« retourna, glorieux vainqueur, à son père qui lors yvernoit en la cité
« de Bordians. » *Les grandes chron. de saint Denis, liv. I, chap. xxiii.*

pour répondre au pieux concours des fidèles. Depuis saint Autheur, contemporain d'Attila, plusieurs prélats se sont succédé sur notre siège épiscopal. L'histoire qui a conservé leur nom, n'a point enregistré leurs actes. Modestes vieillards, ils vivaient retirés, et après une existence remplie de bonnes œuvres, ils allaient rejoindre, sous la crypte tumulaire de Saint-Clément, ceux dont ils avaient continué les travaux apostoliques. Explèce* ayant remplacé saint Autheur, vivait à la fin du cinquième siècle, et saint Urbice**, successeur d'Explèce, au commencement du sixième. Quand Urbice mourut, on ne l'inhuma point comme les autres dans les catacombes ordinaires, parce qu'elles se trouvaient alors en voie de reconstruction; il reçut, vers le terrain occupé par le fort Belle-Croix, une chapelle sépulcrale où ses ossements sont restés jusqu'au siège de 1552.

En travaillant au monument des catacombes, Urbice ne changea pas la forme primitive de l'édifice. Les douze évêques ne furent point troublés dans leur sommeil. Il se contenta d'élever une troisième église sur les deux autres, de la dédier au martyr saint Félix, et de la mettre en harmonie avec la fortune croissante du clergé. On appela ce temple trinaire les *basiliques*, et j'accepte d'autant plus volontiers l'opinion de ceux qui n'admettent pas la transformation de la crypte primordiale, qu'un tel changement n'entraîne pas dans les idées d'alors. On aimait mieux superposer les sanctuaires; suivre matériellement une marche ascendante comme celle de l'église,

* Il est nommé *OEplutius* par Paul diacre; *Epletus* dans le catalogue en vers des évêques de Metz.

** *Urbicius* est regardé comme saint. Le nécrologe de la cathédrale le qualifie d'archevêque, mais sans motif.

tripler la dédicace et l'invocation que d'agrandir une seule et même enceinte. L'habitude des trois étages paraît s'être maintenue dans notre ville jusqu'à l'époque où le chœur prenant un évasement trinaire correspondant à une large nef, et même à trois nefs inégales, perdit en hauteur ce qu'il gagnait en surface. Cette transformation remarquable eut lieu vers le septième siècle.

Figurez-vous donc un édifice rectangulaire ouvert à l'occident par un portique⁴¹, fermé à l'orient en hémicycle⁴², percé de fenêtres semi-circulaires espacées avec régularité, divisé intérieurement par deux rangs de piliers parallèles⁴³ qui se correspondent pour chaque étage; placez au fond du sanctuaire un autel massif et carré⁴⁴, de chaque côté une petite chaire appelée ambou destinée à la lecture de l'épître et de l'évangile⁴⁵; en avant quelques sièges disposés sur deux rangs⁴⁶ et destinés aux chantres ainsi qu'aux autres assesseurs de l'évêque; représentez-vous la galerie ou nef de droite occupée par les hommes, la galerie gauche par les femmes; une portion de la nef centrale réservée aux catéchumènes qui viennent écouter les instructions; la tribune dont cette troisième nef est surmontée exclusivement abandonnée aux vierges pénitentes ainsi qu'aux veuves; ajoutez à cet ensemble un réservoir octogone ou piscine sous le portique, pour les cérémonies baptismales; au dehors de l'édifice, une fontaine dont l'eau était consacrée*, et vous aurez exactement l'idée d'une des deux premières églises messines**, car la grotte pri-

* Paul diacre, dit positivement que saint Clément fit faire un bassin pour recevoir l'eau de la fontaine située sous l'oratoire, et que cette eau était regardée comme miraculeuse. *P. Diac. de gestis Episc. Met.*

** Une église dédiée aux apôtres existait déjà non loin de là.

mordiale de saint Clément et l'oratoire de saint Etienne, doivent être considérés comme de simples chapelles plus ou moins souterraines*.

La tradition veut que l'église restaurée, agrandie par saint Urbice, ait été la plus ancienne collégiale du pays, c'est-à-dire le premier centre de réunion d'un certain nombre d'ecclésiastiques vivant d'après une règle commune. Nous n'avons aucun motif pour infirmer ce fait. Tout, au contraire, porte à croire qu'autour des catacombes épiscopales devait exister une oraison perpétuelle entretenue par des prêtres réunis en confrérie.

La paix régnait dans le royaume d'Austrasie lorsqu'une irruption soudaine de Danois (an 515) obligea Théodoric à prendre des mesures pour les arrêter. Son fils Théodebert les mit en fuite, leur tua beaucoup de monde et revint à Metz victorieux. Diverses expéditions, les unes en Turinge, les autres en Auvergne, occupèrent les dernières années du règne de Théodoric. Ces campagnes n'ont qu'un rapport indirect avec Metz; aussi n'en parlerons-nous pas.

Théodebert, qui défendait si vaillamment l'héritage paternel, était au pied des Cévennes, combattant les Visigoths, lorsqu'on lui annonça que le roi, tombé malade dans notre ville, ne pouvait aller loin; que déjà ses deux oncles, les rois de Paris et de Soissons, intriguaient pour l'exclure du royaume d'Austrasie et qu'il lui importait d'arriver au plus vite. Sur cet avis, Théodebert quitte aussitôt l'armée et vient

* V. *Gallia christiana Sammarth.*, t. iv, p. 267; hist. bénédictine de Metz, t. 1, p. 247-248.

à Metz où il trouve son père encore vivant, mais à la veille de rendre l'âme. Théodoric mourut en 534, après vingt-trois années de règne, et fut inhumé, selon toute apparence, dans l'église des apôtres dédiée depuis à Saint-Arnould*. Quelque soit le jugement qu'ait porté l'histoire sur ce monarque, on ne doit pas oublier qu'au sein de l'anarchie, il fit respecter les lois, donna des formes stables à l'administration et sut maintenir les conquêtes de Clovis**.

* *Theodoricus rex Francorum anno regni XXIII moritur et Mettis sepelitur : pio quo filius ejus Theodebertus regnavit annis XIV. Hermann, contract. chron. ad ann. DXXXII, ap. D. Bouquet, t. III, p. 320.*

** Voir Grégoire de Tours, Aimoin et les grandes chroniques de Saint-Denis, au règne de Théodoric.



Théodebert, an 534 à 547.

Ce devait être un imposant spectacle dans la cité messine que la reconnaissance d'un roi par les seigneurs dont les biens relevaient immédiatement de la couronne, par le conseil des évêques, par le peuple et l'armée. La vieille capitale médiomatricienne s'animait d'étrange sorte ; les villes tributaires y envoyaient leurs représentants ; les princes s'y rendaient sur des chars attelés de bœufs sauvages, impatients du joug ; les femmes, en longue robe et voilées, couvertes de leurs bijoux incrustés les plus beaux, garnissaient toutes les estrades et toutes les galeries ; les guerriers faisaient montre de leurs chevaux les plus fiers et de leurs armes les mieux trempées ; les domestiques du palais*, hommes libres de naissance, affranchis ou esclaves, tous apportaient le cadeau de bien venue, et formaient ainsi les premiers éléments du trésor royal. C'était dans la basilique des apôtres, plus vaste que celle de Saint-Pierre qu'avait lieu la cérémonie religieuse, l'imposition de la couronne et la leçon que l'église faisait au monarque ; c'était au palais de Sainte-Croix que se dépêçait la viande d'ours, de sanglier et de chevreuil, et qu'un vin généreux coulait à grands flots en des coupes étincelantes ; là que les seigneurs s'enivraient comme des pourceaux, disent les catéchistes du temps ; qu'assis à terre,

* Sous le titre de domestiques on désignait alors les grands officiers du palais.

ils jouaient aux dés leurs terres aventines, leurs armes et leurs femmes, et qu'ils devisaient sur les vices du roi défunt et les mérites du nouveau.

Théodebert, selon Jehan d'Aucy, ne ressembla point à son père, *car il fu sage, atrempé (modéré), et debonnaire à toutes gens. Plus grant vertu lui eut encore Dieu donnée, car il fu loial et droiturier en justice* ; mais comment concilier ce témoignage avantageux avec la luxure du jeune prince qui causa de si grands scandales à l'armée d'Auvergne et dans nos murs ? Fiancé depuis quelque temps à Wisigarde, fille de Wacon, roi des Lombards*, il se disposait à l'épouser lorsqu'une circonstance imprévue était venue l'en distraire avant même que son père mourût : une dame nommée Deutérie, *de grand mérite et de grande prudence* dont le mari habitait Béziers, défendait avec quelques troupes une forteresse voisine appelée Cabrière ; Théodoric la menace de livrer cette forteresse aux flammes si elle diffère de se soumettre ; alors Deutérie envoie au vainqueur des messagers chargés de lui dire : « Personne, excellent roi, ne peut te résister ; en toi nous reconnaissons notre maître. Viens, et tout ce qui te conviendra, fais-le. » Théodebert vint, entra paisiblement dans la place, et voyant que tous lui étaient soumis, n'y produisit aucun mal. Deutérie alla au-devant de lui ; il la trouva belle, en devint amoureux et la fit entrer dans son lit. Ce récit, textuellement traduit du texte de Grégoire, évêque de Tours, donne la clef d'une malheureuse passion qui a fait naître bien des excès. Lorsque Théodebert fut obligé d'accourir à Metz pour y recevoir l'héritage paternel et la couronne, il laissa dans Clermont

* Voir Paul diacre, *de gest. Langob. lib. I, cap. XXI*, (Ruinart).

(Auvergne) Deutérie et la fille qu'elle avait eue de son mari; mais il se hâta de les faire venir et d'épouser Deutérie. Grande fut alors la rumeur des seigneurs austrasiens qui tenaient à la foi donnée ou que des rapports d'intérêt et d'amitié liaient au roi Wacon; mais Théodebert comblait ses leudes* de richesses et de dignités, honorait les évêques, faisait du bien aux églises, secourait les pauvres, gouvernait avec justice, et les scandales de sa vie intime demeuraient presque effacés par la splendeur de sa vie publique**.

Deux enfants, source affligeante de jalousies, de haines et d'attentats, croissaient alors dans le palais de Metz : l'une était Memma-la-Romaine que Deutérie avait eue de son mariage, l'autre appelé Théobald, provenait de l'alliance adultérine de cette femme avec le roi. Autant elle chérissait son fils, autant elle aimait peu Memma; et plus la jeune fille grandissait, plus ses charmes enfantins prenaient d'éclat, plus l'aversion maternelle devenait prononcée. Memma ressemblait à son père; elle en avait la taille svelte et haute, le front large, l'œil noir et le teint blanc comme la robe du chamois des Alpes; en la fixant, Deutérie n'échappait jamais aux remords d'une conscience alarmée qu'elle eût voulu comprimer, mais qui semblait bondir dans son sein, surtout quand Memma se berçant des doux souvenirs d'enfance, rappelait avec une grâce naïve les affectueuses paroles et les tendres caresses prodiguées jadis par un père qu'elle ne voyait plus..... Cette censure involontaire et permanente irritait profondément Deutérie; la jeune Memma demeurait presque toujours éloignée des appartements de la reine; on

* *Leudi*, seigneurs, Greg. Turon.

** Greg. Turon. lib. III, cap. xxv.

la confiait aux diaconesses, femmes pieuses qui, dans la primitive église, avant l'institution des monastères, pourvoyaient à l'instruction de la jeunesse, au soulagement des pauvres, et préparaient la conversion des catéchumènes; on ne l'admettait à aucune des grandes réceptions du palais; elle n'y recevait aucun hommage, en sorte que chez elle l'existence était une condition d'isolement, une affreuse solitude pour son cœur, un tourment pour son âme. Quelquefois cependant Théodebert jetait sur Memma un de ces regards d'intérêt que le malheur n'oublie jamais, et la jeune fille se sentait soulagée; mais les affaires du royaume, la crainte qu'inspiraient en Austrasie l'attitude hostile de Chlotaire et plus encore les affaires domestiques du roi, troublées par deux femmes qui se disputaient à l'envie sa main et son trône, distrayaient Théodebert des témoignages fugitifs qu'il pouvait accorder à la fille d'une concubine. Certain jour néanmoins Memma plus belle encore que d'habitude, ayant pour parure deux tresses longues qui tombaient des tempes jusqu'à la ceinture, des sandales qui emprisonnaient à peine les doigts de ses pieds, une robe blanche traînante et un long voile fixé sur le sommet de la tête, rapproché sous le menton, puis rejeté derrière les épaules, parcourait silencieuse la grande galerie du palais: elle aperçoit un homme marchant à pas lents; elle se détourne, sans lever les yeux, pour le laisser passer; mais une main saisit la sienne; c'était la main du roi: « Memma, « dit-il, pourquoi fuir ton syre et ne pas rejouyr de ta présence les serviteurs de mon règne qui ici sont assemblés; « tu es auguste dame, et belle et chaste; adonc tu dois estre « moult reprise et blasmée de ne pas faire honneur et gloire « en ma tente »..... La jeune fille rougit, et, d'une voix faible; « tres-debonnaire roy, aies merci, repliqua-t-elle, « pardonne si j'ai meffait envers mon syre, car suis et veux

« estre ta servante..... » Théodebert lui sourit alors avec bonté, et comme il retirait sa main Memma la presse et l'embrasse en l'arrosant de quelques larmes. Cette circonstance, qui décida de l'avenir de Memma, eut une influence tout aussi grande dans les rapports intimes de Théodebert. Il apprit à mieux connaître Memma : la sombre jalousie de sa mère, excitée par l'indifférence croissante du roi, se développa chaque jour davantage, et bientôt les querelles du palais transpirèrent au point de nécessiter l'intervention des leudes et du clergé. Deutérie, persuadée que le roi ne l'aimait plus, qu'il lui préférerait Memma, et que tôt ou tard cette dernière prendrait un ascendant marqué, cherchait à l'éloigner sous divers prétextes. Memma, de son côté, préférerait l'isolement et la retraite aux ténébreuses intrigues ourdies contre elle par une mère devenue sa rivale. Maintes fois elle fut au moment de sacrifier son amour afin de regagner les bonnes grâces de Deutérie ; mais cet amour si pur lui semblait légitime, tandis que la passion adultérine de Deutérie ne l'était pas. Théodebert avait d'ailleurs déclaré que le jour où Memma quitterait le palais, il en chasserait définitivement Deutérie. Les choses en étaient là quand Memma ayant fait un voyage à Verdun, ville qu'elle aimait, parce qu'on y chérissait particulièrement Théodebert*, eut la fantaisie de monter un char attelé de

* Témoin de la bonté et de la bienfaisance du roi Théodebert envers tout le monde, Désiré, évêque de Verdun, lui envoya un messenger pour lui dire : « La renommée de ta bonté est répandue par toute la terre, et ta « générosité est si grande, que tu donnes même à ceux qui ne te demandent « rien. Je t'en prie, si tu as quelque argent, que ta charité daigne nous « le prêter, afin que nous puissions secourir nos concitoyens ; et lorsque, « par leur commerce, ils auront ramené les affaires dans notre ville comme « elles sont dans les autres, nous te rendrons ton argent avec les intérêts « légitimes. » Théodebert, touché de compassion, lui prêta sept mille sous d'or. L'évêque les prit, et les partagea entre ses concitoyens. Ceux-ci exercèrent leur négoce, s'y enrichirent, et ils sont encore aujourd'hui en

taureaux sauvages. A peine est-elle assise que les taureaux s'emportent, et le char roule du haut d'un pont dans la Meuse où périt Memma. Les amis de Wisigarde, les ennemis de Deutérie s'empressent aussitôt de l'accuser du meurtre; On prétend qu'elle a gagné les palefreniers du palais, et les cochers royaux; qu'elle a fait avaler aux taureaux un breuvage qui les a rendus furieux, etc., etc. Théodebert, convaincu de la chose, ou, ce qui est plus probable, désireux d'épouser Wisigarde qu'il avait délaissée pour une femme méchante, passionnée, sans mœurs et sans retenue, chassa Deutérie de la couche royale et y appela sa fiancée; mais celle-ci ne survécut pas long-temps à son triomphe. Elle mourut. Théodebert néanmoins n'a jamais rappelé Deutérie*.

Au nombre des leudes assis sur les marches du trône, et qui jouissaient alors à Metz du plus grand crédit, l'histoire désigne Givald et Parthénus. Givald, filleul et parent du monarque, avait été sauvé par lui d'une mort imminente lorsque Théodoric, non content d'avoir massacré le père, voulait en éteindre la race dans le sang du fils : Théodebert, plus humain, s'était empressé de communiquer à Givald les ordres paternels et d'ajouter : « Fuis loin d'ici car j'ai

grande considération. Lorsque l'évêque rapporta au roi l'argent qu'il lui devait, le roi lui répondit : « Je n'en ai pas besoin, et je suis satisfait si, par « cette distribution, des pauvres qu'accablait la misère, ont été soulagés à « ta prière et par mes largesses. » Par cet abandon il rendit riches les citoyens de Verdun.

Hist. ecclés. des Francs, par Grégoire de Tours, éd. déjà citée, t. I, liv. III, ch. XXXIV.

* Le fond de cette histoire se trouve dans Grégoire de Tours, *hist. des Francs*, liv. III, chap. XXVI et XXVII, et dans les *grandes chroniques de Saint-Denis*; t. I, p. 94, 95. Nous avons suivi le texte d'une chronique locale, plus détaillée, sans la donner toutefois comme l'expression exacte des faits.

« l'ordre de te tuer; lorsque mon père sera mort, si tu
 « apprends que je règne, reviens en toute sécurité vers moi. »
 Givald s'enfuit et quand l'avènement de Théodebert l'eût
 ramené dans notre pays, le jeune roi le combla de richesses
 et d'honneurs*. Parthénus, cruel, avide et gourmand, s'attira
 l'inimitié générale; il avait tué son ami Ausanius, sa femme
 Papianilla; il surchargeait le peuple d'impôts et poussait la
 voracité si loin qu'il prenait de l'aloës afin de précipiter ses
 digestions. Sans respect pour les personnes qui l'entouraient,
 on l'entendait, dit Grégoire de Tours, laissant échapper des
 vents avec bruit; fait auquel se rattache sans doute une
 ancienne expression de nos campagnards lorsque le tonnerre
 gronde. C'est, disent-ils, un pet de Parthénus**.

Ces anecdotes, presque insignifiantes en apparence, sont
 d'un grand intérêt relativement à l'époque à laquelle elles
 se rapportent; car elles peignent la vie intime et la vie pu-
 blique d'alors, les mœurs, les habitudes des grands, l'immo-
 ralité pesant sur les premiers échelons de la hiérarchie sociale,
 et la censure venant d'en bas; du peuple que son instinct
 d'appréciation dirige.

Héritier d'un sceptre naissant, Théodebert avait compris

* Grégoire de Tours, ouvrage cité; liv. III, ch. xxiii, xxiv.

** « Goulu estoit sur viandes, dit la chronique de Jehan d'Aussay; tantost
 qu'il avoit mangé, prenoit aloës ou autres chaudes especes pour plustost
 vider son ventre, et pour plustôt manger après. Autre vilaine coustume
 avoit; car il métoit hors le croiz de son ventre devant la gent hardiment
 et sans nulle vergogne » ce que le moine Aimoin exprime de la manière
 suivante : *strepitum quoque ventris in publico, sine ullâ verecundiâ,*
emittebat. On voit, dit M. Paulin, Paris, dans ses *Notes sur les grandes*
chroniques de Saint-Denis, qu'il y a certaines choses que nos pères n'ont
 jamais tolérées; ouv. cité, t. I, p. 115.

qu'il le consoliderait beaucoup mieux par des alliances et des institutions que par des conquêtes; aussi s'était-il hâté d'accueillir les témoignages d'amitié sincères ou faux de son oncle Childebert, roi de Paris, et de lui toucher la barbe en signe de réconciliation, lorsqu'après avoir tenté de le chasser du trône d'Austrasie, Childebert disait: « je n'ai pas de fils et je « désire te traiter comme mon fils^{*}. » Ce fut avec non moins d'empressement que le jeune monarque, acceptant la médiation de sa vertueuse mère, sainte Clotilde, consentit à ne pas venger sur Chlotaire d'anciens affronts et à ne pas profiter d'une victoire qui semblait assurée. Voici comment la chronique le raconte :

« Le roy Childebert, qui le siège de son royaume tenoit à Paris, manda au roy Theodebert, son neveu, que il appareillast (préparer, équiper) son armée pour lui ayder encontre son frère le roy Chlotaire. Celui-ci fist ce qu'il lui manda. Leurs armées joignirent ensemble et firent moult grant appareil pour grever le roy Chlotaire. Un message vint à leur mère la bonne royne Clotilde, qui à Paris demourait; il lui dist que ses fils assemblaient grans forces et grans assemblées de gens pour détruire l'un l'autre. La mère qui entendit que ses enfans avoient conçu telle felonnie en leurs cuers..., à Tours alla hastivement....., sa prière fist à Dieu et à saint Martin en telles paroles : «..... O Dieu sire, je te prie que ce « ne me nuise pas, si je ai porté et enfanté tels enfans qui « sont de si grant cruauté, qu'ils n'espargnent l'un l'autre, « ni ne connaissent ni parent ni ami. Ils ont occis (tué) leur « oncle et estranglé leurs neveux^{**}; et bien que ils aient tant

^{*} Grég. de Tours, liv. III, chap. xxiv.

^{**} Chlotaire et Childebert avaient assassiné les fils de Chlodomir. Voir Grégoire de Tours, liv. III, chap. xviii, année 533.

« de maux faits, je ne cuidasse (je ne croyais pas) que leur
« forsenerie les menast à ce que ils oubliassent leur fraternité
« et l'amour de nature. Beau syre Dieu, je te pire que tu
« mettes pais et amour entre les frères germains... » Le Tout-
puissant, continue le chroniqueur appuyé des récits d'Aimoin
et de Grégoire de Tours*, écouta la prière de Clotilde; les
deux rois demandèrent à Chlotaire une paix qu'il leur accorda
volontiers; les troupes revinrent en leurs quartiers respectifs,
et « *de ceste chose furent joyeux tous ceux qui aimoient
paix et concorde entre les deux frères.* » « Il ne faut pas
douter, dit Grégoire, que ce ne soit là un miracle de saint
Martin, obtenu par l'intercession de la reine, » et le crédule
historien raconte gravement les effets d'un orage qui disperse
les agresseurs sans toucher Chlotaire d'une seule goutte de
pluie. Quelque puisse être le jugement qu'on porte sur le
miracle, le fait reste le même et confirme l'idée de modéra-
tion et de sagesse qu'inspire le caractère du roi d'Austrasie.

Metz avait dû se ressentir profondément d'une levée de
boucliers qui remettait en question les destinées du tiers de
l'Europe; les temples retentissaient de vœux solennels; le
palais, de cliquetis d'armes et du choc des coupes remplies
de vin; les rues d'imprécations populaires contre l'ennemi.
Long-temps encore après la proclamation d'une paix durable
le mouvement persista dans la grande ville, tant l'agitation y
fut générale et vive, tant les intérêts déplacés, les espérances
déchues, l'ardeur de vaincre et le désir de piller excitaient
ces leudes aventureux qui veillaient et sommeillaient appuyés
sur leurs armes comme s'ils eussent perpétuellement à com-
battre.

* *Aimoin, lib. II, cap. xviii; Greg. Turon. lib. III, cap. xxviii.*

Après cette tourmente, le calme reparut cependant, et Théodebert tournant ses regards vers l'organisation intérieure, le commerce et l'industrie, semble n'avoir rien négligé pour la fortune nationale, eu égard du moins aux circonstances difficiles où il se trouvait. Les paroles des Verdunois demandant une somme considérable, afin d'amener leurs affaires au point de prospérité qu'elles atteignaient dans les autres villes, sont un témoignage précieux du mouvement commercial imprimé par le monarque; mouvement qu'attestent d'ailleurs les nombreuses monnaies frappées sous son règne. Le principal atelier monétaire existait à Metz. Il en est sorti beaucoup de pièces d'or et d'argent à l'effigie de Théodebert, avec le mot *Metis* dans la légende⁴⁷.

La bonne royne Crotilde, ancienne et pleine de jours, venait d'accoucher d'une maladie dont elle mourut en la cité de Tours***, lorsque Théodebert, étant allé à Châlons-sur-Marne, tomba lui-même malade et rendit l'esprit dans la ville de Rheims après de longues souffrances. Théodebald, fils de Deutérie la concubine, lui succéda.

* *Accoucher*, se mettre au lit.

** *Aimoin*, lib. II, cap. xxv; grandes chroniques de Saint-Denis, p. 412.

Théodebald, an 547 à 553.

Les Messins n'eurent pas plutôt appris le décès prématuré de Théodebert et l'avènement de son fils au trône d'Austrasie, qu'une rumeur populaire excitée sans doute par quelques ambitieux s'éleva des faubourgs. On demanda le renvoi de ceux qui administraient les deniers publics, on voulut avoir la tête de Parthénus, et déjà d'audacieux bourgeois groupés autour du palais, se disposaient à forcer sa demeure quand ils apprirent qu'il s'était esquivé, accompagné de deux évêques auxquels il avait demandé la faveur de le mettre sous leur sauve-garde, d'apaiser le peuple et de le conduire jusqu'à Trèves. Grégoire de Tours assure que la nuit même de sa fuite, Parthénus endormi s'écria : « holà ! holà ! secourez-moi, vous qui êtes là ; secourez un homme mourant. » Les prélats épouvantés se lèvent et demandent ce que c'est : « j'ai vu, reprend Parthénus, Ausanius mon ami et Papinilla ma femme, tués autrefois de ma propre main ; je les ai entendus m'appeler en jugement, et me dire : viens te défendre, car il faut que tu comparaisses avec nous au tribunal de Dieu. » Les évêques cherchèrent à le calmer : ce fut envain. Toujours les ombres sanglantes d'Ausanius et de Papinilla frappaient ses regards épouvantés. Arrivé dans la ville de Trèves, il y trouve le peuple ameuté contre lui, et n'a que le temps de se réfugier au fond de la Cathédrale où

bientôt la vengeance instinctive le découvre. Arraché du lieu saint, on l'attache contre une colonne et il meurt lapidé.

Cet événement ne fut pas le seul qu'enfanta la minorité de Théodebald. Sous le dernier monarque, les Austrasiens, tenus d'une main ferme, subissaient l'ascendant qu'exerce toujours un grand caractère; ils ne se montrèrent que plus indisciplinés quand son sceptre eut passé en des mains juvéniles. L'élection du prêtre Caton au siège épiscopal de Clermont demeuré vacant par la mort de saint Gall devint, pour notre ville, un des faits les plus importants que nous ayions à signaler.

« Les évêques qui étaient venus pour ensevelir saint Gall, ce devoir rempli, dirent au prêtre Caton : « Nous voyons que
« la plus grande partie du peuple t'a choisi; viens, fais cause
« commune avec nous, et nous te bénirons, nous te sacrerons
« évêque. Le roi est un enfant; si l'on t'en impute la faute,
« nous te prendrons sous notre protection, et nous traiterons
« avec les grands et les premiers du royaume de Théodebald,
« afin qu'il ne te soit fait aucun tort. Nous-mêmes, crois-en
« nos promesses, nous nous engageons, si tu éprouvais
« quelque dommage, à t'indemniser de nos propres biens. »
Mais lui, enflé par la fumée d'une vaine gloire, répondit :
« Vous l'avez appris par la renommée : depuis mon jeune
« âge j'ai toujours vécu saintement; je me suis livré aux
« jeûnes; j'ai trouvé mon plaisir dans l'aumône; je me suis
« souvent exercé à de longues veilles; j'ai passé souvent des
« nuits entières à chanter les cantiques de l'église; aussi le
« seigneur mon Dieu ne permet pas que je sois privé de cet
« honneur, après avoir tant fait pour son service. J'ai obtenu
« les degrés de la cléricature par les lois canoniques; j'ai
« été dix ans lecteur; cinq ans j'ai rempli les fonctions de

« sous-diacre ; quinze ans j'ai été attaché aux devoirs du
« diaconat ; depuis vingt ans, je possède la dignité de la
« prêtrise. Que me reste-t-il, sinon de recevoir l'épiscopat
« que mérite la fidélité de mes services ? Retournez donc
« dans vos cités, et faites ce que vous croirez utile à vos
« intérêts ; car, pour moi, je veux que mon élection soit
« régulière. » A ces mots les évêques se retirèrent en maudissant sa vanité.

« Ayant donc été élu évêque du consentement des clercs, et se mettant à la tête des affaires avant d'avoir été reconnu, il fit plusieurs menaces à l'archidiacre Cautin : « Je te suspendrai de tes fonctions, je t'humilierai, je te ferai souffrir mille morts. » — « Très-pieux seigneur, lui répondit Cautin, je désire tes bonnes grâces ; si je les obtiens, je te rendrai un service, sans qu'il t'en coûte aucune peine, sans fraude de ma part ; j'irai trouver le roi, et j'en obtiendrai la confirmation de ton épiscopat. Je ne veux d'autre récompense que tes bonnes grâces. » Caton pensant qu'il voulait le tromper, méprisa ses paroles. Mais celui-ci se voyant abaissé, calomnié, feignit une maladie, et sortant la nuit de la ville, se rendit auprès du roi Théodebald, à qui il annonça la mort de saint Gall. A cette nouvelle, le roi, ou plutôt ceux qui l'entouraient, convoquèrent à Metz une assemblée de prélats, et l'archidiacre Cautin fut ordonné évêque : quand arrivèrent les messagers du prêtre Caton, la nomination était faite. Alors, par ordre du roi, on livra à Cautin les clercs chargés du message, et tous les biens de l'église dont ils étaient porteurs.

* *Grég. de Tours*, liv. III, chap. xxxvi.

On lui adjoignit des chambriers* et des évêques pour l'accompagner, et on l'envoya à Clermont**.»

Ce passage prouve la haute importance qu'attachaient nos ancêtres dans le choix de leurs prélats et le mode d'élection suivi par eux. Il a fallu trente ans à Caton pour être admis aux fonctions de la prêtrise, et bien que les suffrages populaires l'eussent élevé sur le trône épiscopal, les prélats ne l'ont jamais considéré comme évêque parce que cette élection n'avait été ni confirmée par eux, ni ratifiée par le roi. Ici se retrouve la base du système représentatif que signale Tacite dans son immortel essai sur les mœurs des Germains, savoir la réunion des trois pouvoirs, le peuple qui propose, les nobles ou les prêtres qui nomment, le roi qui confirme ou désapprouve le choix des prêtres et du peuple. Il y a toute apparence que le prêtre Caton était fort agréable aux masses; qu'il s'appuyait exclusivement sur elles, et que ce fut pour y avoir trop compté qu'on le priva du sceptre épiscopal. L'évêque de Rome appelé plus tard du nom de pape, n'exerçait alors aucune action, même indirecte, dans le choix des prélats. Les libertés de l'église austrasienne étaient bien autrement étendues que celles désignées depuis sous la dénomination de *gallicanes*, et une assemblée d'évêques présidée ou non par le monarque, donnait à la chose jugée toute la valeur dont elle était susceptible. Cette espèce de convoca-

* *Chambriers* ou *Camériers*. Cette dénomination est encore usitée à Rome. « Les chambriers que le roi donne au nouvel évêque pour l'accompagner dans son diocèse, semblent être des officiers attachés à sa personne pour le service de l'intérieur, des hommes sur qui il pût compter en venant prendre possession d'un évêché qu'un autre lui disputait. Ducange l'explique par *Cubicularius*; Bignon, également. »

** *Grég. de Tours. Hist. des Francs*, liv. IV, ch. VI et VII.

tion solennelle, de haute justice politique et cléricale devait s'exercer particulièrement à Metz, et quoique la première assemblée de ce genre dont parle notre histoire provinciale se trouve inscrite à l'année 550 environ, nous ne doutons pas qu'il n'y en ait eu d'antérieures; car d'autres villes beaucoup moins importantes avaient eu leurs conciles. Tel celui de Clermont auquel assistait Hespérius*, évêque de Metz, l'an 535**, et celui de Toul, la même année.

Devenu adulte, Théodebald épousa Vultrade***; mais de l'autel nuptial il passa presque aussitôt à son lit de mort, épuisé qu'il était par une mauvaise constitution ou des désordres de jeunesse. Ses souffrances furent longues; son anéantissement progressif et lent. Long-temps avant de décéder il ne marchait plus, et l'âme froidement cruelle que lui avait léguée sa mère ne fit que s'envenimer davantage sous le poids de maux physiques****. Cependant une anecdote rapportée par Grégoire de Tours prouve qu'un véritable esprit de justice distributive l'animait quelquefois: certain jour, l'un des leudes du palais soupçonné d'abus de confiance, fut arrêté par ses ordres: « Un serpent, lui dit le roi, ayant trouvé une bouteille pleine de vin, se glissa par l'ouverture et but avidement tout ce qu'elle contenait. Gonflé par tant de vin, il ne pouvait plus sortir par où il était entré. Le propriétaire du vin étant

* Ce prélat est nommé *Sperius* par Paul diacre, et *Sperus* dans les anciens catalogues.

** Il y eut quinze évêques à ce concile: on y fit seize canons auxquels Hespérius souscrivit en ces termes: *Hesperius, in Christi nomine, episcopus ecclesie Metensis, consensi et subscripsi. Labb. concil., t. IV, p. 4805.*

*** On écrit aussi Waldetrade et Waldetrude.

**** *Grég. de Tours*, chap. ix.

« survenu, et voyant l'animal se consumer en vains efforts, « s'écria : rejette d'abord ce que tu as avalé, et alors tu « pourras sortir librement*. » Le coupable trembla, et l'apologue emprunté d'Horace** produisit beaucoup d'effets dans le cercle des courtisans.

Les victoires éclatantes gagnées en Italie par Bucelin et Leutharis, généraux des armées austrasiennes, victoires sans résultats, puisqu'une peste affreuse anéantit l'armée; les expériences agricoles à la suite desquelles on vit dans les jardins de Metz le raisin greffé sur l'arbre à sureau*** sont les conséquences naturelles de la sage administration du père de Théodebald et de ses ministres. Elles eussent produit de grandes choses entre les mains d'un fils moins jeune et plus habile.

Depuis un demi-siècle, quelques prélats se sont succédé sur le trône épiscopal de Metz, sans laisser d'autre souvenir que leur nom; aussi les avons-nous passés sous silence, pour ne pas rompre inutilement la chaîne des faits historiques. Qui donc s'intéresserait aujourd'hui à saint Bonole, à saint TERENCE, à saint Gosselin****, à saint Romain, à saint Phronime, à saint Gramace, à saint Agatimbre, à Hespérius dont nous avons parlé plus haut, et qui n'offrent tous que deux choses positives à la biographie; savoir : leur inscription dans le vieux

* *Grég. de Tours*, ibid.

** *Horat. epist. I*, chap. VII, vers. 29.

*** Nous vîmes croître des raisins sur l'arbre appelé sureau, sans qu'aucune vigne y fut jointe; et les fleurs de cet arbre qui produisent ordinairement, comme vous savez, des graines noires, se changèrent en grappes.»

Grég. de Tours, liv. IV, ch. IX.

**** Gosselin est appelé *Gunzolinus*, *Gunselinus*, *Gosolinus*, *Cosolinus*, *Consolonus*, *Ansalinus* dans les vieilles légendes.

nécrologe de la cathédrale, leur inhumation sous la crypte de Saint Clément. Hespérius au moins se rattache au sixième siècle par deux actes mémorables; d'abord le concile de Clermont, ensuite une lettre synodale écrite au roi Théodebert, pour le prier d'assurer, de garantir, moyennant le tribut exigé, la libre jouissance des terres provenant des dernières conquêtes*. Il n'y avait pas long-temps qu'Hespérius avait présidé avec le roi et sa cour au convoi funèbre de saint Thierry, abbé de Reims**, lorsqu'il mourut le 23 août 542, léguant à Villicus une chaire que ce dernier prélat n'illustra pas moins que son prédécesseur***.

* *Epist. synod. Aver. ad Theodebert. reg. ap. Labb. conc., t. IV, p. 1805.*

** *Dom Marlot. Metrop. Rem., t. I, lib. II, p. 190.*

*** *Coint. Annal. eccl. ad an. 542, N. 14.*



Chlotaire, an 553 à 561.

Théodebald laissait en mourant deux sœurs, Wisigarde et Ragnitrude, qui, dans l'ancien ordre des choses, eussent hérité de la couronne; mais la loi fondamentale du pays fut rigoureusement appliquée pour la première fois; les femmes demeurèrent exclues de la souveraineté, et les grands partagèrent leurs voix entre Childebert et Chlotaire, appelés tous deux à l'héritage du monarque décédé. La balance pencha bientôt en faveur de Chlotaire, qui, voyant son frère atteint d'une maladie grave, profita de cette circonstance, et fit comprendre aux peuples l'avantage qu'ils auraient de le reconnaître seul pour roi, lui déjà connu, père de fils courageux, et pouvant perpétuer, sans secousse dans sa maison, la gloire et la sécurité du trône. Il y avait du vrai dans les raisons suggérées à Chlotaire par une excessive ambition, car Childebert souffreteux, affaibli, pouvait languir très-long-temps encore, et il ne se trouvait derrière lui que des filles. Aussi, tôt ou tard la couronne d'Austrasie devant échoir à Chlotaire, rien n'était simple comme de le proclamer à l'heure même. C'est ce qui eut lieu. Chacun s'empressa d'adhérer au vœu du peuple dont quelques largesses éclairaient l'intelligence, et Childebert, forcé d'abdiquer sa part sur le royaume de Metz, rendit incontestables les droits de son heureux frère*.

* *Agathias. hist. lib. II, ap. D. Bouq., t. II, p. 71; Greg. Turon., hist. franc., lib. IV, cap. XIV.*

L'abdication toutefois n'était qu'un leurre, un moyen adroit de gagner du temps et d'abuser Chlotaire par de fausses démonstrations; car à peine Childebert fut-il rétabli, qu'on le vit mettre une armée sur pied, soulever les Saxons jaloux de venger sur les Franos austrasiens leurs dernières défaites, et contracter avec Chramm, ce fils dénaturé de Chlotaire, une alliance coupable. Pendant que le roi de Metz combattait au delà du Rhin, et qu'au bruit mensonger de sa mort, les esprits ébranlés penchaient vers Childebert, ce dernier envahit la Champagne, s'avança jusqu'à Reims et menaça le Pays-Messin; heureusement il tomba malade, demeura long-temps sur son lit et mourut en 558, laissant Chlotaire seul maître de toute la monarchie.

On ne sait quelle part active Metz a pu prendre à ces événements, ainsi qu'aux levées de boucliers que Chramm provoqua dans l'Auvergne et la Bretagne. Malheureux père comme il avait été malheureux frère, triomphant avec le regret d'orner sa tête de lauriers teints du sang de sa famille, et voulant effacer, par de pieuses institutions, les atrocités involontaires d'un règne constamment tourmenté, Chlotaire survécut peu à la fin tragique de Chramm et de ses filles*. Il mourut à Compiègne sur la fin de l'année 561, la 50.^e année de son règne à Soissons, la 8.^e de son règne à Metz, la 5.^e depuis qu'il était devenu seul souverain des Gaules. Ce monarque, dit la chronique, *estoit de grant aage, et debrisié des grands travaux et des grands peines qu'il avait eues toute sa vie de guerroyer***.

* Chramm mourut étranglé; sa femme et ses filles furent brûlées vives dans une cabane où elles s'étaient réfugiées.

** Chron. de Saint-Denis, t. I, p. 130.

Les fils de Chlotaire, an 561.

Chlotaire laissait quatre fils, *de son corps droits héritiers*, Charibert, Gontran, Chilpéric et Sigebert; *mais Chilperic, qui estoit plus sage et plus malicieux que nul des autres, à qui ne suffisoit mie telle partie comme il devoit avoir**, quitte spontanément les funérailles pour enlever les trésors amassés dans la maison royale de Braisne-sur-Vesle, entre Soissons et Reims, se faire un parti chez les Francs, et marcher sur Paris dont il s'empare. Dépossédé presque aussitôt de cette usurpation, les trois frères lui offrirent un partage égal qu'il fut forcé d'accepter**. « Charibert qui l'ainé estoit, « eut le royaume de Paris qui avoit esté à son oncle Childebert; « Gontran eut le royaume d'Orléans qui avoit esté à son oncle « Chlodomire; Sigebert le royaume de Metz, dont Theodoric, « son oncle, avoit esté roy; Chilperic celui de Soissons, que « Chlotaire, leur père, avoit jà tenu. Ainsi fu le royaume « départi en quatre parts, tout ainsi comme leur père et « leur oncle l'eurent jà partagé, après la mort du fort roy « Clovis***. »

Grégoire de Tours donne au royaume d'Austrasie Reims

* Chron. de Saint-Denis, p. 132.

** *Aimoini lib. III, cap. 1.*

*** *Greg. Turon., lib. IV, cap. xxii; Chron. de Saint-Denis, p. 132.*

pour capitale au lieu de Metz. Cette assertion, confirmée par ses copistes ou abrégiateurs*, est démentie par Frédegair, Aimoin, Paul diacre et divers chroniqueurs**. Les événements d'ailleurs passés dans notre ville à la fin du sixième siècle, sont de nature à dissiper tous les doutes.

Un conte populaire, une croyance, en tant que croyance et conte, peignent l'époque mieux souvent qu'un récit sec et froid. Je n'hésite donc pas à donner l'histoire naïve retracée dans les chroniques de Saint-Denis, sous la date 561, quoiqu'elle doive remonter beaucoup plus haut :

— Jadis les Vandales, les Suèves et les Alains, qu'on désigne par la dénomination générale de Huns, sortirent de leurs contrées pour ravager la France. Ils avaient un roi nommé Chrocus, tourmenté du désir de la gloire et voulant laisser après lui une réputation immortelle. Cet aventureux personnage, avant de s'engager en de folles entreprises et de quitter le pays natal, eut le bon esprit de consulter sa mère, et voici ce qu'elle lui répondit : « Beau fils, si tu veux
« estre renommé par tout le monde, abats et renverse les tours
« et les édifices que les plus grands princes et les plus

* *Greg. Turon. Hist. Francor., lib. IV, cap. xxii; Gest. Reg. Fr., cap. xix, ap. D. Bouq., t. II, p. 560; Adon. chron. ap. D. Bouq., t. II, p. 668; chron. S. Medard. Sues. ap. D. Bouq., t. III, p. 366.*

** *Fredeg. Greg. Turon., hist. Epitom., cap. lv; Paul diac. de gest. Longobard., lib. II, cap. x; Aimoin. Monac. de gest. Fr., lib. III, cap. i, ap. D. Bouq., t. III, p. 66; Chron. Moissac., ap. D. Bouq., t. II, p. 651; Chron. Centul., lib. I, cap. ii, ap. D. Bouq., t. III, p. 349; Chron. Virdun. Hugonis Abbat. Flavini., ap. D. Bouq., t. III, p. 358.* Les grandes chroniques de Saint-Denis semblent insinuer le même fait, et les Bénédictins auteurs de l'Histoire de Metz, s'appuyant sur le judicieux Duchesne (*Script. Franc., t. I, p. 690*), combattent victorieusement l'opinion contraire à la suprématie de notre ville.

« puissans ont restaurés jadis; gaste les plus grandes cités
« et les plus nobles, et tout le peuple mets à l'espée. Car
« tu ne peux faire meilleurs habitacles de ceus qui ont esté
« faits, ça en arrière, ni la gloire de ton nom plus accroistre
« par bataille, ni par autre manière. » Ce conseil, qui cadrait
d'ailleurs merveilleusement avec les secrètes inclinations du
jeune roi, fut accueilli par lui. Il crut aux paroles de sa
mère *comme si ce fussent divines responses*, traversa le Rhin
sur le pont de Mayence, détruisit la ville et marcha droit
à Metz, dont les murailles *trébuchèrent* (s'écroulèrent) *par*
divine volonté la nuit devant que le tiran y vinst, en telle
maniere qu'il put entrer dedans sans nulle deffense. Le
crédule historiographe n'était pas, selon toute apparence,
assez bien renseigné pour peindre le triste sort que dut éprouver
la capitale d'Austrasie. *Quand Chrocus eut fait sa volonté de*
la cité, il partit pour Trèves dont les courageux habitants se
défendirent victorieusement, puis il gagna le midi d'où vain-
cu, prisonnier, on le vit bientôt revenir chargé de chaines
à travers les villes qu'il avait si cruellement dévastées. *Après*
ce mourut, et fu tourmenté de divers tourmens selonc ce
*qu'il avoit deservi**.

Telles sont les aventures d'un conquérant admis et rejeté
tour-à-tour, conquérant auquel ses historiens ne savent quelle
origine, quelle date chronologique assigner, dont plusieurs
révoquent en doute l'existence et le nom, mais qui a joui
du privilège envié par tant d'autres, de traverser les siècles
et d'arriver à une lointaine postérité.

Au reste, quoiqu'on dise de la nature du roi Chrocus, de

* Aimoin., lib. III, cap. 1; les grandes chroniques de Saint-Denis,
p. 153, 154.

sa fable ou de son histoire, il demeure positif que l'invasion des Huns a suivi le trajet assigné par la chronique; qu'elle s'est renouvelée plusieurs fois dans la même direction; que des forteresses gigantesques appelées *Rinck** semblent encore les mystérieux fanaux de marches plus mystérieuses encore; et que des traditions constantes conservées le long du Rhin, de la Forêt-Noire et des Vosges, mais généralement dans le Hunds-Rucks, se lient à l'existence, à l'organisation agricole et guerrière de ces hordes qui, après avoir ravagé la Gaule, incendié Metz, laissaient derrière elles quelques trainées incandescentes qui s'allumaient de loin en loin par le contact d'éléments nouveaux émanés des mêmes foyers.

* Voyez sur le Rinck l'article publié dans la Revue d'Austrasie, par M. le baron Emmanuel d'Huart.



Sigebert, an 561 à 575.

Metz retentissait encore des airs de fête qui avaient signalé l'auguste avènement de Sigebert, lorsqu'on apprit que les Abares, ces Huns dégénérés, plus terribles peut-être que les Huns primitifs, quittaient les rives Danubiennes, et s'avancant à grandes marches, franchissaient le Rhin pour surprendre le nouveau roi d'Austrasie dans les soins graves et les folles joies par lesquels prélude une souveraineté naissante. Sigebert assemble aussitôt ses leudes, descend la Moselle, les attaque et les met en fuite; mais un autre ennemi, plus terrible, plus inattendu, Chilpéric, roi de Soissons, espérant une résistance sérieuse du côté des barbares, envahissait le cœur de la Champagne et menaçait le Pays-Messin. Il n'y avait pas d'instant à perdre : Sigebert hâte son retour, triomphe sur la Marne comme il a triomphé sur le Rhin, et ramène dans nos murs ses phalanges victorieuses*. Un fond de mansuétude et de magnanimité caractérisait le roi d'Austrasie, car à peine eut-il vaincu Chilpéric, que cédant aux sollicitations des rois de Paris et d'Orléans, il lui renvoya son fils Théodebert comblé de riches présents, et restitua le pays dont il avait dépouillé ce frère déloyal. Ceci se passait vers l'année 565.

Alors, on jouissait à Metz des douceurs de la paix et d'une

* *Greg. Turon., hist., lib. IV, cap. xxiii; Annal. eccles. ad ann. 562, N. 39.*

administration paternelle. Sigebert, qui aimait les lettres peut-être plus encore que la gloire des armes, avait attiré dans son palais d'or du haut de Sainte-Croix, des poètes, des littérateurs, des philosophes, des légistes, des hommes d'art et de science, sur lesquels il répandait ses bienfaits. Tels furent le poète Venance Fortunat, alors simple prêtre, mais devenu depuis évêque de Poitiers^{*}; Andarchius, nourri des œuvres de Virgile, connaissant le droit romain et les mathématiques^{**}; Dynamius, gaulois d'origine, poète non moins distingué qu'administrateur habile, puisqu'il fut élevé, plus tard, à l'éminente dignité de Patrice et de gouverneur^{***}; Villicus, évêque de Metz, dont la science égalait les vertus^{****}; Mapinius, évêque de Reims, doué d'un talent d'écrire remarquable pour son époque, d'une diction-claire, d'un style coulant, quelquefois même harmonieux^{*****}; Nicetius, évêque de Trèves, lumière éclatante de l'église gallicane^{*****}; Agericus, évêque de Verdun^{*****}; et ce savant abbé du monastère d'Hélera, sur la Moselle, cet illustre Fridolin qui

* Venantius Honorius Clementianus Fortunatus, né en Italie, près de Trévise, ami de Grégoire, évêque de Tours, de la reine Radegonde, et chantre du roi Sigebert après en avoir été professeur.

** Andarchius, romain d'origine, esclave du sénateur Félix, amené de Marseille à la cour par le duc Lupus.

*** Hist. litt. de France, t. III, p. 457 à 464.

**** V. mon histoire de la civilisation dans le Pays-Messin, p. 132, 134.

***** V. sa lettre à Villicus insérée dans Duchesne, p. 86; V. aussi Freherus, p. 197, 198; D. Bouquet, t. IV, p. 69, et Hist. bénédictine de Metz, t. I, p. 301, 302.

***** Il parcourut plusieurs fois la Gaule pour y répandre la parole de Dieu. Depuis sa présence au concile de Toul, en 535, tout porte à croire qu'il vint fréquemment à la cour d'Austrasie. V. Hist. litt. de France, t. III, p. 291 à 296; *Fortunati episc. pictav. carmina historica*, ap. D. Bouquet, t. II, p. 483, 484.

***** Ibid., p. 488, 489.

faisait, par ses préceptes et ses discours, l'ornement des palais des rois*. Nous citerons encore, mais en seconde ligne comme savants ou littérateurs, plusieurs grands officiers de la couronne qui se délassaient des travaux administratifs en cultivant les muses : Warnacker et Firminius** ; le duc Lupus, l'un des principaux conseillers du roi*** ; Magnulfe, frère de Lupus ; Condon le domestique**** et Gogon, à qui semble se rattacher spécialement l'histoire législative du monarque austrasien et de son temps*****.

Une semblable réunion d'hommes distingués, bien qu'ils n'eussent pas les traditions classiques des grands siècles de la latinité, ne pouvait manquer d'exercer une salubre influence. Metz particulièrement en retira quelques fruits. Tout semble y rattacher l'origine de l'école épiscopale où s'enseignaient la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, la poétique, le chant, l'écriture-sainte et même l'astrologie. L'église alors sentait trop sa dignité, pré-jugeait trop de son avenir pour laisser jamais aux laïcs la possibilité de la déborder, et s'il arrivait qu'un d'entre eux fit voir une intelligence supérieure, aussitôt on l'incorporait à l'église. Aussi l'expression profane de la littérature et de

* *De cujus doctrinâ regum sunt ornata palatia*, dit Gogon dans une lettre à l'évêque Pierre, de Metz. Fridolin quitta le Pays-Messin vers l'année 569 pour se retirer en Allemagne. V. sur sa vie Duchesne, t. I, p. 844 et 863 ; *Freherus, hist. franc.*, t. I, p. 499 ; *Hist. litt. de France*, t. III, p. 296 à 298.

** Warnacker était Franck d'origine ; Firminius, romain. Ils furent envoyés tous deux, vers 568, comme ambassadeurs à la cour de Justinien.

*** Lupus était très-lié avec Venance Fortunat qui l'a chanté, *loc. cit. ap. Bouquet*, p. 514, 515, 516.

**** Il a brillé à Metz sous cinq rois, *loc. cit. ap. Bouquet*, p. 518.

***** *Hist. litt. de France*, t. III, p. 332 à 334.

l'art s'effaça peu à peu, et Metz, sous Sigebert, offrit peut-être à l'Europe le dernier reflet de l'olympé païen, les premières lueurs d'un monde intellectuel christianisé. C'est du moins l'opinion que nous a suggérée la lecture attentive des productions de cette époque.

Le Frank Gogon, choisi pour juge suprême ou premier ministre par les leudes d'Austrasie, substituait au code romain les codes des Francks Saliens et des Ripuaires, dont les dispositions étaient moins sévères, plus conformes à l'esprit d'indiscipline des grands, plus en harmonie avec l'état social de la Gaule. Aussi jouissait-il d'un crédit remarquable. Mais cette influence allait bientôt cesser. « Le roi Sigebert, dit Grégoire, voyant ses frères choisir des épouses indignes de leur rang, et s'abaisser même jusqu'à s'unir en mariage à des servantes, envoya une ambassade en Espagne, avec de riches présents, pour demander Brune, la plus jeune des filles d'Athanagild, roi des Wisigoths. C'était une personne d'une tournure élégante, d'un aspect gracieux ; honnête et distinguée dans ses manières, sage par le conseil, aimable dans la conversation. Athanagild l'accorda volontiers. Elle partit immédiatement avec une suite nombreuse, munie de magnifiques cadeaux pour son futur époux, et vint droit à Metz où Sigebert, au milieu des leudes assemblés, de préparatifs somptueux et d'une allégresse universelle, accepta sa fiancée (an 566)*. » Le nom de Brune semblait trop simple, et peu convenable aux destinées d'une reine ; on y ajouta donc la finale germanique *Child*, d'où vient Brunechild, héroïne au teint brun, nom beaucoup plus euphonique et plus significatif.

* *Greg. Turon., lib. IV, cap. xxvii.*

Venance Fortunat, qui était à Metz depuis l'année 562*, qui se trouvait lié d'amitié avec tous les personnages éminents de la cour, nous a légué, dans sa poésie plus historique et descriptive que brillante, des notions précieuses sur la vie intellectuelle qu'on menait alors. Un grand nombre de petits poèmes formant le vi.^e livre de ses œuvres, et partie des iii.^e, vii.^e et x.^e, ont été composés dans le Pays-Messin. Il rédigea également ici un *Traité* relatif à l'art de régner, qu'il dédia au roi Sigebert**, ainsi que plusieurs légendes et grand nombre de pièces fugitives***, miroir fidèle des impressions, des sentiments, des relations et des habitudes sociales du poète : les vers de Fortunat forment, avec la prose de Grégoire de Tours, un riche enseignement historique. Il faut y chercher beaucoup moins l'éclat des images et la pompe du style que ces détails intimes et vulgaires qu'on ne trouverait pas dans une sphère poétique plus élevée. Fortunat célèbre la *Moselle dont les rives sont ombragées par la vigne; la Seille qui doit son nom au sel qu'elle charrie*****; et comme les cours d'eau lui plaisent, il y revient souvent, surtout à la Moselle qui lui a peut-être inspiré ses meilleurs vers. « Fleuve large
« et paisible, la Moselle, dit-il, promène au loin ses flots
« d'azur; elle caresse des rives rendues odoriférantes par les
« verts gazons qui les couvrent; et les herbes baignent mol-
« lement leur chevelure dans son onde. Dès qu'elle prend
« sa route à droite de la vallée, on voit la Seille, d'une allure
« plus chétive, se porter vers elle; et dès qu'elle a mêlé

* *Table chronologique, ou annales gauloises et françoises*. V. D. Bouq., p. lxxix, an de J.-C. 562.

** Platine, vie du pape Jean III.

*** *Hist. lit. de France*, t. III, p. 464 à 491.

**** *Epist. ad Gogonem*, lib. VII, n.^o 1.

« ses eaux aux eaux éclatantes de la Moselle , en augmenter
« la force mais périr elle-même.

« C'est dans ce lieu que s'élève brillante la ville de Metz,
« dont les flancs tressaillent d'allégresse au contact d'une mul-
« titude de poissons ; sa jolie campagne sourit au retour du
« printemps : ici, vous voyez de riches moissons ; là, des
« champs semés de roses ; vous apercevez des collines cou-
« vertes de pampres touffus. Toutes ces localités rivalisent
« entre elles de fertilité. Forte par les murs et le fleuve qui
« te ceignent, Metz, tu es bien plus puissante encore par les
« vertus de ton prélat* . »

Ailleurs, le poète célèbre ses amis attachés à la cour, beaucoup d'évêques contemporains et présente, sur la haute société messine, de précieux documents. Parmi les illustrations littéraires et scientifiques citées plus haut, il en est peu qui n'aient obtenu les hommages de sa muse** ; mais les éloges les plus pompeux sont réservés à Sigebert, Brunechild, Chilperic, Galswinde, ainsi qu'à d'autres membres de la famille royale dont Fortunat avait sans doute particulièrement à se louer***. On reconnaît sans peine, dans ces tirades officielles, toute

* *Epist. ad Villicum episcopum Mettensem*, lib. III, n.º XIV.

** *De Nicetio episcopo Treverensi*, lib. III, n.º XI ; *ad Agericum episc. Vireduni*, n.ºs XXIX et XXX ; *de Lupo duce*, lib. VII, n.ºs VII et IX ; *ad Magnulphum, fratrem Lupi*, n.º X ; *Epitaphium Dynamii Patricii et Eucherie conjugis*, ap. quod *Epitaph. vetera*. V. D. Bouq., t. II.

*** *De domino Sigiberto rege*, lib. VI, n.º I ; *de Nuptiis Sigiberti regis et Brunichildis reginæ*, n.º II ; *de Sigiberto rege et Brunichilde reginâ*, n.º III ; *de Chariberto rege*, n.º IV ; *de Theodechilde reginâ*, n.º V ; *de Bertechilde*, n.º VI ; *de Galesuinthâ*, n.º VII ; *de Horto Ultrogothonis reginæ*, n.º VIII ; *ad Chilpericum regem, quandò Synodus Brinnaco habita est*, lib. IX, n.º I ; *ad Childebertum regem et Brunichildem reginam*, lib. X, n.º VIII, etc.

l'emphase et l'exagération qu'entraîne un enthousiasme factice. C'est de la poésie payée tant par vers. A Metz, le rôle de Fortunat doit paraître encore noble et grand, comparativement à celui qu'il joua plus tard près de l'infâme Frédégonde ou de la naïve Agnès, dans un couvent de Poitiers; car Sigebert et Brunechild, Brunechild surtout, sont de hautes figures telles que les recherchent l'art et la poésie, figures étrangement irrégulières comme leur âme et leur époque, mais empreintes, quoiqu'on dise, des stigmates du génie.

L'épithalame composé par Fortunat, à l'occasion du mariage de son souverain avec la princesse Ibérienne au teint brun, la description du voyage qu'il fit sur la Moselle, depuis Metz jusqu'au Rhin, ont une couleur tout à fait locale, un bouquet de terroir, si je puis m'exprimer ainsi, auxquels chacun distinguera sans peine l'esprit du siècle, le genre de l'écrivain et sa position dépendante à la cour.

« O Soleil, s'écrie-t-il, en commençant l'*épithalame*, ouvre un heureux jour; étale avec éclat ta radieuse chevelure; répands sur la couche nuptiale ta lumière épurée. Sigebert, créé pour notre bonheur, forme des vœux d'amour, et repoussant toute passion coupable, veut serrer des liens chers à son cœur. » « Aussitôt Cupidon pose sur la corde vibrante de l'arc qu'il tient à la main, des traits qui portent les feux de l'amour, puis voyage dans le monde entier. » Après avoir enflammé les cœurs vulgaires, il pénètre sous les somptueux lambris du palais de Metz, et produit bientôt le même effet sur le cœur du roi. Joyeux alors, il s'adresse à sa mère, lui annonce en Sigebert la conquête d'un autre Achille, et fait de lui l'éloge le plus pompeux auquel Vénus répond par un éloge non moins grand des qualités de Brune-

child. « Seconde Vénus, dit-elle, supérieure à toutes les Néréides qui nagent au fond de l'Océan, plus brillante que l'astre du jour, ayant des yeux dont l'éclat l'emporte sur celui des diamants..... » « Rien ne s'oppose à l'alliance de deux êtres que les décrets éternels ont unis; issus de race antique, Sigebert est digne de Brunechild, Brunechild digne de Sigebert; autant les autres femmes sont inférieures à celle-ci, autant le roi d'Austrasie éclipse les maris de son royaume..... Vivez donc d'un seul amour; vivez pour l'alliance des peuples, pour l'espoir du monde; qu'il n'y ait plus désormais de Pyrénées entre l'Espagne et la Germanie; qu'une joie universelle règne sous vos auspices; qu'on apprenne à chérir la paix, et que la concorde victorieuse des partis réside enfin au milieu de nous.....¹⁸ »

Écoutez maintenant le poète devenu plus libre, échappant à ces murailles messines qui pèsent sur la tête de tant de rois subjugués, murailles où ses maîtres semblent l'avoir retenu malgré lui, quoiqu'ils aient fait leur possible pour répondre à tous ses désirs*; le voilà; il descend la Moselle entraîné par un esquif léger qui glisse entre les radeaux dont la rivière est couverte et les rochers cachés le long de ses rives; il salue l'Orne à la double embouchure; la Sarre encaissée par des collines que dominent une quantité d'habitations; il arrive à Trèves qu'on distingue de fort loin à ses hautes murailles; traverse les anciennes résidences sénatoriales, contemple toutes

* Un comte d'Austrasie appelé Sigoald avait été chargé par le roi Sigebert d'accompagner Fortunat, de veiller à sa sûreté, de lui procurer les moyens de transport et la nourriture dont il pourrait avoir besoin. Sigoald s'acquitta de cette mission avec zèle, et long-temps après, le poète lui en exprimait encore sa gratitude. V. *Carmen Sigoaldo pro comitatu*, lib. X, n.^o XIX.

ces ruines imposantes auxquelles Trèves doit encore un aspect grandiose, et s'attache ensuite à décrire la riche culture des rives mosellanes, comme s'il eût voulu se distraire du triste tableau que vient de lui offrir la ville impériale..... Nous ne suivrons pas Fortunat jusqu'au port d'Andernach, but de son voyage. Il nous suffit d'avoir exposé cet ensemble d'idées prises dans les deux poèmes, pour opposer l'écrivain à lui-même, et le montrer tel qu'il a dû se trouver maintes fois, tantôt obéissant aux exigences de sa position d'homme de cour, tantôt laissant errer sans contrainte son imagination et sa plume⁴⁹.

Selon toute apparence, notre poète, à l'arrivée de Brunechild, était déjà trop ennuyé de la vie qu'il menait pour prolonger son séjour ici. Retiré vers les provinces méridionales, par ces pieux souvenirs d'enfance qui exercent toujours un si grand empire sur le cœur de l'homme; peut-être aussi par des motifs de santé, puisqu'il alla déposer une offrande au tombeau de saint Martin, de Tours, à l'intercession duquel il attribuait sa guérison, Fortunat passa près de sainte Radegonde, dans la ville de Poitiers, la seconde période d'une existence littéraire assez heureuse. C'est là qu'en revenant aux souvenirs de la cour d'Austrasie, de cette cour où, malgré Sigebert et Brunechild, malgré le crédit dont jouissaient la littérature et la science, il n'existait point de public à elles, le poète écrivait avec amertume : « Pour eux, nulle différence entre le cri de l'oie ou le chant du cygne. On n'entend que leurs airs barbares et les sons de leurs harpes sauvages..... tandis qu'ils portent des santés furieuses en entrechoquant leurs coupes de bois d'érable..... Et moi, fatigué d'un long voyage, las de leurs grossiers banquets, sous un ciel froid et brumeux, invoquant ma muse ivre à

moitié, à moitié gelée, je jetais, nouvel orphée, mes chants aux forêts*.

« C'est déjà, observe M. Ampère dans ses appréciations
« si fines touchant l'histoire littéraire, l'horreur des poètes
« du midi pour le nord ; il y a tels détails qui rappellent une
« satire de l'Arioste refusant au cardinal d'Este de l'accom-
« pagner en Allemagne, et faisant une peinture peu flattée
« des mœurs et du climat tudesques**.

* Dédicace à Grégoire de Tours.

** Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle, 1839, t. II, p. 346, 347.

Sigebert et Brunecchild, an 566 à 575.

Montée sur le trône, Brunecchild manquait d'une seule chose pour exercer l'ascendant que devait lui assurer son caractère et son éducation. Elle avait apporté de Tolède la croyance Arienne suivie depuis deux siècles par les Goths; mais elle comprit qu'ayant à vivre au milieu d'une société chrétienne, il ne fallait point que les idées religieuses l'en isolassent. Bientôt la fille d'Athanagild confessa la Trinité, et l'évêque Villicus arrosa son front de l'huile sainte*.

Ici commence une administration sévère, rigoureusement juste, empreinte d'idées romaines, plus en harmonie avec des principes de civilisation avancée qu'elle ne pouvait l'être avec les mœurs sauvages des Austrasiens. Douée d'un esprit supérieur, d'une force d'âme et d'une ténacité peu communes; vraie femme d'Ibérie par le cœur; plutôt romaine qu'étrangère par la pensée et les habitudes d'enfance, Brunecchild conçut un beau rêve, celui d'appliquer à la Gaule septentrionale le système législatif de la Gaule méridionale, et de plier des hordes indisciplinées au joug d'une civilisation trop avancée, civilisation qu'elles ne pouvaient comprendre, encore moins apprécier. A cet effet, il fallut que la reine d'Austrasie s'entourât d'étrangers, romains ou goths d'origine, ou formés

* Elle reçut l'onction sainte, dit Grégoire de Tours (liv. IV, ch. xxvii), c'est-à-dire le baptême.

dans l'esprit de l'ancienne éducation græco-latine qu'elle-même avait sucée avec le lait à la cour de son père. Déjà plusieurs grands-officiers, ducs, comtes, domestiques; plusieurs évêques, prêtres et simples clercs cités précédemment, formaient un noyau civilisateur serré près du trône, lorsque Brunechild appela Chrodinus*, Florentianus**, Protadius***, Flavianus****, pour seconder ses vues. Il y eut dès lors lutte permanente entre cette aristocratie romaine et l'aristocratie austrasienne, entre la civilisation progressive et le *statu quo* barbare. Brunechild, placée à la tête du mouvement, heurta bien des idées, déplâça bien des intérêts, et telle est la différence des temps, que les raisons qui eussent fait admirer la reine dans un siècle plus éclairé, l'ont entraînée vers sa perte.

La loi des Francs disait : « Si un homme libre tue un homme libre, qu'il paie deux cents sous d'amende ou qu'il jure avec douze témoins*****. »

« Si un homme libre vole un objet quelconque, qu'il paie le *niungeld*, c'est-à-dire, neuf fois la valeur de l'objet volé*****. »

* Grégoire de Tours parle des qualités du duc Chrodinus (liv. VI, ch. xx), et Fortunat lui a consacré quelques distiques élogieux (liv. XII, n.º 16). Originaire d'Italie, il mourut en 582.

** Florentianus était maire du palais d'Austrasie en 589.

*** Protadius, devenu maire de Bourgogne en 607, avait long-temps vécu à la cour de Brunechild.

**** Flavianus était domestique du palais en 586.

***** *Lex Ripuariorum. Tit. I, cap. vii.*

***** *Lex Bajuvariorum. Tit. VIII, cap. 1, si liber furtum fecerit.*

« Si un homme libre enlève une femme libre, qu'il paie
« deux cents sous*. »

A ces dispositions élastiques qui permettaient de racheter les plus grands crimes avec de l'argent, ou de surprendre, à l'aide de faux témoins, la religion du *graf* (juge), Brunechild substitua des peines sévères consacrées déjà par la jurisprudence romaine : la mort fut inscrite sur presque toutes les pages de son code** :

« En ce qui concerne les homicides, nous ordonnons que
« quiconque aura tué sans raison, par audace téméraire, un
« homme, soit puni de mort, et qu'il ne puisse se racheter,
« ni composer à prix d'argent ; et s'il arrive qu'un coupable
« veuille se justifier, qu'aucun de ses parents ou amis ne
« lui prête secours. Celui qui osera le faire, sera condamné
« au *widregeld* ; parce que celui qui tue injustement, doit
« savoir mourir pour la justice.

« Quant aux voleurs et malfaiteurs, nous avons ordonné
« que si cinq ou sept hommes de foi sûre et dépouillés de
« toute haine jurent l'accusé coupable, celui-ci meure par
« la loi, du moment qu'il a volé contre la loi. Et si un
« juge est convaincu d'avoir relâché un voleur, que ce juge
« perde la vie.

« Quiconque aura commis un rapt, sera frappé de mort :

* *Lex Ripuariorum. Tit. I, cap. xxxiv, de raptu ingenuarum mulierum. Apud Baluzium. Capitul. Reg. Franc.*

** M. Huguenin jeune a fait parfaitement ressortir, dans son essai remarquable sur *Brunechild*, les vues législatives de cette femme célèbre, toutes imitées des Romains. V. Mém. de l'acad. royale de Metz, 1833—1834, p. 137 à 140.

« qu'aucun de nos leudes n'essaie d'intercéder pour un crime
« si honteux. Lorsqu'on aura enfreint notre ordonnance,
« que le juge du canton où le meurtre a eu lieu, prenne
« avec lui des hommes armés et tue le ravisseur. Si le ravisseur
« s'enfuit dans une église, que l'évêque le rende sans inter-
« céder en sa faveur* »

Ces traits détachés d'un vaste ensemble, suffisent pour faire apprécier les rigueurs de Brunecchild, l'esprit de sa législation, les habitudes du pouvoir exécutif et l'abus à côté du droit. En aggravant les peines, Brunecchild aurait dû ne pas confier leur application à l'autorité d'un seul juge cantonal, ne pas exciter sa convoitise en lui abandonnant quelquefois les biens du coupable, et procéder par des voies pénales moins promptes et moins implacables. Mais le sang ibérien bouillonnait dans ses veines : il fallait que justice se fit ; que cette justice fût rapide et terrible ; il le fallait, parce qu'elle s'était dit : Je régnerai par la crainte sur des âmes sauvages que la crainte seule peut comprimer ; mon glaive demeurera toujours suspendu sur leur tête, et leur tête tombera dès qu'ils auront transgressé mes ordres.

« Les Austrasiens, habitués aux décisions tranchantes du Champ-de-Mars, n'avaient plus d'avis à donner ; ils ne devaient qu'obéir, et ceux qui leur imposaient l'obéissance, ceux qui décidaient de tout, c'étaient des Romains, des hommes de la race vaincue qu'ils estimaient une fois moindre que la leur. Les Romains, à leur tour, ne ménageaient pas les hommes qui se disaient leurs maîtres ; ils leur appliquaient la loi dans toute sa rigueur. Ajoutez que ces Romains faisaient largement

* *Decreta Childeberti II. Circa ann. 595, apud Baluz.*

payer leurs services. Depuis le luxe d'administration introduit dans l'empire de Dioclétien, une charge était avant tout un moyen de fortune. Ensuite il fallait à l'officier de la cour des habits d'or et de soie, des équipages, un train magnifique : on ne lui donnait jamais trop* ; aussi il condamnait volontiers, et plus d'une fois les trésors confisqués passaient des coffres du coupable dans ceux du ministre qui l'avait jugé**. Les Austrasiens, peu initiés à la résistance politique, s'emportaient, juraient de tuer les rois et leurs agents ; très-souvent leurs menaces n'étaient pas vaines ; mais les employés du palais découvraient facilement leurs complots grossièrement concertés, et Brunecchild frappait de mort les plus fougueux. Elle avait pour elle la loi romaine qui punissait de cette peine le crime de lèse-majesté. Si le coup devait tomber sur quelque personnage riche, il n'y avait pas même de jugement public. L'accusé aurait appelé ses hommes et se serait défendu ; on l'attirait dans un piège où des hommes apostés le tuaient. Ces exécutions, sous forme de guet-à-pens, paraissaient bien légales aux Romains, et prenaient aux yeux des barbares les couleurs d'un assassinat.

« Une telle manière de gouverner était moins étrange pour la portion nombreuse des sujets romains ; mais Brunecchild

* « Il est certain que ces employés ne mettaient pas toujours une scrupuleuse délicatesse dans l'exercice de leur pouvoir : tel était ce Charighisel, probablement wisigoth d'origine, et qui fut mis à mort par Hilperik, après l'assassinat de Sigebert. Suivant Grégoire de Tours lui-même, après s'être élevé par ses flatteries près de Sigebert, il était devenu *insupportable par son avarice : il envahissait les biens des autres, cassait les testaments, annulait les volontés des morts*. Ces derniers mots nous peignent bien un homme de loi de l'époque, toujours habile à dépouiller juridiquement l'héritier au profit du juge et de l'état. »

** « En 586, les biens de Chramsinde sont confisqués et donnés, par ordre de Brunecchild, à Flavianus, domestique du palais de Hilbebert. »

n'eut pas pour elle le clergé qui en formait la classe la plus importante. Ce n'était pas qu'elle fût impie ; elle protégeait le culte ; elle fondait des monastères ; elle honorait d'une confiance éclatante saint Martin de Tours, le plus illustre patron des Gaules : tout ce mérite était perdu. Au temps de la conquête, les prêtres et les évêques s'étaient jetés comme médiateurs entre les vainqueurs et les vaincus. En rétablissant le vieil empire dont la chute avait élevé leur puissance morale, Brunechild voulut la leur reprendre violemment. Cependant l'autorité religieuse était la seule convenable, la seule bien venue du barbare : celui-ci entendait encore raison quand on lui parlait au nom du ciel. Les prêtres, les évêques intervenaient sans cesse : ils réconciliaient les ennemis, arrêtaient les vengeances, demandaient des pardons pour les coupables* ; ils reprenaient même les rois, et leur donnaient parfois de sévères remontrances : aussi étaient-ils vénérés des Franks, qui admiraient leur douceur, et recouraient plus d'une fois à eux quand une aveugle brutalité leur avait attiré quelque fâcheuse affaire. Mais la fille d'Athanagild ne connaissait que la loi et ne souffrait rien qui pût soustraire à la loi : elle ne voulait autour d'elle l'influence d'aucune volonté étrangère**.

Ces paroles de notre estimable compatriote M. Huguenin jeune peignent très-bien la situation morale où se trouvait alors l'Austrasie, et particulièrement le Pays-Messin, puisque c'était ici, sous l'œil du maître, que la règle s'accomplissait avec le plus de ponctualité.

La puissance despotique de Brunechild s'était établie d'au-

* « On en trouve mille exemples dans Grégoire de Tours. »

** Brunechild et les Austrasiens, p. 141 à 145.

tant plus facilement, qu'après les fêtes matrimoniales, Sigebert avait dû quitter Metz suivi d'une armée nombreuse, pour repousser les Abares déjà vaincus par lui, mais non soumis. Cette fois il fut moins heureux : une terreur panique frappa ses leudes ; ils s'enfuirent au lieu de combattre, et laissèrent leur chef au pouvoir de l'ennemi. Dans une aussi pénible occurrence, Brunecild grandissant avec l'infortune, gouverna comme régente, changea les rouages administratifs, organisa une nouvelle armée, tâcha d'éblouir le roi des Abares moyennant de riches cadeaux qu'elle fit parvenir à Sigebert, et sut imposer assez pour que le vainqueur lui-même sentit tout le prix d'être l'allié des Austrasiens*.

Sigebert, devenu libre, approuva les mesures adoptées par la reine ; il la laissa de nouveau maîtresse d'administrer souverainement, lorsque son humeur guerrière le conduisait dans les provinces méridionales contre le roi Gontran**. Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de l'y accompagner ; nous l'attendrons à Metz où la pompe du triomphe royal doit être suivie d'une cérémonie religieuse non moins importante, le sacre d'Avitus, évêque de Clermont*** ; car Sigebert ayant repoussé l'offre qu'on lui faisait de mille sous d'or, pour ne pas confirmer cette élection, avait ajouté : Il sera sacré en ma présence ; je veux recevoir de sa main le pain de bénédiction****. Or, ce pain était la sainte hostie que

* *Greg. Turon., lib. IV, cap. xxix.*

** *Ibid., cap. xxx et seq.*

*** *Ibid., cap. xxxv.*

**** *Greg. Turon., lib. IV, cap. xxxv : Quem (Avitum) Rex in tanto honore dilexit, ut parumper rigorem canonicum præteriens, in sud eum præsentia benedici juberet, dicens : Merear de manu ejus Eulogia accipere. Hæc enim in gratia fecit ut apud Mettensem urbem benedicretur.* Le sacre d'Avitus a dû se faire en l'année 571 ou 572.

les chefs de la race Franque, entourés d'un cortège d'évêques et de grands officiers, allaient demander au pied des autels, après leurs expéditions guerrières. Ils s'humiliaient, eux si fiers, devant qui le ciel et la terre s'humilient, et le peuple entier faisait comme eux.

A la manière dont Grégoire de Tours retrace les annales austrasiennes depuis 571 jusqu'en 573, il paraît que Sigebert quittait rarement alors son palais de Metz. Laissant au patrice Mummolus²⁰ le soin de défendre les frontières bourguignonnes et ses propres états contre les Lombards qui envahissaient l'Italie et menaçaient la Gaule, lui abandonnant ensuite la conquête de la Touraine et du Poitou qu'avait usurpés Chilperic*, il faisait aux Saxons des concessions territoriales**, afin de se ménager l'alliance des peuples allemands; il jugeait les différends scandaleux, les procès criminels survenus entre les grands-officiers***, et convoquait à la barre du trône les leudes et les prélats.

Opulente et paisible autant qu'il était possible de l'être, Metz échappait aux deux fléaux terribles qui ravageaient l'Europe, à la peste dont le souffle empoisonné dépeuplait

* *Greg. Turon., lib. IV, cap. xli, xlii, xlv, xlvi.*

** *Ibid., cap. xliii.*

*** Tel est celui qui s'éleva entre Albin, gouverneur de Provence, et un archidiacre que le gouverneur frappa du poing et du pied au milieu d'une église, lorsqu'il allait processionnellement au-devant de l'évêque. Sigebert condamna Albin à une indemnité de seize mille sous d'or en faveur de la victime. (*Greg. Turon., lib. IV, cap. xlv.*) Telle nous citerons encore l'histoire d'Andarchius, seigneur de la cour, dont nous avons déjà parlé, qui fit un faux en écriture privée pour obtenir du roi la fille d'Ursus, citoyen de Clermont, et que ce dernier brûla en incendiant, à l'aide de gerbes amoncelées, une maison où reposait le coupable. (*Greg. Turon., cap. xlvii.*)

les villes méridionales, à la guerre dont le théâtre demeurerait éloigné, bien qu'un de ses leviers les plus puissants fût dans nos murailles. Si les vues conciliatrices du roi Gontran s'étaient réalisées, l'église, convoquée à Paris pour rapprocher Chilperic et Sigebert, eût rendu la paix au monde* ; mais une femme cruelle et sanguinaire, que dis-je, un monstre sous la forme d'une femme, avait la voix haute parmi les conseillers de Chilperic ; attachée comme un tigre aux derniers lambeaux de ses victimes, elle semblait demander aux cadavres eux-mêmes de nouveaux cadavres ; poursuivant la famille d'Athanagild, elle ne voulait ni repos, ni trêve. Cette femme n'a pas besoin d'être nommée, chacun a deviné Frédégonde.

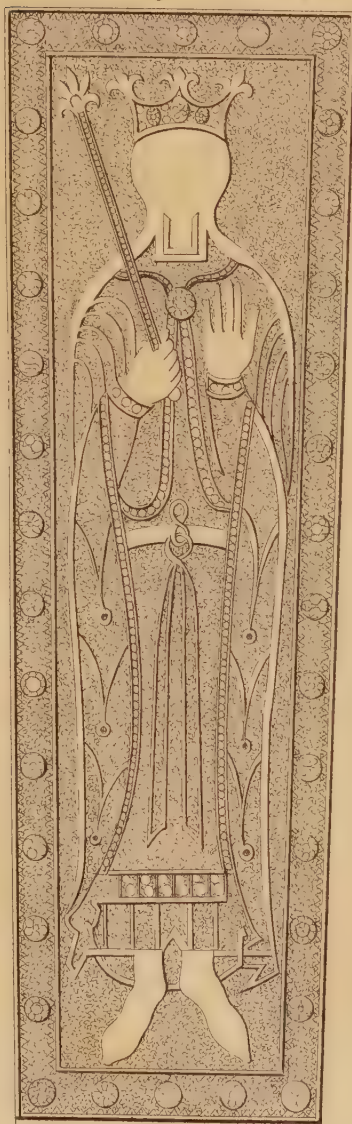
Le duc austrasien Gondebaud, qui commandait en Touraine, surpris inopinément, fut battu par Chilperic : de son côté, Sigebert se hâta d'appeler ses alliés d'outre-Rhin, et de prendre avec eux l'offensive. Il y eut à Metz un prodigieux mouvement militaire, car le passage obligé des hordes allemandes était là, et d'ailleurs ne fallait-il pas que l'héroïne au teint brun, montée sur une blanche cavale, suivie de ses leudes romains et wisigoths, saluât les troupes en leur donnant sa bannière ? Elles marchèrent animées par l'appât du pillage bien plus que par le sentiment de la gloire ; aussi leur fureur devint extrême quand Sigebert, acceptant la paix, les eût empêchées de poursuivre les sanglantes représailles qu'elles avaient commencées. Quelques paroles flatteuses dites à propos les apaisèrent, mais la majesté royale com-

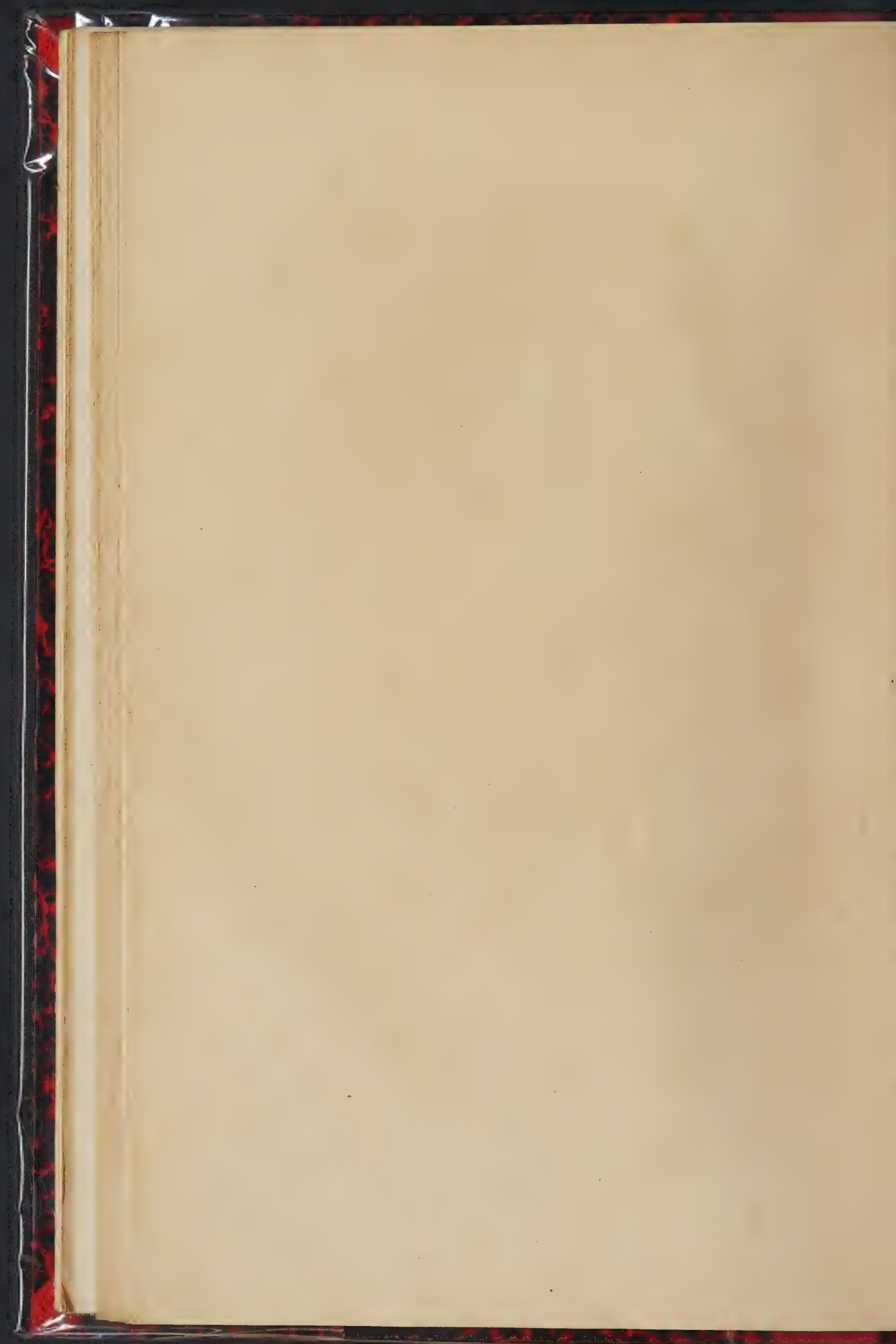
* Cette assemblée d'évêques forma, dit-on, le quatrième concile de Paris tenu en 573. Grégoire de Tours (*lib. IV, cap. XLVIII*) dit que Gontran y réunit tous les évêques du royaume de Bourgogne, les jugeant plus désintéressés dans la querelle que ne pouvaient l'être les prélats des royaumes de Neustrie et d'Austrasie.

Sigebert 1^{er}
Roi d'Austrasie.



Tombeau
de Frédegonde (Mosaïque)





promise demandait un exemple, aussi le roi fit-il lapider les coupables dès qu'il eut regagné sa capitale*.

L'année suivante, nouvelles hostilités entre les deux frères; second appel aux peuplades allemandes; succès rapide et marche triomphale sur Paris, où Brunechild, accompagnée de ses fils, vient trouver Sigebert. Gontran qui, l'année passée, avait abandonné le parti de Chilperic pour celui de son autre frère, agit cette fois de la même manière. C'en était fait du roi de Neustrie auquel il ne restait plus que Tournay; mais Frédegonde s'y trouvait avec lui, et l'instinct du crime veillait sur leurs jours. Elle arme de forts couteaux vulgairement nommés *scramasaxes*, dont la pointe était empoisonnée, deux serviteurs qui gagnent le camp austrasien, qui s'approchent du roi, sous un prétexte quelconque, lorsque élevé sur un bouclier il venait d'être proclamé roi de Soissons, et qui le percent des deux côtés à la fois. Sigebert pousse un cri, tombe et rend l'esprit peu après.... Alors, continue l'historien, Chilperic sortit de Tournay avec sa femme et ses fils, et par son ordre, Sigebert couvrit des derniers vêtements; fut enseveli dans le bourg de Lambres, de là transporté plus tard à Soissons, dans la basilique de Saint-Médard qu'il avait construite**.

* *Greg. Turon., lib. IV, cap. I.*

** *Ibid., cap. LII.* Il résulte du texte, que Sigebert avait 40 ans dont il avait régné 14. Marius, dans sa chronique, place sa mort à l'année 576; mais Grégoire de Tours, les *Dates* et la plupart des savants adoptent 575.

Brunechild et Frédegonde, an 575 à 600.

A l'époque où nous sommes arrivés, il n'y a réellement que deux puissances en Europe, Brunechild et Frédegonde; deux villes en France, Metz et Soissons. Autour de Brunechild vous voyez un assemblage hétérogène d'éléments barbares et d'éléments civilisateurs, une force d'inaptitude et d'inertie maîtrisant le progrès plutôt qu'elle n'en est maîtrisée. Autour de Frédegonde, c'est l'aveugle fanatisme dirigé par l'enfer, la haine avec ses mille venins, l'esprit de destruction sans cesse opposé au génie tutélaire qui voudrait, malgré son siècle, régner dans nos murs.

« Nous sommes las de guerroyer pour cette wisigothe
« altièrre qui nous traite en esclaves et verse dans ses coffres
« la meilleure part du butin, et maintenant il nous faut
« un roi, » s'écrièrent les leudes d'Austrasie quand ils apprirent l'assassinat de Sigebert. Le clergé messin qui n'aimait point Brunechild, parce qu'il craignait son humeur hautaine et belliqueuse, s'associait aux plaintes du clergé de Paris*,

* Saint Germain, évêque de Paris, profondément ému, comme tous les évêques, des hostilités sanglantes survenues entre trois frères, persuadé d'ailleurs que Brunechild conseillait Sigebert, écrivit à la reine une longue lettre où l'on remarque le passage suivant :

« Nous vous ferons connaître les bruits répandus parmi le peuple et qui nous affligent. On dit que c'est par vos prières, vos conseils et vos instances que le roi Sigebert, notre très-glorieux maître, a formé la résolution

aux griefs des leudes, et pendant que la reine, saisie d'un grand trouble, ne savait quel parti prendre pour conjurer l'orage*, le duc Gondebaut (Gondebald) arrivait secrètement à Paris, enlevait du palais le fils aîné du roi défunt qui n'avait que cinq ans, en le faisant descendre par la fenêtre dans une corbeille, l'amenait à Metz et disait, le jour de Noël, aux Franks assemblés : « Voilà votre roi; vive Childebert II**. »

Childebert régnait depuis le 8 décembre; mais dans l'intérêt du trône qu'on ne pouvait alors trop rapprocher de l'autel, Gondebaut avait attendu, pour sa consécration solennelle, l'anniversaire de la naissance du sauveur. Quelle fête auguste que la Noël célébrée sous la sombre basilique des apôtres, temple alors semé de fleurs, décoré de riches tentures, éclairé d'un millier de flambeaux. Vous eussiez vu l'arrière-fils de Clovis, l'enfant-roi, revêtu d'une longue chlamyde attachée sur l'épaule droite par une boucle, serrée sur les hanches avec une ceinture à bouts pendants; et d'une espèce de *pallum*, couleur pourpre, manteau ouvert en avant comme celui des anciens Grecs; portant une chaussure échancrée à l'exemple des empereurs d'Orient, et des cheveux longs qui descendaient en nattes sur chaque épaule; vous

d'anéantir cette contrée..... Vaincre son frère, humilier sa propre famille, renverser ce qui a été établi par ses pères, voilà une victoire sans honneur. Les frères qui s'attaquent, combattent contre eux-mêmes et détruisent leur propre félicité; l'ennemi des hommes les voit se perdre, et il accourt plein de joie. »

* *Greg. Turon., lib. V, cap. 1.*

** *Fredegarii gest. Franc. et Aimoinii chron.* Grégoire de Tours semble insinuer que Gondebald agissait du consentement de Brunecild, et qu'il n'y avait d'autre moyen de sauver l'enfant et la monarchie. C'est, je crois, une fausse appréciation.

l'eussiez vu, entouré de ses ducs, de ses comtes et de ses domestiques, tous habillés avec la toge, selon l'usage ancien des sénateurs et des patrices; de ses gardes à l'armure brillante incrustée de pierres fines et de lamelles d'or, et de femmes à demi voilées, en robe trainante avec corsage parfaitement dessiné sur les hanches. A genoux sur le marbre éthiopien qui a servi jadis de piédestal aux statues mythologiques; la tête inclinée devant l'autel où se préparent les eulogies, Childebert attendait que le ciel, par l'organe de ses ministres, consacraît les vœux des enfants de la terre. L'évêque Pierre* s'est avancé, escorté des prélats austrasiens, suivi d'un clergé nombreux, et, plaçant sur la tête du jeune prince une couronne en forme de bandeau décorée d'enroulements, dans sa main droite un sceptre terminé par un aigle, dans sa main gauche, une haste, à l'un de ses doigts le chaton royal portant une tête en creux avec les mots *Childeberti regis*, il lui a dit : *règne, et que la volonté de Dieu se fasse*. Chacun ensuite est venu prendre le pain des eulogies; Gondebaut a jeté parmi le peuple des poignées d'or et de cuivre; les cris de Noël, Noël ont retenti dans les airs, les grands officiers, puis les bourgeois se sont approchés du manteau royal pour le baiser en témoignage de soumission; et quand la cérémonie religieuse fut achevée, Childebert élevé sur un pavois triomphal, soutenu par les domestiques du palais, a parcouru les grandes haies populeuses, les lignes militaires stationnées le long des rues et des routes, ou groupées par peuplades dans la vaste plaine du Sablon. Les hordes

* L'évêque Pierre, successeur de Villicus, semble être arrivé vers l'année 568 au trône épiscopal. Il mourut en 578. Dans une lettre très-honorable que lui adresse le duc Gogon, il est appelé *saint père* et *pape*, titres propres à tous les évêques d'alors, mais qu'on n'appliquait qu'à ceux dignes d'une considération particulière. V. D. Mabill., ann. bénédict. t. I, n.° XXVII, p. 224; D. Bouq. t. IV, p. 79.

allemandes d'Outre-Rhin que Sigebert avait appelées à la conquête de la Neustrie, revenues de cette expédition, étaient presque toutes campées sous nos murailles, en sorte que la reconnaissance du nouveau roi se faisait par le consentement unanime des Austrasiens et de leurs alliés. Vous figurez-vous ces alliés avec leurs moustaches pendantes, leurs cheveux blonds relevés en aigrette au sommet de la tête, munis de la hache d'armes ou du javelot à crochets pour assommer l'ennemi ou le harponner de loin*. Ils avaient réellement le type sauvage auquel on devait reconnaître des hommes nés pour changer la face du monde,

Pendant que ces graves événements se passaient et que le jeune roi, relégué au fond du palais de Sainte-Croix, servait aux leudes ainsi qu'aux évêques ennemis de Brunechild de prétexte et de plastron, pour changer le système administratif et judiciaire établi par elle; Brunechild, retirée à Paris, bravait sa mauvaise fortune, et loin de s'humilier, semblait défier encore Frédégonde et Chilperic. Ce dernier n'osant la mettre à mort quoiqu'il en eût la secrète envie, car les Neustriens méridionaux et les Campaniens** se seraient armés pour la venger, lui enleva ses trésors, la sépara de ses filles*** et l'envoya seulement en exil à Rouen. Elle y connut son neveu, Mérowée (Mérowig), le fils même de Chilperic, et crut devoir l'épouser, alliance fatale qu'un évêque eut la faiblesse de bénir quoiqu'elle fût contraire aux lois

* V. Revue des deux mondes, 15 décembre 1833; article de M. Augustin Thierry.

** *Campanenses*, Champenois, peuple frank qui occupait les vastes plaines comprises entre la Meuse et la Marne. Il fut, jusqu'à la fin du vi.^e siècle, indépendant de l'Austrasie et de la Neustrie.

*** Elles furent envoyées à Meaux.

canoniques. Bientôt une armée composée de Campaniens attaqua Soissons, chassa Frédegonde, proclama Brunechild reine de Neustrie, et se fit écraser presque toute entière plutôt que de mettre bas les armes. Pour n'éveiller aucun soupçon, Brunechild n'avait pas quitté Rouen; mais après cette malheureuse tentative, elle trouva moyen de s'enfuir en Austrasie pendant que Mérovée, fait prisonnier, privé de ses armes, voyait couper sa longue chevelure et prenait l'habit de noviciat*, seul moyen d'échapper au courroux paternel, car Chilperic s'était écrié : *mon fils a provoqué par sa malice cette levée de boucliers***.

Quand Sigebert tomba sous le poignard de Frédegonde, la position difficile où se trouvait Brunechild fut commune aux leudes de son parti. Plusieurs d'entre eux qui se trouvaient à l'armée n'osèrent pas rentrer dans Metz; d'autres s'enfuirent et coururent offrir leurs services au roi de Soissons qui les accepta trop facilement. Tels furent Godin, principal agent de la guerre des Campaniens; Siggo, référendaire ou chancelier du roi d'Austrasie; le duc Gontran-Bose, d'infâme mémoire, lesquels abandonnèrent Chilperic pour revenir à Childébert, malgré les bienfaits dont les avait comblés le nouveau monarque. Plusieurs autres seigneurs austrasiens, partisans de Brunechild, accompagnaient Mérovée, veillaient sur sa personne et périrent avec lui lorsque s'étant échappé du monastère, errant d'église en église pour gagner Metz, il tomba dans un piège que lui tendirent les Franks de Téroüane,

* Dans le monastère d'Aninsule, appelé depuis Saint-Calais (Maine). *Greg. Turon., lib. V, cap. xiv.*

** *Quæ postquàm acta sunt, rex propter conjugationem Brunechildis, suspectum habere cœpit filium suum dicens, hoc prælium ejus nequitia surrexisse. Greg. Turon., lib. V, cap. iii.*

et fut massacré presque sous les yeux, peut-être même par les ordres de son père*.

Veuve d'un second mari qui ne paraît pas avoir jamais habité Metz, quoique notre histoire bénédictine le dise**, Brunecchild vit ébranler de nouveau l'influence qu'elle s'était acquise : on osa tourmenter ses amis fidèles, et le romain Lupus dont nous avons déjà parlé, duc de Champagne, le plus puissant de tous, fut menacé dans ses propriétés, car l'évêque Egidius, créature dévouée à Chilperic, l'avait dénoncé au courroux des leudes d'Austrasie. Après diverses courses sur les terres campaniennes, Ursion et Bertfred marchèrent directement contre Lupus pour le tuer. Ce dernier rassembla ses hommes de guerre, ses paysans et les attendit de pied ferme. On allait en venir aux mains, quand Brunecchild affligée tente un effort d'héroïsme qui semble extraordinaire en ces temps barbares ; elle s'arme comme un homme, arrive au milieu des combattants et les conjure de ne pas exécuter leur dessein.

* *Greg. Turon., lib. V, cap. xiv et xix, sub fine.* « Mérovée, qui était retenu dans une petite maison, craignant de satisfaire par de cruels supplices à la vengeance de ses ennemis, appelle à lui Gaïlen, son serviteur fidèle, et lui dit : « jusqu'ici nous n'avons eu tous deux qu'une âme et qu'une pensée : je t'en prie, ne souffre pas que je tombe entre les mains de mes ennemis ; mais prends ton glaive et précipite-toi sur moi. » Celui-ci, sans hésiter, le perça de son couteau ; et quand le roi arriva, il était mort. Gaïlen fut pris ; on lui coupa les mains, les pieds, les oreilles, l'extrémité des narines, et, après d'autres tourments de ce genre, on le fit périr misérablement. Grindion fut attaché à une roue, exposé sur un échafaud élevé. Gueilion, autrefois comte du palais du roi Sigebert, eut la tête coupée ; plusieurs autres qui étaient venus avec Mérovée, périrent de même par différents supplices. On disait alors dans le monde qu'Egidius, évêque de Reims, et le duc Gontran-Bose avaient été pour beaucoup dans la conduite de cette trahison ; Gontran, parce que la reine Frédégonde lui voulait secrètement du bien pour avoir tué Théodebert ; Egidius, parce qu'il lui était cher depuis long-temps. »

** Tome I, p. 305.

« Arrêtez, ô guerriers, dit-elle, gardez-vous de cette mauvaise
« action; gardez-vous de poursuivre un innocent; n'allez
« pas, pour le plaisir de vous venger d'un seul homme, dé-
« truire les ressources du pays. » — « Retire-toi, femme, ré-
« pond Ursion, c'est bien assez d'avoir été notre souveraine
« sous ton mari; aujourd'hui que ton fils est roi, ce n'est plus
« à toi, mais à nous de veiller sur les destinées du royaume.
« Retire-toi donc si tu ne veux pas que les cornes de nos che-
« vaux te foulent comme la poussière du sol. » Une alterca-
tion des plus vives eut lieu. A la fin cependant, les leudes
d'Austrasie cédèrent; ils ne combattirent pas; la maison de
Lupus fut pillée, et ses trésors n'allèrent pas enrichir le
trésor royal, mais bien celui de ses ennemis. Depuis lors, le
duc menacé de nouveau, crut devoir quitter le pays; il mit
sa femme en sûreté dans les murs de Laon et s'enfuit chez
les Burgundes, près du roi Gontran, qui le reçut avec bonté
et le garda près de lui, jusqu'à ce que Childebert eut atteint
l'âge de majorité*.

Ce monarque, qu'on a vu souvent chanceler dans ses
alliances, était d'un caractère timide et craintif. Il redoutait
Frédegonde, mais il aimait Childebert, et certes il ne pouvait
mieux prouver son affection qu'en l'adoptant, comme il l'a
fait, à l'assemblée solennelle de Pont-Pierre-sur-Meuse, entre
la Mothe et Neufchâteau. Personne ne se serait imaginé que
trois ou quatre années plus tard les grands d'Austrasie ou-
blieraient l'acte généreux de Gontran, et méconnaîtraient les
intérêts futurs de Childebert au point d'ouvrir des hostilités
contre les Burgundes, à propos de la ville de Marseille indi-
visée entre les deux rois et dont Gontran retenait la totalité**.

* *Greg. Turon., lib. V, cap. IV.*

** *Greg. Turon., lib. VI, cap. I et XI.*

Egidius, évêque de Reims, fut en ambassade vers Chilperic, avec les premiers seigneurs de la cour d'Austrasie; et, après une conférence où l'on proposa d'enlever le royaume à Gontran et de former entre les deux rois une alliance durable, Chilperic leur dit: « Par suite de mes péchés, il ne
« me reste plus de fils, et je n'ai même à présent d'autre
« héritier que le roi Childebert, fils de mon frère Sigebert;
« qu'il soit donc mon héritier en tout ce que mes travaux
« pourront me faire acquérir, mais qu'on me laisse jouir ma
« vie durant, sans crainte et sans dispute. » Les ambassadeurs lui rendirent grâces, signèrent les conventions pour confirmer les paroles données et revinrent à Metz honorés de présents magnifiques. Après leur départ, Chilperic envoya une semblable ambassade à son neveu qui fut reçue de même par la cour d'Austrasie*.

Malgré son désir de demeurer dans des conditions de neutralité, Chilperic fut obligé de faire marcher contre Gontran plusieurs ducs** dont les opérations militaires n'entrent pas dans le domaine de l'histoire messine. Elles furent suivies d'une reconciliation entre les deux frères; (an 503) reconciliation aussi franche que le permettait la politique artificieuse de Frédégonde; car bientôt après les hostilités recommencèrent.

Chilperic, dit Grégoire de Tours, reçut de son neveu Childebert une députation à la tête de laquelle était Egidius, évêque de Reims. Les députés, introduits près du roi, ayant obtenu la parole, s'exprimèrent ainsi: « Ton neveu te

* *Greg. Turon., cap. III.* Chilperic se trouvait à Nogent, maison royale.

** *Ibid., cap. XII, XIX.*

« demande de maintenir absolument la paix que tu as faite
« avec lui; mais il ne peut rester en paix avec ton frère,
« parce que celui-ci, après la mort de son père, lui a enlevé
« sa portion de Marseille, qu'il retient ses transfuges, et ne
« veut point les lui renvoyer. Aussi ton neveu Childebert veut
« conserver intacte la bonne amitié qui existe maintenant
« entre vous deux. — Mon frère, répliqua Chilperic, est re-
« préhensible en plusieurs points; car si mon fils Childebert
« veut se rendre un compte exact des choses, il trouvera que
« son oncle a été de connivence dans la mort de son père. »
A ces mots; l'évêque Egidius prenant la parole: « Si tu te
« joins à ton neveu, et qu'il se joigne à toi, tous deux marchant
« avec une armée, vous tirerez promptement de votre en-
« nemi une vengeance légitime. » Cet accord ayant été con-
firmé par des serments, on se donna des otages de part et
d'autre, et l'on se quitta*.

Metz retentit alors du bruit des armes, des vociférations des leudes contre Brunechild qui ne voulait point la guerre, et des gémissements du peuple. Une armée nombreuse s'organisa dans nos murs, et tel est l'entraînement aveugle des passions, qu'on ne craignit pas de mettre le monarque lui-même à la tête des troupes, et de le déconsidérer aux yeux du monde, en lui faisant porter les armes contre son oncle. Childebert accepta cette mission avec répugnance, mais il y fut forcé, et Gontran le sentit si bien qu'il ne lui en voulut pas. Le parti qui avait enlevé Childebert du palais de Paris, qui avait anéanti la puissance de Brunechild, perdu Lupus; ce parti, à la tête duquel figuraient Gontran-Bose et l'évêque Egidius,

* *Greg. Turon.*, cap. xxxi. V. aussi la traduct. de MM. J. Guadet et Taranne, 1837, t. 1, p. 382, 383.

dominait encore et s'entendait avec Frédegonde, pour régner selon ses désirs ou sacrifier Childebert s'il venait à résister. De son côté, Brunechild prudente et rusée, s'insinuait de plus en plus dans l'esprit du jeune roi qui s'abîmait l'ascendant naturel que donnait à la reine sa condition de femme et de mère. Quand du haut des galeries royales du palais de Metz on proclama la guerre entre deux frères, la guerre entre un neveu et un oncle qui s'aimaient par le double sentiment de la parenté et d'une solidarité de gloire et de reconnaissance, savez-vous ce que fit Brunechild ? Elle laissa marcher les choses, car ses efforts se seraient brisés contre le torrent du mal ; mais en dessous, par d'habiles manœuvres, elle insinua dans le peuple que le roi ne voulait point cette guerre impie, qu'on l'entraînait à sa perte, à celle de Brunechild et de la monarchie, et le peuple qui s'en doutait, car ses instincts sont quelquefois admirables de justesse, le peuple murmura, n'attendant plus qu'une occasion pour éclater. Elle s'offrit bientôt.

Deux grandes armées, l'une aux ordres de Chilperic, l'autre sous la conduite des ducs d'Austrasie, rivalisaient entre elles d'infamies. « C'était une dévastation sans exemple dans la mémoire des hommes. Il ne restait plus ni maisons, ni vignes, ni arbres : tout était coupé, incendié, détruit ; on enlevait des églises les vases sacrés ; on brûlait les églises elles-mêmes, on emmenait les habitants captifs, puis on les chassait après les avoir dépouillés, et une épizootie cruelle frappa les troupeaux, de telle sorte que ce fut chose tout-à-fait nouvelle de voir une bête de somme ou d'apercevoir une génisse* . »

Pendant cela, le parti de Brunechild travaillait secrètement

* Ce sont les réflexions mêmes de Grég. de Tours, liv. VI, chap. xxxi.

le peuple et l'armée. « Une nuit, dit Grégoire de Tours, l'armée se souleva ; le petit peuple fit entendre des murmures toujours croissants contre l'évêque Egidius et les ducs du roi, puis vociféra et s'écria sans ménagement : « A bas ces courtisans du roi qui vendent son royaume, qui soumettent ses villes à un autre maître, et livrent le peuple du prince à une domination étrangère ! » A la suite de ces vociférations et d'autres semblables, le matin étant venu, ils saisissent leurs armes, et courent à la tente du roi pour y surprendre l'évêque et les seigneurs, les accabler, les frapper, les déchirer avec le glaive. Averti de leur dessin, l'évêque prit la fuite, monta un cheval, et se dirigea vers sa ville épiscopale ; mais le peuple le poursuivit à grands cris, lui jetant des pierres, et vomissant contre lui mille outrages. Comme les assaillants n'avaient pas de chevaux, Egidius se sauva. Cependant les montures des compagnons de l'évêque s'étant fatiguées, il continua seul sa route sous l'impression d'une terreur si grande, qu'un de ses souliers étant tombé à terre, il ne prit pas le temps de le ramasser et parvint en cet état dans la ville de Reims où il s'enferma*.

Telle a été l'issue d'une machination habilement combinée et conduite à bonne fin par Brunehild, après huit années d'inquiétudes sans cesse renaissantes, d'affronts dévorés avec rage, mais reposant au fond du cœur et bouillonnant sans cesse comme ces volcans mal éteints qui annoncent de nouvelles catastrophes. Gogon, précepteur du roi** venait de mourir : la reine le remplaça par Vandelin, une de ses créatures***,

* *Greg. Turon., cap. xxxi.*

** *Nutritius regis* pour *nutritor*, mot à mot nourricier du roi.

*** *Greg. Turon., lib. VI, cap. 1.*

dont les fonctions devinrent sans doute plus honorifiques que réelles, et seule elle administra les affaires du palais et du royaume.

La reconciliation du roi des Burgundes, de ce Gontran, toujours si affectueux pour son neveu Childebert, fut le premier gage de la rentrée de Brunechild au pouvoir. L'évêque de Tours est très-laconique sur ce fait, mais une phrase confirme entièrement nos inductions précédentes : « La neuvième année du roi Childebert, le roi Gontran rendit de lui-même à son neveu la portion de Marseille qui lui appartenait^{*}. »

Dans l'extrême division où se trouvaient les esprits parmi les leudes d'Austrasie, il était sage de chercher à les réunir pour l'accomplissement d'un fait en dehors des préoccupations irritantes de chacun, et d'user l'activité martiale de vieilles bandes indisciplinées auxquelles la guerre devient indispensable. Brunechild le comprit si bien qu'elle accepta cinquante mille sous d'or que lui offrit l'empereur Maurice pour chasser les Lombards de l'Italie, et qu'immédiatement après avoir signé la paix avec Gontran, elle envoya son fils au-delà des Alpes à la tête d'une armée. Les Lombards se soumirent. Une seconde expédition, plutôt feinte que réelle, fut ensuite dirigée contre l'Espagne^{**}. Pendant ce tems là Brunechild, à l'aide de faux bruits répandus à propos, terrifiait Chilperic et Frédegonde qui, retirés avec leurs trésors au sein d'une ville forte^{***}, osaient à peine accomplir les noces de leur fille

^{*} *Greg. Turon., lib. VI, cap. xxxii.*

^{**} *Ibid., cap. xlii.*

^{***} *Ibid., cap. xli.* C'est la ville de Cambrai.

Rigonthé, dont la dot extraordinaire fit craindre aux grands d'Austrasie que Chilperic n'eût entamé le trésor laissé par Charibert à ses trois fils*.

Peu de jours après cette noce somptueuse, et quand l'armée donnée pour escorte à sa fille sillonnait encore la gaule en commettant d'horribles dégâts, Chilperic périt assassiné dans la forêt de Chelles en 584, laissant Frédegonde exposée, comme autrefois Brunecild, à la haine des uns, à l'indifférence des autres, à l'abandon de presque tous**. Ce pouvait être un heureux événement pour l'Austrasie, mais il ne paraît pas que nos ancêtres en aient tiré grand avantage. Frédegonde, bien conseillée, implora au nom de son fils, enfant de quatre mois, l'assistance du roi Gontran qui se mit aussitôt en marche avec une armée et pénétra dans Paris, tandis que les Austrasiens ayant à leur tête Childebert, stationnaient dans la ville de Meaux. Dès qu'ils apprirent que Gontran était arrivé, ils voulurent être reçus également à Paris, ville neutre, laissée jadis aux trois frères comme un champ de discorde. On ne voulut pas les recevoir. Alors Childebert, ou plutôt Brunecild, car cette dernière agissait ordinairement au nom de son fils, envoya à Gontran des ambassadeurs chargés de lui dire :
« Je sais, excellent père, que ta bonté n'ignore pas com-
« ment, jusqu'aujourd'hui, nous avons été tous deux victimes
« de nos ennemis, de sorte qu'aucun de nous n'a pu obtenir
« justice pour la défense de ses droits ; daigne donc, je t'en
« supplie, maintenir l'accord passé entre nous après la mort
« de mon père. » « Hommes misérables et toujours perfides,
« répondit Gontran aux envoyés, vous qui n'avez en vous-
« mêmes rien de vrai, qui manquez à toutes vos promesses,

* *Greg. Turon., cap. XLV.*

** *Ibid., cap. XLVI.*

« qui sans égard pour tout ce que vous m'aviez promis, avez
 « conclu un nouvel accord avec le roi Chilperic, pour me
 « dépouiller de mon royaume et vous partager mes villes,
 « car voici les traités eux-mêmes, voici les signatures de vos
 « mains qui ont scellé cet acte de complicité; de quel front
 « osez-vous me demander d'accueillir mon neveu Childebert,
 « que votre perversité a voulu rendre mon ennemi? » — Les
 ambassadeurs répondirent: « Si ton ressentiment est porté au
 « point de ne vouloir accorder à ton neveu rien de ce que tu
 « lui as promis, qu'au moins tu lui abandonnes la part qui lui
 « revient du royaume de Charibert. » — « Les conventions
 « faites entre nous, répliqua Gontran, portent que quiconque
 « entrerait dans Paris sans la volonté de son frère, perdrait
 « sa portion, et que le martyr Polieucte avec les confesseurs
 « Hilaire et Martin, seraient les juges qui puniraient sa faute.
 « Malgré cela, Sigebert mon frère y est entré: frappé de
 « mort par le jugement de Dieu il a perdu sa portion. Chil-
 « peric a fait de même. En transgressant la loi, ils ont perdu
 « chacun leur part; et comme tous deux ont péri par suite
 « du jugement de Dieu et des malédictions contenues dans
 « les traités, fort de mes droits, je soumettrai tout le royaume
 « de Charibert à ma domination; je m'emparerai de ses tré-
 « sors, et je n'en accorderai rien à personne, à moins que la
 « chose me convienne. Retirez-vous donc, hommes menteurs
 « et perfides, et reportez ma réponse à votre roi. » — Lors-
 qu'ils se retiraient, d'autres envoyés survinrent pour réclamer
 Frédegonde. « Remets moi, disait Childebert par leur bouche,
 « cette femme homicide qui a étranglé ma tante, tué mon
 « père et mon oncle, et qui a fait périr mes cousins par le
 « glaive*. — Nous déciderons tout, répliqua Gontran, dans le

* La tante, Galsuinthe, l. IV, c. VIII; le père, Sigebert, IV, LII; l'oncle, Chilperic, VI, XLVI; les cousins, Mérovée et Clovis, fils de Chilperic V, XIV et XL.

« plaid que nous tiendrons, après avoir délibéré sur ce qu'il
« convient de faire* »

« L'époque de l'assemblée étant proche, le roi Childebert envoya l'évêque Egidius, Gontran-Bose, Sigivald, et plusieurs autres, vers le roi Gontran; et quand ils furent en sa présence, l'évêque parla ainsi: « Nous rendons grâce au Dieu
« tout puissant, très-pieux roi, de ce qu'après bien des fatigues
« il t'a rendu tes pays et ta royauté. » Le roi lui répondit:
« A celui-là qui est le roi des rois et le seigneurs des seigneurs,
« qui a daigné, dans sa miséricorde, opérer toutes ces choses,
« nous devons en effet de justes actions de grâce; mais non
« pas à toi dont les conseils perfides et les parjures ont fait,
« l'année précédente, incendier mes provinces; toi qui n'as
« jamais sincèrement gardé ta foi à personne; toi dont les
« fourberies sont partout fameuses; toi qui te proclames par-
« tout, non un évêque; mais un ennemi de notre royaume. »
A ces mots, l'évêque, pénétré d'un profond ressentiment, garda le silence. Un autre député prit la parole: « Ton neveu
« Childebert te supplie de lui faire rendre les villes possédées
« par son père. » A cela le roi répondit: « Je vous ai déjà
« déclaré que nos conventions me les ont conférées; aussi je
« ne veux pas les rendre. » Un autre ajouta: « Ton neveu
« demande que Frédegonde, cette femme méchante qui a fait
« périr tant de rois, lui soit livrée par tes ordres, afin qu'il
« venge sur elle la mort de son père, de son oncle et de ses
« cousins. » — « Je ne puis, observa Gontran, la mettre en son
« pouvoir, parce qu'elle a un fils roi; d'ailleurs je ne crois pas
« à la réalité des crimes que vous lui imputez. » — Gontran-
Bose s'approchant alors du monarque eut l'air de lui demander

* *Greg. Turon., lib. VII, cap. VI et VII.*

quelque chose ; mais comme le bruit s'était répandu que Gondevald avait été proclamé roi publiquement par les menées de Gontran-Bose, le roi des Burgundes ne lui laissa pas ouvrir la bouche et s'écria : « Ennemi du pays et de notre
« royaume, toi qui, ces dernières années, fus exprès en
« Orient pour ramener de là bas un Ballomir*, un roi auquel
« tu livres nos états, homme toujours perfide, toujours
« infidèle à tes promesses..... » — Gontran-Bose repliqua :
« Tu es seigneur et chef, tu es assis sur un trône royal, et
« personne n'a osé répondre à ce que tu as dit. Je me déclare
« innocent du crime dont tu m'accuses, et si quelqu'un, mon
« égal, m'en accuse secrètement, qu'il se présente, qu'il
« parle : alors, ô très-pieux roi, remets l'affaire au jugement
« de Dieu, afin qu'il décide après nous avoir vus combattre
« en champ clos. » — Tous restaient silencieux. Le roi ajouta :
« Le même intérêt doit nous animer tous tant que nous
« sommes pour repousser de nos contrées un aventurier dont
« le père a fait tourner des moulins, et pour dire vrai, manié
« la carde et fait de la laine. » Et quoiqu'il fût possible qu'un
même homme eût appris les deux métiers, cependant un des
députés répondit à ce reproche du roi : « Ainsi, selon toi, cet
« homme aurait eu deux pères, un cardeur de laine et un
« meunier ! A Dieu ne plaise, ô roi, que tu parles si mal ;
« car on n'a jamais entendu dire qu'un seul homme, excepté
« dans le sens spirituel, pût avoir deux pères. » Comme
plusieurs à ces mots riaient aux éclats, l'un des députés
répliqua : « O roi, nous te disons adieu, puisque tu n'as pas
« voulu rendre à ton neveu les villes qui lui appartiennent,
« nous savons que cette hache qui a frappé la tête de tes

* Un faux prince, selon Ruinart. C'est ainsi que le roi désignait Gondevald.

« frères est encore en bon état : elle te fera bientôt sauter la « cervelle. » Et ils se retirèrent avec scandale. Dans sa fureur, le roi fit jeter sur leur tête, quand ils s'en allaient, du crottin de cheval, du fumier en putréfaction, de la paille, du foin pourri et de la boue puante des rues de la ville*. Gravement souillés de ses ordures, ils s'en allèrent pénétrés de l'énorme injure et de la honte qu'ils venaient de recevoir**. »

Ces détails, fournis par un auteur contemporain qui fréquentait la cour, peignent certainement beaucoup mieux l'époque qu'on ne pourrait le faire avec de longues descriptions. Voilà comment agissait et parlait la haute société messine, la classe dorée, les leudes dont les habitations crénelées couvraient la colline Sainte-Croix, moins pour servir de gardes au roi, qu'afin de le braver et de l'intimider s'il était possible. Nos valets aujourd'hui montreraient plus de noblesse et de retenue. A voir Egidius et Gontran-Bose à la tête d'une ambassade austrasienne qui menace le roi des Burgundes; puis une seconde ambassade dont la mission n'a d'autre but qu'une vengeance personnelle, peut-on ne pas admettre l'influence de deux pouvoirs qui s'entrechoquent, celui des leudes et celui de Brunehild? Les leudes n'en veulent point à Frédegonde, mais à l'héritage, aux trésors de Charibert, car ce sont ces mêmes leudes, véritables pillards de grands chemins, qui dévastaient naguères les trois royaumes.

Frédégonde humiliée, déchue d'une puissance qu'il eût

* *Tunc rex his verbis succensus, jussit super capita euntium projici equorum stecora, putrefactas hastulas, paleas, ac fœnum putredine dissolutum, ipsumque fœtidum urbis lutum.*

** *Greg. Turon., lib. VII, cap. XIII et XIV.*

été très-impolitique de lui laisser, méditait dans sa retraite* les moyens de perdre Brunechild. L'assassinat offrait à son âme féroce un tableau séduisant. Quand elle crut avoir trouvé l'homme d'exécution convenable, elle lui dit : « Tu iras à Metz, tu t'introduiras adroitement parmi les serviteurs de la reine, tu tâcheras de gagner sa confiance et tu la tueras en secret. » Cet homme, clerc fort adroit, se fit passer pour victime de Frédégonde, implora les bonnes grâces de Brunechild, se montra humble, soumis, serviteur dévoué; mais bientôt on apprit à le connaître; on vit que ce n'était qu'un fourbe. Garroté, battu, il finit par avouer le complot, et Brunechild ordonna sa mise en liberté. Frédégonde fut loin d'en agir ainsi : quand le clerc lui eut raconté ses tribulations, ses vaines tentatives, elle lui fit couper les mains et les pieds**. Voilà comment procédaient deux femmes que la plupart des historiens ont peintes sous les mêmes couleurs.

Lorsque ces scènes d'intérieur assombrissaient la cour de Metz, ensanglantaient celle de Rueil; lorsque des agents cachés, armés par les seigneurs austrasiens, surveillaient Gontran pour l'assassiner, Gontran défendait l'héritage de ses neveux contre Gondevald qui se prétendait fils du roi Chlotaire. Metz prenait une grande part au mouvement des esprits; mouvement qu'accroissait encore la majorité prochaine de Childebert. Dès qu'il l'eut atteinte, le roi des Burgundes le fit venir à sa cour, et lui ayant mis dans la main une lance, emblème de la royauté chez les Franks, il dit : « Ceci

* C'était à Rueil, près de Rouen, appelé aussi Vaudreuil, aujourd'hui *Notre-Dame-du-Vaudreuil*, près de la jonction de l'Eure avec la Seine.

** *Greg. Turon., cap. xx.*

« est la marque certaine que je t'ai donné mon royaume. Va,
« maintenant, et sou mets à ta domination toutes mes cités,
« comme si elles étaient à toi; car, mes péchés sont cause
« que de ma race entière il n'est resté que toi seul, toi le
« fils de mon frère*. Sois donc mon héritier, mon successeur
« pour tout mon royaume; les autres, je les déshérite. » Il
fit ensuite sortir les assistants, prit l'enfant à part et causa
avec lui en secret, après l'avoir instamment conjuré de
ne communiquer à personne leur entretien privé. Alors il
désigna ceux dont il devait rechercher ou mépriser les
conseils; ceux auxquels il pouvait se fier ou qu'il devait éviter;
ceux qu'il fallait honorer par des charges ou dépouiller de
leurs dignités. Il lui défendit, entre autres choses, de donner
jamais sa confiance, ou un accès auprès de sa personne à
Egidius, évêque de Reims, de tout temps l'ennemi du roi,
et qui avait été souvent parjure envers le jeune prince et
son père. Puis, quand on se fut réuni pour le festin sous la
tente, en plein air, le vieux Gontran exhorta l'armée en
ces termes: « Voyez, guerriers, mon fils Childebert est de-
« venu homme; voyez-le, et gardez-vous de le prendre encore
« pour un enfant. Cessez maintenant vos intrigues et vos
« projets ambitieux, car c'est un roi que vous devez servir
« désormais. » Après de tels discours et d'autres semblables,
dit l'historien Grégoire à qui nous empruntons ces détails, ils
passèrent trois jours ensemble dans les plaisirs et les festins; et
s'étant fait l'un à l'autre de riches présents, ils se séparèrent
en bonne intelligence. Le roi Gontran rendit alors à son neveu
tout ce qu'avait possédé Childebert, et le conjura de ne pas

* Il est étonnant que Gontran ne fasse aucune mention du jeune Chlotaire, fils de Chilperic dont il était le tuteur.

aller voir sa mère, de peur de lui donner les moyens d'écrire à Gondevald ou d'en recevoir quelque lettre*.

Cette dernière phrase inspire bien des réflexions et jette un grand jour sur la politique de Brunecchild qui consistait à diviser pour régner. Elle ne pouvait imposer aux leudes d'Austrasie qu'avec une armée. Quand celle de son second mari fut détruite, Gondevald surgit très-à-propos ; et Gontran-Bose, l'auteur principal de sa fortune, l'ennemi de Brunecchild, paraît avoir servi cette dernière sans le soupçonner le moins du monde. Du reste, la reine détestait le duc Gontran-Bose dont elle n'ignorait pas les turpitudes, et l'occasion seule lui manquait pour en faire justice. Cette occasion vint s'offrir d'elle-même. Une parente de la duchesse, morte sans enfants, avait été enterrée, avec grand nombre de bijoux et beaucoup d'or, dans la basilique de la ville de Metz**. Bientôt arriva la fête du bienheureux Remi, qui se célèbre le premier jour d'octobre : un grand nombre de personnes sortirent de la ville avec l'évêque, et les principaux habitants, avec le duc. Les serviteurs de Gontran-Bose se rendirent alors à la basilique où avait été ensevelie cette femme, s'y introduisirent, fermèrent les portes sur eux, ouvrirent le sépulcre et dépouillèrent le corps mort de tous les ornements qu'ils purent trouver. Les moines de la basilique, soupçonnant ce qui se passait, vinrent à la porte, mais ne purent entrer ; voyant cela, ils allèrent avertir l'évêque et le duc. Cependant les serviteurs rassemblent les objets enlevés, montent

* *Greg. Turon., lib. VII, cap. xxxiii.*

** Dom Mabillon croit que cette basilique était celle dite des apôtres, connue depuis sous le nom de Saint-Arnould. *Annal. benedict.*, t. I, *ad ann.* 585, n.º 52, p. 490.

à cheval et prennent la fuite ; puis, craignant d'être saisis en route et soumis à des châtiments, ils reviennent dans l'église, déposent les objets sur l'autel, et crient et répètent qu'ils ne sont que les agents de Gontran-Bose. Celui-ci est appelé au synode de Bulson*, en présence de Childebert, de Brunechild et des grands du royaume. Sommé de répondre à l'accusation dirigée contre lui et de se justifier, il garde le silence et s'enfuit secrètement. Alors on le dépouille d'une partie de ses biens et on l'oblige à restituer ceux qu'il a ravisés** ; mais ce n'était que le prélude des justes peines qui l'attendaient. On eut l'air toutefois de ne pas y donner suite ; car la cour de Metz était alors préoccupée des malheurs d'Ingonde et d'Hermenegild. Poursuivis avec acharnement par leur propre père, ils venaient de succomber : la Gaule entière cria vengeance. Brunechild mit une armée sur pied et l'envoya contre Leuvigild*** ; le roi Gontran fit de même et prit le commandement des troupes. Mais Leuvigild n'ignorait pas que la ligue ourdie contre lui, partie du cerveau de Brunechild, avait à Metz son principal foyer. Aussi le monarque espagnol, digne émule de Frédegonde, écrivait-il à cette dernière : « Fais mourir promptement nos ennemis, c'est-à-dire Childebert et sa mère ; conclus la paix avec le roi Gontran ; achète la même par des présents considérables. Si par hasard l'argent te manque, nous t'en enverrons secrètement ; mais fais surtout ce que nous te mandons. Lorsque nous serons vengés de nos ennemis, récompense l'évêque Amélius et la dame Leuba, qui procurent à nos

* On présume que la maison royale appelée par Grégoire de Tours *Belsonancus*, était Bulson, canton de Raucourt (Ardennes).

** *Greg. Turon., lib. VIII, cap. xxi.*

*** Père d'Hermenegild.

« envoyés les moyens d'arriver jusqu'à toi. » Quoique cet avis eût été transmis au roi Gontran, et qu'il en eût été donné connaissance à son neveu Childebert, Frédegonde n'en fit pas moins fabriquer deux couteaux de fer, dans lesquels elle ordonna de pratiquer des rainures assez profondes pour recevoir du poison, afin que, si le fer ne faisait pas une blessure mortelle, l'action du poison arrachât promptement la vie. Elle remit les couteaux à deux clercs en ajoutant : « Prenez ces « fers, et rendez-vous au plus vite auprès du roi Childebert ; « présentez-vous à lui comme mendiants ; jetez-vous à ses « pieds en feignant de lui demander l'aumône et poignardez- « le ; si vous ne pouvez l'approcher, tuez Brunechild, etc. » Les clercs tremblaient. Frédegonde leur fit verser un breuvage qui les ranima, et ils partirent emportant avec eux une bouteille remplie de cette même liqueur. Brunechild et Childebert avaient alors quitté Metz momentanément, car ce fut à Soissons qu'eut lieu la tentative d'assassinat découverte par Rauching dont la tête devait tomber bientôt par les ordres de ceux qu'il avait sauvés*. Metz, au reste, ne fut pas privée long-temps de ses princes, ni des scènes sanglantes qui signalaient leur présence.

Quelque temps après, Childebert se trouvant sur la grande galerie qui dominait la montagne des Chèvres (rue de Chévremont) très-attentif en apparence aux manœuvres de plusieurs chiens qui harcelaient un ours de sa ménagerie**, se retourna tout-à-coup et ordonna d'aller chercher Magnovald, l'un des premiers seigneurs de la cour. Il lui sourit, comme

* *Greg. Turon., lib. VIII, cap. xxviii et xxix.*

** *Stante infra Mettensis urbis palatium rege et ludum spectante. Greg. Turon.*

d'habitude, s'entretient avec lui d'affaires joyeuses, et semble prendre le plus grand plaisir à la lutte d'animaux qui a lieu sous ses yeux. Magnovald, assis près du roi, partageait son hilarité, lorsqu'un garde armé de la hache à double tranchant, si redoutable dans les batailles, s'approche, et lui en assène un coup sur la tête. Magnovald tombe sans vie; des flots de sang inondent la robe royale, et Childebert rentre paisiblement chez lui, n'affectant pas la moindre émotion, comme si la chose la plus ordinaire venait de s'accomplir. Le corps de Magnovald fut précipité par les fenêtres, livré aux chiens qui s'en disputèrent les lambeaux, et le crieur du roi, allant par la ville, annonça dans les carrefours que justice venait d'être faite de la part de Monseigneur le Roi Childebert contre Magnovald, seigneur déloyal, bourreau de sa femme. Et le peuple, auquel on fit une largesse, de crier aussitôt vive, vive le roi Childebert. Effectivement, Magnovald avait battu si souvent sa première femme qu'elle mourut sous les coups, et il s'était empressé d'épouser sa belle-sœur devenue veuve. On le regardait d'un mauvais œil dans la société messine, mais Childebert n'affichait pas une régularité de mœurs telle qu'il ne vint à l'esprit de personne de supposer certaines raisons politiques, en dehors des motifs qu'on avouait. Il paraît que Magnovald était un des seigneurs austrasiens ralliés au trône, après des services rendus à Chilperic et Frédegonde; qu'il conservait des rapports avec cette dernière, et que Childebert, ou plutôt Brunecild, se méfiait de lui. Les biens de Magnovald furent confisqués au profit du roi. Le soir même de l'exécution, on dansait sur le sol ensanglanté que son cadavre avait souillé*.

* *Greg. Turon., lib. VIII, cap. xxxvi.*

Childebert était marié. Quoiqu'il n'eût pas plus de seize ans, il lui naquit un fils, et Magneric, évêque de Trèves, vint à Metz pour le baptiser. Ce furent alors des fêtes bien somptueuses au palais de Sainte-Croix. Les ambassades s'y succédaient; toutes apportaient quelque objet précieux destiné soit à l'accouchée, soit à l'enfant royal qui portait le nom de Théodebert. Le vieux roi des Burgundes, enchanté d'une naissance aussi prématurée, fit partir sur-le-champ des envoyés chargés de remettre à Childebert beaucoup de présents et de lui dire : « Grâce à cet enfant, Dieu daignera, dans sa bonté
« suprême, relever le royaume des Franks, s'il conserve son
« père et si son père le conserve* »

A cette époque, le génie astucieux, turbulent et sanguinaire de Frédégonde méditait un nouveau complot. Elle gagna trois puissants seigneurs de la cour d'Austrasie, les ducs Raucingue, Ursion et Bertfried, ainsi que divers seigneurs du royaume de Chlotaire fils de Chilperic : Raucingue se chargeait de faire assassiner Childebert, d'enlever les deux jeunes princes Théodebert et Théodoric ses fils, de conserver près de lui l'ainé qu'il proclamerait roi d'Austrasie, pendant qu'Ursion et Bertfried placeraient l'autre sur le trône de Bourgogne dont le roi Gontran, oncle de Childebert, serait dépossédé. Les trois ducs devaient gouverner comme tuteurs et premiers ministres tant que durerait la minorité des princes; Raucingue en Austrasie, Ursion et Bertfried en Bourgogne. Quant à Brunechild, ce colosse incommode qui faisait trembler la terre où elle posait le pied; Brunechild qui était, à elle seule, une puissance européenne redoutable, on devait l'humilier, l'éloigner des affaires, comme elle l'avait été pen-

* *Greg. Turon., lib. VIII, cap. xxxvii.*

dant les premières années de son veuvage. Les trois conjurés comptaient sur une grande partie de l'armée déjà séduite par l'or et les fallacieuses promesses de Frédegonde ; ils comptaient plus encore sur leur vaillante épée, leur crédit, leurs intrigues et la terreur qu'inspiraient aux grands du royaume les secrètes antipathies du monarque ; car chaque exécution qu'il ordonnait, loin d'affermir, ébranlait au contraire les marches du trône, toujours mal assis sur des cadavres, mal défendu par la crainte et le remords. Mais Gontran, que sa longue expérience du monde servait à merveille, Gontran l'un des politiques les plus fins de l'époque, qui maintes fois avait sauvé la tête de Childebert du glaive des assassins, réussit encore à déjouer les projets de Frédegonde.

Un soir que Childebert goûtait quelque repos, on lui annonce un envoyé du roi Gontran qui désire l'entretenir à l'heure même. L'officier fidèle est admis, et Childebert apprend qu'il n'a peut-être pas vingt-quatre heures d'existence, s'il ne se hâte de frapper les chefs du complot. Raucingue effectivement venait d'arriver à Metz ; Ursion, propriétaire d'une partie de la Woëvre, et Bertfried, d'origine verdunoise, s'avançaient avec des troupes, tandis qu'Egidius, évêque de Reims, préparait un mouvement dans le même sens. Le roi d'Austrasie eut bientôt arrêté son plan et donné des ordres convenables ; Raucingue, mandé au palais, y accourt sans méfiance ; Childebert l'entretient, avec une sorte d'abandon, des affaires de l'état, puis le congédie de la main. Mais à peine a-t-il franchi le seuil que deux gardes le saisissent par les pieds : il tombe, et d'autres satellites apostés lui brisent les os de la tête si menus, qu'on eût dit qu'ils ne faisaient qu'un même tout avec la cervelle*. Le cadavre, dépouillé de ses vêtements, fut pré-

* *Atque ita minutatim caput ejus confiserunt, ut simile totum cerebro putaretur. Greg. Turon., lib. IX, cap. ix.*

cipité du haut des fenêtres dans la rue. Le lendemain matin, des bourgeois attroupés autour de lui cherchaient vainement à le reconnaître, quand le gué de nuit arrivant avec un tonbereau cria : place à la justice du roi. Ramassant alors les restes de Raucingue, il les mit dans un sac et fut les enterrer derrière la Cour-aux-Gelines, à la pointe septentrionale de l'île Chambière, ancien cimetière des mécréants, des lépreux et de tous les suppliciés. Pendant ce temps là, le roi recevait à son petit lever les dignitaires de l'état, et disait en leur montrant les traces encore fraîches du massacre de la veille : « Sachez, messires, comment les traitres sont punis. » Le comte Godégisille, chef de la milice, alla sans retard au-devant d'Ursion et de Bertfried, qui marchaient sur Metz avec l'assurance du succès. Ayant appris l'exécution sanglante de Raucingue, la crainte les saisit. Ils ne voient rien de mieux à faire que de se retrancher dans le château de la Woëvre et de grossir leur armée le plus possible. Godégisille, gendre du duc Lupus, les assiège. Forcés jusqu'en leurs derniers retranchements, sans autre asile que l'église, ils s'y réfugient avec leurs femmes, leurs effets, comme dans une retraite assurée ; mais Godégisille y fait mettre le feu : alors Ursion s'élance hors des flammes l'épée à la main, suivi de quelques rebelles décidés à vendre chèrement leurs jours : le carnage devient affreux ; la question se trouvant réduite à une question de vie et de mort, Godégisille tâche de modérer l'ardeur de ses soldats, tandis qu'Ursion, semblable au lion blessé, se jette à travers les dards, heurte, renverse, immole tous ceux qui lui résistent, jusqu'à ce que blessé lui-même à la cuisse, il tombe sans demander ni grâce, ni merci. Celle qu'on a peinte si cruelle, parce que l'ombre sanglante de Frédégonde semble se projeter sur sa rivale, Brunecchild avait cependant recommandé la clémence ; et Godégisille, fidèle aux désirs de la

reine-mère, qui s'accordaient d'ailleurs avec ses propres inclinations, s'était empressé d'arrêter le combat du moment qu'il n'existait plus que d'aveugles victimes et des bourreaux. « Paix soit faite maintenant, s'écria Godégisille, le plus grand ennemi de nos maîtres a péri; que Bertfried conserve la vie. » Préoccupés du pillage de la basilique, les combattants laissèrent libre le protégé de Brunechild* qui, montant à cheval, prit la route de Verdun dont il n'était pas éloigné, et courut se réfugier dans un oratoire dépendant de la maison épiscopale où demeurait l'évêque Agéric. Mais le roi, en apprenant cette fuite, avait dit, le cœur serré de douleur : « Si Bertfried échappe à la mort, Godégisille n'échappera pas de mes mains. » Ces paroles furent un arrêt. Godégisille effrayé fit marcher de nouveau son armée, entourer de soldats la maison épiscopale, et comme le prélat se refusait à rendre son hôte, les assaillants escaladèrent le toit, firent pleuvoir sur Bertfried les tuiles et les matériaux qui recouvraient l'oratoire, et le tuèrent ainsi que trois de ses serviteurs. L'évêque éprouva une grande douleur, non seulement de n'avoir pu défendre Bertfried, mais encore d'avoir vu souiller de sang humain le lieu où il avait coutume de prier, et où il avait rassemblé de saintes reliques. Le roi Childebert lui envoya des présents pour le consoler, mais il ne put y parvenir**.

A cette époque, la crainte qu'inspirait le roi, une dysenterie épidémique qui regnait à Metz firent émigrer un grand nombre de personnes. Quelques-uns furent dépouillés de leur dignité ducal et remplacés par d'autres, tandis que

* Brunechild avait été marraine de la fille de Bertfried.

** *Greg. Turon., lib. IX, cap. XII.*

d'anciens conjurés, des traitres comme l'évêque Egidius, rentrèrent en faveur moyennant de riches cadeaux*.

C'était aussi par l'entremise du pieux évêque Agéric que Gontran-Bose espérait fléchir le roi. Agéric avait tenu Childebert sur les fonts sacrés, et rien de ce qu'il demandait n'était refusé, quand ses démarches se faisaient à propos. Il alla trouver le monarque, qui répondit : « Que Gontran-Bose vienne
« et nous donne caution de se présenter devant notre oncle ;
« nous nous conformerons à tout ce que ce dernier décidera. » Gontran-Bose fut alors amené par l'évêque, dépouillé de ses armes et les fers aux mains. Se précipitant aux pieds de Childebert, il s'écria : « J'ai offensé toi et ta mère, en n'obéissant
« point à vos ordres, et en agissant contre vos désirs et contre
« l'intérêt public ; pardonnez moi maintenant, je vous supplie,
« le mal que je vous ai fait. » « Relève toi, dit le roi ; que le
« coupable demeure en ta puissance, ô saint évêque, jusqu'à
« ce qu'il comparaisse devant le roi Gontran ; allez »**. Peu de temps après, Childebert, sa mère, sa sœur et sa femme se rendaient au château royal d'Andlaw***, où les invitait avec instances le roi Gontran. Ils étaient suivis de Magneric, évêque de Trèves, et de Gontran-Bose qui, n'ayant pu se disculper des graves attentats qu'on lui reprochait, fut condamné à mort par les deux monarques, et tué à coup de traits avec les serviteurs dont il se trouvait entouré****. « Le roi Gontran, continue Grégoire de Tours, à qui nous devons des détails cir-

* *Greg. Turon., cap. XII, XIII, XIV.*

** *Ibid., C. VIII.*

*** *Andelaum*, sans doute Andlaw, sur les confins de l'Alsace, ou Andelot, entre Naix et Langres.

**** *Ibid., C. X.*

constanciés sur ces événements, signa la paix avec son neveu et avec la reine : ils se firent mutuellement des présents, réglèrent les affaires publiques, et se réunirent dans un banquet où le roi Gontran bénit le seigneur en disant : « Je te rends
« des grâces infinies, Dieu tout puissant, qui m'as fait la
« faveur de voir les fils de mon fils Childebert ! Je ne dois
« donc pas me regarder comme entièrement abandonné de ta
« majesté, puisque tu m'as accordé de voir les fils de mon
« fils. » Alors Childebert accueillit Dynamius et le duc Lupus, qui lui furent rendus, et la ville de Cahors fut restituée à la reine Brunehild. Dans l'ivresse de la paix et de la joie, on offrit à Dieu de nouvelles actions de grâce ; on signa les traités ; on se fit des présents ; on s'embrassa ; puis chacun retourna dans sa ville*.

Elles devinrent sans doute bien expansives et bien solennelles les fêtes qui signalèrent ici le retour d'une paix inespérée. Le peuple surtout y prit part avec sa folle joie, son rire bruyant, son insouciance du lendemain et son dévouement exclusif à la puissance qui le fait vivre ; le peuple, cet ami de Brunehild, qui l'admirait sans la comprendre, comme on admire ces hautes figures bibliques majestueusement élevées dans les ogives étincelantes de nos églises ! Jamais peut-être la reine au teint brun n'avait paru plus grande. Si ses ennemis n'étaient pas tous vaincus, du moins ils se taisaient et fuyaient dans l'ombre ; Frédegonde semblait renoncer à la poursuivre de son poignard ; elle s'était reconciliée avec Gontran qui revenait à de meilleurs sentiments, et le rêve de sa vie, le système unitaire qu'elle croyait indispensable au bonheur de la Gaule, la réunion des états de Clovis dans la main d'un seul,

* *Greg. Turon.*, C. XI.

paraissait devoir s'accomplir, puisque le roi des Burgundes qui en possédait un tiers, le légua à son neveu Childebert. Aussi voyez la prépondérance, la haute considération dont jouissait au dehors le trône d'Austrasie : Autharis, roi des Lombards, sollicitait la main de Chlodosuinde, sœur de Childebert. Le Wisigoth Reccared, fils de Leuvigild, envoyait à Metz une ambassade, chargée d'offrir à Childebert dix mille sous d'or pour obtenir son appui, et de lui demander également sa sœur en mariage, afin d'assurer la paix troublée si long-temps. Mais Brunechild ne pouvait oublier la triste destinée de sa sœur Ingonde. D'un autre côté, il était sage de ne pas rejeter avec dédain les propositions du monarque Wisigoth. A cet effet, on répondit aux ambassadeurs : « Nous vous donnerons une
« promesse qui sera tenue; mais nous n'osons la faire sans
« l'assentiment de notre oncle le roi Gontran, car nous lui
« avons promis de ne traiter aucune affaire importante sans
« lui demander son avis* . »

Le traité d'alliance conclu dans le palais d'Andlaw, le 28 novembre 587, fut signé l'année suivante, et Grégoire de Tours vint à Metz pour cet objet : mais alors un traité garantissait-il quelque chose, pouvait-il être une preuve d'amitié sincère, un gage de sécurité ? Non ; c'était une halte au milieu du sang. Ceux qui en avaient rougi leur semelle ne faisaient point un pas sans laisser voir l'empreinte humide de leurs pieds. Frédégonde, Chilperic, et même la plupart des leudes de la cour de Metz, redoutaient la réconciliation du roi des Burgundes avec Brunechild : bientôt ils s'entendirent pour la rompre. D'un autre côté la guerre surgit au dehors ; les messins et leur duc franchirent les Alpes, attaquèrent les Lombards

* *Greg. Turon.*, C. xvi et xxvi ; *lib. X, cap. III.*

et périrent presque tous, car on fit de l'armée des Franks un horrible carnage. L'année suivante, sur la nouvelle d'une seconde invasion, les Lombards offrirent de payer tribut. Ce n'était qu'un leurre; ils reprirent les armes dès que la défaite du roi des Burgundes par les Wisigoths leur fut connue. Cette déroute anima beaucoup Gontran contre Brunechild qui, n'ayant pas les mêmes vues politiques que son oncle, faisait taire ses anciens ressentiments pour conserver chez le peuple dont elle était issue, un appui à l'aide duquel elle pût un jour dominer le nord, c'est-à-dire, la barbarie et Frédegonde. Mais Gontran ne s'en doutait pas; il accueillait comme vrai le bruit le plus absurde, celui des prétendus projets d'union de la reine mère d'Austrasie avec le fils de Gondevald, et forçait Brunechild à se purger par serment de cette accusation. Elle le fit d'une manière victorieuse*.

Dans la période où nous entrons, la marche administrative de Brunechild, sans différer quant au but, diffère quant aux moyens repressifs qu'elle emploie. Ce n'est plus cette dictature romaine implacable, qui ne juge que pour prononcer la torture et la mort; elle admettra désormais des circonstances atténuantes; elle sera plus avare du sang de ses sujets; soit qu'elle ait reconnu l'inutilité de rigueurs excessives, soit que Gontran, Chilperic et leur cour la fassent fléchir. Le peuple s'aperçut bientôt du changement, et comme, pour lui, les raisons mystérieuses, les motifs extraordinaires ont toujours une grande part aux choses humaines, voici comment, à Metz, on expliquait la mansuétude étonnante du gouvernement:

Suivant la chronique, quelque temps après la triste fin des

* *Greg. Tûron., lib. IX, cap. xxix, xxx, xxxi, xxxii.*

trois ducs, car le peuple appelait ainsi Raucingue, Ursion et Bertfried, le roi Childebert, tourmenté par un affreux cauchemar, se serait éveillé, et aurait vu sur sa fenêtre trois têtes flamboyantes revêtues de la couronne ducale, puis deux autres têtes avec la couronne de comte, puis des milliers de têtes à cheveux longs, à cheveux courts, selon leur valeur hiérarchique, têtes d'hommes, de femmes et d'enfants, d'abord sans corps, mais prenant peu à peu des formes humaines complètes, et passant tour à tour de la taille ordinaire à une stature gigantesque, de celle-ci aux apparences infimes des pygmées. Ces étranges personnages dansaient avec une animation vraiment extraordinaire, lorsque l'un d'eux ayant grandi tout-à-coup, les dépassa du double, du triple, et finit par s'étendre si prodigieusement dans tous les sens, que ce fut dans sa tête, son ventre et ses membres que la foule lilliputienne se mit à gambader. De tems en tems, le monstre ouvrait la bouche; chaque fois il engloutissait un quadrille; de quadrille en quadrille il n'en resta bientôt plus qu'un qui grandit à son tour, dépêça le monstre et le dévora. Alors une pluie de feu tomba du ciel, des ruisseaux de sang coulèrent et Childebert se réveilla malade d'épouvante. Domestiques, gardes, officiers de service, femmes des appartements, prêtres, médecins, physiciens, astrologues, tout le monde fut appelé, consulté; tout le monde accourut pour dissiper l'espèce de vertige funèbre dont le malheureux monarque était tourmenté. Un astrologue eut la maladresse de dire que l'ogre c'était le roi, et il fut décapité sur le champ; un autre astrologue prétendit qu'il fallait voir en cela une révélation infernale, mais qu'on ne pouvait l'expliquer, et Childebert impatienté l'exila. Préoccupé sans cesse du même songe, n'osant sortir du palais, doublant le nombre de ses gardes, demeurant armé nuit et jour, faisant porter des offrandes à tous les autels, le roi sem-

blait déjà courber la tête sous l'arrêt de la fatalité, lorsqu'il lui vint à l'idée de consulter Grégoire de Tours. Un messenger courut aussitôt vers les rives de la Loire, et l'illustre écrivain se mit en route pour Metz où il descendit dans le palais même. A peine était-il arrivé que Childebert lui peignit ses angoisses. Grégoire interpréta le songe de la manière suivante : « Grand roi, je te jure sur ma chère ame que je vais te parler vrai, ton courroux dût-il s'appesantir sur moi, car si le ciel m'inspire, c'est pour sauver tes jours terriblement menacés. Les têtes que tu as vues, sont celles des grands personnages que tu as immolés sans confession ; les personnages dansants représentent le pauvre peuple qui va, sans savoir où, tombant dans des pièges, payant de son sang, de sa sueur les caprices des princes, lesquels finissent presque toujours par être châtiés de la main qu'ils ont mutilée. Le monstre, grand roi, ce ne peut être vous qui aimez vos sujets ; c'est un roi qui ne les tient pour rien, et qu'ils finissent par renverser et déchirer comme les danseurs de votre rêve ont fait du monstre qui menaçait de les engloutir. »

Childebert remercia Grégoire de Tours, le déclara le plus sage et le plus *mirifiquement* instruit des sujets de son beau royaume d'Austrasie, et lui demanda des conseils qu'il promit de suivre.

Certes, nous n'attachons pas à cette chronique plus d'importance qu'elle n'en mérite, mais on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un singulier rapport avec le caractère généreux que Childebert affecta depuis, car on ne cessa pas de conspirer pour le renverser avec la reine-mère.

La reine Faileube, femme de Childebert, venait de mettre au

monde un enfant qui mourut immédiatement après sa naissance, lorsque, malade encore de ses couches, elle apprit qu'on machinait quelque chose contre elle et contre la reine Brunecchild; que Sunnégisil, comte de l'étable; Gallomagne, référendaire; Droctulf, gouverneur des enfants; Septimine, leur gouvernante, étaient les principaux conjurés; qu'il s'agissait d'obtenir du roi qu'il renverrait sa mère, répudierait sa femme pour en prendre une autre, et que si le monarque n'y consentait pas, on le ferait mourir par des maléfices comme Jovius, mari de Septimine, sacrifié par cette dernière à son amour coupable pour Droctulf; qu'on mettrait ensuite sur le trône les deux jeunes princes afin de gouverner en leur nom. Faileube alla chez le roi dès que son état le lui permit, et dévoila cette conspiration. Septimine et Droctulf arrêtés, étendus sur des poteaux, battus avec violence, avouèrent tout et désignèrent leurs complices qui, prévenus à temps, coururent se réfugier dans l'intérieur des églises. Le roi se rendit lui-même vers eux, et leur dit : « Sortez pour qu'on vous juge, afin que
« nous sachions si les choses dont on vous accuse sont vraies
« ou fausses. Vous ne vous seriez pas, je pense, réfugiés
« dans cette église, si votre conscience ne vous eût effrayés.
« Cependant, nous vous promettons la vie quand même vous
« seriez trouvés coupables; car nous sommes chrétiens, et
« il n'est pas permis de punir même les criminels qu'on a
« tirés de l'église. » Conduits hors du sanctuaire, Sunnégisil et Gallomagne vinrent devant le roi pour être jugés. Ils nièrent avoir jamais trempé dans le complot. Après leurs explications et les réponses de Childebert, ils furent jetés à la porte et se réfugièrent de nouveau au pied des autels. Quant à Septimine et Droctulf, on les battit cruellement : Septimine eut le visage brûlé avec des fers rouges; on la dépouilla de tout ce qu'elle possédait et on l'envoya dans le domaine de Marheim (Alsace)

pour tourner la meule qui servait à la confection journalière des farines destinées à nourrir les femmes du Gynécée. Quant à Droctulf, les bourreaux lui coupèrent les cheveux et les oreilles; il fut ensuite mis à la culture de la vigne, mais il s'échappa; on le reprit, et Childebert l'ayant fait battre le renvoya à la vigne qu'il avait quittée. Sunnégisil et Gallomagne, condamnés à l'exil, furent privés des biens qu'ils tenaient du fisc. Le roi Gontran, néanmoins, avait délégué plusieurs députés parmi lesquels se trouvaient des évêques, pour intercéder en leur faveur. Le trône se laissa fléchir; ils furent rappelés et conspirèrent de nouveau*. Sunnégisil, arrêté l'année suivante, était chaque jour frappé de verges et de lanières; quand ses plaies commençaient à se cicatriser, on renouvelait le supplice. A la fin, las d'une existence si chèrement prolongée, il convint de plusieurs crimes et ajouta que précédemment, quand Rauching, Ursion et Bertfried conspirèrent contre le roi, Egidius, évêque de Reims, était du complot.

Plus tard, Sunnégisil, que Childebert avait singulièrement ménagé, le paya de la plus noire ingratitude. Il voulut l'assassiner. Les tortures de la question lui arrachèrent un pénible aveu, et le jour même le monarque fit arrêter son plus dangereux complice: Egidius, relevant à peine d'une longue maladie, fut amené chargé de fers avec l'abbé de Saint-Remi, dans le palais d'Austrasie dont les voûtes souterraines s'ouvrirent pour le recevoir**. Les évêques du royaume furent aus-

* *Greg. Turon., lib. IX, cap. xxxviii.*

** *Nec morâ rapitur episcopus, et ad Mettensem urbem, cum esset valdè ab ægrotatione longinquâ defessus, adducitur: ibique sub custodia degens, rex episcopus accersiri ad ejus examinationem præcepit. Greg. Turon. hist., lib. X, cap. xix.*

sitôt convoqués à Verdun, dans le mois d'octobre, en cour de justice chargée de juger les coupables; mais quelques ecclésiastiques se plaignirent de l'arrestation illégale du prélat, et telle était alors la puissance cléricale que le roi n'hésita pas à renvoyer Egidius chez lui jusqu'à l'ouverture du concile. Il en changea aussi la date et le lieu. Ce fut dans nos murs, au mois de novembre, par un froid des plus intenses, au milieu d'affreuses inondations qui produisirent, l'année suivante, une épidémie dyssentérique presque générale, que les évêques arrivèrent sur leur mule suivis d'un domestique fort nombreux.

Le duc Ennodus, chargé par Childebert d'instruire l'affaire, reprocha d'abord à l'évêque sa liaison intime avec Chilperic, et l'indélicatesse qu'il avait montrée en acceptant de ses mains des biens territoriaux dépendants du domaine royal d'Austrasie. — « Il est vrai, répondit Egidius, que Chilperic a beau-
 « coup de considération et de bontés pour moi; mais jamais,
 « je l'atteste, je n'en ai abusé contre mon souverain maître
 « Childebert; les biens mêmes qui m'ont été donnés, je ne les
 « ai acceptés qu'avec l'agrément de ce dernier prince et voici
 « des actes qui l'attestent. » — Ces actes, revêtus du sceau d'Othon le chancelier, furent aussitôt soumis à Childebert qui assura n'en avoir aucune connaissance. Othon affirma la même chose et l'évêque fut convaincu d'avoir falsifié des titres. —
 « Et ces lettres, reprit Ennodus, lettres écrites à Chilperic ou
 « reçues de lui, en nieras-tu la réalité? Diras-tu que ces
 « paroles, *si l'on ne coupe la racine d'une plante, nous ne*
 « *viendrons pas à bout de sécher le rejeton*, ne concernent
 « pas notre vénérable reine Brunecchild qui veille avec la sol-
 « licitude d'une aigle sur ses petits? » — « Je n'ai jamais écrit
 « de telles infamies, répondit l'évêque; » et un domestique qu'il ne supposait pas avoir été gagné, vint à l'instant même

lui en mettre les originaux sous les yeux. Pour dernier chef d'accusation, Ennodus produisit un prétendu traité par lequel Childebart et Chilperic se seraient entendus pour détrôner le roi Gontran et partager ensuite ses états entre eux. Childebart de plus en plus indigné, protesta n'avoir jamais eu semblable idée, et s'adressant au coupable devant le concile assemblé : « Malheureux, dit-il, est-ce ainsi que tu abuses de ton minis-
« tère, de ma jeunesse et de mon nom pour désunir mes oncles
« et allumer la guerre entre eux ! Tu es donc seul coupable de
« tous les désordres qui, dans ces tristes hostilités, ont boule-
« versé la ville de Bourges, le pays d'Étampes et celui de
« Melun. Dieu te demandera raison des flots de sang qui ont
« coulé, des milliers d'infortunés qui ont péri victimes de ton
« ambition et de ton avarice insatiable. »

Egidius ne sut que répondre, surtout quand on lui eut fait voir l'original du traité découvert à Chelles avec les papiers de Chilperic, lorsqu'il y fut assassiné. Epiphane, abbé de Saint-Remi, ancien confident de l'évêque, affirma que ce dernier avait reçu de Chilperic, au moment du traité, des sommes considérables et des présents, et il circonstancia si bien les choses que sa déposition fut accablante. L'évêque convaincu de ses méfaits, finit par tout avouer. Les évêques, avant de prononcer leur sentence, espérant qu'Egidius trouverait encore quelque excuse, supplièrent qu'on lui accordât trois jours; mais quand ce délai fut expiré, l'évêque, accablé sous le poids des remords et des nombreux témoignages réunis contre lui, se présenta devant le synode réuni dans l'église, avec l'humilité du pécheur le plus repentant. « Ne tardez pas
« davantage, dit-il, à prononcer la sentence d'un criminel;
« je me reconnais coupable du crime de lèse-majesté, car j'ai
« toujours agi contre les intérêts du roi et de sa mère; con-

« séqueusement j'ai mérité la mort. C'est par mes conseils
« qu'ont eu lieu les guerres qui ont dépeuplé plusieurs pays
« de la Gaule. » Déplorant alors le crime de leur frère, les
évêques le dépouillèrent de sa dignité sacerdotale, conformément aux dispositions canoniques, mais ils obtinrent pour lui la vie sauve, et Strasbourg lui fut assigné comme lieu d'exil*.

Une affaire scandaleuse d'une toute autre nature, celle de la reine Chrodielde et de la reine Basine, filles de roi et religieuses à Poitiers**, préoccupa très-gravement le même concile. Elles s'étaient enfuies du monastère avec quarante à cinquante nones indisciplinées. Excommuniées pour leurs excès, obligées ensuite de se justifier, ou de faire amende honorable devant les évêques assemblés à Metz, Basine, devenue humble et soumise, demanda pardon et promit obéissance, tandis que Chrodielde y mit certaines conditions. Grâce à l'intervention royale, les choses s'arrangèrent et le scandale cessa***.

Pendant que ces choses se passaient, Childebert envoyait contre les Lombards une puissante armée commandée par vingt ducs, au nombre desquels Audovald et Wintrion qui, après avoir levé les Franks Campaniens, vinrent à Metz dont les environs souffrirent cruellement de leur passage. Audovald commit tant de pillages, de violences, de meurtres, qu'on eût dit qu'il portait la guerre dans sa propre patrie. Les autres

* *Greg. Turon., lib. X, cap. xix.*

** Chrodielde était fille de Charibert, et Basine, fille de Chilperic.

*** On peut consulter sur cette histoire Grégoire de Tours, liv. IX, chap. xxxix à xliii, et liv. X, chap. xv à xx.

ducs agirent de même. Ces troupes indisciplinées n'eurent pas un succès durable ; mais l'ennemi craignait une nouvelle campagne, en sorte qu'on vit arriver au palais de Metz, presque en même temps, des troupes débandées si misérables qu'elles avaient été forcées de vendre leurs armes pour se procurer du pain, et les ambassadeurs Lombards demandant la paix*. D'autre part, douze carthaginois enchaînés, soupçonnés d'avoir, l'année précédente, massacré les ambassadeurs austrasiens, venaient, par ordre du roi Maurice, se mettre à la discrétion de Childebert ; et divers leudes révoltés, tombés sous la main des populations fidèles qui les envoyaient garottés, au palais de Metz, témoignaient de la puissance administrative de Brunechild**.

Peu s'en fallut que des hostilités s'élevassent entre le roi Gontran et Childebert à propos du fils de Frédegonde, et de l'espèce d'adoption religieuse qu'allait faire son oncle en le tenant sur les fonts baptismaux. Childebert inquiet lui envoya des ambassadeurs peu révérentieux auxquels Gontran répondit avec dignité***. La paix ne fut donc point troublée, et bientôt Gontran mourut laissant à Childebert, non-seulement le royaume des Burgundes, mais encore la Champagne qu'il s'était appropriée, puisque, dans les dernières années de sa vie, il résidait assez habituellement à Châlons, sans doute pour mieux surveiller Brunechild et Frédegonde (an 595).

Maîtresse en Austrasie, maîtresse en Bourgogne, la reine au teint brun ne voyait plus d'obstacle à l'accomplissement

* *Greg. Turon., lib. X, C. III.*

** *Ibid., C. IV et XXVII.*

*** *Ibid., C. XXVIII.*

du rêve qu'elle avait conçu, l'unité gauloise et l'abaissement définitif de sa rivale. Le prétexte était trouvé : n'avait-elle pas à venger les mânes de sa sœur, de ses deux maris ? Et d'ailleurs, que faire d'un prétexte avec des populations belliqueuses qui respiraient la guerre, avec une société à laquelle, malgré sa profonde démoralisation, répugnaient les crimes de Frédegonde. Brunecchild comptait sur les peuplades d'outre-Rhin : cette attente ne fut pas trompée. Bientôt apparurent dans nos plaines les hommes à taille haute, au teint blanc, à la chevelure blonde, hommes armés de masses, de haches, de dards à crochets, revêtus de peaux ou de blouses grossières et traînant avec eux une partie de leur famille : ils étaient toujours le prélude de grands événements, comme les nuages noirs qui s'amoncellent au faite des collines, sont l'annonce ordinaire de foudroyants orages. Mais, laissons parler l'auteur des Gestes des rois franks : « En ce temps-là, dit-il, les Austrasiens, les Burgundes et les auxiliaires d'au-delà du Rhin, se réunirent en fort grand nombre. Avec leur patrices Gondebald et Winttrion, ils traversèrent la Champagne et arrivèrent sur le territoire de Soissons où ils firent le ravage. A cette nouvelle, Frédegonde, Landrik et tous les autres chefs des Franks Neustriens rassemblèrent leur armée. Frédegonde vint à Brinnacum* et fit beaucoup de présents aux hommes de guerre, les exhortant à bien se battre contre leurs ennemis. Comme elle voyait que l'armée des Austrasiens était immense, elle réunit les chefs Neustriens et leur donna conseil, disant : « Levons-nous pendant la nuit, et prenant avec nous des lentes, marchons contre nos ennemis. Pour que leurs sentinelles ne puissent pas nous voir, les hommes des premiers rangs porteront dans leurs mains des branches d'arbres ; des

* Braine, à 4 lieues de Soissons, sur la Vesle.

« sonnettes seront attachées à leurs chevaux. Aussitôt que le
« jour paraîtra, jetons-nous sur cette armée ; peut-être serons-
« nous vainqueurs. » Le conseil plut, et le jour du combat fut
désigné : le lieu était Trucciacum* sur le territoire de Soissons.
Suivant l'avis qu'elle-même a donné, Frédegonde se lève pen-
dant la nuit ; on prépare les armes ; on prend des branches
d'arbres, on monte à cheval et on arrive à Trucciacum. La
reine portait le petit Chlotaire dans ses bras. » « Or il faut
savoir, observe M. Huguenin jeune**, traducteur du mor-
ceau précédent, que les Austrasiens avaient encore la vieille
et barbare coutume de boire la bière jusqu'à l'ivresse, surtout
les jours de combat. Chez eux s'était conservé l'usage d'atta-
cher des clochettes au cou des animaux, quand on les lâchait
dans les pâturages ; s'ils venaient à trop s'écarter, on en était
averti par le son de l'airain. » « Lorsque les gardes austra-
siennes, continue l'auteur des *gestes*, virent les branches
d'arbres, et qu'elles entendirent le bruit des clochettes, chacun
dit à son voisin : « Hier ce lieu n'était-il pas une plaine ? D'où
« vient donc que nous y voyons aujourd'hui des forêts ? » Mais
l'autre se mettait à rire, ajoutant : « Tu as trop bu et maintenant
« tu déraisonnes ; n'entends-tu pas que ce sont les clochettes
« de nos chevaux qui paissent le long de cette forêt ? » Pendant
ce temps le jour vint à paraître ; les Neustriens se précipi-
tèrent sur les Austrasiens au son des trompettes et en tuèrent
la plus grande partie : les hommes tombèrent en foule depuis
le plus petit jusqu'au plus grand ; Gondebald et Wintrion
eurent peine à fuir : Landrik poursuivit Wintrion qui ne s'é-
chappa que par l'extrême vitesse de son cheval. Frédegonde
s'avança jusqu'à Reims, brûla et ravagea la Champagne, après

* Aujourd'hui Troucey.

** *Brunechild ou les Austrasiens*, ouvr. cité, p. 181.

quoi elle revint à Soissons avec son armée chargée de dépouilles. »

On ne sait quelles ont été les suites de cette affaire dont les conséquences devaient rejaillir immédiatement sur Metz, puisque les fuyards venaient frapper à ses portes. Frédegonde n'eut pas osé continuer des hostilités actives contre une puissance double de la sienne ; d'un autre côté Brunechild n'était pas femme à s'arrêter. Il le fallait bien cependant, car le roi Childebert, objet de ses espérances, mourut en 596, laissant deux fils fort jeunes qui rompirent l'unité si flatteuse pour les vues politiques de la reine-mère. Théodoric eut en partage la Bourgogne ; Théodebert, l'ainé, prince imbécile, fut reconnu par les Austrasiens et devint roi de Metz, avec Brunechild instituée comme tutrice. Les leudes désiraient une reine : Brunechild crut bien choisir en achetant Blichild, esclave charmante, sans doute d'origine distinguée ; elle la donna pour femme à Théodebert, et l'esclave devint bientôt sa rivale*. Frédegonde alors n'aiguissait plus de poignards, ne versait plus d'enivrantes liqueurs dans des coupes empoisonnées ; la mort qui l'avait frappée en 597, semblait vouloir ménager à Brunechild quelques repos sur ses vieux jours ; mais les leudes d'Austrasie devinrent plus implacables. Conspirant avec Blichild, ils secouèrent le despotisme du génie. Brunechild, dit Frédegaire**, fut jetée hors du royaume par les Austrasiens. Un pauvre homme la trouva toute seule sur le territoire de Champagne ; à sa prière, il la conduisit près de Théodoric qui l'accueillit volontiers et la traita honorablement. Cette révolution vint clore le sixième siècle et dé-

* *Fredegarii Scholastici chronicon*, cap. xxxv.

** *Ibid.*

truire la direction forcée qu'imprimait aux esprits la reine wisigothe. L'autre reine, beaucoup moins savante, mais peut-être non moins adroite, gagna l'affection des peuples par les raisons qui l'avaient fait perdre à Brunechild : elle fut plutôt franke que romaine.

Ici se termine l'influence exercée dans nos contrées par la fille d'Athanagild ; influence à laquelle le trône austrasien dut sa puissance, la religion son éclat, le peuple son bonheur. L'agriculture et le commerce florissaient* ; les routes anciennes avaient été réparées ; des voies nouvelles complétaient le réseau de communication nécessaire**, tandis que des forteresses en maintenaient la sûreté***. Plusieurs artistes, grecs, latins, wisigoths, quelques franks leurs rivaux, cherchaient à répondre aux vœux d'embellissement de Brunechild, et déjà nos ancêtres pouvaient dire : « Ce ne sont point des étrangers venus de « l'Italie, mais des barbares qui ont exécuté ces grands ou- « vrages****. » Palais royaux, asiles ouverts à la pauvreté souffrante*****, églises, magasins, tout s'élevait, tout se ré-

* Dans une lettre écrite à Villicus, évêque de Metz, par Mappinius, évêque de Reims, ce dernier demande combien il devra envoyer d'argent pour acheter des porcs dans le Pays-Messin.

** Une voie qui aboutissait à Metz et traversait le Sablon, s'appelle encore le chemin de la reine Oudiatte, dénomination sous laquelle nos campagnards ont conservé la mémoire de Brunechild. D'autres voies ayant la même origine sillonnent le nord-est de la France.

*** Plusieurs tours portent le nom de Tours de Brunechild.

**** *Quod nullus veniens Romanâ gente fabrivit;
Hoc vir barbaricâ prole peregit opus.*

V. Fortunat. lib. I, carm. XII.

***** Ils sont désignés sous le nom de *Xenodochium*.

Gregorius, ego, indignus, basilicas S. Perpetui adustas incendio reperi, quas in illo nitore, vel pingi, vel exornari, ut prius fuerant, artificum nostrorum opere, imperavi. Greg. Turon., hist. franc., lib. X, cap. XXI.

paraît en même temps. Dans une lettre à Pierre, évêque de Metz, le ministre Gogon désigne une construction religieuse faite sur les rives de la Moselle, par l'architecte Theodomundus et par un de ses confrères qu'il ne nomme point*. On aurait lieu de s'étonner qu'une semblable période d'activité eût laissé si peu de traces, surtout dans notre ville où l'œil vigilant de la souveraine devait enfanter des prodiges; mais ce n'était pas une époque de création; c'était toujours l'art grec et l'art romain dégénérés, luttant, grâce à Brunecchild, contre les importations germaniques, conservant les formes monumentales primitives, et ne se distinguant du passé que par les maladresses de mains inhabiles ou par d'étranges superfétations. La dénomination de *cour d'or*, *cour dorée*, donnée au palais d'Austrasie, doit prendre son origine des embellissements exécutés au sixième siècle; comme les noms de *Saint-Germain-le-Doré*, de la *Daurade*, de *Sainte-Marie-la-Daurade*, furent appliqués à Saint-Germain-des-Prés, église des *Parisii*, à la Notre-Dame de Toulouse, à la cathédrale de Vence. La peinture en mosaïque couvrait le sol et le plafond de ces édifices, tandis qu'une mosaïque transparente remplissait les ouvertures rondes par lesquelles le jour pénétrait dans l'intérieur. Des placages en marbre, en bronze, en argent, même en or, témoignaient à la fois de la richesse du pouvoir, de la patience intelligente des ouvriers, mais aussi de la difficulté de dessiner ces grandes images bibliques dont le pape Grégoire-le-Grand demandait l'exécution avec tant d'instances aux évêques de la Gaule. Le trait, dans sa pureté naïve, se produisait incorrect sous le pinceau d'artistes qui ne savaient plus que faire brillant et vite; l'imagination marchait écrasée sous le poids d'une ornementation lourde, mais somptueuse, ornementation qu'on retrou-

* *D. Mab. ann. ben.*, t. I, n.° xxviii, p. 221; *D. Bouq.*, t. IV, p. 79.

vait avec les mêmes éléments dans les meubles, les costumes et les armures, car tout s'enchaîne et se lie; une œuvre devient solidaire d'une œuvre antérieure, comme l'idée est toujours fille d'une autre idée. Le sépulcre de Frédegonde, couvert d'une mosaïque remarquable; les tombeaux de divers grands-officiers d'Austrasie trouvés sur le sol messin; les agrafes, les ceinturons en *niellures*, en émaux encastrés; les armes plaquées d'or ou d'argent, presque toujours sans figurines, ou bien avec des têtes monstrueuses, idéales, chimériques; les vases à formes romaines ornés d'oiseaux, de reptiles, d'un carraudage inégal, donnent une juste idée de ce que pouvait être l'art messin au sixième siècle. Ce qui, dans les Gaules, s'est fait alors de mieux, fut exécuté, sans aucun doute, à Metz, à Soissons ou à Paris, peut-être même plutôt à Metz qu'ailleurs, car l'esprit oriental et cultivé de Brunechild, celui des gens qui l'approchaient, ne pouvaient manquer de réagir sur le goût des artistes de la cour. Les lettres étaient cultivées en même temps que les arts de luxe et de nécessité. Nous avons parlé précédemment des personnages distingués romains et wisigoths qui se piquaient d'érudition classique : Gogon, dans une lettre déjà citée, désigne avec éloge plusieurs ecclésiastiques sortis des écoles de la cathédrale, abbés, archidiaques, chantres, etc. L'un de ces derniers, appelé Théodose, bon musicien, prononçait avec charme les vers des psaumes, circonstance assez rare pour qu'on en fit la remarque*. Ainsi, tout ressentait l'influence de notre souveraine Ibérienne. D'une main ferme elle soutenait le monde ancien qui croulait; monde d'idées appliquées aux beaux-arts, à la littérature, à l'industrie, aux usages, aux coutumes, et que le monachisme allait incessamment détruire.

* *Psalmorum carmina in compositionis ordine diluculo concinentem.*

Plus heureux et plus libre qu'il ne l'avait été sous les règnes précédents, le peuple servait de contre-poids à la noblesse, au clergé, et pouvait, sans contrainte, sillonner les routes dans sa modeste basterne ; le juif lui-même jouissait à Metz du droit d'asyle, malgré la loi romaine et le code wisigoth qui lui étaient très-défavorables.

Les lettres écrites par Grégoire-le-Grand à Brunechild, Childebert, Aigulphe, évêque de Metz*, et à plusieurs autres prélats, peuvent servir de complément au texte des narrateurs contemporains pour préciser l'état moral de nos contrées. On y voit les chrétiens, tout en fréquentant les églises avec une dévotion exagérée, honorer les arbres, les pierres druidiques, sacrifier des têtes d'animaux avec l'intention d'apaiser les divinités gauloises ou germanes ; on peut y saisir l'ignorance radicale de la plupart des prêtres, de ceux mêmes chargés de représenter le sacerdoce en cour de Rome, et les motifs des nombreuses hérésies dont l'univers catholique était tourmenté. Saint Grégoire s'élève, avec la chaleur d'une âme indignée, contre la simonie ou vente illicite des dignités et des grâces de l'église ; contre ceux qui secouent les chaînes de la discipline ecclésiastique : il en écrit à Brunechild, à Childebert, et termine une des lettres qu'il adresse au roi d'Austrasie en disant : « Nous vous avons envoyé des clefs de saint Pierre, où il y a du fer de ses chaînes, pour que vous les portiez à votre col, comme un préservatif de tous maux**. »

Voilà le secret de ces colliers qu'on trouve journellement

* Aigulphe ou Agiulphe, successeur de Pierre I.^{er}, occupa vingt ans la chaire épiscopale de Metz, depuis 578 jusqu'en 598. On n'a rien sur son administration.

** *Epist. sanct. Greg., lib. V, epist. 53, 54, 55; VI, 5, 6, 57, 58, 59.*

dans les tombeaux : objets de toilette et de dévotion , ils étaient fabriqués avec un métal précieux par les souvenirs qui s'y rattachaient ; ils servaient à la fois de palladium dans les combats, d'espérance dans les vicissitudes humaines, de consolation dans le malheur. Traditions romaines, traditions frankes ou germanes, traditions gauloises, toutes semblaient consacrer l'efficacité des bracelets et des colliers, et le mort ne s'en séparait jamais, lorsqu'on lui appliquait le mode d'inhumation que le christianisme tendait à substituer à l'incinération payenne. Cette inhumation, pour le pauvre, continuait d'avoir lieu le long des grandes voies ; mais les seigneurs descendaient, au son lugubre des psalmodies monastiques, sous la vaste crypte de Saint-Arnould, au Sablon. Wintrion, duc de Champagne, père de Sainte-Glossinde, sacrifié, dit-on, par Brunechild à sa vengeance contre les Leudes, vers l'année 598, fut déposé dans la partie gauche de cette crypte*.

* *Commemoratio Wintrionis ducis et sanctæ Glodessindis patris, sepulti in cryptâ sancti Arnulphi ad sinistrum, cuius obitus incertus est dies. Necrol. sancti Arnulph. Met.* D'après Grégoire de Tours, Wintrion, quelques années auparavant, avait été chassé par les siens du duché de Champagne, et menacé de perdre la vie.



Chroniques

du Palais d'Austrasie.

UIVONS la rue grimpante et montueuse des Chèvres (Chévremont); rue pavée de laves comme toutes celles qui entourent la colline capitolienne de Sainte-Croix*; honorons d'un regard attentif ces terrasses à colonnes qui surplombent le passage, et dont l'enceinte murée présente mille sculptures antiques singulièrement associées : nous arriverons au vaste édifice dont la blancheur fait contraste avec les teintes jaunes, grises et brunes des constructions groupées autour

* Quelques-uns de ces pavés noirs existent encore.

de lui*. Montons cette belle et large rampe, et pénétrons sous le sombre corridor qui conduit aux appartements royaux** : c'est le palais de Brunecild, la cour d'or, aux murailles étincelantes de mosaïques, couvertes de peintures empreintes sur le stuc et le plâtre***; aux colonnes multiples revêtues de lames dorées, habillées de draperies; aux plafonds caraudés avec incrustations orientales****. Voici les vases précieux enrichis de niellures, d'émaux et de bas-reliefs, entourés de cordons de perles, de véroteries et de dessins en filigrammes que les ambassadeurs de l'empire d'Orient et du roi des Lombards ont apportés à la reine; voici le trône d'ivoire où elle s'assied dans les jours solennels; la cassette en argent, longue de deux palmes, qui contient les bijoux de fiançailles; le lit de chêne, plus précieux par ses reliefs d'ébène que s'il était doré*****. Ces armes appendues aux angles du salon, sont les armes d'honneur de nos rois et de leurs ennemis vaincus; ces

* On remarque, à la hauteur d'un mètre, à l'angle formé par la rue Chèvremont et la rue de la Bibliothèque, des pierres blanches de Norroy, disposées en moyen appareil, et qui formaient le rez-de-chaussée du palais d'Austrasie.

** Dans le xviii.^e siècle, quand fut élevée l'église des petits Carmes, aujourd'hui *la Bibliothèque*, on abattit un long corridor de construction romaine dégénérée, en petit appareil, avec cordons de briques interposées, qui parut avoir servi de point de communication entre de vastes salles. Les pierres de ce corridor étaient couvertes de peintures.

*** L'habitude des décorations d'intérieur était si répandue, dès le commencement du vi.^e siècle, que Sidoine Apollinaire se fit un mérite de simplicité, d'avoir revêtu les murs de sa campagne d'une simple couche en plâtre blanc. *Lib. II, Epist. II.*

**** Des fragments de cette nature avaient été recueillis par Dupré de Geneste. Ils étaient dans le style d'exagération ornementale contre lequel s'élève Paul-le-Silentiaire, en parlant du palais de Justinien. V. *ap. Ducange, Const. christ., lib. III, cap. XLV.*

***** A cette époque, la sculpture en bois prenait déjà faveur; témoin ce vers de Venance Fortunat: *Quos pictura solet ligna dedere jocos. Poem. lib. I, v. 12.*

argiles si fines et si légères viennent de la Grèce; ces coupes de jaspe ont été travaillées à Antioche; et ces admirables tapisseries, rare tissu de laine, de fil et de soie, où brillent parmi les portraits de la famille impériale, ceux des princes Austrasiens, sortent de la main des artistes grecs fixés sur les rives du Bosphore*.

Dans l'un des buffets les plus apparents du salon se trouvent réunis, en très-grand nombre, les faux bijoux à l'aide desquels la nation saxonne a surpris la bonne foi des Burgundes, ruiné tant de négociants estimables, trompé tant de seigneurs et de grandes dames qui les prenaient pour de l'or. Brunechild les montre, quand elle veut prouver qu'elle sait déjouer l'artifice et se moquer de la niaise crédulité de son oncle le bon roi Gontran**.

On vit ici comme à la cour de Byzance; le palais est véritablement une ville dans une autre ville, un château défensif, un monument de plaisirs et de sensualités; les bains et les repas, les exercices, les spectacles, les chants qui les suivent, ne semblent pas avoir dégénéré de leur splendeur romaine. Seulement, les mets sont plus copieux, pour répondre à

* Il existe quelques pièces de ce genre d'étoffe; entre autres un diptyque représentant Sextus Anicius. Il est gravé dans la collection de Gori, t. II, p. 238, § XVIII, tab. VII. Théodore a décrit les procédés qu'on employait, *De Provid. Orat.* IV, t. IV, p. 361.

** Grégoire de Tours a dit: « Les Saxons montraient des petits morceaux de cuivre gravés comme s'ils étaient d'or; et chacun, en les voyant, ne se doutait pas que ce ne fût de l'or reconnu bon par le titre et par le poids, tant ils étaient colorés habilement par je ne sais quel procédé. Il en résulta que plusieurs, trompés par cet artifice, donnant de l'or et recevant du cuivre, tombaient dans la pauvreté. » *Hist. des Franks*, liv. IV, chap. XLIII.

l'appétit barbare des officiers impériaux ou des étrangers reçus à la cour.

Devenu commensal du palais, à la condition de célébrer le trône et ses merveilles, Venance Fortunat, écrivain essentiellement gastronome, ayant un estomac d'une insatiable exigence, nous a laissé l'idée, malgré la réserve qu'impose la poésie, du mode d'existence habituel que menaient les parasites de la cour. Les mots *gula* et *venter* se représentent très-souvent dans ses vers et jusques dans ses œuvres théologiques : il semble affectionner les métaphores, les comparaisons empruntées à l'arsenal de la cuisine ; il dit à Gogon, qui l'avait sans doute admis quelquefois à sa table : « Tu es à la fois un Cicéron et un Apicius ; tu rassasies par des paroles en même temps que par des mets* » Ailleurs il regrette, avec amertume, les exigences d'un appétit trop vif qui ne lui a pas permis de flairer les plats, en sorte que son nez n'avait pas le temps de savourer l'odeur des fruits que sa bouche impatiente dévorait à belles dents**. Grand mangeur et grand buveur, dinant quelquefois seul devant une table à plusieurs services ; d'autres fois s'enivrant de vin fin avec les hauts officiers de la couronne, il paraît avoir

* *Tu refluus Cicero, tu noster Apicius extas ;
Hinc satias verbis, pascis et indè cibis.*

Poem. ; lib. VII, N.º 2.

** *Quod petit instigans avido gula nostra barathro
Excipiunt oculos aurea poma meos,*

.....

*Vix digitis tetigi, famæ hausî, dente rotavi,
Migravitque alio præda citata loco,
Nam sapor antè placet quam traxit naris odorem ;
Sic, vincente gulâ, naris honore caret.*

Ibid., lib. VI, N.º 9.

eu, comme ses nobles contemporains, des inclinations plus gloutones que friandes, à en juger d'après ce distique très-significatif : « Mon ventre a été enflé et tendu par plusieurs
« choses délicieuses : lait, œufs, beurre, légumes ; j'ai tout
« avalé*.

Peuple, gare ; fais place, range-toi sur deux haies ; voici la reine : et Brunecild qui vient de poser la première pierre d'un hospice élevé sous le patronage de Saint-Martin-aux-Vignes**, quitte son élégante basterne, pour faire largesse au peuple et monter les degrés du palais. Passant au vestiaire royal, elle y laisse robe, coiffure et chaussure de ville, et choisit, comme vêtement d'apparat, la grande stole traînante aux mille figures qu'elle a reçue de l'empereur Maurice. L'artiste y a représenté les bêtes de l'apocalypse, les mystérieuses histoires de la bible, et la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus, innovation qu'on ne s'était pas permise avant le concile d'Éphèse***. Chacun admira ce costume, et pour en distraire les convives, il ne fallut rien moins que l'annonce du festin.

Figurez-vous plusieurs tables très-basses, autour desquelles les invités, assis sur des coussins, coude appuyé carrément, tête inclinée, mangent et boivent tour-à-tour de la même

* *Deliciis variis tumido me ventre tetendi,
Omnia sumendo ; lac, olus, ova, butyr.
Poem., lib. II, N.º 23.*

** On croit que c'est l'hospice de Saint-Nicolas, consacré primitivement à Saint-Martin, comme la plupart des édifices religieux dûs à la reine d'Austrasie. C'était un *Xenodochium*, lieu de refuge pour les malades et les étrangers. L'hospice de Saint-Martin d'Autun a la même origine.

*** Voyez, à cet égard, l'excellente *Histoire de la peinture au moyen-âge*, par T. B. Eméric-David ; Paris, 1842.

main* : les mets sont rares mais énormes; on voit deux ou trois animaux qui pèsent cent livres, constituant seuls un service, à la suite duquel apparaissent les légumes arrosés de jus et de miel**. Au dessert, Brunechild propose des *rebus*, des jeux de mots qui divertissent beaucoup la société***.

Le repas finissait; les coupes d'hydromel circulaient entre les convives, quand on annonça l'arrivée de plusieurs envoyés du pape saint Grégoire, qui demandaient la faveur d'être introduits. « Qu'ils viennent, dit Brunechild; jamais, dans mes « plus importantes affaires, je n'ai refusé d'admettre les ser-
« viteurs de Dieu. » On vit s'avancer aussitôt une douzaine de moines, à la tête desquels un personnage alors célèbre par son talent de prédicateur, l'abbé Mélitus, que Grégoire envoyait dans la Grande-Bretagne pour convertir les Anglo-Saxons à la religion chrétienne. Tous s'inclinèrent avec respect, et Melitus prenant la parole, s'exprima de la manière suivante : « Grande reine, j'ai souvent entendu dire à notre
« maître, le saint évêque de Rome****, qu'autant un roi l'em-
« porte sur les autres hommes, autant votre royaume s'élève
« au-dessus des nations du monde. Comme un phare répand
« dans l'obscurité de la nuit son éclatante lumière, ainsi
« votre foi rayonne au milieu des nations plongées dans les

* J'ai vu des miniatures du VII.^e siècle faites à Metz, représentant cette attitude.

** *Hæc quoque prima fuit hodiernæ copia cænæ
Quòd mihi perfuso melle dedistis holus....*

Venant. Fortun., lib. XI, carm. 9.

*** Ces détails sont conformes à ceux donnés par Grégoire de Tours : il parle de divers festins dans son histoire des Franks.

**** On appelait ainsi le pape.

« ténèbres de l'erreur*. Vous maintenez les bonnes mœurs
« parmi le clergé; vous faites observer les règles canoniques;
« vous nous aidez à convertir les idolâtres, non seulement de
« vos états, mais ceux même qui demeurent au-delà des
« sources de l'Ister, et dans ces régions glacées où, sans votre
« puissant concours, personne n'oserait s'aventurer**. Nous
« venons donc vous saluer et vous apporter ce message.»
Brunechild répondit gracieusement aux envoyés, et remit
la lettre à un clerc qui en donna lecture. Elle était ainsi
conçue :

« Grégoire, évêque de Rome, à Brunechild, reine des
Franks. »

« Nous rendons grâce à Dieu tout puissant qui, entre
autres dons de sa bonté qu'il a départis à votre excellence,
vous a remplie tellement de l'amour de la religion chrétienne,
que vous ne cessez de faire, avec un cœur ardent et un zèle
pieux, tout ce que vous savez nécessaire au gain des âmes
et à la propagation de la foi. Les faveurs insignes, l'accueil
si distingué que vous avez fait à notre très-vénérable frère et
co-évêque Augustin, lorsqu'il partait pour le pays des Angles***,
nous ont été connus, d'abord par la voix de la renommée,
puis par le récit détaillé de quelques moines qu'Augustin a
renvoyés vers nous. Ils admireront ces fruits de votre piété,

* Ces pensées sont exprimées par le pape lui-même, *Greg. pap. epistol. vi.*

** Brunechild avait accueilli, d'une manière distinguée, les missionnaires
venus à la cour de Metz en 597. Non contente de les défrayer jusqu'au but
de leur destination, elle les avait fait accompagner de prêtres franks qui
pussent leur servir d'interprètes chez les Anglo-Saxons de la Grande-
Bretagne.

*** L'Angleterre.

ceux qui ne savent pas le nombre de vos bienfaits ; mais nous à qui l'expérience les a fait connaître , nous n'en sommes pas surpris ; nous nous en réjouissons , parce qu'en faisant le bien aux autres , vous vous sauvez vous-même. Votre Excellence sait déjà combien de merveilles le Rédempteur a fait éclater , dans la conversion dudit peuple des Angles. Vous devez en ressentir une grande joie ; car de toutes vos bonnes œuvres , nulle n'a un mérite aussi grand. C'est par vous , après Dieu , que la parole du Seigneur s'est fait entendre dans ces contrées. Celui qui aide au bien des autres , fait le sien ; mais , pour que les fruits de vos travaux soient de jour en jour plus abondants , nous vous prions de soutenir de votre protection bienveillante , de secourir en toutes choses , les moines porteurs des présentes lettres. Nous les envoyons avec nos très-chers fils Laurent prêtre , et Mélitus abbé , vers notre très-révérénd frère et co-évêque , qui nous a fait savoir que ses compagnons ne suffisent pas à l'ouvrage. Si les bons commencements de Votre Excellence sont suivis d'œuvres toujours meilleures ; si nos travaux ne rencontrent jamais en vous d'obstacles et de difficultés , la miséricorde de Dieu descendra d'autant plus grande sur vous et vos enfants , que dans de pareilles occasions et pour son amour , vous vous serez montrée vous-même miséricordieuse* . »

« Le ciel m'est à témoin , répondit Brunechild , que j'ai
« toujours fait ce qu'ordonnent notre sainte-mère l'église et la
« gloire de mon règne. J'ai tâché d'aider aux grands projets
« de votre pieux évêque , qui voudrait unir le monde entier
« par la même croyance , et jamais je ne lui refuserai secours

* Ce passage ayant été traduit avec bonheur par M. Huguenin jeune (ouvr. cité , p. 185—186) , nous n'avons pas cru devoir substituer notre version à la sienne.

« dès qu'il s'agira de prêcher la sainte Trinité, car moi aussi,
« avec mes évêques, je représente et je défends l'église d'oc-
« cident comme vous représentez et défendez l'église d'orient.
« Asseyez-vous, nobles clercs; portons une santé à celui qui
« vous envoie, et que son nom soit béni. » —

Quand les coupes ciselées se furent remplies et vidées plusieurs fois, Brunechild ordonna, selon son habitude, que les chantres, musiciens et poètes qui étaient à sa cour, vinssent signaler leur savoir-faire. Comme ils attendaient, dans la chambre voisine, les ordres de la reine, ils parurent aussitôt. Un mouvement d'attention profonde eut lieu, et le plus âgé des trois chanta, sur des notes très-basses, les paroles suivantes :

1.

La Limagne inondée par un nouveau déluge; la Loire, le Rhône et la Saône débordés d'une manière effrayante; les murailles de Lyon s'affaissant sous les ondes; celles de Bordeaux ébranlées par un tremblement de terre; les Pyrénées roulant sur les troupeaux assemblés dans les plaines; la ville d'Orléans embrasée sans qu'il en soit rien resté; une longue traînée lumineuse traversant le ciel de l'occident à l'orient; le son d'un arbre qui se brise et dont le retentissement a lieu dans un espace de 50 milles; une seconde floraison au milieu du mois d'octobre; une maladie d'entrailles qui envahit presque toutes les Gaules, tels sont les prodiges par lesquels le ciel manifestait sa colère.

2.

Alors un nuage sombre descend sur le palais de Chilperic et le roi tombe dangereusement malade : à peine va-t-il mieux, que ses deux enfants sortis des entrailles de Frédégonde, de

cette femme impudique et cruelle, sont frappés de la même affection. Elle reconnaît le doigt de Dieu : désespérée, elle s'écrie : « La miséricorde divine a long-temps supporté nos
« crimes; des fièvres et d'autres maux auraient dû nous
« servir d'avertissement salutaire; mais, aveugles que nous
« étions, rien n'arrêtait nos pas dans les voies de l'iniquité. »

3.

« Aujourd'hui, nous perdons nos fils; ils meurent sous
« le poids des larmes du pauvre, des lamentations de la
« veuve, des soupirs de l'orphelin que nous avons ruinés;
« ils meurent, et ces trésors empreints de malédictions ne
« profiteront à aucun des nôtres. Nos celliers regorgent de
« vins, nos greniers de froment, nos cassettes sont remplies
« d'argent, d'or et de pierres précieuses; une riche vaisselle,
« des armes éclatantes, des meubles somptueux décorent nos
« appartements royaux, et nous perdons, hélas, ces objets
« les plus chers à notre cœur !..... »

4.

« Brûlons ces registres iniques; ces rôles que Marc, con-
« trôleur trop servile, a dressés, et qui me semblent écrits avec
« les sueurs et le sang du peuple* ; » puis se tournant vers
Chilperic, « quoi, tu hésites; tu hésites et nos enfants se
« meurent : que cette action les sauve, ou nous épargne
« les peines éternelles.... ». Le roi, cédant au mouvement
de Frédegonde, non content de livrer les registres au feu,
envoie des messagers pour contremander la levée des deniers

* Cette histoire est presque textuellement la même dans Grég. de Tours, liv. V, chap. xxxiv, xxxv.

publics ; puis il se frappe la poitrine à coups de poing , comme témoignage de repentir, et la reine fait de même.

5.

Mais les décrets éternels étaient écrits : le plus jeune des enfants mourut ; l'ainé suivit bientôt le plus jeune , malgré un pèlerinage à la basilique de Saint-Médard de Soissons ; malgré l'influence qu'exerce ordinairement sur la santé le tombeau des saints ; malgré les hymnes des prêtres , les vœux et les largesses du souverain. L'inhumation fut touchante et magnifique ; des femmes revêtues de manteaux lugubres , ainsi qu'on le voit à la mort d'un époux , suivirent les restes des jeunes princes , et le roi fit aux pauvres , aux monastères , aux églises , des largesses trop tardives.

Ce morceau terminé , le second chantre psalmodia les paroles suivantes plutôt qu'il ne les chanta. C'était un véritable récitatif avec un dessus à plusieurs voix :

1.

Pendant les discordes des rois , les cieux continuaient de répandre mille maux sur la terre. La peste exerçait toujours ses ravages ; une fièvre ardente , une grande douleur aux reins , une pesanteur de tête accablante , une raideur au cou , des vomissements réitérés de matières jaunes et vertes , caractérisaient ce mal affreux qu'on attribuait à un poison secret , ou mieux encore à des pustules , à des boutons le long des boyaux.

2.

Austrechilde , femme du roi Contran , consumée par l'épidémie , allait exhiler son âme atroce : elle le sent ; elle veut

qu'on verse des larmes à son enterrement, et que sa mort ne soit point suivie de bénédictions générales. Priez le roi mon sire de venir séant, dit-elle à ses domestiques; que mes médecins le suivent, car je veux leur faire mes adieux et récompenser qui mérite. Bientôt ils entrent, et, d'une voix presque éteinte, Austrechilde s'écrie :

3.

« Gontran, j'aurais pu vivre encore, mais ces misérables
« médecins m'ont tué; ce sont leurs potions qui m'arrachent
« la vie. Ainsi, qu'on leur applique la question; j'entends
« qu'ils souffrent avec moi; et toi, jure qu'immédiatement
« après ma mort, tu les feras périr par le glaive. Au moins
« leurs amis pleureront sur ma tombe. » En achevant ces
mots, elle mourut.

4.

Sous la puissance d'un serment qu'il eût pu transgresser, comme l'ont dit plusieurs sages, Gontran fit un grand péché : il ordonna au bourreau de frapper les deux médecins; mais jamais leur sang n'a disparu de la pierre. Afin d'apaiser leurs mânes irritées, une chapelle fut élevée dans l'endroit de leur supplice. Chaque année, le roi y vient prier pour le repos d'Austrechilde et pour le sien*.

« Vous venez de bien dire, ajouta Brunechild; mais vous
« n'aurez pas mérité la récompense que je vous promets, avant
« d'avoir fait entendre le chant funèbre de ma pauvre sœur
« Galsuinthe. Je veux que les ambassadeurs de notre saint

* Cette chronique se trouve dans Grég. de Tours, liv. V, chap. xxxvi.

« évêque Grégoire connaissent les gestes de Frédegonde. »
Alors on entendit ce poème de Fortunat :

1.

Jamais, dans la vie, le pied ne se pose d'une manière durable ; la fortune tourne à travers les champs de l'incertitude. Toujours sa roue glissante s'égare en des routes tortueuses, et l'on fait des faux pas comme sur une glace fragile. Pas un être qui puisse compter sur un jour ; pas un auquel son heure dernière soit connue. Notre position à tous est moins solide que le verre.

2.

Gaule, la ville de Tolède t'a gratifiée de deux colonnes imposantes* ; la première brille au loin** ; la seconde gît brisée. Celle-ci, svelte et belle, frappée par les vents contraires, tomba du haut des colines qu'elle dominait. Elle avait laissé, dans sa patrie, les liens qui l'attachaient à la terre : or, pouvait-elle rester long-temps debout, du moment qu'elle n'était plus fixée sur sa base ?

3.

Arrachée du sol natal, elle meurt dans un sol nouveau, et repose exilée loin des lieux qu'elle aimait. Il faudrait être bien habile pour savoir ourdir la trame des nombreux présages qui ont annoncé ce grand deuil, et pour suivre le fil primordial d'un tissu de douleurs, depuis le jour où la princesse Galsuinthe fut invitée à monter dans une couche royale....

* Mot à mot : deux tours. Le texte porte : *Toletus, geminas misit tibi Gallia turres.*

** C'est de Brunechild qu'il s'agit.

4.

La vierge, effrayée de ce qu'on lui raconte des peuples qu'elle doit gouverner, court se précipiter dans les bras de la reine, épanchant sa douleur contre le sein maternel; elle presse Goïsinthe de ses mains, porte même sur elle l'empreinte de ses ongles pour n'en pas être séparée, l'embrasse étroitement, et de ses membres entrelacés forme une chaîne autour de son corps.

5.

Pauvre fille; tu tâches d'être retenue par ces entrailles qui ne t'ont mise au monde qu'avec regret; tu cherches à retrouver la sécurité où jadis ignorée tu vécus si tranquille, et, dans ton affliction profonde, tremblante, tu t'écries : « Ma mère, je vais en des lieux inconnus : qui verrai-je sur ma route ? quelles mœurs, quels châteaux, quelles villes, quelles forêts ? Pourrai-je, dis-moi, souffrir qu'une nourrice étrangère* vienne laver mon visage et parer ma tête ?.... »

6.

Ce n'est plus, dans le palais, que gémissement et tumulte; chacun pleure excité par les sanglots de la reine; le peuple verse des torrents de larmes, et l'on voit pleurer l'enfant lui-même qui ne sait ce que c'est que la tristesse. Les députés cependant parlent de regagner les régions de la Germanie**, à cause des lenteurs qu'entraîne un long voyage.

* Le mot nourrice doit être pris dans l'acception que nous avons donnée précédemment à *Nutritius*. C'était la gouvernante.

* L'expression *Germania* employée par le poète pour désigner le royaume d'Austrasie, est très-remarquable. Elle prouve que ce royaume était considéré comme allemand, et que Metz se trouvait, par conséquent, plutôt ville allemande que ville latine ou française.

7.

Les gémissements de cette mère éplorée leur donnent une émotion telle, que ceux qui pressent le départ n'osent insister ouvertement. Deux, trois, quatre jours s'écoulent pendant lesquels Goisuinthe ne cesse d'être tenue embrassée par sa fille. A la fin, les députés insistent pour que le départ ait lieu : alors, dans son désespoir, la reine leur parle avec amertume, puis elle ajoute :

8.

« O ma fille, je te le demande, à toi, par quelles mains
« tressée brillera donc cette chevelure que j'aime ? qui,
« sans moi, couvrira tes joues de baisers ; qui te réchauffera
« sur son sein ? qui te portera sur ses genoux ? qui t'en-
« tourera de ses bras ? Hélas, où tu vas tu n'auras point
« de mère !..... »

9.

Tous les retards possibles sont épuisés ; Athanagild interpose son autorité de père et de roi ; Galsuinthe, malgré les sanglots de la reine, est remise entre les mains de ceux chargés de la conduire à son futur époux, et l'on voit une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots traverser les rues de Tolède en se dirigeant vers la porte du nord.

10.

Le roi lui-même, à cheval, suit le cortège jusqu'au pont du Tage, à quelque distance de la ville ; mais la reine n'a pas la force de revenir si vite sur ses pas ; elle veut aller plus loin ; quittant son propre char, elle va s'asseoir près de Galsuinthe, et, d'étape en étape, de journée en journée, se laisse entraîner à cent milles de distance.

11.

Sa tendresse maternelle lui suggère des raisons pour franchir un espace qui s'allonge beaucoup, bien que le temps lui paraisse de plus en plus rapide; « C'est jusques là que je désire « aller » dit-elle, et, parvenue à ce terme, elle passe outre: cependant, à l'approche des montagnes, les chemins deviennent mauvais; elle ne s'en aperçoit pas et veut continuer.

12.

« Non, s'écrient les seigneurs Goths, non, vous ne franchirez « pas cette limite; les gens qui vous suivent, grossissent le « cortège, augmentent les embarras et les dangers du voyage: » il fallut donc se résigner à cette inévitable séparation. Dès lors, nouvelles scènes de tendresse entre la mère et la fille, mais plus calmes.

13.

Dans son élan d'amour maternel éploré, Goïsunthe disait: « O sois heureuse, je le demande au ciel.....; mais prends « garde, prends bien garde..... Adieu..... » Galsuinthe, à ces mots qui sont d'accord avec ses propres pressentiments, pleure et répond: « Dieu le veut; il faut se soumettre; » et la séparation s'effectue.

14.

Cavaliers et voitures suivent alors deux directions opposées, les uns continuent leur route au nord, les autres retournent vers Tolède. Avant de monter le char qui va la ramener en arrière, la reine des Goths s'arrête, immobile, au bord du chemin, et les yeux fixés sur les mules rapides qui emmènent sa fille, elle les suit dans l'éloignement, à travers les sinuosités de la route, jusqu'à ce qu'elle l'ait perdue de vue.

15.

Triste mais résignée, le regard fixe comme si la fatalité l'eût pétrifiée, Galsuinthe continue sa route. L'escorte qui l'accompagne est formée de seigneurs et de guerriers des deux nations, Goths et Franks; elle franchit les Pyrénées, arrive à Narbonne, à Carcassonne, remonte le Rhône, gagne les villes et les forteresses des Pictaves : on vient au-devant d'elle avec une pompe tout-à-fait royale.

16.

S'arrêtant aux portes des villes principales, le cortège y prenait ses dispositions pour une entrée solennelle; les cavaliers se débarrassaient de leur manteau, découvraient les harnais des chevaux, saisissaient leurs boucliers qui, pendant la route, demeuraient suspendus à l'arçon de la selle. L'auguste fiancée quittait son lourd chariot et montait une voiture élégante, en forme de tour, plaquée d'argent.

17.

Fidèle à ce qu'il avait juré, Chilperic avait répudié ses femmes, renvoyé ses maîtresses : Frédegonde elle-même, la plus belle entre toutes, Frédegonde, qu'on appelait la reine quoiqu'elle ne fût qu'une concubine, s'était retirée, la rage dans le cœur, mais avec une résignation apparente, demandant, pour unique faveur, de demeurer employée parmi les femmes du palais.

18.

Arrivée au point où la Seine poissonneuse court se précipiter au sein de l'Océan, Galsuinthe entre dans la couche

royale. Elle reçoit des honneurs extraordinaires, des souhaits empressés, et gagne bientôt l'amour du peuple, comblant les uns de présents, s'attachant les autres par le charme de ses paroles, se liant à l'armée par des serments réciproques, et conquérant l'éternité en se réconciliant avec le ciel*.

49.

Le lendemain, à son lever, la jeune reine accepte le cadeau du matin, en présence de témoins choisis : le roi prend dans sa main droite la main de sa nouvelle épouse ; tandis que de l'autre il jette sur elle un brin de paille, en prononçant, à haute voix, les noms des cinq villes qui forment sa dot**.

20.

Mais, ô douleur, combien, dans sa marche rapide, le temps soustrait de faits lugubres à la connaissance des humains !.... Triste destinée, qui renverse dans la tombe et dévore subitement des vertus si grandes !.... Quelques instants s'écoulent, et Galsuinthe, en perdant la vie, est enlevée au joug matrimonial***.

Les chants du barde avaient cessé et les convives écoutaient encore.

« Aurais-tu peur, esclave, lui crie Brunechild d'une voix
« ferme ; va, tu n'es point à la cour homicide de Frédegonde,
« ni dans les conseils peureux du roi des Burgundes ; reprends

* Galsuinthe, née Arienne, se fit chrétienne.

** Sa *Morganeghiba*.

*** Nous avons suivi, dans ce chant, les idées émises par Fortunatus dans son poème sur Galsuinthe. *De Gelesuintha*, lib. VI, n.º VII.

« ta lyre et dis-nous les vers qui terminent la pièce de Fortunat ;
« ceux qu'on chante à ma cour , et non pas ceux que lui im-
« posa le poignard de Frédegonde. »

Reine très-auguste et très-pieuse, puisque tu l'ordonnes ,
les voici :

21.

Galsuinthe , plus belle encore que d'habitude , plus tendre
et plus aimante , avait posé sur le front de son royal époux
le baiser du soir auquel Chilperic avait répondu par un baiser ;
elle se retire avec ses femmes , reçoit d'elles un breuvage
qui porte au sommeil , et s'endort tranquille comme aux jours
de l'enfance.

22.

Voici venir Frédegonde , avide de saisir sa victime : elle la
contemple d'un œil atroce ; fait signe à deux bourreaux qui
l'accompagnent de se précipiter sur elle et de l'étouffer : Gal-
suinthe veut pousser un cri ; des mains robustes l'en empêchent ;
elle meurt , et son dernier regard rencontre celui de Frédegonde.

Vengeance , vengeance , crient les convives en agitant leurs
glaives. « Oui , vengeance , car les cieux vous la demandent ,
« reprend Brunechild. Jurons de ne jamais accepter la paix
« que la Neustrie ne soit terrassée et vaincue. » « Nous le
« jurons par les saintes écritures , » répondent les leudes qui
s'étaient tous levés , et d'une main ils vidaient leur grande coupe ,
tandis qu'ils tenaient l'autre appuyée sur un livre d'évangiles
qu'un clerc avait apporté.

Il y avait quelque chose de bien imposant et de tragiquement solennel, dans cet élan d'électricité morale, sous les voûtes sombres et surbaissées d'une vaste salle qu'éclairait à peine la lueur mourante des flambeaux. Au centre, Brunchild, belle de cette beauté terrible qu'on n'envisage pas sans frémir; autour d'elle, en robe sénatoriale, couleur écarlate, Gondulf, maire du palais; Wintrion, duc de Champagne, proscrit par ses sujets révoltés; Pippin, riche seigneur Meusois, qui commençait la grande lignée à laquelle le trône dut plus tard son asservissement et sa gloire; vis-à-vis, en longue mante blanche et couverts d'une toque plate d'étoffe violette et noire, les députés grégoriens, parmi lesquels figuraient l'évêque de Metz et son jeune protégé Arnulph qui devait lui succéder un jour; aux deux extrémités de la salle, des groupes de leudes coiffés du *helm*, casque métallique à haut cimier; le corps serré dans la *brune*, cotte de maille d'un tissu fort épais, à manches et cuissards; chaussés du *been-berghe*, bottine haute revêtue de lamelles en fer; les épaules couvertes d'un manteau court, emborduré d'or et rayé. En se mettant à table, ils avaient quitté leur bouclier peint; leur lance, jéune rivale de la framée; mais ils conservaient la longue épée suspendue à un boudrier riche d'incrustations.

Théodebert, an 599 à 612.

La retraite de Brunechild, l'alliance des leudes d'Austrasie avec Faileuba, pour substituer l'administration francke à l'administration romaine, firent naître de graves événements. Brunechild eut bientôt acquis chez les Burgundes la haute influence que devait exercer son génie : et quand elle se crut assurée du succès, elle déclara la guerre aux hommes du nord qui l'avaient si honteusement expulsée. Les deux armées allaient en venir aux mains dans les plaines de Carraçiacum* : mais une conspiration des Francks de la Bourgogne contre les indigènes ou romains représentée par Prothudius, premier ministre qui paya de la tête son dévouement à Brunechild, fit ajourner la vengeance de la reine-mère. Chacun se retira sans combattre**. Les peuples, comme on voit, sous le patronage des leudes, savaient quelquefois séparer leur cause de la cause des princes, et l'église devenant puissante, intervenait à propos pour arrêter le sang prêt à couler. Cette mission qu'elle s'arrogeait irritait Brunechild, dont l'âme ardente et la fierté blessée ne souffraient aucun obstacle ; aussi devint-elle la persécutrice des prélats et des missionnaires qui n'entraient pas dans ses vues. Saint Colomban, cette haute et noble figure venue d'Irlande, pour

* Kiersy sur l'Oise.

** Ceci avait lieu en 606. *Fredég. schol. chronic.*, cap. xxvii.

organiser des phalanges agricoles dans les déserts de la Gaule, fut au nombre des adversaires que poursuivit Brunehild. Obligé de fuir la Bourgogne, il voyagea, parcourut la Neustrie et vint à Metz. « Le roi, en le voyant, le reçut avec beaucoup d'empressement : il lui assura qu'il trouverait dans ses états des lieux fort agréables et très-comodes pour des serviteurs de Dieu : que, dans le voisinage, il y avait des nations auxquelles il pourrait faire entendre la parole du seigneur. » Le roi lui permit de choisir, en Austrasie, l'endroit qui lui plairait le plus, à lui et à ses frères. Ils s'établirent donc dans un canton situé sur le Rhin, non loin de Mogontiacum (Mayence). De cette retraite, Colomban passa le fleuve et pénétra chez les populations Suèves de l'autre rive : il s'enfonçait intrépidement au milieu de ces hommes à l'aspect sauvage et aux moustaches rousses, renversant avec audace les grands verres de bière qu'ils offraient à Woden*, pour leur parler ensuite du Christ et de l'évangile. On s'entretint bientôt des prodiges que Dieu faisait par la bouche de son serviteur, et les merveilles exilées de Luxeuil réparurent sur les bords du Rhin. Ainsi Brunehild avait éloigné l'homme qui pouvait lui ôter sa puissance**. » C'est de la sorte qu'a du commencer cette lutte intéressante des éléments pacifiques et des éléments de désordre, de l'esprit d'union et de charité contre l'esprit d'isolement et de rapine; intéressant spectacle aux yeux du philosophe et devant lequel nos historiens ne se sont jamais suffisamment arrêtés. Nous y reviendrons plus tard : poursuivons, dans leur ordre naturel, les faits relatifs à la cour de Metz.

* Woden ou Odin chez les Franks et Othe chez les Saxons, se présente comme la première divinité de la mythologie germanique.

** M. Huguenin jeune; ouvr. cité, p. 199 à 201.

Une discussion touchant les limites territoriales des Austrasiens et des Burgundes, cause ordinaire des querelles entre les peuples, avait armé de nouveau, en 610, les sauvages enfants du nord contre les méridionaux de la Gaule. Théodebert envahit, à la manière des barbares*, l'Alsace, pays déjà fertile, couvert de forêts immenses où Childebert avait fait élever son fils Théodorik, et qu'en mourant il lui avait légué. « Cependant, observe mon judicieux compatriote M. Huguenin jeune, à qui je vais emprunter quelques pages, les deux frères parurent se rapprocher : ils convinrent entre eux de soumettre la querelle au jugement d'hommes choisis parmi les deux nations, et le rendez-vous désigné fut l'île de Saloissa au milieu du Rhin**.

« Théodorik avait accepté de bonne foi : « il vint avec dix mille compagnons seulement ; Théodebert arriva avec une grande armée, résolu de livrer un combat. Enveloppé de toute part, Théodorik fut effrayé ; par un pacte solennel, il céda à Théodebert le pays des Alesates (Alsace), le Suntgaw, le Thurgaw et la Champagne. Après cela, chacun retourna dans ses foyers. Vers le même temps, les Allemands se jetèrent en ennemis dans le canton d'Aventicum, au-delà du Jura, et pillèrent la contrée. Les comtes Abbelen et Herpin marchèrent contre eux avec les autres comtes de la province ; mais les Allemands défirent les Burgundes transjuranes ; ils en massacrèrent un grand nombre avec l'épée, et brûlèrent presque tout le pays d'Aventicum ; ensuite ils regagnèrent leur de-

* *Fredegar. schol. chronic., cap. xxxvi.*

** Aujourd'hui Seltz (Bas-Rhin) au confluent de la Seltzbach dans le Rhin.

meure (611), chargés de butin et emmenant avec eux une foule de captifs qui était immense*.

« Envahisseurs de l'Alsace, du Suntgaw, du Thurgaw et de la Champagne, les Austrasiens resserraient brutalement les Burgundes au nord et à l'occident : du côté de l'orient, ils lâchaient contre eux les tribus allemaniques du Rhin. Dès lors Théodoric ne songea plus qu'aux moyens de venger ces injures et de tuer Théodebert. La dix-septième année de son règne, il envoya un message à Chlothar pour lui faire savoir qu'il allait attaquer le chef des Austrasiens, attendu qu'il n'était pas son frère : si Chlothar voulait ne point donner de secours à l'ennemi de Théodorik, celui-ci rendrait au roi de Neustrie le duché de Deutelin que Théodebert lui avait enlevé**. La convention faite, le chef des Burgundes assembla son armée.

« Un choc violent n'était pas difficile à prévoir. Lorsque Théodorik fit porter le cri de guerre chez les Burgundes, et que les deux peuples préparèrent leurs forces avec orgueil, Colomban vint trouver Théodebert et lui conseilla de déposer sa confiance hautaine, de se faire prêtre, et de s'enfermer dans une église pour obéir aux lois de la sainte religion ; autrement il risquait la vie présente et la vie éternelle. La proposition fit rire le roi et tous ceux qui étaient avec lui ; ils répondirent que c'était chose inouïe qu'un roi, élevé sur le trône, fût devenu prêtre de son propre vouloir. Comme ils protestaient vivement, Colomban leur dit : « S'il ne reçoit point l'honneur « du sacerdoce par sa volonté, il l'aura dans peu, malgré

* *Fredeg. schol. chronic., cap. xxxvii.*

** *Ibid.*

« sa volonté. » Et quand l'homme de Dieu eut prononcé ces paroles, il retourna dans sa cellule*.

« Les leudes de Bourgogne ne s'étaient pas fait appeler deux fois. « Au mois de mai (612), dit Frédegair, les Franks Burgundes arrivent de toutes leurs provinces, et se réunissent dans le pays des Lingons (Langres); ils se dirigent vers Andelaum (Andelot), enlèvent le fort de Nazium et arrivent à Toul. Là ils rencontrent Théodebert à la tête des Austrasiens : les deux chefs se livrent bataille; mais Théodorik écrase l'armée de Théodebert, et un nombre excessif de guerriers braves tombent massacrés du côté des Austrasiens. Théodebert se sauve, traverse le territoire de Metz, franchit la chaîne des Vosges et parvient jusqu'à Cologne**. Ce fut un combat à mort : les Austrasiens s'étaient rangés autour de Théodebert, et on n'en connaissait point qui eussent voulu recevoir pour chef le roi des Burgundes : outre l'acharnement des deux peuples, les hommes de l'est frémissaient encore au nom de Brunechild qui allait revenir. Léonisius, évêque de Mayence, le fit comprendre à Théodorik au moyen d'un apologue. Il vint le trouver et s'exprima ainsi : « Continue ce que tu as commencé, « car ton bien exige que tu poursuives la cause du mal. Voici « une fable vulgaire : un loup étant monté sur la montagne, « comme déjà ses fils commençaient à chasser, il les appela « sur cette montagne et leur dit : aussi loin que vos yeux « peuvent voir de chaque côté, vous n'avez point d'amis, si « ce n'est quelques-uns de votre espèce. Achevez donc ce « que vous avez commencé. » Théodorik avec son armée

* *Ex vitâ sancti Colombani abbatis.*

** *Theudebertus terga vertens per territorium mettense veniens, transito Vosago, coloniam fugaciter pervenit. Fredeg. chron. cap. xxxviii.*

passa par la forêt des Ardennes et arriva à Tolbiac*. Théodebert avait des trésors dans Cologne : il appela de là les Saxons, les Thuringiens, tous les hommes d'outre-Rhin qu'il put réunir et fut à leur tête attaquer Théodorik sous les murs de Tolbiac. Les Burgundes combattirent avec une nouvelle fureur ; jamais, dit-on, les Franks, ni les peuples de l'antiquité n'engagèrent une aussi effroyable lutte : le carnage fut si grand dans les deux armées que les cadavres ne pouvaient tomber, car les morts retenus par les corps voisins, restaient debout comme les vivants. Mais le Seigneur marchait devant Théodorik ; aussi fut-il vainqueur : moissonnée par le glaive, l'armée de Théodorik couvrit, en beaucoup d'endroits, depuis Cologne jusqu'à Tolbiac, la surface de la terre**. Théodorik arriva le même jour à Cologne et s'empara des trésors de son frère ; il mit à sa poursuite le chambellan Berther qui l'atteignit au-delà du Rhin. Ramené dans Cologne, présenté au vainqueur, on lui ôta son habit royal ; son cheval avec ses riches harnais fut donné au chambellan, pour prix de la peine qu'il avait prise ; puis on garrotta le royal captif et on l'envoya à Châlons-sur-Saône. La chronique de Saint-Benigne ajoute que plus tard Brunechild le fit ordonner prêtre. Il avait un petit enfant nommé Merowig : par ordre de Théodorik, un homme le saisit par les pieds et lui brisa la tête contre la pierre. Ce récit semble le plus simple et le plus naturel. La fuite de Théodebert au-delà du Rhin est un fait très-probable ; les populations trans-rhénales étaient la ressource ordinaire des chefs de l'Austrasie. Dans l'auteur des Gestes des Franks copié par les grandes chroniques de Saint-Denis, l'événement a un autre tour et prend une teinte beaucoup plus

* Tolbiac ou Zulpich, non loin de Cologne, sur le Rhin.

** *Fredegar. schol. chronic.*, cap. xxxviii.

sombre. Selon lui, Théodebert, trahi, aurait été massacré dans la ville de Cologne, tandis que sa fille et ses deux fils ramenés à Metz, assassinés juridiquement, offrirent en spectacle leurs cadavres aux Austrasiens satisfaits*.

« Frédegair et ses successeurs sont trop mal informés pour nous instruire de ce que fit Brunechild pendant l'année où elle régna par la victoire sur les Burgundes et les Austrasiens. Nous savons seulement que quand elle eut fait couper la longue chevelure de Théodebert, Colomban quitta sa cellule des bords du Rhin : il laissait Brunechild triomphante et les peuples affligés de son départ**.

Ce récit de M. Huguenin jeune, auquel nous nous sommes permis de légères variantes avec la réserve qu'inspire un travail consciencieux, donne la plus juste idée possible de l'extrême agitation qui devait régner à Metz, centre du mouvement politique et militaire de la Gaule et de la Germanie. L'agitation dut s'accroître encore quand Théodorik, faisant marcher une armée contre Chlotaire, roi de Neustrie, et se préparant à la commander lui-même, mourut à Metz d'une dyssenterie (615)***. Les bandes austrasiennes revinrent aussitôt sur leurs pas, et Brunechild qui se trouvait dans nos murs avec les quatre fils de Théodorik, Sigebert, Childebert,

* *Indè enim cum multa spolia Theudericus rex reversus, cum filiâ Theudoberti regis fratris sui, vel duobus filiis ejus parvulis, reversus est ad urbem mettensem, ibique Brunhildis regina advenerat, adprehensosque pueros filios Theudoberti interfecit. Ges. reg. Fr., cap. xxxviii; ap. D. Bouq., t. II, p. 566.*

** Brunechild et les Austrasiens, p. 201 à 206.

*** *Ipso quoque anno (xviii TheudERICI) jam exercitus contra Clotharium adgrediebat, cum Theudericus Mettis profluvio ventris moritur. Fredeg. chr. c. xxxix.*

Corbe et Mérowée, tâcha d'assurer à l'aîné la succession paternelle^{*}; mais on en voulait à la reine-mère plus que jamais, et, pour renverser sa puissance, on ne trouva rien de mieux que d'invoquer l'appui de Chlotaire, fils de Frédegonde. Chlotaire avait hérité des sentiments haineux de son implacable mère : dès qu'il se vit appelé par une faction puissante conduite par Arnulf et Pippin, il marcha sur Andernach. Brunechild, de son côté, sentant bien qu'elle ne pouvait demeurer à Metz en sûreté, quitta cette ville pour se rapprocher du Rhin et appeler les populations germanes au secours du trône d'Austrasie. Essayant d'abord des négociations, elle envoya Chadoind et Erpon signifier à Chlotaire d'abandonner le royaume que Théodorik laissait à ses enfants. « Que les Franks nous jugent, répondit le roi de Neustrie, et tout ce que les Franks auront décidé avec le secours de Dieu, Chlotaire promet de l'exécuter. » Ces paroles ne laissaient à la reine-mère d'autre ressource qu'une nouvelle levée de boucliers. Warnaher, maire du palais de Bourgogne, Alboen et quelques autres furent chargés aussitôt par elle d'aller en Thuringe, avec son fils aîné, pour y soulever les populations; mais soit que Brunechild mal informée se fût aliéné Warnaher en voulant le faire assassiner, comme le raconte Frédégaire^{**}; soit qu'il eût été gagné d'avance au parti des Franks, il négligea l'appui des hordes trans-rhénanes, fit une armée presque entièrement composée d'Austrasiens, et ramena chez les Burgundes la reine et les jeunes princes, sans doute afin de mieux préparer la chute de ce colosse incommode.

^{*} *Sigibertum in regno patris instituere nititur. Fredeg. chron. cap. xxxix.*

^{**} *Fredeg. chr. cap. xl.*

Un mouvement inaccoutumé joint à cette vague inquiétude qui naît, on ne sait comment, dans l'esprit de chacun, et qui marque toujours le prélude des révolutions, préoccupait alors la capitale d'Austrasie. Le glaive s'était rougi du sang des rois; les peuples s'étaient heurtés avec fureur pour défendre leur nationalité compromise, et le ciel dont le courroux, après tant de forfaits, semblait légitime, avait envoyé, à travers le fléau de la guerre, un fléau plus terrible, l'épidémie par laquelle Théodorik fut emporté. La parole de l'église ne devait point rester muette dans ce conflit d'événements inattendus : elle y puisait le texte de hautes leçons, et comme Brunechild ne lui plaisait pas, sans doute qu'elle ébranlait sourdement sa domination en blâmant sa conduite.

« Or les grands de Bourgogne, évêques et leudes, tinrent conseil avec Warnaher et résolurent de ne pas laisser vivre même un seul des enfants de Théodorik; de les anéantir jusqu'au dernier, de détruire Brunechild et de reconnaître la domination de Chlotaire. Contre l'habitude des barbares, le secret fut gardé. A l'ordre de Sigebert et de Brunechild, l'armée de Bourgogne et d'Austrasie marcha contre Chlotaire: Sigebert s'avança jusqu'à la rivière de l'Aisne dans le territoire de Châlons-sur-Marne, et il y trouva Chlotaire avec les siens. Avant le combat, on reconnut beaucoup d'Austrasiens dans les rangs de l'armée neustrienne; malgré ce triste présage, on ordonna l'attaque; mais au même instant, un autre signal partit, et les hommes de Sigebert tournèrent le dos. Chlotaire, suivant une convention secrète, les poursuivit lentement jusqu'à la Saône; là, on lui livra Sigebert, avec ses deux frères Corbe et Mérowée: les deux premiers furent mis à mort, et il ne fit grâce à Mérowée que parce qu'il l'avait tenu sur les fonts sacrés. Alors les Austrasiens

reprirent le chemin de leurs demeures ; le comte de l'étable, Erpon, alla saisir Brunecild à Orba, dans la province transjurane*, et l'amena en présence de Chlotaire à Ryonne sur la Vigenne**. Comme Chlotaire portait une grande haine à Brunecild, lorsqu'elle fut devant lui, il l'accusa d'avoir causé la mort de dix rois : c'étaient Sigebert I.^{er} ; Mérowée, fils de Chilperik ; Chilperik, père de Mérowée ; Théodebert et son fils Chlotaire ; Mérowée, fils de Chlotaire II ; Théodorik et ses trois enfants. Condamnée, sans autre forme de procès, à trois jours de supplice, elle fut d'abord promenée sur un chameau autour de l'armée ; ensuite on la lia par les cheveux, par un pied et une main à la queue d'un cheval indompté : tous ses membres furent ainsi déchirés sous les pieds de l'animal qui l'entraîna dans une course rapide***. Un chroniqueur ajoute qu'après l'écartellement, le corps fut placé sur un monceau de bois auquel on mit le feu ; qu'ensuite on leva une dalle sous le grand autel du monastère d'Autun ; qu'on descendit dans une fosse les cendres et les os calcinés, et que l'autel couvrit le tout, en reprenant sa première place****.

Cette sanglante tragédie se passait en l'année 613, sans

* Orba, aujourd'hui Sion (Suisse). « Je croirais volontiers qu'elle avait gagné le canton Trans-jurane, pour réunir en cas de défaite ou de trahison, les populations barbares que Grégoire nous montre répandues au-delà du Rhône et de la Saône, et qui s'associaient aux Burgundes dans les expéditions guerrières. On se rappelle qu'à la première invasion de Chlothar en Austrasie, Brunecild avait fait venir les bandes saxonnes et thuringiennes d'outre-Rhin. » Note de M. Huguenin jeune.

** Petite rivière qui se jette dans la Saône.

*** Brunecild et les Austrasiens. Ouvr. cité, p. 209, 210.

**** Appendice à la chronique de Marius de Lausanne. *Apud Duchesne*, p. 217.

que personne, sans doute, eût osé ouvrir la bouche pour sauver celle qui avait rendu l'Austrasie forte et grande, Metz riche, le trône respectable, et préparé l'action des éléments chrétiens qui allaient, dans les siècles suivants, adoucir la rudesse de la société barbare. Flétrie par la haine que lui portaient les nobles, la mémoire de Brunechild arriva jusqu'à nous entachée de crimes et de souillures, de calomnies absurdes qu'un examen attentif eut fait rejeter parmi les fables. Le peuple seul, le peuple conservant la mémoire des bienfaits, attachant des souvenirs aux monuments, aux institutions pacifiques de Brunechild, s'est toujours rappelé *la Reine*. Son effigie idéale, œuvre du ^{xvi}.^e siècle, surmonte même encore la pile d'un ancien pont de notre ville*, comme si la renaissance eut voulu, tout en dominant le moyen-âge, consacrer l'une des principales figures qu'il a léguées à l'admiration du monde ainsi qu'aux incertitudes de l'histoire.

Malgré le caractère de despotisme dont l'administration de Brunechild fut accusée, surtout relativement aux affaires spirituelles, l'église messine offre tous les indices de prospérité, même depuis sa retraite en Bourgogne et durant sa courte réapparition parmi nous. Arnoald, que Paul Diacre désigne comme le neveu d'Aigulphe, lui avait succédé**. Pendant les huit ou dix années qu'on assigne à son administration épiscopale, il s'était vu en position de favoriser divers établissements religieux, tels que Saint-Arnoald sur la Sarre***, et, dans nos murs, la communauté de Sainte-

* Pile du pont qui forme l'écluse du moulin d'écorces, parallèlement au pont Moreau. L'encadrement de la statue porte le millésime 1516.

** *Gest. episc. Met.*; hist. bénédictine de Metz, I, 330 et suiv.

*** Près de la ville de Sarrebrück. C'est le Saint-Denis des comtes de Nassau-Sarrebrück.

Glossinde, dont nous parlerons plus loin. Pappole*, successeur d'Arnoald, a laissé, comme ce dernier, le souvenir d'éclatantes vertus et de grandes fondations monastiques**. On lui attribue Saint-Symphorien, Saint-Clément et d'autres édifices encore qui devenaient l'expression matérielle d'un nouvel ordre de choses, d'une civilisation cléricale qui prenait sa puissance dans le sentiment de lassitude et de dégoût qu'inspiraient aux âmes pieuses les crimes et les ravages des règnes précédents.

* Son nom s'écrit indifféremment, dans les vieux manuscrits, *Pappolus*, *Papolus*, *Popolus*, *Papulus*.

** *Metis. Sancti Pappoli episcopi et confessoris. Is Arnoaldum in ordine sequens meritis sic æquavit, ut pari splendore, pari vigilantia, nec minori sapientia populo suo prælucentem sedem hanc collustravit; honoris autem cælitum augendi, et sanctæ religionis provehendæ studiosus, ad urbis suæ mœnia monasterium asceterium ordinis sancti Benedicti sub patrocinio beati Symphoriani martyris, cui speciali devotione affectus erat, fundavit. Martyrol. gal. ad 21 nov.*



Chlotaire et Dagobert, an 613 à 628.

Monté sur un bouclier, porté triomphalement autour des trois armées dont les soldats applaudissaient, par un cliquetis d'armes, au choix de la noblesse et du clergé, Chlotaire se vit seul à la tête des vastes états que Clovis avait conquis. C'était un *roi moult gracieux et bien morigené, homme de grant patience, large aumosnier, débonnaire et piteux à toutes gens, introduit en lettres, noble combatteur et hardi en armes*^{*}, mais léger, distrait, aimant la chasse, la représentation, les plaisirs, et conservant, malgré l'éducation pieuse qu'il reçut à la cour Neustrienne, ce vieux levain de barbarie qu'on remarque chez les plus grands personnages de l'époque. Il avait pour épouse Berthetrude, femme douce et timide, d'une bonté naïve et dont le caractère conforme à celui des saintes recluses, devait mitiger puissamment les penchants grossiers du roi. Metz les posséda fort peu l'un et l'autre dans ses murailles. Chlotaire redoutait sans doute une cité où le souvenir de Brunechild ne pouvait s'éteindre facilement : sa passion immodérée pour la chasse l'entraînant au sein des forêts, il habitait de préférence les maisons royales de la Bourgogne et de la Neustrie^{**}, et jamais il ne venait

^{*} *Iste Chlotarius patientiæ deditus, litteris eruditus, timens Deum.... Fredeg. chr. cap. XLIII. Les grandes chron. de Saint-Denis. 1, 314.*

^{**} Telles nous citerons *Massolacum*, Maslay sur la Vane, près de Sens; *Bonogellum*, Bonneuil.

dans une grande ville qu'autant que sa présence y était indispensable pour régler les affaires nationales. Cette tendance à l'isolement administratif qui convenait parfaitement aux leudes ainsi qu'aux prélats, eût fait crier les peuples, surtout à Paris, à Soissons, à Metz, villes habituées au mouvement d'une cour et jalouses de leur ancienne prépondérance. Chlothaïre le sentit, et trois grandes mairies héréditaires ou vice-royautés furent fondées (113). Rado à qui succéda peu après Hune (617) fut pourvu de la mairie d'Austrasie possédée précédemment par Gondulf, à titre de bénéfice temporaire, et bientôt l'éclat d'une cour somptueuse entourait ce grand officier dont les successeurs devaient plus tard fouler aux pieds la royauté*. Au lieu de décider les choses par soi-même comme l'avait fait Brunechild, le nouveau monarque s'entourait des hommes auxquels il devait sa puissance, et cédait volontiers aux inclinations pacifiques de l'église, conformes d'ailleurs au vœu général des propriétaires qu'avaient presque ruinés les guerres précédentes. Donc une réaction sensible se manifestait dans le sens religieux, aristocratique et pacifique. Il importait de bien établir ce fait, parce que l'intelligence des événements futurs en dépendra.

Soixante-dix-neuf évêques et beaucoup de leudes éminents, appelés de tous les points des trois royaumes, s'étaient rassemblés à Paris, le quinzième jour des calendes de novembre 615, sous la présidence du roi, pour établir une réforme jugée nécessaire et fixer les bases générales de la législation. Vrai pacte d'alliance entre la monarchie, la noblesse et l'église,

* Les deux autres maires nommés par Chlothaïre furent Gondeland pour la Neustrie et Varnaher pour la Bourgogne, choix significatifs puisque ce dernier avait indignement trahi Brunechild.

le concile eut cela de remarquable qu'il garantit également les intérêts populaires menacés si souvent par l'aveugle despotisme, et qu'il substitua des formes libérales aux formes si tranchantes du code que suivait Brunecild **.

** Voici un extrait de l'édit royal, trop curieux pour ne point trouver place dans cet ouvrage :

« La prospérité de notre règne, n'en doutons pas, croîtra de jour en jour avec le secours d'en haut, si nous nous efforçons, Dieu aidant, de garder inviolablement les choses qui ont été sagement faites, résolues et décrétées dans notre royaume; et si, avec la volonté du Christ, nous essayons, par la teneur de cet édit, de corriger en général les choses qui ont été faites et réglées contre la loi de la raison, afin que désormais elles n'arrivent plus, ce dont Dieu veuille bien nous garder. C'est pourquoi il est de notre intention que les décrets des canons de l'église soient maintenus en toutes choses, et que ce qui a pu être négligé dans les temps passés, soit dès ce moment observé pour toujours.

« Ainsi, lorsqu'un évêque mourra, que celui qui doit être ordonné à sa place par le métropolitain et par ses co-évêques, soit élu par le clergé et par tout le peuple; et si le personnage est reconnu digne de cette charge, qu'il soit ordonné par l'ordre du roi; et si le choix tombe sur un homme du palais, qu'il soit ordonné seulement pour sa science et son mérite.

« Qu'aucun juge, de quelque ordre qu'il soit, ne se permette de juger et de condamner lui-même les clercs dans les causes civiles..... Quant à ceux qui seront accusés d'un crime capital, que leur cause soit jugée suivant les canons, et examinée avec le concours des autres évêques.

« Lorsqu'un homme quelconque mourra sans testament, ses parents, conformément à la loi, hériteront de ses biens, sans que les juges s'y opposent.

« Dans tous les lieux où le peuple réclamera contre quelque nouveau tribut imposé par une injustice criminelle, on examinera la chose avec justice et on la corrigera.

« Qu'un juge ne soit point nommé pour un canton ou un pays différent de son propre pays ou de son canton, afin que s'il fait quelque chose de mal, d'une manière ou de l'autre, il puisse, suivant l'ordre de la loi, restituer de ses propres biens ce qu'il aura injustement ravi.

« L'homme libre ou l'esclave qui n'est pas surpris le vol en main, ne doit pas être mis à mort par les juges, ou par tout autre, sans avoir été entendu.

« Pour que l'ordre et la paix subsistent toujours dans notre royaume, le Christ nous étant favorable, que les révoltes et l'insolence des hommes mauvais soient réprimées très-sévèrement. »

Jusqu'en l'année 619, année de deuil pour Chlotaire puisque la mort lui ravit Berthetrude, *son amour unique*^{*}, les choses furent paisibles dans la capitale d'Austrasie; mais bientôt il épousa Sighild, Neustrienne intrigante, adroite, qui prit un grand ascendant sur son esprit: il céda même aux conseils de femmes et de jeunes filles, dit Frédegair, et les leudes, principalement ceux d'Austrasie, craignant le retour d'une seconde Brunechild, commencèrent à murmurer. Ce fut avec l'intention de les apaiser, et peut-être plus encore afin d'éloigner un fils dont Sighild ne voyait pas sans dépit grandir l'influence^{**}, que Chlotaire cédant aux vœux des populations germaniques, installa dans Metz Dagobert à qui il abandonna l'Austrasie, se réservant cette portion de l'Ardenne et de la Vosge qui avoisinaient la Neustrie et la Bourgogne^{***}.

Dagobert estoit beau jovenceau, noble, preu et corageux en toutes forces et en toutes légieretés de corps^{****}. Sa haute stature, la vigueur de ses muscles, son adresse à lancer le

* *Quam unico amore Chlotarius dilexerat, et omnes duces bonitatem ejus probantes vehementer amaverunt.*

Gesta Dagoberti regis Francorum, cap. v.

** Sighild avait eu, avant son mariage, un fils nommé Haribert, dont l'éducation soignée rappelait les formes élégantes, les manières polies des romains. Il aspirait à la succession de Chlotaire pour la Bourgogne et la Neustrie; mais Dagobert, fils de Chlotaire et de Berthetrude, plaisait aux Franks par des qualités martiales opposées à celles d'Haribert.

*** *Anno vero xxxix, regni sui Chlotarius Dagobertum filium suum consortem regni facit, eumque super Austrasios regem statuit, retinens sibi quod Ardenna et Vosagus versùs Neustriam et Burgundiam excludabant.*

Gest. Dag. Reg. Franc. cap. xii. Vide etiam

Fredeg. chron. C. XLVII, ad ann. 622.

**** Grande chron. de Saint-Denis. I, 383; *Pulcherrimus juvenis, efficax atque strenuus, in omnibus sollerter ingeniis probatissimus*, dit l'auteur anonyme des *Gesta Dagoberti*.

trait, à monter à cheval, qualités physiques qu'on estimait alors infiniment, lui eussent procuré d'incontestables avantages personnels, quant encore la splendeur royale ne serait point venue leur donner un lustre. Pieux, mais emporté, aimant le faste, la représentation, le luxe, il possédait beaucoup des qualités et des défauts de son père. Aucune ville mieux que Metz ne semblait devoir convenir au jeune monarque. Il y avait passé son enfance, il y retrouvait Arnulph*, Romaric**, anciens maîtres qui le chérissaient comme un fils; il connaissait l'esprit de la population et venait volontiers s'asseoir au milieu d'elle.

Ce n'est certes pas un spectacle sans intérêt que cette grande cité messine dominée, du haut de ses parapets et de ses tourelles, par une puissance qui a mitigé celle du glaive; puissance morale qu'exercent des hommes, prêtres et guerriers à la fois, qui, cédant aux inspirations de leur conscience qu'ils écoutent comme une voix divine, brisent les liens de la famille, repoussent les séductions du monde et viennent catéchiser avec le double entraînement de la parole et de l'exemple. Tel fut Arnulph, le successeur de Pappolus à l'évêché de Metz. Sa vie, narrée par M. Huguenin jeune, donne une juste idée de ce qu'étaient l'éducation, l'instruction, l'existence des leudes d'Austrasie dans un siècle où le service du ciel absorbait les autres services, où l'amour de Dieu impo-

* « Tandis qu'il estoit encore en enfance et en discipline, le bailla, le roy Clotaire à Saint-Ernoul (Arnulph, ou Arnuf, ou Arnould, ou Arnold, ou Arnoud), qui en ce tems estoit évesque de Metz, pour le garder et norrir et enseigner, et introduire en bonnes meurs et en la doctrine de la foi de sainte églyse. » *Grandes chron. de Saint-Denis*, 1, 316.

** Fils de l'Austrasien Romulph, qui était mort en combattant pour Théodebert.

sait silence aux amours de la terre. Nous emprunterons, pour le récit qui va suivre, quelques traits au savant annaliste de la Moselle*.

L'an 582, sur le penchant de l'une *des montagnes nues*** qui bordent les rives de la Meurthe poissonneuse***, dans la *villa* de Lay****, Oda, femme du duc Arnoald, mit au monde un fils auquel on donna le nom d'Arnulph. Un pieux solitaire veilla sur son berceau, et quand il devint grand, on lui fit suivre l'école épiscopale de Metz, où bientôt il se fit remarquer par une grande sagacité, une mémoire prodigieuse, une humilité, une foi, une charité peu communes. Adolescent, il quitta cette école, et Gondulph, maire du palais, fut chargé de l'exercer *aux bonnes choses*, c'est-à-dire, de lui enseigner la manière de répondre convenablement à ceux qui venaient pour affaires au palais d'Austrasie, d'exécuter avec intelligence les commissions que pouvait lui donner le souverain; d'é-

* *Chloter II et Dagobert*. Mem. de l'Acad. royale de Metz, 1855-1856, p. 275 à 386. Ce morceau, reproduit avec additions et corrections, dans la revue de Lorraine, tome 1.^{er}, 1835, est bien supérieur à l'essai du même écrivain sur Brunehild. C'est assurément un des meilleurs travaux que nous connaissions relatifs aux légendes Austrasiennes. Nous ne pouvons trop engager notre estimable compatriote à continuer une œuvre si bien commencée.

** Un écrivain de l'époque appelle ainsi les collines riveraines de la Meurthe et de la Haute-Moselle.

*** *Murtha piscosa*. Chron. du temps.

**** *Laium*, Lay-saint-Christophe, à trois lieues de Nancy. *Castrum de Layo... in quo pretiosissimus confessor et apostolicus præsul Arnulphus, præsentis vitæ nativitatæ sumpsit exordium. Diplom. fundat. monast. Layens. an. 950*. On lit dans la vie de saint Arnulph, écrite ou seulement interpolée par Umnon : *Natus est autem B. Arnulphus Aquitanico patre, Sueviâ matre, in castro Layensi, in comitatu Calvimontensi. (Vit. sancti Arnulph. ap. Mabill. Act. SS. ord. sancti Benedict. Sæc. II, p. 140.)*

crire les actes d'une manière lisible, de percer adroitement les bêtes à la chasse, et de manier avec adresse un cheval, une lance, une épée. Aussitôt cette éducation achevée, Arnulph devint *Herzog*, officier : il se signala contre les peuplades trans-rhénanes ; mais les hommes à profonde intelligence étaient trop rares pour qu'on fit d'Arnulph un simple guerrier. Gondulf le créa donc domestique (administrateur) du palais et de six provinces différentes*, et lui donna sur les serfs un pouvoir illimité. Les sentiments pieux, l'esprit de modération et de justice du jeune leude éclatèrent dans ces fonctions difficiles. Il se fit des amis où tant d'autres avant lui n'avaient excité que haine et mépris. Telle était sa réputation, qu'au décès de Pappolus, évêque de Metz, on voulut qu'il fût son successeur.

Dans la société d'alors, dit M. Huguenin**, un évêque était le représentant de la nation vaincue et de tout le petit peuple qui n'entrait pour rien dans l'exercice de la puissance politique. Les évêques pouvaient tout auprès du roi et dans les conseils des chefs qui occupaient la Gaule. On trouvait généralement en eux des hommes d'un cœur tendre, d'une bonté enfantine, et en même temps d'un caractère ferme et intrépide. Les villes attachaient plus d'importance à l'élection de leur évêque qu'à celle du comte ; car autour de l'évêque se ralliaient, se resserraient les populations souvent froissées par les conflits des rois, ou par les violences de maîtres encore grossiers. Aussi les habitants des villes, prêtres et laïcs, choisissaient toujours

* *Ità ut sex provinciæ quas et tunc et nunc totidem agunt domestici, sub illius administratione solius regerentur. (Ex vitâ Sancti Arnulphi, episc. Met.)*

** Ouvrage cité, p. 308.

quelque personnage connu par sa grande piété et son courage. Le peuple de Metz supplia donc tout d'une voix qu'on lui donnât Arnulph pour pontife, parce qu'il était très-agréable au roi, et que chacun savait combien il était grand dans le service de Dieu*.

Arnulph était à peine âgé de trente ans, et jamais il n'avait eu la pensée d'entrer dans les ordres sacrés. Marié à Doda, fille de quelque chef puissant de la nation germanique, il avait déjà deux fils, Chlodulph et Ansegise. Mais l'homme que demandait le peuple pour évêque ne devait jamais refuser, parce que les yeux du peuple étaient l'expression de la volonté divine. Arnulph prit donc, en pleurant, le gouvernement spirituel de la cité de Metz: il le prit parce que Dieu le voulait ainsi. Doda, de son côté, accepta volontiers ce sacrifice quelque grand qu'il fût, et demanda le voile dans la ville de Trèves. Mais Théodebert ne voulut pas perdre son ministre, en donnant un évêque aux Messins: il ordonna qu'Arnulph porterait les décorations épiscopales, sans abandonner les affaires, et le pontife réunit, contre sa volonté, aux fonctions de l'apostolat, l'intendance suprême du palais.

Lorsque Chlotaire II devint roi d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne, sa pieuse munificence rejaillit sur Arnulph. « Il tirait de ses coffres des sous d'or, des objets d'un grand prix, quantité de richesses pour rémunérer l'évêque; l'évêque à son tour donnait tout aux pauvres; ses aumônes étaient si multipliées qu'une foule innombrable de malheureux accouraient des contrées et des villes les plus lointaines, pour être

* *Quia et principi acceptissimus haberetur et sacricolis actibus pollere nosceretur. (Ex vitâ Sancti Arnulphi.*

soulagés de leur misère. La plupart des étrangers qui traversaient Metz se rendaient chez Arnulph : il leur lavait les pieds, les couvrait d'habits neufs, les faisait manger. Quant à lui, après des jeûnes de trois jours et même plus prolongés, il prenait un peu de pain d'orge et buvait de l'eau. Ayant un jour distribué tous ses trésors aux pauvres, le saint évêque ne pouvait plus disposer que d'un surtout d'argent du poids de soixante et douze livres, qu'il avait consacré au patron de la ville de Metz, comme une offrande digne de saint Etienne. Long-temps il hésita entre la crainte d'offenser le diacre martyr et le désir de soulager l'humanité. A la fin néanmoins la charité l'emporta ; un seigneur Austrasien du nom de Huguès acheta cette pièce d'orfèvrerie, mais étant mort subitement peu de temps après, le surtout devint la propriété du roi Chlotaire, qui, n'ignorant pas l'emploi qu'Arnulph avait fait du prix de sa vente, ordonna qu'on le lui reportât sur-le-champ couvert de cent pièces d'or. »

Arnulph, comme la plupart des évêques de l'époque, exerçait aussi la médecine, et savait associer, avec une parfaite intelligence, les moyens tirés de l'observation à ceux que suggère la doctrine d'Hippocrate. Un lépreux qu'il baptisa, soigna, guérit, semble avoir fondé sa réputation médicale qui grandit par la suite.

Le bruit des merveilles et des largesses de notre saint prélat prit une telle extension que ne pouvant suffire à l'œuvre, il quittait souvent Metz pour trouver le calme et le repos. « Tantôt, dit un légendaire, il venait sur la terre de Dodi-niacum*, au pied des Vosges ; tantôt il allait à Calciacum**,

* Quelques antiquaires pensent que c'est Saint-Dié.

** Courcelles-Chaussy, selon toute apparence.

non loin de Metz; il s'y enfermait dans une petite cellule, et par ses prières, frappait jour et nuit à la porte du ciel. »

C'était ainsi qu'au milieu d'une population bien barbare encore, notre saint prélat posait pour l'édification du monde, quand Dagobert vint prendre les rênes du gouvernement Austrasien. Le jeune monarque s'empressa de réclamer les conseils d'Arnulph. Rien ne se fit sans qu'il y participât, et Pippin de Landen* qui avait succédé à Rado, dans les fonctions de maire du palais, Pippin, consciencieux et juste, mais homme d'action plutôt qu'homme de science, n'hésita jamais de consulter l'évêque.

Demeuré seul dans le palais d'Austrasie, Pippin se hâta d'appeler à son aide Chunibert, évêque de Cologne, dont les historiens vantent beaucoup la sagesse et l'habileté**. Chacun espérait des années de paix et de bonheur, lorsque les Saxons, avec cette bravade audacieuse qu'on rencontre chez les peuples primitifs du nord, franchirent le Wésér et vinrent se ruer sur un peuple trois fois plus fort, pour s'affranchir du tribut annuel de 500 vaches que leur avait imposé Chlotaire I.^{er}. L'Austrasie tout entière en fut ébranlée. Dagobert, convoqua dans Metz un ban général des leudes Gallo-romains, Franks et Allemands; puis il partit à la tête des colonnes réunies, traversa le Rhin et courut porter le ravage sur la terre ennemie : il s'agissait de relever le gant jeté avec insolence par le roi Berthoald qui avait fait dire à Chlotaire : « Tu es bien loin de réunir tes « forces pour combattre bravement contre ma puissance ; je

* Landen, ville du Brabant.

** Vie de Pippin de Landen, dit le vieux, insérée dans le t. II, des *mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiés par M. Guizot. V. p. 578. L'auteur anonyme de cette vie existait entre le IX.^e et le X.^e siècle.

« t'ordonne de venir vers moi pour me servir de guide à
 « travers ces plaines que je ne connais point encore; nous
 « verrons alors contre qui devront se tourner nos armes, car
 « ce n'est ni sur toi ni sur les lâches qui t'environnent que
 « nous voulons en faire la première épreuve* . »

Le choc fut terrible : Austrasiens et Messins tombèrent par monceaux autour de Dagobert qui, s'engageant avec la fougue du jeune âge au milieu des ennemis, reçut un coup de *sachs*** si violent, que son casque en fut rompu, le crâne blessé, et qu'on vit tomber à terre une mèche des longs et beaux cheveux blonds du roi avec la peau qui les tenait attachés. Un austrasien, nommé Adtira, qui se tenait derrière lui pour porter ses armes, la ramassa aussitôt. Dagobert s'en servit comme témoignage significatif, pour demander du secours à son père : « Cours vite, dit-il, compagnon; porte à mon
 « père ces cheveux de ma tête; dis-lui qu'il vienne à notre
 « secours, avant que tous les hommes de notre armée ne soient
 « tombés sur le champ de bataille. » L'envoyé se mit à courir, la mèche de cheveux en main : il repassa le Rhin et s'enfonça dans la forêt des Ardennes jusqu'à ce qu'il eût trouvé Chlotaire. Le roi était dans sa maison de *Longolarium*, faisant une de ces chasses qui duraient plusieurs jours, et pour lesquelles on dressait des tentes comme à la guerre. Arrivé au milieu de la nuit, Adtira réveilla Chlotaire, lui montra les cheveux de son fils, et peignit le danger que courait l'armée austrasienne. Chlotaire se lève aussitôt, fait sonner le cor, assemble les Franks qui sont autour de lui, et se porte en toute hâte au-delà du Rhin.

* Vie de Saint-Faro, évêque de Meaux. Cette ville est appelée par le chroniqueur cité des *Meldes*.

** Epée courte dans le genre des sabres actuels de l'artillerie française.

Après le premier combat, les Saxons avaient repassé le Wèser qui était leur limite du côté des Franks. Quand les Austrasiens virent arriver Chlotaire avec ses compagnons, ils battirent des mains en poussant des cris de joie, et les deux troupes réunies vinrent placer leurs tentes sur les bords du fleuve. Le chef des Saxons était de l'autre côté, disposé à un nouveau combat; il demanda ce que signifiait tout ce bruit. On lui répondit du bord opposé : « Le seigneur « roi Chlotaire est arrivé; et c'est pour cela que les Franks se « réjouissent. » Mais il poussa des éclats de rire très-bruyants, ajoutant : « Vous avez peur, et vous êtes assez fous de « vouloir me persuader ce mensonge ! Ce Chlotaire que vous « prétendez avoir avec vous, nous le savons mort. » — Chlotaire, cependant, était réellement sur l'autre rive. Pour qu'on ne le reconnut pas, il avait relevé ses longs cheveux gris sur le sommet de sa tête et les cachait sous le casque. Dès qu'il eut entendu les paroles de Berthoald, il leva son casque, et sa chevelure royale tomba, en boucles ondoyantes, sur ses épaules. Voyant bien alors que c'était le roi, Berthoald n'en continua pas moins ses plaisanteries et lui cria : « *Tu « étais donc là, cheval bai !* » *

A ces mots, Chlotaire furieux se précipite dans le fleuve avec son coursier; le vigoureux animal lutte sans effort contre les flots, et sillonnant comme l'éclair l'humide surface, parvient à l'autre rive où Berthoald immobile attendait son ennemi. Ce fut alors un combat singulier auquel les deux armées demeurèrent spectatrices. Les deux chefs luttèrent avec de terribles efforts, comme ces guerriers des vieilles

* C'est-à-dire cheval ou jument à poil blond entremêlé de blanc.

poésies barbares, qui *faisaient tout trembler autour d'eux**. Pendant qu'ils se serraient et cherchaient à se renverser, Bertoald dit à son adversaire : « Lache-moi, ô roi, de peur
« que je ne te tue : si tu es le plus fort, tout le monde dira
« que tu as tué Bertoald, ton serviteur, qui était payen : si
« c'est moi qui te donne la mort, un bruit étrange frappera
« tous les peuples : on dira que le brave chef des Franks a
« été tué par son serviteur. » — Chlotaire, toujours plus animé, redoublait d'efforts pour le renverser, tandis que le gros de l'armée ayant Dagobert à sa tête, traversait le Wésér à la nage. « Courage, seigneur roi, courage contre ton ennemi, » s'écrièrent les premiers cavaliers arrivés sur la rive opposée. Ce combat singulier dura long-temps encore. Les mouvements de Chlotaire étaient gênés par sa cuirasse et sa cotte de mailles imbibées d'eau. A la fin néanmoins, Bertoald tomba et Chlotaire lui coupa la tête. Quand il l'eût enferrée au bout de sa lance, il revint triomphant vers les siens qui, de leur côté, coururent le féliciter.

Aux jours anciens, observe M. Huguenin jeune, à qui nous avons emprunté presque tous les détails précédents, les poètes de la nation Franke auraient chanté cet exploit avec la rudesse sublime de l'inspiration guerrière de la Germanie. Mais alors un homme dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, peut-être quelque clerc reconnu idoine en belle latinité, composa la chanson suivante, monument curieux de l'idiome

* 4 Romond assembla toutes ses forces, et ils se saisirent si vigoureusement que des pierres et des pontres se brisèrent..... Ils luttèrent si fort et si long-temps, que tout ce qui était près d'eux tremblait, jusqu'à ce que Romond fit trembler son ennemi. »

(Saga de Romond Grypson.)

latino-rustique tel qu'on le parlait dans la société du septième siècle :

Chantons Chloter, le roi des Franks,
Qui est allé combattre les Saxons;
Quel mal serait advenu aux envoyés Saxons
Sans l'illustre Faro, de la race Burgunde ! *

Refrain :

Quand les envoyés Saxons sont venus chez les Franks
Où était le seigneur Faro,
Par inspiration divine, ils traversèrent la ville des Meldes,
Pour ne pas être tués par le roi des Franks.

On ne connaît de cette ballade nationale que la première strophe et le refrain qui se répétait après chaque strophe. Il était en vers mêlés; les femmes le chantaient en chœur et frappaient des mains**. Sa composition, la vogue dont il a joui, prouvent combien, après la défaite des hordes Saxonnes, le nom de Chlotaire avait acquis de popularité.

* Les ambassadeurs Saxons envoyés à Chlotaire par leur roi Berthoald l'ayant insulté, Chlotaire voulut les faire mourir; mais Faro tâcha d'obtenir un délai, les convertit à la religion chrétienne et leur épargna la vie.

** De Chlotario est canere rege Francorum
Qui ivit pugnare in gentem Saxonum.
Quàm graviter pervenisset missis Saxonum,
Si non fuisset inclytus Faro de gente Burgundiorum.
Quandò veniunt missi Saxonum
In terram Francorum
Faro ubi erat Princeps.....
Instinctu Dei transeunt per urbem Meldorum
Ne interficiantur a rege Francorum.

Il y a tout lieu de croire qu'après le mot *princeps* se trouvait un mot rimant en *um* qui s'harmoniait avec les autres finales.

« Pendant que Dagobert régnait en Austrasie avec tant de prospérité, dit M. Huguenin jeune, et qu'il brillait d'une gloire éclatante aux yeux de toutes les nations, l'âge lui vint de prendre une épouse, et son père le fiança à Gomatrude, sœur de la reine Sighild. Les noces royales devaient réunir, au même banquet, les leudes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne. En conséquence, Chlother ordonna qu'elles seraient célébrées dans la villa de Clippiacum*, près de Paris, et il fit dire à son fils de s'y rendre avec tout l'appareil royal. Arnulph, Pippin, tous les ducs et comtes d'Austrasie prirent avec eux leurs plus riches vêtements, c'est-à-dire ceux qui étaient le plus chargés d'or, et se rendirent avec le jeune roi au lieu désigné. La fête dura deux jours et fut très-brillante ; on servit les mets sur des plats d'or et d'argent, et les convives recevaient la bière et le vin dans des coupes de même métal garnies de pierres précieuses. Au milieu des leudes rangés à table, paraissaient les deux rois, portant la couronne sur leur tête chevelue, et couverts de longs manteaux de pourpre à franges dorées, qui descendaient à terre. Mais, le troisième jour, un fâcheux débat faillit mettre tout-à-coup la discorde entre le père et le fils. Dagobert pria Chlother de lui rendre deux portions de territoire qu'il avait autrefois détachées de l'Austrasie ; Chlother répondit avec vivacité qu'il ne rendrait rien. La dispute s'échauffait déjà, lorsque les deux rois, probablement par l'intervention des leudes, convinrent de choisir, parmi les grands et les évêques, douze hommes de la nation pour juger leur cause. Dans l'assemblée parut l'évêque Arnulph ; suivant sa sainteté, il parla avec douceur pour rétablir la paix entre le père et le fils ; mais ses paroles furent en faveur de son élève, et les juges décidèrent que Chlother rendrait

* Ancienne maison royale, aujourd'hui Clichy.

aux Austrasiens cette partie de leur territoire qu'il s'était réservée sur les bords de la Meuse et du côté de la chaîne des Vosges*.

Dagobert amena dans nos murs sa jeune épouse (625). Ce fut l'occasion de fêtes pompeuses, car Chlotaire passait pour l'un des monarques les plus riches du monde. En effet, aux trésors immenses qu'entassa Chilperik, surtout après le décès de Galsuinthe, il joignait ceux non moins considérables de Brunechild et les économies du sage roi Gontran, sans compter ses propres épargnes qui allaient grossissant chaque jour. N'y avait-il pas, d'ailleurs, question vivace d'amour-propre chez Chlotaire, si présomptueux et si magnifique, de montrer aux Austrasiens réunis, aux Messins, que l'auréole royale ne dégénérerait point depuis Brunechild ?

Cet appareil de représentation ne plaisait point à l'âme simple d'Arnulph; il n'avait ni le temps de prier, ni celui de vivre avec lui-même. Tant que son ami Romarik fréquentait la cour et partageait le fardeau des affaires, il se résignait encore; mais quand ce pieux personnage eut quitté Metz pour vivre solitairement dans la Vosge, Arnulph fut tourmenté du désir d'en faire autant, et finit par écrire au roi de lui chercher un successeur. En lisant cette lettre, Chlotaire demeura tout saisi: non seulement il regrettait le conseiller, il déplorait la perte du saint homme dont la bouche ne proférait que des paroles de paix. « Je me trouverai, » disait le roi, privé de tout appui, si Arnulph persiste à vouloir quitter le palais**. » Cependant cette résolution paraissait

* Ouvr. cité, p. 529 — 530.

** *Quibus (litteris) relictis, mox rex Chlotharius non modicis repletur angoribus ab omni se auxilio destitutum clamitans. (Ex vitâ sancti Arnulphi.)*

sant être un décret providentiel, il craignit de le retenir davantage et lui écrivit de la manière suivante : « Mon seigneur et
« mon père, vous nous avez prié de vous choisir un successeur,
« mais nous ne pouvons, en aucune manière, prendre sur
« nous de faire une telle chose. Autant nous nous sommes
« réjoui de votre résolution pieuse, que nous regardons
« comme une inspiration divine, autant nous en avons été
« peiné depuis, parce que nous craignons votre éloigne-
« ment. Mais, ô mon seigneur et mon père, si dans un
« but de sanctification, et, pour accomplir une bonne œuvre,
« vous avez résolu de partir et d'aller en quelque retraite
« ignorée, veuillez, au nom de l'amour de Dieu, ne pas
« nous abandonner sans nous laisser votre paix et sans com-
« muniquez encore avec nous. »

Le message royal n'empêcha pas Arnulph de poursuivre ses préparatifs de départ. Alors Dagobert irrité, oubliant la reconnaissance et la vénération que devait inspirer un ancien maître, si pur d'ambition, s'emporta jusqu'aux menaces les plus insensées : « Si tu ne restes pas avec nous, dit-il, je
« ferai couper la tête à ton fils bien-aimé. » Arnulph, qui connaissait la répugnance du roi pour les exécutions sanglantes*, la bonté de son naturel et l'attachement réel qu'il

* On ne cite de lui qu'un meurtre juridique dans les premières années de son règne, celui de Chrodoald, chef d'une famille bavarroise très-puissante, les Agilolfinges, qui pillait ses voisins sans la moindre retenue. Les leudes demandèrent la mort du coupable et Dagobert le fit arrêter; mais il s'enfuit près de Chlotaire. Le monarque ayant intercédé pour lui, Dagobert se laissa fléchir; mais bientôt Chrodoald commit d'autres méfaits, et dès lors sa punition fut irrévocablement résolue. Un homme de Scar-pone, nommé Berther, l'attendit à la porte de la chambre royale et lui coupa la tête. C'était un retour aux sanglantes exécutions des derniers règnes. Heureusement Dagobert ne persista pas dans cette voie.

lui portait, répondit sans la moindre émotion : « L'âme de
« mon fils est dans la main de Dieu : toi, tu n'es déjà plus
« maître de la tienne, puisque tu te prépares à priver de la
« vie des innocents. » Furieux d'une résistance si douce ; plus
furieux peut-être encore contre lui-même, Dagobert tire l'épée
qui pend à sa cuisse pour en frapper l'évêque ; mais un grand
de la cour les sépare, et le saint homme qui ne s'était pas
ému davantage, répond avec fermeté : « Malheureux, que
« fais-tu ? Tu veux donc me rendre le mal pour le bien ?
« Frappe ; me voici ; je ne crains pas de mourir en l'honneur
« de celui qui m'a donné la vie et qui est mort pour moi. »
Le courtisan ajouta : « Bon roi ! garde-toi d'un acte impie qui
« tournerait contre toi-même. Ne vois-tu point que cet homme
« vénérable est décidé à souffrir le martyre et qu'il le re-
« cherche ? Quoi, tu oses faire violence au serviteur du
« Christ ?..... » La reine arriva sur ces entrefaites, mais ce
fut pour assister au repentir du roi, qui, honteux, tête
baissée, reconnaissait déjà sa faute et la pleurait. Tous deux
se prosternant aussitôt aux pieds d'Arnulph, le supplièrent,
en versant des larmes, de leur pardonner : « Notre bon maître,
« disaient-ils, va dans le désert, puisque tu le désires ; mais
« ne sois plus irrité contre nous qui t'avons offensé, parce
« que nous te croyions méchant. » Arnulph pardonna et sortit
du palais.

Cette scène dramatique, qu'on dirait avoir été prise sur le
fait par un témoin oculaire, tant elle porte l'empreinte de
l'époque, permet de saisir avec exactitude le caractère des
hautes relations sociales au septième siècle. N'est-ce point le
vieux levain barbare du conquérant d'outre-Rhin, du Frank
humanisé, aux prises avec la religion, avec une nature d'élite
qu'il ne comprend pas et qu'il semble néanmoins forcé d'ad-
mirer ?

La nouvelle du départ prochain d'Arnulph s'était déjà répandue : « il trouva devant sa porte une foule presque innombrable de boiteux, d'aveugles, de pauvres et de malades, de veuves et d'orphelins. En le voyant, tous commencèrent à crier : « O saint pasteur, pourquoi nous abandonner, nous si malheureux ? Qui, maintenant, aura pitié de nous, qui nous donnera de la nourriture et des vêtements. Si tu t'envas, nous mourrons de faim et de froid. « Au nom du Christ, ne nous abandonne pas. » Arnulph, d'une voix larmoyante et douce, car il était ému jusqu'au fond de l'âme, leur répondit : « Dieu vous donnera un pasteur pour vous nourrir avec compassion et miséricorde ; de long-temps, en effet, vous ne reverrez ma face ; mais « cherchez, avant toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice, comme Jésus-Christ l'a dit, et le reste vous sera « donné. Soyez pacifiques, bons et miséricordieux les uns « pour les autres, afin qu'étant pressuré par cette misère et « cette pauvreté, vous méritiez de régner avec le Christ dans « la joie future. Si Lazard, le mendiant, fut transporté « par les anges dans le sein d'Abraham, cherchez aussi le « seigneur, et votre âme vivra près d'Abraham, dans toute « l'éternité. »

C'était avec de semblables exhortations que le vertueux pontife préparait les peuples à son absence : on s'occupait de lui trouver un successeur ; les suffrages se portèrent sur Goërik, membre de sa famille et originaire d'Aquitaine. Romarik vint des Vosges chercher Arnulph qui distribua aux pauvres tout ce qui lui restait, et tous deux, ivres de joie, comme s'ils avaient déjà gagné le ciel, remontèrent la Moselle jusqu'aux environs de Remiremont, où Romarik et quelques autres hermites s'étaient

construit des grottes solitaires, pour vivre selon la règle de saint Colomban*.

La guerre dura peu. Ce fut un bonheur, car elle devenait ruineuse dans une contrée lointaine et sauvage d'où l'on ne pouvait tirer presque rien. Dagobert revint à Metz, plus cher que jamais aux grands d'Austrasie qui avaient enfin vu leur prince, à la tête des milices nationales, s'exposer comme eux, et mériter le rang que lui assignait sa naissance. Ils étaient ainsi disposés lorsque Chlotaire mourut en 628, laissant un vaste empire à deux héritiers capables de le régir : Dagobert, dont l'élévation à la vice-royauté consacrait l'indépendance de l'Austrasie ou royaume de Metz; Haribert, fils adoptif, qui ne prétendait à rien moins qu'aux deux royaumes de Neustrie et de Bourgogne.

* Ce fut sur la montagne d'Habend, dite le Saint-Mont, et sur le Horemberg, situé vis-à-vis. Les curieux y visitent encore les grottes de Saint-Romarik, de Saint-Amatus et de Saint-Arnulph, ainsi que le chemin construit d'une montagne à l'autre par ces pieux cénobites.

Dagobert, an 628 à 638.

Dès que le roi d'Austrasie eut présidé aux funérailles de son père dans la basilique de Saint-Vincent, près Paris, il se hâta de revenir à Metz et d'y convoquer, en un Champ-de-Mars, tous les ducs et les comtes avec leurs hommes de guerre. Ces innombrables phalanges s'étendaient depuis la Meuse et la Moselle jusqu'au Rhin. Quand Dagobert en eut passé la revue, apprécié le dévouement, il fit partir des courriers chargés d'inviter les évêques ainsi que les leudes des deux autres royaumes, de le reconnaître pour roi; puis il marcha sur Paris. Ses troupes, développées dans les plaines Rémoises, allaient agir hostilement; mais on annonça l'arrivée d'une députation bourguignonne qui venait saluer le nouveau monarque, et les menaces se changèrent en cris d'allégresse. Les Neustriens reconnurent également Dagobert. Abandonné par ceux sur lesquels il comptait, le fils de la reine Sighild ne paraît pas avoir fait des tentatives hostiles à son heureux compétiteur; aussi ce dernier, « ému de pitié, et « suivant les conseils d'hommes sages, » lui abandonna l'Aquitaine et la Gascogne, sous condition qu'il renoncerait solennellement, devant les leudes assemblés, à toute prétention sur le reste de l'héritage paternel.

Alors Dagobert voyagea dans la Bourgogne pour se faire connaître aux peuples rangés sous ses lois. Chemin faisant,

il tenait tribunal, jugeait les causes, appliquait l'ancien code germanique qu'avait proscrit Brunechild, et laissait chacun ravi du nouveau souverain. Après s'être pénétré de la sorte des besoins publics, il pensa qu'une réforme législative générale devenait indispensable. Quatre savants magistrats, Claudius, Indomagnus, Chaudus, Agilulf, convoqués au palais de Metz, furent chargés de rédiger, sous les yeux du monarque, les codes que devaient suivre les Allemands, les Thuringiens, les Burgundes, les Neustriens, les Romains et les Ripuaires; codes d'une tolérance évangélique remarquable, dont l'esprit se résume dans cette phrase: « Il n'est pas de
« faute si grave pour laquelle on ne puisse faire grâce de la
« vie, pourvu qu'on ait crainte en Dieu et respect aux saints,
« car le Seigneur a dit: on fera remise de ses fautes à celui
« qui pardonnera; mais celui qui ne pardonnera pas n'ob-
« tiendra point miséricorde. »

S'il arrivait que le crime fût d'une nature trop grave pour être amnistié, le législateur envoyait le coupable à l'arbitrage du prêtre ou de l'évêque, dont la personne et le tribunal sis dans une église, étaient sous la protection tutélaire de la loi.

« Quand un coupable s'enfuit dans une église, disait le décret, que personne n'ait l'audace de l'en arracher avec violence: s'il a déjà franchi le seuil du sanctuaire, qu'on appelle le prêtre ou l'évêque de cette église; et si le prêtre n'ose pas rendre le fugitif, qu'on s'en rapporte à lui pour punir, si la faute est réellement passible d'un châtement; » disposition diamétralement opposée à celle promulguée par Childebert II, qui prescrivait aux prélats de rendre les fugitifs et de ne jamais les soustraire au glaive de la loi. Dagobert regardant

la violation d'une église, bien que faite dans l'intérêt de l'ordre légal, comme un attentat au droit d'asile, avait ajouté cette disposition : « Si quelqu'homme audacieux et superbe, qui n'a pas la crainte de Dieu, ni le respect dû aux saintes églises, arrache violemment d'un temple son esclave fugitif, ou tout autre individu qu'il poursuit, et s'il ne rend pas honneur à Dieu, que le juge le condamne à payer 40 sous à cette église et 40 sous au fisc pour prix du *fredum*, afin qu'honneur soit à Dieu et respect aux saints; et que l'église du Très-Haut demeure à jamais triomphante. »

Voilà quel était, au point de vue religieux, l'esprit général du nouveau code. Sous le rapport aristocratique, il ne consacrait pas avec moins de soin la puissance hiérarchique des rois, des ducs et des comtes. « Si quelqu'un, disait-il, a tué son duc, que la vie du premier paie la vie du second; que le premier reçoive la mort qu'il a donnée, et que ses biens soient adjugés au fisc public. » — « Si quelqu'un forme contre le duc établi par le roi dans une province, ou choisi par le peuple lui-même, le complot de le faire mourir; si cet homme est convaincu du crime et qu'il ne puisse répondre, que sa vie demeure au pouvoir du duc, et que ses biens soient adjugés au fisc public. » — « Si quelqu'un a tué le graff, qu'il paie six cents sous d'amende. »

Les différentes classes sociales bénissaient Dagobert, car il était le premier des monarques français qui eût garanti leur position respective, sans autre préoccupation que celle du bien-être public; on l'admirait de l'Orient à l'Occident; les peuplades riveraines du Rhin, du Neckar et du Danube, recherchaient son alliance; mais cette gloire même, si compromettante, jointe aux molles habitudes de la paix, corrompirent

son noble cœur. Un jour qu'en une pompe magnifique il parcourait l'Austrasie, Ragetrude, jeune fille charmante, frappa ses yeux. Il la prit pour maîtresse, négligea la reine dont il était fatigué, finit même par la répudier*, appela d'autres femmes dans la couche royale, et quitta Metz pour se soustraire aux conseils graves de Pippin et d'Arnulph qui, revenant quelquefois des solitudes vosgiennes, tâchaient d'arrêter le roi sur la pente de l'abîme. Fixé dans la ville neustrienne de Paris, Dagobert, au lieu d'une femme légitime en eut trois, sans compter des concubines, si nombreuses que Frédegair ne prend pas la peine de les compter. Peu à peu le trésor royal s'épuisa; le roi, naturellement prodigue et généreux, n'ayant plus de quoi satisfaire aux exigences des courtisans, dépouilla les églises qu'il avait jadis enrichies, et ne conserva de sollicitude qu'en faveur de Saint-Denis, où il accumula même divers objets précieux enlevés arbitrairement à d'autres édifices**.

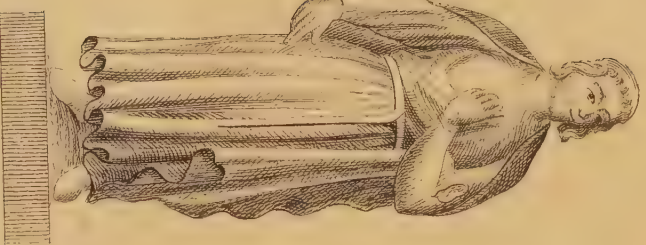
Ce dut être un concert de plaintes parmi le peuple messin, quand Dagobert, oubliant les prérogatives et les immunités de l'église, ruina des monastères institués pour le soulagement du pauvre, l'instruction des clercs et le traitement des malades. Arrêtées dans leur essor de bienfaisance, ces maisons pieuses demeurèrent quelque temps si non fermées

* *Lors laissa la royne Gometrude en une ville qui a nom Romilli (Reuilly, faubourg Saint-Antoine de Paris), pour ce que elle estoit brehaigne (stérile). Chron. de Saint-Denis, I, p. 348.*

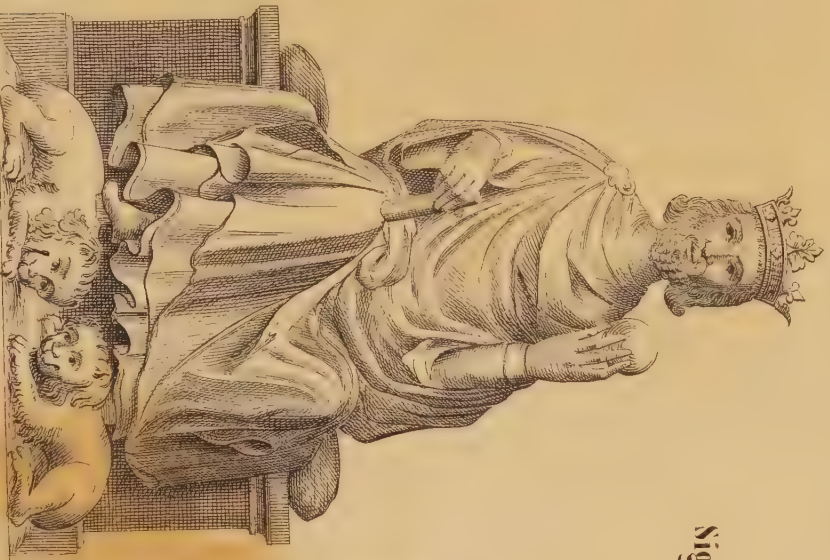
** « *Entre les autres choses qu'il prenoit et tolloit aux eglyses de France, pour ochoison de l'eglyse Saint-Denis noblement orner et enrichir (car ce fu tousjours son etude et son entension), il prist quelques portes de cuivre en l'eglyse Saint-Ilair de Poitiers moult belles et moult riches....* » Ibid., I, p. 351—352.

Le Roi Dagobert et ses deux Fils.

Clovis II Roi de Neustrie



Sigebert II Roi d'Austrasie





tout à fait, du moins interdites à la foule. La générosité sans bornes de saints personnages tels qu'Amandus*, Arnulphus**, Elogius***, ne réussit point à cicatriser les plaies sociales causées par l'insatiable avidité des courtisans****; mais elle offrit le plus touchant spectacle, celui des serviteurs de Dieu réunis dans un système complet d'abnégation personnelle, pour combattre l'égoïsme barbare avec les ressources de la charité chrétienne.

Les excès, toutefois, auxquels s'abandonnait Dagobert, ébranlaient son trône : chaque jour on le mésestimait davantage. Aussi, lorsqu'il invita les Austrasiens à prendre les armes pour repousser les Slaves-Wenèdes révoltés le long des rives Danubiennes, ces Austrasiens répondirent mollement aux ordres du roi. Peut-être même Dagobert eût-il succombé tout à fait, sans la puissante diversion qu'opérèrent les Allemands et les Lombards. « On se battit sans relâche pendant trois jours. Le quatrième jour, les Austrasiens laissant leurs tentes et leurs bagages, gagnèrent leurs domaines avec la rapidité d'une fuite. Ce fut ensuite un bruit commun que les Slaves-Wenèdes devaient la victoire, non pas tant à leur

* Amand, fixé sur les rives du Rhin, vint à Paris pour réprimander le roi qui le chassa de sa présence. Dagobert s'en étant repenti plus tard, le rappela et le fixa même près de sa personne. *Ex vitâ S. Amandi Trajectensis episc.*

** Arnulph, évêque de Metz, que plusieurs légendaires font demeurer à la cour d'Austrasie jusqu'au décès de Dagobert.

*** Eloi, premier ministre, très-connu par son goût pour les beaux-arts, était surnommé *le pied des boiteux et l'œil des aveugles*, expression pittoresque qui rend très-bien la nature du rôle qu'il jouait à la cour.

**** On lit dans la vie de Saint-Martin de Vertou (*vita Sancti Martini Vertavensis*) des détails très-curieux relatifs à la manière dont procédait le courtisan Centulf pour tromper le roi, dépouiller les monastères et enrichir les hommes du palais.

courage qu'au mécontentement des Austrasiens, qui voyaient Dagobert les haïr et les dépouiller (631). Les ravages des Wenèdes continuèrent; et comme les seigneurs de nos provinces se refusaient à marcher, Dagobert fut obligé d'appeler les leudes Neustriens et Burgundes. Toutes les divisions, commandées par les ducs et les comtes, se rendirent à Metz, sous la conduite du roi. Dagobert y forma une autre armée composée d'Austrasiens; car la vue de leur chef et ce fond de respect qu'ils conservaient en eux, lui assurèrent l'obéissance. L'armée traversa l'épaisse forêt des Ardennes et arriva sur les bords du Rhin*, à Mayence. On allait passer le fleuve, lorsque les députés Saxons se présentèrent au roi, et lui déclarèrent que les hommes de leur nation s'engageaient à combattre de toute leur puissance les Wenèdes, et à défendre contre eux les marches du royaume, s'il voulait faire remise du tribut de cinq cents vaches, imposé par Chlotaire l'ancien. Dagobert consulta les Leudes. Les Neustriens conseillèrent d'accepter, et leur avis prévalut. Ils trouvaient plus avantageux de renoncer au tribut que de quitter, à tout instant, leurs domaines ou le palais, pour aller repousser au loin des barbares féroces, de qui l'on ne pouvait attendre que des blessures et point de dépouilles. Dagobert remit aux Saxons une feuille de papyrus où l'accord était écrit; et les envoyés firent, à leur tour, un serment suivant l'ancienne

* « De la cité de Metz mut, toute Ardenne trespasa, et vint à la cité de Mayence: il avoit en son ost de la meilleure gent de toute France et de toute Bourgoigne, et les plus esleus chevaliers. » Grandes chron. de Saint-Denis. *Anno x regni Dagoberti, cum ei nuntiatum fuisset exercitum Winidorum Thoringiam, fuisse ingressum, cum exercitu de regno Austrasiorum de Mettis urbe promovens, transit Ardennâ, Maguntiam, magno cum exercitu, adgreditur, disponens Rhenum transire; scaram de electis viris fortibus, de Neuster et Burgundid, cum ducibus et grafionibus secum habens. Fredeg. chron., cap. LXXIV.*

coutume des Germains : ils jurèrent sur leurs sabres , pour eux et pour tous les Saxons , de défendre contre les Wenèdes les marches du royaume des Franks (632). Mais dès que les leudes furent rentrés dans leurs terres, la nouvelle arriva que les Wenèdes, par ordre de Samon*, exerçaient encore de furieux ravages dans la Thuringe et dans les lieux voisins, et que les Saxons n'étaient pas venus les arrêter. Cette fois Dagobert prit le parti de se réconcilier avec les Austrasiens. Il vint à Metz, assembla les grands, les évêques, tous les leudes d'Austrasie, et leur fit reconnaître pour roi son fils Sigebert, né de l'austrasienne Ragentrude, et alors âgé de deux ans (633)** . Il donna au duc Adelghisel et à l'évêque Cunibert, le soin du royal enfant, avec l'administration du palais et des affaires, en l'absence de Pippin qui demeurait en Neustrie. Dès-lors les Austrasiens défendirent avec courage et succès, contre les Wenèdes, la frontière du royaume des Franks***. »

Voilà donc une cour réorganisée dans la ville de Metz, sur le pied de celle instituée jadis par Chlotaire ; voilà un acte significatif d'indépendance et de séparation qu'on vit

* Samon, originaire des environs de Sens et négociant de profession, était devenu roi des Slaves-Wenèdes.

** Sigebert, depuis sa naissance, était à Orléans sous la conduite de Pippin et d'Amand. Il paraît que Dagobert l'aura fait venir dans la ville de Metz pour le proclamer roi. C'est du moins ce qu'on peut conclure du texte de Frédegair : *Anno xi regni Dagoberti, cum Winidi, jussu Samonis fortiter sevirerit et sæpè transcenso eorum limite regnum Francorum vastandum, Thoringiam, et reliquos pagos ingrederentur, Dagobertus Mettis urbem veniens, cum consilio pontificum seu et procerum, omnibusque primatibus regni sui consentientibus, Sigibertum filium suum in Austris regem sublinavit; sedemque Mettis civitatem habere permisit. Chron. cap. LXXV.*

*** V. Chlotaire II et Dagobert, ouvr. déjà cité.

consacrer l'année suivante, quand Nanthild, la reine de Neustrie, eut mis au monde un enfant du nom de Clovis. « Les Austrasiens, les Neustriens et les Burgundes, évêques, ducs et comtes, avec leurs hommes de guerre, se réunirent dans une assemblée générale. On voyait d'un côté Sigebert, âgé de trois ans, et avec lui l'évêque Cunibert, le duc Adelghisel et Pippin de Landen, maire d'Austrasie; de l'autre côté, Dagobert avec son fils nouveau-né, et le conseiller Ega qui paraissait à la tête des Neustriens. Dagobert présenta l'enfant, dans ses langes, aux leudes des trois royaumes : et les hommes du palais de Metz présentèrent le petit roi d'Austrasie. On fit le partage entre les deux enfants. Les Austrasiens levèrent tous ensemble la main, et jurèrent que la Neustrie et la Bourgogne appartiendraient sûrement à Clovis après la mort de Dagobert. Les Neustriens jurèrent, à leur tour, que l'Austrasie, *qui égalait la Neustrie et la Bourgogne pour le nombre d'hommes et l'étendue de territoire*, deviendrait intégralement le patrimoine du roi Sigebert : que tout ce qui avait été compris autrefois dans le royaume d'Austrasie, demeurerait sous la domination de Sigebert, excepté le duché de Dentelin, qui reviendrait à Clovis, parce qu'il avait été injustement enlevé par les Austrasiens (634)*. »

L'esprit droit, juste et conciliant d'Adelghisel et de Cunibert, qui gouvernaient l'Austrasie, le premier comme maire ou vice-roi temporaire, l'autre en qualité d'instituteur ou de conseiller, savait éviter les troubles qui accompagnent ordinairement une minorité. On vivait heureux : mais on l'eût été davantage si le duc Radulph, après avoir vaincu les

* *Chlotaire II et Dagobert*, ouvr. cité.

Wenèdes, n'avait pas voulu se rendre lui-même indépendant de Sigebert. Cette tentative d'insurrection, jointe à d'autres événements désastreux dont l'Aquitaine et la Neustrie furent les théâtres, inspira au roi l'idée de faire un testament. Il le lut dans un plaid général tenu près de Paris (636), fit jurer à ses deux fils, ainsi qu'aux leudes, de l'observer, et ordonna que l'une des trois copies qu'on allait en minuter serait déposée à Metz, sous la garde de l'évêque Goërik*. Deux années après, Dagobert descendait dans la tombe enlevé prématurément par une dyssenterie**, et laissant après lui le souvenir d'un monarque qui a fait, je crois, plus de bien que de mal, et qui avait plus de qualités que de défauts***. *Pour sa mort fu le palais soudainement rempli de pleurs et de cris, et tout le royaume de dolour et de lamentacion; car, dit ailleurs le même annaliste, Dagobert fu sage en conseil, discret et pourveu en jugement, noble et fier en armes, large en aumosnes, estudiant et curieux à confirmer pais entre les eglyses****, devot enrichisseur et fondeur d'abbayes*****.* Ne prenez cependant pas l'éloge à la lettre.

* La grande chronique de Saint-Denis porte : « La tierce sera gardée « à Metz en Loheraine, et sera livrée au duc Abbon. » Texte conforme à celui des Gestes de Dagobert : *Tertium Mettis ad custodiendum domno Abboni donamus*. Abbon et Goërik sont la même personne.

** Il n'avait que 35 ans. On croit qu'il mourut à Epinai-sur-Seine (*Spinogelum*), à une lieue de Paris.

*** *Aimoin., lib. IV, cap. xxv et seq.; Fredeg., Gest. Dagob.*

**** Il paraît, d'après une lettre écrite par l'évêque Goërik à Didier, évêque de Cahors, que Dagobert avait donné aux églises de Metz un village appelé *Rotovallum*, pour les entretenir de luminaire : *De villâ autem Rotovollo (sicut scitis) dominus Dagobertus ipsam, pro ampliùs quam quingentos solidos, in luminaria ad Basilicas Metenses delegavit. Epist. Abbon. ad Desider. episc. Cadur. ap. D. Bouq., t. IV, p. 46.*

***** Grandes chroniques de Saint-Denis, I, p. 377.

Sigebert II, an 638 à 656.

Dès que Dagobert eut fermé les yeux, Pippin de Landen et d'autres seigneurs qu'il retenait à sa cour, dans la crainte sans doute de laisser trop d'influence aux leudes d'Austrasie, revinrent à Metz. Pippin reprit les fonctions de maire, exercées en son absence par Adelghisel, duc du palais, et fut chargé presque immédiatement d'aller, avec Cunibert, opérer le partage des trésors considérables que Dagobert avait laissés en mourant. La conférence à ce sujet se tint à Compiègne : la reine Nanthilde obtint ce que le roi pouvait avoir économisé depuis son mariage avec elle ; Clovis II et Sigebert II eurent tout le reste. On transporta dans nos murs, et l'on décrivit sur un registre, les objets destinés au roi d'Austrasie*. Ce fut le seul acte important depuis le retour de Pippin. Mort en 639 regretté du peuple et des leudes**, il laissa la grande mairie palatine en des mains ambitieuses et rivales qui s'en arrachèrent la possession ; lutte déplorable terminée par un meurtre à la suite duquel Grimoald, fils de Pippin, héritier des prin-

* *Chunibertus et Pippinus hunc thesaurum quæ pars fuit Sigiberti Mettim faciunt perducere, Sigiberto præsentatur et describitur. Fred. chron. cap. LXXV. V. aussi : grandes chron. de saint Denis, t. II, p. 1, 2, 3.*

** *Fredegar. cap. LXXIX, LXXXV et LXXXVI; Not. in vit. Sanctæ Gertrud. Act. SS. O. S. Benedict. Sæct. II, p. 445, ap. Mabill.* Il résulte de ce dernier texte que Pippin laissa trois enfants, dont une fille, Sainte Begghe qui épousa Anschise, fils de Saint Arnulph.

cipales vertus de son père, excepté de sa probité, s'assit au rang suprême qu'il occupait*.

Les troubles dont Metz était devenue le théâtre, car la cour tout entière prenait fait et cause pour ou contre Grimoald, l'état de minorité du roi, les allures pacifiques qu'imprimait à l'administration un sage évêque tel que Cunibert, rendirent le duc Rodulph plus audacieux. Ayant arboré l'étendart de la révolte, il appela contre lui les forces militaires du royaume; mais ces forces manquaient d'une épée capable de les conduire; elles éprouvèrent des échecs à la suite desquels il fallut conclure une paix honteuse et reconnaître l'indépendance de Radulph**. Le peuple, au reste, n'en fut pas plus malheureux; sous l'influence cléricale, Sigebert, envisageant d'un point de vue religieux l'état social des masses, continua l'œuvre d'affranchissement commencée; il fonda une vingtaine de monastères parmi lesquels on désigne, peut-être à tort, celui de Saint-Martin-aux-Champs***, et tâcha de grouper ainsi, autour de grands refuges sanctifiés, une population flottante livrée aux incertitudes de l'avenir.

En 647, à l'âge de 16 ou 17 ans, Sigebert épousa la princesse Imnéchilde dont il eut un enfant nommé Dagobert. C'était un fils bien aimé sur lequel se concentrait l'affection mutuelle des deux époux; mais la mort prématurée du roi changea les joies maternelles en de terribles incertitudes. Grimoald, que

* L'adversaire de Grimoald était Othon, fils d'Uron qui avait été gouverneur du roi Sigebert. Uron tomba sous le poignard de Lenthair, duc des Allemands. *Fred. chron.* C. LXXXVIII.

** *Fred. ch.* C. LXXXVII.

*** Saint-Martin-lès-Metz, au bas de la côte Saint-Quentin.

Sigebert avait appelé près de son lit funèbre pour lui recommander le jeune prince, osait convoiter le sceptre en faveur de son propre fils, en sorte qu'une tutelle consacrée par les derniers vœux d'un mourant, lui donnait une influence préjudiciable aux intérêts communs de la reine et de l'héritier légitime. Sigebert mourut le 1.^{er} février 656, âgé seulement de vingt-six ans. On l'inhuma dans la basilique de Saint-Martin-lès-Metz, et le clergé rendant bientôt justice aux modestes vertus de Sigebert, le mit au nombre des élus*.

Voilà tout ce que l'on sait d'un règne de vingt-trois années. Félicitons en l'humanité, car l'histoire d'autrefois n'enregistrait jamais que ses malheurs.

* *Vit. sancti Sigebert. ap. Bolland. 1. febr. t. 1.* ; Hist. bénédictine de Metz. 1, p. 393 à 404.



Interrègne. Childebert usurpateur, an 656.

Les cendres du dernier monarque étaient chaudes encore , et déjà l'audacieuse ambition de Grimoald usurpait l'autorité souveraine. Il s'empara du royal enfant, lui fit couper les cheveux, le remit entre les mains de Didon, évêque de Poitiers* qui le conduisit en Ecosse dans le plus grand secret, et de toutes parts on répandit le bruit du décès de Dagobert. Ses funérailles, pompeusement organisées, se firent à Metz : elles frappèrent les esprits crédules. Grimoald rendit publique une adoption prétendue de son propre fils Childebert, par le feu roi. Des leudes gagnés le reconnurent pour souverain. Le peuple applaudit, et le clergé sanctionna les suffrages de la noblesse et du peuple. Mais une conspiration puissante dirigée par le duc Archambaud, maire du palais de Neustrie, s'organisait en faveur de Clovis II, héritier naturel de son frère Sigebert : les conjurés avaient à Metz de nombreuses intelligences, et chaque jour l'étoile de l'usurpateur pâlisait davantage. Quand le moment fut venu, Grimoald, chargé de chaînes, alla mourir dans une prison de Paris, tandis que son fils tombé du trône, traîna sans doute en quelque monastère une malheureuse existence**.

* Cet évêque descendait du roi Clovis. Il était conséquemment l'allié du prince dont il se faisait le persécuteur.

** *Gest. reg. Franc. C. XLIII, ap. Bouquet, t. II, p. 568.*

Clovis II, an 656.

Ce monarque étant mort à la fin de l'année 656, quelques mois après sa proclamation solennelle comme chef unique de toute la monarchie française, aucun fait d'histoire messine ne se rattache à lui. Nous le plaçons ici pour mémoire. Il a laissé trois fils qu'il avait eus de la reine Bathilde, Chlotaire, Childerik et Theodorik ; le dernier était encore à la mamelle, le second âgé de trois ans, et l'aîné de quatre. Chlotaire hérita seul de la couronne*.

* *Lud. Dufour. ann. Franc. ad. ann. 656.*



Chlotaire et Bathilde, an 656 à 660.

Quatre années d'une minorité nouvelle, exercée loin des rives mosellanes, étaient bien propres à lasser les grands d'Austrasie d'un état si précaire. Pour y mettre fin, ils demandèrent à la reine régente de leur envoyer un roi choisi par elle. Bathilde, femme habile, prévoyant avec raison que l'Austrasie lui échapperait, si l'on ne se hâtait d'y rétablir les formes gouvernementales précédentes, proposa son fils puiné, Childerik, âgé seulement de sept à huit ans. C'était tout ce que désiraient les leudes. Ils l'acceptèrent pour roi; Imnéchilde, veuve de Sigebert II et tante de Childerik, qui avait laissé de si doux souvenirs en Austrasie, fut instituée régente; on nomma le duc Wulfoald maire du palais, et le jeune souverain, accompagné d'une cour brillante, de ses guides et de ses assesseurs, vint à Metz où l'attendaient le clergé, le peuple et l'armée*.

* *Vita sancti Wandregisi*, cap. xv, ap. *Mabill. act. SS. ord. S. Ben. sæc. II*, p. 517; *vita sancti Eligii*, lib. II, cap. xxx, ap. *Dacher. spicil.*, t. V, p. 257; *vita sanctæ Bathild.* ap. *Mabill. act. SS. ord. S. Bened. sæc. II*, p. 747; gr. chron. de Saint-Denis, t. II, p. 12, 13, 14.

Childerik, an 660 à 675.

Ce monarque avait dix-sept ou dix-huit ans, lorsque la reine régente Imnéchilde lui fit épouser sa fille Blichilde, sœur de Dagobert, qui demeurait toujours en Écosse ignoré du monde entier; alliance fort convenable, car dans l'éventualité du décès de Chlotaire III, le roi d'Austrasie devenait, sans le moindre obstacle, maître absolu de toute la monarchie; or, la chose arriva comme le pressentait peut-être Imnéchilde. Chlotaire III mourut en 670 sans laisser d'héritier direct, et les grands de Bourgogne et de Neustrie envoyèrent à Metz une ambassade solennelle pour offrir les deux royaumes à Childerik. D'aussi séduisantes propositions ne demeurent jamais inacceptées. Childerik n'hésita point : il confia l'administration souveraine des affaires d'Austrasie à la reine Imnéchilde, et certes elles ne pouvaient être en de meilleures mains, et partit accompagné du maire Wulfoald pour prendre possession de ses nouveaux états. Mais l'éloignement d'Imnéchilde, de cette femme prudente et ferme, se fit bientôt sentir. La conduite de Chilperik *moult legier de courage, faisant folement et sans conseil*, devint irrégulière : il abusa des sueurs du peuple, imposa d'odieux tributs, éloigna les censeurs incommodes, maltraita les grands, jusqu'à ce que l'un d'eux, Bodillon, qu'il avait ordonné d'attacher contre un poteau et de fouetter comme un esclave, pour le punir de s'être permis quelques représentations, se fût fait justice

lui-même en assassinant le roi, la reine et leur fils en bas-âge. Wulfoald, épouvanté, revint immédiatement ici trouver Imnéchilde, et prendre avec elle des mesures propres à sauver la monarchie*.

* *Gest. reg. Franc. c. xlv*; *Lud. Dufour. annal. Franc. ad ann. 673*; grandes chron. de Saint-Denis, t. II, p. 14.



Dagobert II, an 673 à 679.

L'avenir demeurerait chargé de nuages sombres ; la cour de Metz flottait incertaine entre divers partis que lui suggéraient tour-à-tour la crainte et l'espérance ; les peuples démoralisés marchaient à travers l'anarchie, quand tout-à-coup Imnéchilde apprend que le fils bien-aimé qu'elle pleure, depuis dix-sept années, existe au fond des montagnes de l'Ecosse ; qu'il y a vécu sous une direction monacale, et que Saint-Wilfrid*, évêque d'Yorck, n'est point étranger à cette mystérieuse destinée. Les cris d'allégresse retentissent aussitôt sous les voûtes dorées du palais de Sainte-Croix ; les hymnes de gratitude se font entendre dans les basiliques, et une ambassade franchissant la mer, va demander à Saint-Wilfrid qu'il fasse venir Dagobert, et qu'il le leur livre sans crainte, pour le placer sur le trône. Wilfrid y consent ; l'équipage royal, disposé par lui avec magnificence, traverse la moitié de la Gaule ; les populations courent au-devant du prince qu'un miracle semble avoir conservé ; Metz le salue roi.

Dagobert II possédait, selon toute apparence, des qualités propres à se faire aimer : il avait la mémoire du cœur, car on rapporte que Wilfrid, persécuté par le roi d'Angleterre,

* Saint-Wilfrid est connu dans la chrétienté sous le nom de Saint-Boniface.

obligé de fuir la Grande-Bretagne, vint en Austrasie où Dagobert s'empessa de l'accueillir, le combla de présents, et tâcha de le fixer près de lui. Quant aux sentiments pieux du monarque, comment les concilier avec l'horrible guerre dont il est accusé; guerre pendant laquelle les morts eux-mêmes furent tourmentés dans leurs tombeaux, les saints arrachés de leur chässe d'argent et brûlés; les églises pillées, ravagées..... Ces hostilités, qui eurent lieu presque à nos portes, servirent de représailles à celles commises par Théodorik III, roi de Neustrie. Sans doute qu'un tel abus de la force des armes entra, pour quelque chose, dans les motifs d'une conspiration ourdie contre Dagobert : il périt assassiné*.

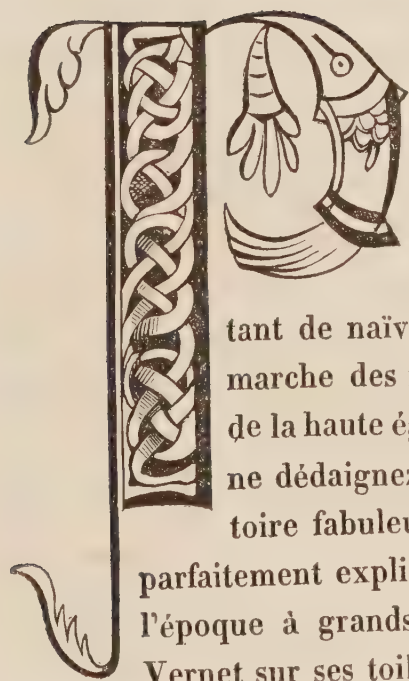
* *Vita Sancti Wilfrid.*, cap. xxvii et xxxi, ap. *Mabill. act. SS. O. S. Bened.*, t. IV, pars. 1, p. 649, 653; *vit. Sanctæ Salabergæ*, ap. *Mabill. act. SS. O. S. Bened. soc. II*, p. 408; *Henschenius, de tribus Dagobertiis*; *D. Mabill., Præf. in soc. III Bened.*, part. II, p. 6 et seq.; *P. Pagi erit in annal. Baroni, ad ann. 678.*



Légendes austrasiennes.

Etat social, croyances, mœurs, littérature, beaux-arts,
industrie.

PREMIÈRE DIVISION DE METZ EN PAROISSES.



POUR vous faire une juste idée de la ville de Metz au septième siècle, avant que la puissance des maires se fût instituée rivale du trône et de l'autel, ouvrez les pieuses légendes écrites avec tant de naïveté; suivez, d'un œil attentif, la marche des impressions diverses qui, partant de la haute église, réagissaient dans les masses; ne dédaignez, ni la croyance puérile, ni l'histoire fabuleuse, ni le fait miraculeux devenu parfaitement explicable aujourd'hui; tout cela peint l'époque à grands traits, comme le ferait Horace Vernet sur ses toiles.



HAQUE fois qu'apparaît une haute figure, chaque fois qu'une institution s'organise, la figure et l'institution portent l'empreinte d'une action et d'une réaction visibles dans le sens chrétien comme dans le sens idolâtre; et la légende vient toujours à propos pour vous initier à cette influence réciproque. Clovis et Sainte-Clotilde; Chilperik I.^{er}, roi de Soissons, et Sigebert I.^{er}, roi de Metz; Frédegonde et Brunehild; Dagobert et Saint-Arnulph, présentent une opposition frappante qu'on distingue aux échelons inférieurs de la hiérarchie sociale, opposition sous le rapport des mœurs, des croyances, des habitudes, qui sert de texte à un genre narratif tout nouveau. L'histoire proprement dite, avec ses allures graves et sévères, s'en est allée. Assis sur la limite du monde romain et du monde barbare, Grégoire de Tours, Fortunat, sacrifiaient d'une main inhabile au culte littéraire ancien, tandis que de l'autre main ils écrivaient ces légendes qui ont popularisé leur nom. Quel intérêt, en effet, je vous le demande, une nation malheureuse pouvait-elle apporter aux mystères usés de la mythologie payenne, aux *arguties* de Cicéron, aux *mensonges* de Virgile*, d'Homère et d'autres poètes *scélérats*** ; la famille chrétienne devait-elle écouter les histoires racontées aux gentils par Hérodote, Salluste et Tite-Live*** ?.... C'étaient des sources impies qu'il fallait abandonner; et le discrédit religieux qui les frappait devint d'autant plus rapide, que les gens habiles

* C'est l'opinion exprimée par Grégoire de Tours : *De miraculis martyrum*.

** *Sceleratorum nenie poetarum*.

*** Préface de la vie de Saint-Eloi par Saint-Ouen, écrivain du viii.^e siècle.

comprenaient la langue latine avec peine, à plus forte raison ne pouvaient-ils point l'écrire*. Il fallait donc à l'ignorance profonde de l'époque une langue moins épurée, rustique ou vulgaire; aux souffrances de l'humanité, des narrations attachantes; aux cœurs susceptibles d'aimer, une poésie de sentiment; or la légende réunissait tout cela. « Elle agissait
 « surtout en vertu de son caractère religieux, dit M. Ampère :
 « c'était en manifestant, sous toutes les formes et à toutes les
 « pages, l'idée de la providence, que la légende offrait une
 « lecture si consolante; il faut se rappeler combien ces temps
 « étaient misérables, combien la vie était précaire, incertaine, traversée de misères et de fléaux, menacée de périls
 « et de calamités. Que serait devenu le monde en de telles
 « circonstances, s'il n'eût pas eu pour se raffermir des récits,
 « quelquefois puérils ou bizarres, mais presque toujours touchants, qui montraient de mille manières une puissance
 « supérieure; que dis-je? une foule de puissances supérieures
 « intervenant sans cesse et partout en faveur de l'humanité?
 « Était-on à la veille d'une invasion, souffrait-on d'une peste,
 « d'une famine; on se racontait qu'une flamme avait paru
 « au-dessus de telle église, sur la tombe de tel martyr, et
 « l'on regardait cette flamme comme l'aurore d'une prochaine
 « délivrance, d'une prochaine guérison. On se racontait que
 « tel saint avait apparu aux barbares, les avait arrêtés, avait

* Grégoire de Tours se qualifie *imperitus*; il déclare ne savoir ni la rhétorique, ni même la grammaire, et ne pouvoir distinguer les ablatifs des accusatifs. (*De gloriâ Confessorum*.) L'auteur de la vie de S.t-Bavon (*Act. Sancti Ord. S. Bened.*, II, p. 396), se sent fort incapable, *iners*, pauvre d'esprit, et donne un échantillon de sa profonde ignorance, quand parlant d'Athènes, il dit qu'on y voyait florir la langue latine sous l'autorité de Pisistrate. Cet écrivain appelle son style *double et fragile*, c'est-à-dire tenant à la fois du latin et de la langue vulgaire ou rustique, et marchant sans règle bien arrêtée.

« désarmé des brigands, avait intimidé la colère d'un roi.
 « De même qu'il y avait, à cette époque, des asiles où se
 « réfugiaient, sous la protection de l'église, les coupables et
 « les malheureux, la légende était comme un asile pour les
 « âmes des hommes souvent coupables, et aussi bien souvent
 « malheureux. La légende n'était pas seulement un amuse-
 « ment de l'esprit, c'était encore un aliment de la foi; c'était
 « un appui pour les âmes, en même temps qu'un charme
 « pour les imaginations*.

Les plus anciennes légendes messines remontent au cinquième siècle. Nous les avons signalées dans leur ordre chronologique, et sous ce rapport notre littérature peut rivaliser avec les autres littératures provinciales. Rien, en effet, de plus touchant que l'histoire d'un évêque qui lutte seul contre le génie destructeur d'Attila, relève le moral des chrétiens et sauve une partie de la ville, tandis qu'un grand citoyen, non moins courageux, expose sa vie pour arracher quelques victimes aux fers d'une affreuse captivité**. La haute et brillante destinée de la reine Clotilde, qui demeura gravée pendant douze siècles dans la mémoire du peuple***; l'enseignement du moine Fridolin le long des rives mosellanes****; l'intervention pacifique de divers prélats tels que Magnerik, Agerik, à travers les turbulentes catastrophes des empires, constituent le texte principal des légendes messines au sixième siècle; mais ces légendes, dans leur expression comme dans

* Histoire littéraire de la France avant le XII.^e siècle, I, p. 360—361.

** Voyez t. I.^{er}, p. 284 à 286.

*** *Id.* t. II, p. 22 à 24 et 40.

**** *Id.* t. II, p. 55—56.

leur allure, n'ont pas encore fait un divorce complet avec les lettres anciennes ; elles marchent accolées à la poésie profane, à l'histoire profane, jusqu'à ce que les héros de la légende, les saints, devenus nombreux, aient universalisé leurs doctrines, et pris, soit une position élevée dans les conseils des rois, soit une position de propagande bienfaisante au sein des populations. Or le septième siècle vient nous offrir ce résultat. Aussi le triomphe exclusif de la légende est-il assuré.

Déjà l'on a pu voir, par les détails présentés sur Saint-Arnulph, l'intérêt dramatique que prenait la légende lorsqu'elle s'appliquait à l'agiographie de personnages marquants. Elle se montre complète, avec ses accessoires de grandeurs et de puérilités, quand elle touche à Saint-Colomban, à l'évêque Saint-Wilfrid, autrement appelé Saint-Boniface, colosses religieux du septième siècle qui, dans leurs mains puissantes, tiennent chacun un monde entier d'idées. Saint-Colomban, Saint-Boniface, se sont posés à la cour d'Austrasie comme le comportait la différence notable de leur caractère originel et de leur tendance évangélique : l'irlandais Colomban, imbu de principes pythagoriciens, de cette haute science qu'on allait encore puiser au sein de la Grèce, ayant un caractère fougueux, indomptable, propre à tous les hommes de sa race, vient dans le nord-est des Gaules qu'il veut catéchiser, *et y jette le feu sur la terre*, selon l'expression vigoureuse du légendaire. Que sa morale s'adresse aux peuples sous le joug de la servitude, aux bandes armées, aux monarques sur leur trône, c'est toujours le même langage, la même grossièreté méprisante et hautaine, ce sont toujours des formes celtiques, rudes, également dégagées de la mansuétude évangélique et de l'obéissance aux grands de la terre. L'anglo-saxon Boniface,

pénétré des traditions romaines, prend une attitude toute opposée à celle de Colomban : il n'a pas moins d'ardeur pour les pérégrinations lointaines, mais il est plus orthodoxe et catéchiste ; autant Colomban a déployé de zèle et de vigueur organisatrice, autant Saint-Boniface montre d'habileté dans la propagande. Colomban a créé des confréries monastiques, des écoles ; Boniface porte sa parole de missionnaire à travers les peuples les plus sauvages ; il lève une armée de croyants qu'il attache à Rome, tandis que Colomban semblait, au contraire, vouloir contrebalancer l'influence alors envahissante de la papauté. Il y avait une indépendance formidable chez Colomban ; il existe une soumission illimitée chez Boniface.

Deux personnages aussi éminents devaient entraîner les esprits dans une direction opposée, et préparer, sans le vouloir, cette rivalité monastique, cette lutte cachée qui a fait plus tard tant de mal à l'église. Ils mettaient les idées grecques en opposition avec les idées latines ; ils consacraient, en quelque sorte, le double reflet de Byzance et de Rome, non pas dans le sens politique, mais dans un esprit religieux essentiellement dominateur.

Saint-Colomban exilé, venant à Metz pour chercher un appui contre Théodorik et Brunechild ; un demi-siècle après, Saint-Boniface y séjournant plusieurs années près de son royal élève, témoignent à la fois de l'importance qu'avait notre cité parmi les cités du monde et du pli bien tranché qu'y prenait la vie religieuse. Cette action des deux grands apôtres de la Gaule n'était point, toutefois, la seule agissante ; il en existait une autre, intermédiaire, dévolue aux communautés industrielles et laborieuses fondées d'après le système de Saint-Éloi. Personnification remarquable du travail, de l'intelli-

gence et de la probité, Éloi, n'a point habité Metz; mais il était tout puissant à la cour de Neustrie, et nul doute qu'il n'ait exercé une influence particulière sur le royaume de Dagobert II, surtout quand Chlotaire fut devenu maître de la monarchie.

La légende de Saint-Colomban, celles de Saint-Boniface et de Saint-Éloi, doivent donc être considérées comme les types principaux de la physionomie littéraire et sociale de nos contrées au septième siècle. Après elles se dessinent d'autres peintures légendaires plus belles par les détails que par un ensemble philosophique et rationnel; plus naïves peut-être parce qu'elles sont moins historiques; plus pittoresques et plus saisissantes, parce que les détails intimes y occupent la place des faits généraux. Malheureusement, les interpolations du IX.^e et du X.^e siècles en ont altéré bien souvent l'esprit. Telles nous citerons, pour Metz, les légendes de Sainte-Glossinde et de Sainte-Waldrade; celles de Saint-Romarik et de Saint-Amé; du solitaire Saint-Serein, de Saint-Goar, et principalement de Saint-Arnulph, déjà produite presque toute entière.

Glossinde ou Gloswinde, d'origine ducale, élevée par une mère vertueuse dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, puis fiancée à Obolénus, jeune seigneur auquel on trancha la tête après une longue captivité, voit son âme flétrie avant de s'épanouir au bonheur : elle n'a plus dès-lors qu'une pensée, celle de renoncer au monde et de se consacrer à Dieu; mais les parents de Gloswinde s'y opposent; ils lui présentent même un second époux. Fuyant alors la maison paternelle, Gloswinde vient à Metz et court chercher un asyle dans l'église Saint-Étienne. Tous les moyens possibles furent

employés pour l'en tirer. Comme on n'osait exercer des violences dans un lieu consacré, on essaya de réduire cette jeune fille à une privation complète d'aliments; vaine tentative qui ne réussit pas mieux que les autres. Demeurée libre à la fin, elle prit le voile et se retira dans la ville de Trèves près d'une vertueuse tante dont les exemples lui furent très-salutaires. Cet espèce de noviciat terminé, Gloswinde revint à Metz, rassembla des filles vierges pour vivre avec elle sous le régime d'une vie commune, et fonda un monastère, vers l'année 604, sur un fonds territorial que lui cédèrent ses parents près de la porte Serpenoise*. Bientôt cent religieuses eurent grossi cette sainte phalange : Gloswinde les gouverna d'une manière exemplaire pendant six années, et mourut en 610**.

Sainte-Waldrade ou Waldrée, première abbesse du couvent de Saint-Pierre établi non loin du précédent, présente, dans sa légende, quelques circonstances analogues à celles qu'on rapporte sur son illustre contemporaine. Elle était aussi d'une famille très-opulente, et mourut vers l'année 680, dans un âge fort avancé***.

On racontait**** qu'après la défaite du roi Théodebert, en 613, Théodorik étant venu à Metz, fit mourir Romulph, père de Romarik, et bannit ce dernier, autant pour les punir

* Dans l'emplacement actuel de l'évêché.

** *Vita sanctæ Glodessind.*, *Act. SS. Ord. S. Bened.*, *æc.* II, p. 104 et seq.; *Hist. bénédict. de Metz*, t. I, p. 334 et suiv.

*** *Mabill.*, *Act. SS. Ord. S. Bened.*, *æc.* II, p. 58, 59.

**** *Vita sancti Bomarici*, ap. *Mabill.*, *Act. SS. Ord. S. Bened.*, *æc.* II, p. 399 et seq.

de leur fidélité au monarque déchu, qu'afin de prendre les biens considérables possédés par eux. Quelque temps après, Romarik ne pouvant plus supporter une existence si malheureuse, entra dans Metz, courut implorer l'appui d'Aridius, évêque de Lyon, l'un des prélats les plus influents de la cour d'Austrasie, et se jetant à ses genoux, réclama les biens qu'on lui avait enlevés; mais Aridius ne lui répondit que par un coup de pied. Romarik, confus d'une telle réception, quitta la ville aussitôt, et alla dans l'église Saint-Martin*, implorer l'assistance divine qui ne lui manqua point; car le lendemain, lorsqu'il se disposait à renouveler sa demande, le solliciteur devenait à son tour arbitre des destinées d'Aridius. Théodorik était mort pendant la nuit, une réaction avait lieu; les ennemis de Brunechild triomphaient, et la reine, ainsi que ses créatures, tâchaient d'échapper, le plus promptement possible, au sort funeste qui les attendait. Aridius et Brunechild appelèrent Romarik, lui rendirent ses biens, implorèrent son appui, et purent, grâce à lui, trouver leur salut dans la fuite. Notre saint, devenu plus puissant que jamais, demeura quelque temps à la cour de Chlotaire où il exerçait des charités immenses. Son palais était un véritable hospice ouvert aux malheureux, aux étrangers, à quiconque réclamait son appui. Saint-Amé, disciple de Colomban et solitaire de la Vosge, étant venu chez Romarik, lui fit comprendre le vide des grandeurs de ce monde: il eut d'autant moins de peine à l'entraîner dans sa communauté de Luxeuil dirigée par Saint-Eustase, que sous les apparences de la vie séculière, Romarik menait l'existence d'un cénobite, prodiguant aux autres ce qu'il se refusait à lui-même. Ce fut quelque temps après que Saint-Romarik, aidé par Saint-Amé, fonda le double

* Eglise abbatiale du Ban-Saint-Martin.

monastère d'*Habende**, où Saint-Arnulph alla se réfugier, comme nous l'avons dit précédemment.

La vie érémitique de Saint-Serein, caché dans un désert du diocèse de Troyes, ne préoccupait pas moins les imaginations pieuses ou crédules. Saint-Serein, d'une famille messine très-noble et très-illustre, montra, fort jeune encore, une extrême tendance à la vie d'abnégation. Il se fit berger, puis pèlerin, puis solitaire, et mourut le 2 octobre 650, laissant la réputation d'un sage très-éclairé dans la science du salut**.

Saint-Goar, prêtre originaire d'Aquitaine, fixé sur le Rhin, entre Boppard et Obervesel, dans un ermitage à l'embouchure de la petite rivière de Vocara, vivait humble et obscur, exerçant la charité la plus tendre et la plus compatissante, l'hospitalité la plus désintéressée, quand une calomnie jeta sur la sainteté de sa vie un éclat inattendu. Deux officiers, envoyés par l'évêque de Trèves vers la contrée qu'habitait Saint-Goar, observèrent la conduite du solitaire, et voyant qu'il mangeait dès le matin avec ses hôtes, sans attendre l'heure à laquelle on rompait ordinairement le jeûne, ils le

* Cette double communauté d'Habende, *Habendum sacrum*, appelée *Romberg* par les allemands et Remiremont aujourd'hui, fut établie vers l'année 620. Saint-Amé eut la direction des hommes établis au sommet du Saint-Mont, Sainte-Macteflède celle des vierges fixées au bas. Saint-Amé étant mort en 627, Saint-Eustase chargea Romarik des deux communautés. Ce fut alors, selon toute apparence, qu'il conjura Saint-Arnulph de venir le seconder. Romarik mourut en 653. Les deux maisons religieuses jouissaient de la plus grande prospérité.

** *Corollar. martyrol. Gall. ap. Le Cointe, annal. eccles. Fr., ad ann. 650, n.º 33.* La vie de Saint-Serein, écrite par Desguerrois et Dusaussay, est remplie d'un merveilleux qui n'a point l'authentique naïveté à laquelle on reconnaît les légendes primitives.

peignirent comme un prêtre adonné aux jouissances matérielles, et n'ayant qu'un faux semblant de dévotion. Mandé à Trèves, obligé de comparaître au tribunal épiscopal et d'y justifier sa conduite, l'évêque Rustique semblait un accusateur plutôt qu'un juge. « C'était l'usage alors, dit Wandalbert*, d'exposer les enfants dont la naissance était incertaine, et même ceux dont les parents ne voulaient pas se charger, à cause de leur pauvreté : on les mettait à la porte de l'église, dans une espèce de cuvette en marbre, et lorsqu'il se présentait quelqu'un pour les avoir, les marguilliers les vendaient le plus cher possible, et l'évêque ratifiait le marché. Une de ces pauvres petites créatures, exposée depuis trois jours, venait d'être achetée, et le propriétaire, entrant chez Rustique, le pria d'approuver son acquisition. » — « L'occasion est bonne, dit aussitôt l'évêque au modeste solitaire, de prouver ta science et ta sainteté. Nomme-nous le père de cet enfant, et je croirai ta vie pure. » — « O pieux évêque, répond Goar, ce que tu demandes est au-dessus des facultés d'un pauvre pécheur tel que moi ; la découverte de semblables secrets n'appartient qu'à Dieu, et jamais je n'oserais espérer qu'il fit un miracle en ma faveur. » — Rustique voulant confondre l'ermite et le condamner, insista. Dès-lors Goar se mit à genoux, fit sa prière ; puis regardant l'enfant, lui ordonna d'une voix solennelle de nommer son père et sa mère. L'enfant répondit aussitôt : *Mon père est l'évêque Rustique que voilà ; ma mère s'appelle Flavie.* L'évêque, dans un trouble facile à concevoir, n'ose démentir l'accusation divine ; il se précipite aux pieds du saint, lui demande pardon, et reçoit en retour les exhortations de Goar qui l'engage à la pénitence, et promet de prier sept années pour lui. — Voilà le merveilleux de la

* *Vita sancti Goar.*, ap. *Mabill.*, op. cit. p. 273.

légende exposé avec ce ton de croyance, cette simplicité de conviction qui fait le trait caractéristique du genre, en même temps qu'il donne la portée d'imagination de la société chrétienne. Continuons le même récit, et nous verrons l'histoire s'unir à la légende : Pour connaître la vérité d'un fait aussi singulier, Sigebert, roi d'Austrasie, fit venir Goar au palais de Metz. Le solitaire demeura long-temps sans vouloir s'expliquer ; à la fin, néanmoins, vaincu par l'autorité royale, il répondit : « Seigneur, je vous dois l'obéissance, mais je
« ne puis rien ajouter de plus à ce que vous m'avez narré :
« on croit généralement la chose telle qu'on vous l'a dite. » Le roi, les grands de la cour admirèrent la prudente discrétion de Goar. « Il est digne de l'épiscopat, s'écria chacun ;
« il faut l'ordonner et déposer Rustique. » Sigebert y consentit volontiers ; mais Goar s'y refusa, observant « qu'il fallait des raisons bien graves pour flétrir un prélat, et qu'on ne devait jamais s'emparer du siège d'un évêque encore vivant. » Le roi n'ayant accepté aucune des raisons alléguées par l'ermite, ce pieux cénobite demanda de revoir sa cellule pour se préparer, dans le calme et la retraite, aux grandes destinées que lui réservait le ciel, promettant de revenir à Metz après vingt jours ; mais à peine eût-il touché les rives de Vocara, qu'il tomba frappé d'une maladie de langueur qui dura sept ans, et qui ne finit qu'à sa mort arrivée, dit-on, le 6 juillet 649*.

Voilà une tradition populaire empreinte à la fois de scandale et d'un sentiment de haute moralité ; tout y est bien : modestie du saint pasteur, sagesse du monarque, innocence reconnue et récompensée, crime sévèrement puni. C'est véri-

* *Vita sancti Goar*, ap. *Mabill. sæc. II*, p. 264 et seq.

tablement un drame chrétien en trois actes, avec le merveilleux qu'une société beaucoup plus civilisée allait emprunter jadis aux fables de l'Olympe.

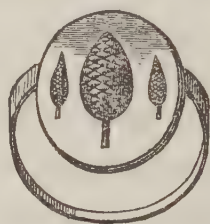
Nous finirons par une anecdote d'un genre analogue empruntée à certaine légende de Saint-Arnulph, et qui prouve jusqu'à quel point les esprits les plus éclairés, les intelligences les moins vulgaires admettaient alors facilement l'intervention divine, le miracle appliqué aux destinées humaines. Cette fois ce ne sera pas un simple moine qui viendra nous raconter quelque histoire recueillie à des sources vulgaires; nous laisserons parler Paul Diacre écrivant sous la dictée de Karl-Magne* : le grand empereur se plaisait à raconter qu'Arnulph, dont il disait être descendu, se promenait un jour sur l'un des ponts qui couvrent la Moselle; qu'ayant comparé la grandeur de ses fautes au volume des ondes, il saisit l'anneau qu'il portait au doigt, le jeta dans la rivière et s'écria : « Si jamais ce bijou se retrouve, je croirai mes péchés pardonnés. » Quelques années plus tard, le cuisinier du prélat ouvrit un énorme poisson pêché dans la Moselle : O surprise, il y trouva l'anneau épiscopal, et se hâta de le rendre à son maître qui n'en devint que plus humble**. Le trésor de notre cathédrale possède une bague appelée *Chaton de Saint-Arnould****, sur la-

* *Hoc ego non à qualibet mediocri personâ didici, sed ipso totius veritatis adsertore præcelso rege Carolo referente cognovi, qui de ejusdem B. Arnulphi descendens prosapiâ et in generationis linéâ trinepos exstabat. Paul. Diac. de Gest. Episc. Met.*

** Cette histoire paraît calquée sur celle de Polycrate, tyran de Samos.

*** Le chaton de Saint-Arnoul a été retrouvé depuis la révolution, et restitué au trésor par M. l'abbé Simon, grand archidiacre de la cathédrale.

quelle sont gravées trois pommes de pin* : on prétend que c'est l'anneau miraculeux en question :



Nous avons dessiné les principales figures du septième siècle qui ont eu des rapports avec notre ville. Le tableau, toutefois, serait incomplet, si nous ne parlions pas de Saints Goërik, Godon, Chlodulph, successeurs d'Arnulph sur le siège épiscopal, et principalement de Saint-Trudon, cet élève distingué de nos écoles à qui l'église messine dut sa splendeur et sa fortune.

Goërik**, aussi vaillant capitaine qu'administrateur sage, prêtre verueux et médecin habile***, fut, sous tous les rapports, le continuateur d'Arnulph : il gouverna le diocèse pendant dix-sept années, et mourut en 642****, laissant le sceptre

* L'histoire bénédictine de Metz, I, 363, dit à tort que le cachet de Saint-Arnoul présente une pomme de pin.

** *Vit. sancti Goer.*, ap. *Surium*, 19 septemb., t. I, p. 327 et seq.; *Vincent. Bellovac. specul. lib. XXIII*, cap. LXXIV; *Aubert. Mirœum, Diplom.*, t. I, p. 242; dom Calmet, *hist. de Lorr.*, II, preuves, p. LX.

*** V. mes Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France, 2.^e fascicule.

**** *Præfuit ecclesiæ xvii annis Obiit octavo decimo (alii legunt decimo tertio) Kal. octobris, et sepultus est in ecclesiâ S. Symphoriani martyris, et post translata sunt ossa ejus ad Castrum Spinal dictum. Chron. episc. Met. Spicil. t. VI, p. 652. Vide etiam vit. S. C'odulph., ap. Mabill. act. SS. O. S. B. sæc. II, p. 1002, et Martyrol. Met. ad 17 septembris.*

à Saint-Gon ou Godon, prélat qui n'a sans doute d'autre tort que de poser entre deux évêques éminents qui font pâlir l'histoire de sa vie*, et en face de Sigebert, son contemporain, monarque auquel doivent être naturellement attribuées toutes les grandes œuvres pies de l'époque. Godon mourut vers l'année 650**.

Le fils du bienheureux Arnulph, Clodulph ou Saint-Clou, condisciple du roi Dagobert, formé, comme ce dernier, dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, ayant l'esprit aussi bien cultivé que le cœur, édifiait la cour d'Austrasie dont il était un des principaux ornements***, lorsqu'à la mort de Godon le peuple et le clergé lui demandèrent instamment d'accepter le sceptre épiscopal. « Quoique Clodulphe fût déjà dans un âge où les autres commencent à chercher du repos, il s'appliqua avec tant de zèle et de vigilance aux pénibles fonctions de l'apostolat, qu'il paraissait infatigable dans le travail; il favorisait les bons, réprimait les méchants, et se

* On trouve son nom dans une charte de Sigebert (648) relative au monastère de Cugnion (Ardennes): *Cum consilio magnificorum apostolicorum, Cuniberti, Godonis..... in terrâ nostrâ Sylvâ Arduense in loco qui dicitur Casa Gonguidinus.... Cœnobium volumus Construere. Charta foundationis, ap. Bolland. I, febr. t. I, p. 234.*

** Cui (Goerico) item venerabilis Godo subsecutus regimem præsulatus administravit annis octo. *Vit. sancti Clodulph. loc. cit.*

*** Dans la charte de fondation des monastères de Stavelo et de Malmédy, datée de l'an 648, Sigebert donne à Chlodulph le titre de domestique: *Ex consensu..... necnon et domesticorum Flodulfi, etc. Diplom. fundat. monast. Stabul. et Malmund. ap. Martene et Durand. collect. vet. script. t. II, col. vii.* Chlodulph reçut à Metz, en cette qualité de domestique du palais, l'évêque de Cahors, Didier, qui lui écrivit dans les termes les plus honorables: *Domino inlustri et a nobis peculiarius suscipiendo domino et in Christo filio Chlodulfo Desiderius peccator. Ap. D. Bouq. collect. hist. Fr., t. IV, p. 39.*

montrait, en toutes rencontres, l'appui des faibles et le père des pauvres. » Cet éloge des auteurs de l'histoire bénédictine de Metz n'a rien d'exagéré : parmi nos prélats, Chlodulph fut un des plus dignes de la profonde vénération qu'inspira sa mémoire. Après une existence remplie d'œuvres honorables, il mourut à Metz la 41.^e année de son épiscopat et la 112.^e de son âge*.

Ce fut sous Chlodulph que vécut Trudon, intéressant jeune homme, flamand d'origine, qui semble venir exprès ici pour nous instruire des luttes qu'avaient à soutenir, dans le septième siècle, les nobles adolescents insurgés contre le torrent du mauvais exemple, et nous offrir le type caractéristique, la *physiologie*, si l'on veut, de l'étudiant monastique.

Trudon, appelé généralement Saint-Tron par les Français et Saint-Truyen par les Flamands, né d'une famille très-distinguée de la Hasbaye, consacrait à l'étude, aux bonnes œuvres, des loisirs que les jeunes gens du même âge et de la même condition étaient bien loin d'employer aussi bien. On le regardait comme un cénobite sous l'habit séculier. A la mort de ses parents, il devint maître d'une fortune considérable, et, dans l'embarras que lui causaient ces richesses, il alla consulter Saint-Rémacle, évêque de Mastrick**, qui lui conseilla de les abandonner à l'église cathédrale de Metz, et de se mettre sous la discipline de Chlodulph, pour s'instruire

* *Vit. sancti Clodulf. ap. Mabill. act. SS. Ord. S. Ben. sæc. II, p. 998 et seq. ; chron. Fontanell. spicil., t. III, p. 185; Guill. Malmesb. De reg. anglie, lib. I, cap. III; Martyrol. Met. ad 8 julii, sub nom. Flondulphi episcop. designatur.* Saint-Clou paraît être mort en 690.

** Petit pays entre Liège et Louvain, autrefois diocèse de Mastrick, aujourd'hui diocèse de Liège.

et recevoir les ordres sacrés qu'il désirait depuis long-temps. Trudon fut bientôt décidé. Il vint à Metz, fit sa donation en bonnes formes*, et rendit ainsi notre église l'une des plus riches de la chrétienté, car les domaines dont s'agit étaient très-productifs, couverts de vassaux nombreux, et tellement étendus que la ville de Bruges et son territoire s'y trouvaient compris**.

Devenu l'élève du trésorier de la cathédrale, à qui Clodulph l'avait confié, Trudon se fit bientôt remarquer par une intelligence peu commune, une assiduité grande, une piété sans ostentation; mais il lui arriva ce qu'on n'observe plus de nos jours, dans les établissements publics; l'économe chargé de la dépense, tirant tout à lui, laissait dénué du nécessaire notre noble élève qui, loin de s'en plaindre, acceptait avec courage et volontiers les épreuves que semblait lui ménager le ciel, et trouvait occasion d'être dur à soi-même. Trudon consacra plusieurs années à l'étude de l'ancien et du nouveau testament; des

* *Quamobrem devotissimo mentis affectu omnem possessionem meam, hæreditatem scilicet parentum meorum quidquid habeo in Hasbanie, Pago, in loco qui dicitur Sarchinnio super fluvio Cysindriâ a præsentis articulo diei S. Stephano, rectoribusque hujus sanctæ ecclesiæ incommutabili traditione condono.* Telles sont les paroles du donateur insérées dans l'acte. *Vit. S. Trud., ap. Mabill., act. SS. Ord. S. Ben., sæc. II, p. 1050.*

** On lit dans une lettre de l'abbé Rodulph, écrite au commencement du XII.^e siècle, des détails qui donnent une idée de ce que pouvait être la propriété princière de Trudon: *Tanta et tot fuerunt prædia sua quæ B. protomartyri Sthephano tradidit (S. Trudo) ut exceptis his quæ dominus Metensis episcopus ad dominicalia sua tenet, et milites ejus multi in beneficiis habent; et exceptis his quæ ecclesia nostra adhuc possidet, et exceptis multis et magnis, quæ tam olim ecclesia nostra perdidit (nam inter cœtera Bruges in Flandriâ, alodium S. Trudonis fuit, ubi et Congregationem 80 Monachorum habuit), exceptis his inquam et aliis multis, tot et tanta fuerunt ut vos habeatis indè in feodo pro advocatiâ mille et centum mansos.* *Rodulf. Abbas. in Litteris ad Waleramnum ducem, ap. Miræum in cod. don. cap. LIII, t. I, p. 63.*

pères de l'église ; de la langue latine dégénérée ; de la physique ou application des phénomènes célestes à la direction des biens de la terre, à celle des corps malades, à l'interprétation de certaines choses ; de la musique ; de la dialectique ; de l'architecture, etc. : c'étaient des connaissances plutôt usuelles que théoriques, telles qu'il les fallait à des hommes qu'une mission organisatrice plaçait à la tête de populations ignorantes. Aussi, voyez ce que fait Trudon en sortant, vers l'année 661, des écoles de notre cathédrale ; il s'en retourne dans la Hasbaye, devient le régisseur du vaste domaine qu'il a donné, bâtit une église, une maison religieuse, y appelle de pieux solitaires, organise une excellente institution scientifique succursale de la nôtre, et demeure jusqu'en l'année 698, époque où il mourut, le zélé propagateur des bonnes doctrines, non-seulement pour la Belgique, mais aussi pour nous*. Ce monastère fut, sur une grande échelle, ce qu'était, depuis l'année 656, sur une échelle plus modeste, l'abbaye de filles fondée à Hastières, dans le comté de Namur, par le comte Wideric et Berthe, son épouse, petite-fille de Saint-Arnulph**. Les deux établissements demeuraient, quoiqu'éloignés, sous la dépendance immédiate des évêques de Metz.

On se ferait une image bien inexacte de l'intérieur d'un monastère au septième siècle, en lui appliquant les idées de régularité ascétique qu'ont offertes certaines communautés dans les siècles suivants. Le temps y était divisé de telle sorte, qu'un tiers de la journée fût consacré au sommeil ainsi qu'à la prière ; un tiers à l'étude ; un tiers aux travaux manuels. Hors des villes, c'étaient d'immenses domaines dont les moines devenaient eux-mêmes les fermiers ; dans les centres

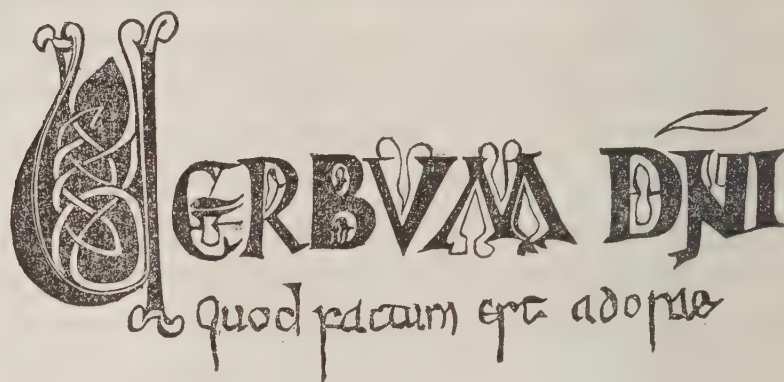
* *Vit. sancti Trudon.*, ap. *Mabill.*, loc. cit. II, p. 4025 et seq.

** *Diplom. fundat. monast. Hasteriæ*, ap. *Miræum*, t. III, p. 2.

populeux, au contraire, c'étaient ordinairement des écoles ou de vastes ateliers d'industrie. Sculptures en bois, en ivoire, en argent et en or; peintures en émail, sur parchemin et sur vélin; tissus de tapisseries, d'ornements d'église et de vêtements; damasquineries, niellures diverses appliquées à des encadrements, à des chassis, à des tabernacles, à des couvertures de volumes; taille de pierres fines pour incrustations; copies de manuscrits anciens et enluminures, telles devaient être les principales occupations monastiques. La vie entière d'un reclus ou d'une recluse se consumait quelquefois dans le même travail. Il y a, sur les rayons de la bibliothèque royale, certains manuscrits dont les pages, empreintes de je ne sais quel parfum de sainteté, semblent refléter l'âme du copiste. Vous pourriez presque dire avec certitude, en les ouvrant, ceci est l'œuvre hardie d'un théologien qui abordait les difficultés de la doctrine d'une manière aussi franche que celles de la calligraphie; cela dénote un caractère tendre et timide, un œil empreint d'harmonie, une main souple et légère; au choix des lettres onciales et des bordures de ce missel, vous distinguez un caractère fougueux luttant contre les chaînes du cloître et les exigences de ses passions, mortifiant sa chair et subissant presque toujours l'entraînement fatal d'une organisation vicieuse; ce livre d'heures, au contraire, vous représente une excellente nature de femme, nature délicate et sensible, qui, ayant apporté dans le calme du cloître des impressions d'enfance pleines de grandeur et de majesté, d'abnégation et de pitié compatissante, les traduit sous la plume et le pinceau. Pour un philosophe observateur, il y aurait réellement une étude à faire de ces divers monuments calligraphiques où percent par intervalle, à travers l'apparente régularité du trait, les mystères d'une foule d'existences ignorées.



IENT que ces idées ne soient pas facilement applicables au septième siècle, époque d'incertitude, de négligence, et plutôt encore d'incapacité dans les procédés calligraphiques, on peut néanmoins, au choix d'ornementation, aux allures posées, ou tremblottantes, ou fermes, ou lentes, ou cursives de la lettre, reconnaître et l'esprit de l'époque et le caractère des artistes. Dans le spécimen suivant, par exemple, copié, ainsi que les deux autres, sur des manuscrits de notre bibliothèque publique, apparaît le dessin en filigrammes qu'on trouve sur les armes, les bijoux, les vases et les meubles du



temps. L'écriture toutefois diffère, d'une manière assez sensible, d'un exemple à l'autre. Dans le premier, les majuscules des deux mots *Verbum Domini* sont très-nettes et d'un style fortement accusé; la ligne de dessous, au contraire, offre de l'hésitation. C'est bien de la minuscule allemande.

Le second spécimen, *Ecce ego*, tient à la fois de la lom-

bardique par l'*a* et le *c*, *manu nabuchodonosor*, et de l'allemand par les autres caractères.

Ecce ego vici eos in manu
nabuchodonosor regis babilonis

Quant au troisième spécimen, avec son *h* majuscule orné d'une spirale, il reproduit les *i*, les *e*, les *d* de certaines écritures capétiennes et quelques lettres d'origine germanique.

Item Deperi te iura
hac a iura dico

En somme, la calligraphie témoignait du mélange de personnes et d'idées qui existaient non-seulement dans les abbayes, mais dans la société toute entière.

Je saisisrai cette occasion pour faire une remarque touchant l'art du dessin proprement dit, qui marchait inséparable des travaux calligraphiques, c'est que, dans nos manuscrits indigènes du septième siècle, on ne rencontre presque point de figures humaines. Ce sont toujours des fleurs, des feuillages, des tresses ou des animaux, surtout des poissons, comme cela se voit au *P*, au *C* majuscules placés pages 193, 194, et au *B* page 212. La représentation de la figure s'était presque perdue à travers les luttes d'une société sauvage.

Depuis bien long-temps, j'en suis convaincu, la ville de Metz n'avait point offert un mouvement artistique aussi marqué que celui qui signala les premières années du septième siècle. C'était la conséquence naturelle de la direction imprimée aux idées religieuses, le résultat de cet esprit d'association auquel l'art grossier, l'art inculte, l'art teuton ou barbare, si l'on veut, mais enfin l'art, en tant qu'expression d'une époque, devait son type naissant, sa physionomie indépendante des traditions romaines. Quand l'association s'organisa; quand elle vint demander aux temples payens encore debout une nef assez vaste pour contenir des milliers de spectateurs, un sanctuaire qui servit à la fois de tribunal et d'autel, les temples parurent trop petits, trop exclusifs dans le sens profane; quand la même association voulut trouver, dans les palais demeurés vides, l'allée silencieuse consacrée aux pieuses méditations, la cellule solitaire, les hangars et les salles destinés au travail, il devint évident que les palais ne pouvaient remplir aucun de ces objets. Force fut donc de démolir et de transformer les aisances d'une somptueuse aristocratie en aisances usuelles et simples. Ainsi, les lois monastiques ont entraîné nécessairement des combinaisons architecturales nouvelles, et leur application au sein de nos murailles, a modifié la ville beaucoup plus qu'elle n'avait pu l'être depuis l'invasion des barbares.

Quatre abbayes, plusieurs églises et divers oratoires se sont élevés presque en même temps : l'abbaye de Sainte-Glossinde bâtie vers l'année 604, non loin de la porte Scarponaise, à-peu-près entre l'évêché et les fossés actuels de la ville; l'abbaye de Saint-Symphorien, fondée en 607 par l'évêque Pappole, sur le terrain de l'ouvrage à corne qui couvre le côté méridional de la citadelle, d'où est veu le

nom de Pré-Saint-Symphorien à la vaste prairie qui s'étend depuis Metz jusqu'à Longeville, et qui constituait une des principales dépendances du monastère; l'abbaye de Saint-Clément, dont les fondations jetées vers l'année 610, sont presque entièrement cachées aujourd'hui par la lunette de Montigny; l'abbaye de Saint-Pierre, surnommée le grand monastère ou moutier, *majus monasterium*, datant de l'année 620, et occupant la place du petit arsenal et du haut cavalier de la citadelle. Chacune de ces pieuses retraites présentait un ensemble analogue : église principale et chapelles; lieux claustraux fermés au vulgaire; maison de ferme ou *villa*; cour d'entrée pour la vente des objets fabriqués à l'intérieur de l'abbaye; cimetière et jardins. Dans les principales communautés, les reclus se comptaient quelquefois par centaines, les esclaves ou vassaux par milliers. Primitivement, l'église abbatiale de Sainte-Glossinde était fort petite, et l'exiguité du terrain environnant ne permettant pas d'y enterrer les morts, on les transportait à Saint-Arnoul. Ce fut là que Sainte-Glossinde reçut sa sépulture jusqu'à ce qu'on l'eût exhumée en 635, pour la déposer dans une église qu'on venait de bâtir près de l'ancienne. Saint-Symphorien vit bientôt sa crypte se peupler de grands personnages : l'évêque Pappole ayant voulu y être inhumé, on lui fit, dit Meurisse, un *sépulchre qui étoit beau et magnifique, et taillé de marbre diversifié à la mosaïque*; d'autres sépultures remarquables embellirent la même enceinte. Saint-Clément possédait, dans ses dépendances, deux basiliques beaucoup plus anciennes que le monastère, puisqu'elles remontent à l'église primitive; l'une, appelée Saint-Pierre-aux-Arènes, avait été bâtie parmi les ruines de l'amphithéâtre, sur le terrain qu'occupe la redoute du Pâté; l'autre, nommée Saint-Jean-Baptiste, voisine de la précédente, mais beaucoup plus petite, posait vers le glacis,

à droite de la porte Saint-Thiébauld. Saint-Pierre-aux-Arènes paraît avoir été la première et long-temps la seule paroisse de Metz ; Saint-Jean-Baptiste, qu'Abbon érigea de même en paroisse dans le septième siècle, était l'ancien baptistaire du diocèse, c'est-à-dire le sanctuaire auguste où deux fois l'année, à Pâques ainsi qu'à la Pentecôte, l'évêque administrait le baptême, cérémonie qui sans doute cessa d'y avoir lieu du moment que l'église Saint-Etienne devint cathédrale, vers la fin du sixième siècle. La grande abbaye de Saint-Pierre, à laquelle le duc Eleuthère et sa parente Waldrade, qu'il choisit pour première abbesse, firent tant de bien, prit, dès sa naissance, comme l'indique l'épithète qu'on lui donna, un développement remarquable. Son église, élevée sur des fondations romaines, ayant une porte romaine, et, dans son pourtour, des murs romains en petit appareil avec cordons de briques interposées, se distingue encore très-bien, malgré le rajeunissement que lui a fait subir le moyen-âge. Elle servit de forges à l'arsenal de la citadelle, et s'ouvre devant la voûte qui conduit à la fontaine des forçats. Eleuthère et Waldrade y furent probablement inhumés.

Ces quatre communautés, comme celles de Saint-Arnoul et de Saint-Martin, indiquées plus haut, existaient hors d'enceinte, sans doute à cause des inhumations que la police romaine, encore en vigueur, interdisait au centre des villes. Leur dotation se composait généralement, ainsi qu'on le voyait dans l'ordre bénédictine dont elles faisaient toutes partie, des biens propres aux religieux qui venaient y vivre. Le novice était-il adulte, il fallait qu'avant sa réception il distribuât tous ses biens aux pauvres, ou qu'il en fit une donation solennelle en faveur du monastère ; était-ce, au contraire, un enfant en bas-âge, offert au ciel par ses parents, ceux-ci

pouvaient ne rien donner, ou se conserver l'usufruit de ce qu'ils abandonnaient*.

Des détails qui précèdent ressort un fait notable pour Metz, son organisation à la fois municipale et religieuse en *paroisses*. Tant que les chrétiens n'ont pas été nombreux, ils sont demeurés groupés, comme les juifs, autour d'un sanctuaire de dévotion situé hors de la ville. Après l'invasion d'Attila, l'évêque et partie du haut clergé gagnèrent le centre qu'ils avaient si bien défendu; mais la population pieuse ayant continué de s'approcher, le plus possible, des anciennes catombes où l'ombre tutélaire des saints confesseurs et des martyrs semblait veiller sur elle, ce fut là que dut commencer l'organisation paroissiale, substituée à l'organisation romaine, par quartiers, bourgs ou faubourgs, *vici* et *pagi*. La tendance du monachisme à réunir dans une même communauté des travailleurs de toute espèce, obligeait d'ailleurs à modifier l'esprit de la vieille police urbaine qui classait une population d'après les différentes industries qu'elle exerçait. Une abbaye, une paroisse, devaient associer désormais tous ces genres entre eux, et mettre implicitement chaque nouveau groupe social rangé sous la bannière d'une église patronale, dans la dépendance de l'évêque représenté par l'archidiacre qui percevait certaines redevances auxquelles la paroisse était imposée**.

Au septième siècle, Metz possédait trois paroisses : pour le

* *Reg. sancti Benedict.* C. LVIII et LIX; *D. Mabill. analect.*, t. II, p. 465.

** L'église de Saint-Pierre-aux-Arènes, quoique paroisse, n'était sujette à aucun cens, à aucune redevance, comme mère-église du diocèse. V. Bulle d'Innocent II, en date de 1159.

centre, la cathédrale avec son annexe Saint-Pierre-le-Majeur, bâtie par Goërik^{*}; au midi, Saint-Pierre-aux-Arènes et Saint-Jean-Baptiste. Il est digne de remarque que ces deux points qui marquent deux phases bien tranchées de notre histoire, la phase divodurienne et la phase gallo-romaine soient devenues ensemble les lieux d'origine d'une troisième phase, la phase chrétienne, caractérisée, ainsi que les deux précédentes, par un système monumental bien distinct. A l'époque où nous sommes arrivés, le reste de la ville conservait l'organisation payenne et l'aspect romain tel qu'il se trouve exposé dans le *Récit de Rutilius*. Suivant une vieille tradition, les Juifs, déjà nombreux, demeuraient le long de la Seille, vers la place Mazelle ou le Champé. Ce fut, à ce qu'on présume, principalement à cause d'eux que le concile de Reims, auquel assistait Saint-Arnulph, en 625, défendit, sous peine d'excommunication, de vendre des esclaves chrétiens aux payens ainsi qu'aux juifs, et d'admettre ces derniers dans les charges publiques^{**}.

^{*} Le nom de Saint-Pierre-le-Majeur, *sancti Petri majoris*, *major domus sancti Petri*, ne doit pas être la dénomination primitive de cette église. Son adoption fait supposer l'existence de quelque autre sanctuaire plus petit dédié à Saint-Pierre. La même église fut appelée aussi Saint-Pierre-aux-Images. V. mon histoire de la cathédrale de Metz, t. I.^{er}

^{**} *Labb. Concil.*, t. V, p. 1653, et *hist. Remens.*, lib. II, cap. v.



Ducs souverains.-Rois fainéants.

AN 680 A 768.

Pippin d'Héristal et Martin, 1.^{ers} Ducs souverains
de Metz ou d'Austrasie, an 680.

 PRÈS la mort de Dagobert II, le droit de succession légitime appelait au trône d'Austrasie Théodorik III, roi de Neustrie; mais la haine qu'inspirait Ebroïn, son maire du palais*, fut cause que les Messins, accoutumés d'ailleurs depuis cent soixante années à posséder des rois, ne voulurent point reconnaître ce monarque.

Pippin et Martin, riches seigneurs descendus de Saint-

* « Cet Ebroïn mestre du palais fist tant que les François le cueillirent en grant haine pour son orgueil et pour sa desloiauté, et le roy Theoderic aussi qui les grevoit par son conseil. » Les grandes chron. de Saint-Denis, t. II, p. 13.

Arnulph, le premier par Anchise*, le second par Saint-Chlodulph, profitèrent, en hommes habiles, du sentiment répulsif de la nation pour un prince étranger. Ils se firent déclarer ducs ou gouverneurs; Pippin, par les peuples riverains de la Meuse, du Rhin et de la Moselle; Martin, par ceux de la France centrale. Pippin eut sa résidence à Metz; Martin choisit la sienne ailleurs.

Un semblable événement ne pouvait manquer d'allumer la guerre. De part et d'autre on prend les armes; Metz vomit de nombreuses phalanges sur les plaines neustriennes; elles rencontrent les troupes commandées par Ebroïn, en un lieu nommé Luchophale par de vieux chroniqueurs**; mais l'événement trompe leur courage, et bientôt Pippin et Martin, mis en fuite, se retirent, l'un à Laon, l'autre à Metz. Attiré dans un piège, Martin tombe massacré; tandis que Pippin, plus heureux, devient gouverneur indépendant de l'Austrasie***.

* « Ansegise, le fils saint Ernoul, evesque de Metz, qui selon l'opinion d'aucuns fu dit Anchise. » *Ibid.* p. 11. « Ansegise fut occis par un homme qui avoit nom Gondoime. » *Ibid.* p. 16.

** *Fredeg. contin. cap. xcvi*; *Gest. reg. Franc. cap. xli*.

*** On lit dans les chroniques de Saint-Denis publiées par M. Paulin-Paris, cette note du savant éditeur: « *Luchophale*, et mieux *Lucofale* (*Lucofao*, *Lufao*, *Lucofago*). On est indécis sur ce lieu. Dom Calmet le retrouve dans Lifou, au diocèse de Toul; dom Ruinart dans Loisy, en Lorraine; dom Nicolas Lelong, dans Bois-Fay, près de Marle. Cette dernière opinion me semble la plus probable; *Lucofago* devant être précisément la traduction latine de ce mot vulgaire. Ce pourrait bien être encore *Laffaux*, à deux lieues de Soissons où, près d'un siècle auparavant, l'armée de Frédegonde avait mis en déroute celle de Théodebert et Théoderic. » (V. t. I.^{er}, p. 273.)

Pippin d'Héristal, duc souverain, an 681 à 714.

Pippin, qu'on a tour-à-tour appelé Pippin d'Héristal, d'un vaste domaine qu'il avait en Flandre; Pippin-le-Gros, à cause de sa taille; Pippin-le Jeune, par rapport à son aïeul, et Pippin-le-Bref, en raison de son petit-fils, connaissait trop bien l'esprit des peuples d'Austrasie, notamment des Messins, pour ne pas faire accepter les conséquences d'une usurpation qui flattait leur humeur indépendante. Ils le soutinrent vigoureusement, et combattirent sept années presque consécutives, avec une vaillante ténacité, contre Ebroïn, Garaton, Gillemér et Berthaire, qui se sont succédé à la mairie des palais de Neustrie, sur les marches ensanglantées par le meurtre de leurs prédécesseurs. Enfin, Pippin remporta dans les plaines de Tertry*, entre Péronne et Saint-Quentin, une victoire décisive, à la suite de laquelle il poursuivit Théodorik III jusqu'à Paris, s'empara de sa personne, et lui imposa d'humiliantes conditions. « A la parfin, dit la chronique de Saint-Denis, firent pais et concorde ensamble le roy Theoderik et le duc Pepin, et cil fu esleu à la dignité du palais. Quant il eut les tresors receus et la cure du royaume, il repaire en Austrasie et laissa pour lui** un prince qui avoit nom Nor-

* *In loco nuncupante Textricio* (ann. Met. ad an. 687), « en un lieu qui est apelé Tertrice, » disent les chroniques de Saint-Denis. C'est aujourd'hui Tertry, village du département de la Somme.

** C'est-à-dire pour le représenter auprès du roi.

debert. Cil prince Pepin avoit femme noble de lignage et plaine de très-grant sens, Plectrude estoit apelée; deux fils avoit de lui, Droque avoit nom l'ainsné*, et le mainsné Grimoart** : à Droque l'ainsné avoit-on donné la contrée de Champagne. En cette manière comme vous avez oy, fu Pepin sire de toute Austrasie et de toute France, qui par autre nom et aucune fois nommée Neustrie. Et si dure***, d'un sens, de la grant mer de la petite Bretaigne jusques au fleuve de Meuse, et d'autre part du Rhin jusques à Loire. Moult amenda le païs de sa seigneurie; car il mist les choses en meilleur estat que elles n'estoient devant. Saint-Lambert, que le roy Theoderic avoit envoié en exil par l'assentement Ebroïn, rapela et remist en son siège en la cité du Traet : si fu mestre du palais d'Austrasie vingt-sept ans et demi, au tems de divers roys****. »

La chronique s'accorde très-bien avec le texte du *continuateur de Frédegair* et des *Annales de Metz*. En les rapprochant l'un de l'autre, on voit que Pippin avait répudié, vers l'année 688, cette femme *plaine de très-grant sens*, pour vivre avec Alpaïde dont il eut un fils connu dans l'histoire sous le nom de Karl-Martel; mais qu'en 691 il était déjà revenu à sa première épouse*****.

* Droque ou Drogon, fils aîné de Plectrude, mort à Metz en 708. *Post hæc Drocus filius Pipini à validâ febre correptus mortuus est, sepultus in Basilicâ beati Arnulphi confessoris, Mettis urbe. Fredeg. continuat., cap. 101.*

** Li mainsné Grimoart, c'est-à-dire le puiné Grimoald, qui succéda dans le duché de Champagne à Drogon.

*** Et si dure, c'est-à-dire, et s'étend.....

**** Grandes chron. de Saint-Denis, t. II, p. 49.

***** « Saint-Lambert reprist le prince Pepin pour ce que il maintenoit

Pippin gouverna souverainement sous quatre rois, Théodorik III, Clovis III, Childebert III, Dagobert III. La mort de Théodorik, arrivée en 691, ne fit pas plus de bruit que celle d'un simple particulier. Il laissait deux fils très-jeunes, Clovis et Childebert : Pippin mit l'ainé sur le trône ; mais il ne régna et ne vécut que quatre années après son avènement. Childebert lui succéda en 695 : comme il préférait la résidence de Paris à celle de Metz, Pippin le fit surveiller par son fils Grimoald, créé maire du palais neustrien, seigneur *bien morigené, doux et débonnaire, sage et atrempé, loial et droiturier**. Mort le 14 avril 711, Childebert laissa la couronne à Dagobert III, jeune enfant qu'il venait d'avoir ; et Grimoald continua ses fonctions près du nouveau monarque, jusqu'à ce qu'étant venu à Jupil, maison de plaisance non loin de Liège, où Pippin était tombé dangereusement malade, il fut assassiné dans l'église de Saint-Lambert au moment qu'il y priait. C'était le résultat d'une conspiration des Leudes de la Neustrie contre l'omnipotence souveraine de Pippin. Ce dernier rechercha les coupables, les fit périr dans les supplices et se hâta d'instituer maire de Neustrie Théodoald, fils de Grimoald**, non moins jeune que le roi : car il voulait perpétuer sa dynastie, et comptait bien la consolider encore long-temps par ses conseils, lorsqu'une rechute vint le saisir à Jupil, où il mourut le 16 décembre 714.

Alpaïs, une dame qui pas n'estoit son espousée, par dessus Plectrude sa propre femme. Le frère de cette Alpaïs, qui avoit nom Dodon, occist Saint Lambert, pour ce tant seulement que il eut repris Pepin de son péchié. » Grandes chron., II, p. 20.

* Grandes chron. de Saint-Denis, t. II, p. 21—22.

** Ce Théodoald était, dit la chronique de Saint-Denis, fils d'une *meschine*, concubine.

Depuis l'année 688, Pippin d'Héristal ayant réglé tout ce qui concernait le royaume d'Occident, faisait à Metz sa résidence habituelle. Il n'en sortait que pour diriger la guerre au-delà du Rhin contre les peuplades germaniques, pour présider aux plaids-généraux qu'il avait rétablis le 1.^{er} mars de chaque année, selon l'ancien usage, ou pour des voyages indispensables. Probablement qu'en son absence un duc, appelé duc de Metz*, tenait les rênes de la haute administration. Il était secondé par les évêques messins qui se montraient généralement favorables à la descendance Pippinienne. Chlodulph avait eu pour successeur Abbon, dont nous avons cité la seule particularité connue, l'institution de Saint-Jean-Baptiste en paroisse. Ce dernier, mort le 15 avril 700, laissa la mitre à un homme dit Paul diacre, digne des beaux siècles de l'église, qui ne la conserva malheureusement que sept années, puisqu'il décéda le 12 des kalendes de février 707. Il eut pour remplaçant Félix II, qu'une fin prématurée enleva le 22 décembre suivant à son église. Tous trois furent descendus sous la vaste crypte de Saint-Symphorien, et l'Aquitain Sigibald, frère de Sainte-Ségoène, le conseiller intime et l'ami de Pippin d'Héristal, monta sur le siège épiscopal de Metz, lorsque ce prince avait peut-être le plus besoin d'une officieuse entremise, puisqu'il approchait alors du terme de son existence**.

* Parmi les souscriptions de la charte de fondation de l'abbaye de Lobbes, expédiée en 691, on trouve celle d'un nommé *Philippicus*, duc de Metz, *S. Philippici ducis Metensis*. *Ap. Merœum, diplom. Belg.*, t. II, p. 1126.

** *Catal. episc. Met.*; *de gest. episc. Met.*; *ex manu scriptis sancti Arnulphi et sancti Symphoriani*.



Plectrude, régente, et Théodoald, 2.^e Duc souverain
d'Austrasie, an 714 à 715.

L'avènement de Plectrude à la régence du palais messin, et le maintien du jeune Théodoald à la mairie de ce même palais, prouvent bien l'entier discrédit où la race royale était tombée. Pour maintenir la souveraineté sur la tête de son petit-fils, Plectrude fit enfermer le rejeton d'Alpaïde, et régna quelque temps sur l'Austrasie, la Neustrie et la Bourgogne. Mais une conspiration s'ourdissait contre elle : les Leudes de la Neustrie ne voulaient ni d'une femme, ni d'un maire presque en bas-âge : ils avaient élevé les yeux vers le fils d'Alpaïde, seul héritier du grand caractère et du bouillant courage de Pippin d'Héristal*, et bientôt ses chaînes étaient tombées. Sans doute il eut été facile à Plectrude de transiger : elle aimait mieux combattre ; la chance des armes lui devint contraire. Taillés en pièces aux environs de Compiègne, les Austrasiens prirent la fuite, et comme Charles ne se trouvait point là pour profiter du fruit de la victoire, Rainfroy**, l'un des seigneurs neustriens les plus braves, fut proclamé maire. On le vit aussitôt ravager sans pitié les rives de la Meuse, et soulever contre nous le duc de Frise et les

* On lit dans les annales de Metz, ann. 714 : *Karolus verò, quem solum pater dignum heredem tantæ potestatis superstitem reliquerat, novercales insidias graviter tolerebat.*

** Il est appelé *Raganfroy* par les chroniqueurs.

Saxons. Chacun ici tremblait. On ne savait déjà plus quel parti prendre, car Théodoald venait de mourir, et rien ne devait sembler pire aux Messins que de retomber sous le joug de la Neustrie. Dans cette pénible incertitude, Karl parvient à briser ses chaînes. Il arrive à Metz, et les Austrasiens le proclament aussitôt duc souverain.



Karl-Martel, 3.^e duc souverain d'Austrasie, an 715 à 741.

Le décès du roi Dagobert III, arrivé en Neustrie le 24 juin 715, fit naître parmi les grands une profonde mésintelligence qui favorisa l'essor de Karl-Martel. Ce prince, auquel son génie devait assurer les plus brillantes destinées, eut bientôt rétabli les affaires du gouvernement austrasien et justifié la confiance exaltée des peuples. Pour demeurer à l'abri d'un reproche d'usurpation souveraine, il alla prendre dans la famille Mérovingienne un fantôme royal appelé Chlotaire, qu'il plaça sur le trône, tandis que les Neustriens tiraient du fond d'un cloître un fils de Childerik II, jeune homme intelligent et brave qui laissa croître ses cheveux tombés depuis long-temps sous les ciseaux de la règle, et qui saisit une épée dont la forte lame devait cependant se briser cinq années plus tard. Trahi, vaincu, livré à Karl-Martel, il mourut en 720, quelques mois après Chlotaire, son collègue en Austrasie, et laissa Karl-Martel maître de deux trônes qu'il pouvait usurper, mais sur lesquels il lui sembla préférable d'asseoir Théodorik de Chelles, héritier et fils légitime de Dagobert III. Le nouveau monarque habita Metz, si non toujours, du moins quelquefois, car des chartes signées de lui l'attestent*.

* V. dans Mabillon, *Annal. bened.*, t. II, p. 74, une charte datée de l'année 725, en faveur de l'abbaye de Maurmoutier.

Plectrude, retirée à Cologne dans un monastère qu'elle avait fait bâtir, y finit ses jours; Rainfroy, l'ancien maire du palais de Neustrie, en acceptant la propriété du comté d'Anjou, s'était abstenu de toute opposition aux vues politiques de Karl-Martel qui, toujours armé, toujours en lutte et toujours heureux, consolida son pouvoir au point qu'en 757, lorsque mourut Théodorik de Chelles, il ne crut pas devoir le remplacer, même par une ombre de roi. Karl descendit dans la tombe le 22 octobre 741, après avoir gouverné pendant vingt années, d'une manière absolue, la monarchie française, qu'il laissa, dit la chronique, *en grant pais et en grant prosperité**. Ce dernier témoignage, inexact quant au royaume considéré dans son ensemble, car il fut ruiné de contributions arbitraires, semble vrai pour le diocèse messin et pour notre ville en particulier, dont l'heureuse tranquillité se maintint, grâce à la pacifique entremise de l'évêque Sigibald.

* *Gest. reg. Franc.*, cap. LII, LIII; *Fredeg. cont.*, cap. 408, 409; *Grandes chron. de Saint-Denis*, t. II, p. 23 à 37.



Karloman, 4.^e duc souverain d'Austrasie, an 741 à 747.

Avant de mourir, Karl-Martel avait pensé devoir partager l'administration du royaume entre les enfants qu'il avait eus d'un premier lit : Karloman* eut l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe; Pippin-le-Bref, la Bourgogne, la Neustrie et la Provence**. Ils gouvernèrent quelque temps comme ducs et maires du palais; l'un résidant à Metz; l'autre tantôt à Paris, à Soissons, même à Metz où l'appelaient les affaires générales***. Pour ne point exciter l'envie des seigneurs qui avaient sans cesse les yeux fixés sur eux, il leur parut convenable de créer un roi. Childerik III, fils de Chilperik II, fixa le choix des deux maires, et devint souverain nominal des états que possédaient Karl-Martel. Après différentes expéditions au-delà du Rhin, en Allemagne, en Bavière, en Souabe, Karloman abandonna le pouvoir. Ayant recommandé ses en-

* Il est appelé Charlemaines (*Carlomanus*) par les chroniqueurs.

** La chronique de Saint-Denis fait mention d'un 3.^e fils, nommé Grifon, l'aîné de tous, fils de Somnichild, nièce d'Odilon, duc de Bavière : « Charlemaines le prist et le mist en prison en un nuef chastel qui sied de lès Ardenne; là le fist moult bien garder jusques à tant que il mut pour aller à Rome. » T. II, p. 39.

*** On lit au bas d'une charte expédiée en faveur de l'église Saint-Vincent de Mâcon, datée du mois de janvier 743 : *Actum kalendis januarii in anno secundo principatus Pipini ejusdem in civitate Metis in palatio regio. Præceptum Pipini majori domus*, ap. D. Bouq., t. IV, p. 708.

fants, notamment l'ainé appelé Drogon, au frère qu'il laissait maître de la monarchie, il fut à Rome, où « *le tondi et le benéi le pape Zacarie, et lui donna habit de moyne* »*.

* Grandes chron., t. II, p. 40, et *Annal. Metens. ad ann. 747.*



Drogon, 5.^e duc souverain d'Austrasie, an 747 à 752.

Il y a tout lieu de présumer, qu'après la retraite de son père, Drogon devint maire du palais d'Austrasie, et qu'il eut Metz pour résidence; mais c'était un enfant qui avait aussi besoin d'un tuteur que le roi. Pippin-le-Bref gouverna seul par le fait. Une expédition en Thuringe, une autre en Bavière, provoquées par le prince Grifon fugitif de l'Ardenne, occupèrent sérieusement Pippin. Quand il eut triomphé, le moment lui sembla propice de s'affranchir des embarras d'une royauté débile, et comme *le roy de France qui lors estoit, ne tenoit nul profit au royaume*, Pippin envoya au pape Zacharie deux ambassadeurs chargés de lui demander « *lequel* » *devoit estre mieux roy, ou celui qui nul povoir n'avoit au* » *royaume, ne en portoit fors le nom tant seulement, ou* » *celui par qui le royaume estoit gouverné et qui avoit le* » *povoir et la cure de toutes choses.* » Le pape, estimant comme elles le méritaient les grandes qualités de Pippin, répondit aux envoyés « *que celui devoit estre roy apelé,* » *qui le royaume gouvernoit et qui avoit le souverain* » *povoir. Lors donna il sentence que le prince Pepin fust* » *couronné comme roy*^{*}. »

^{*} *Eginhardi annales, ad ann. 741 et seq.; grandes chron. de Saint-Denis, II, p. 40, 41, 42; Mabill. annal., t. II, p. 131; Le Cointe, annal. eccles. Fr. ad ann. 747, N. VII et seq.*

Pippin-le-Bref, roi, an 752 à 768.

Beaucoup plus sûr des Austrasiens qu'il ne pouvait l'être des peuples de la Neustrie, Pippin, sans doute pour mieux imposer à ces derniers et leur témoigner, en même temps, une déférence particulière, assembla dans la ville de Soissons le parlement où il devait recevoir la couronne royale. Cette auguste cérémonie eut lieu au mois de mars 752. Childerik fut dépouillé du titre de roi, rasé, puis enfermé sous les voûtes silencieuses du monastère de Sithieu (aujourd'hui Saint-Bertin), à Saint-Omer, où il mourut trois années après. Son fils Théodorik, rasé en 753, quand Pippin crut n'avoir plus rien à craindre des événements, devint moine de l'abbaye de Fontenelle (Saint-Vandrille), et y termina paisiblement ses jours. C'est ainsi que le sceptre de Clovis, après être demeuré deux cent soixante et dix années entre les mains de la famille Mérovingienne, passa dans la famille Arnulphine, que nous avons vue naître aux grandeurs.

Pippin demeura presque toujours à Metz. Il y tint, en 758, le concile dont nous parlerons plus loin ; il en partit pour aller au-devant du pape Etienne II, tandis que son fils aîné le recevait au pied des Alpes ; et pendant l'année 767, ayant appris que les ambassadeurs d'Amormuni, roi des Sarrasins, étaient débarqués au port de Marseille, il voulut que ces étrangers vinssent passer l'hiver ici, Metz étant alors le séjour le plus agréable qu'on pût leur offrir dans le royaume.

Tombé malade à Xanites d'une hydropisie, Pippin se fit conduire au monastère de Saint-Martin de Tours, puis à celui de Saint-Denis, pour que les religieux *idoines en médecine* le soulageassent; mais il y mourut le 24 septembre 768, âgé de 54 ans, et laissant à deux fils d'un rare mérite, Karloman et Karl-Magne, de magnifiques états qu'ils partagèrent sans la moindre opposition. Karloman eut l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe, ou royaume de Metz; Karl-Magne, la Neustrie, la Bourgogne et la Provence.

Depuis le décès de notre saint évêque Sigibald, que le ciel semble avoir maintenu sur le siège épiscopal tant qu'a vécu Karl-Martel, pour adoucir les injustices et les violences d'un monarque implacable, nos murs ont possédé Chrodegand, compatriote de Pippin-le-Bref, digne de s'élever et de marcher avec lui*.

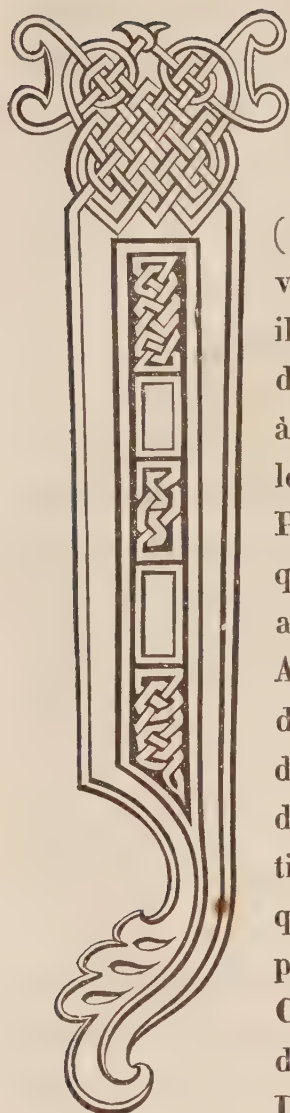
* *Fredeg. contin., cap. 117, 134, 136; Eginh. vit. Carol. Magn., cap. III; les grandes chron. de Saint-Denis, II, 42 à 53.*



Etat social.

Aspect de Metz sous les ducs souverains d'Austrasie.

 N a vu précédemment les troubles inséparables des révolutions dynastiques agiter l'église, provoquer l'usurpation domaniale, sanctionner l'illégalité aux dépens de droits acquis, et faire insensiblement fléchir cette haute morale évangélique à laquelle la voix de Saint-Colomban et celle de Saint-Boniface avaient imprimé naguères tant de crédit et de puissance. Cependant l'église souffrit ici moins qu'ailleurs.



ALOUX de réconcilier l'autel avec le trône, Pippin-le-Bref favorisa le culte; les congrégations religieuses, asiles de paix et de piété, se soutinrent; celle de Saint-Arnoul (Arnulph) acquit même des propriétés nouvelles, et quand sa vaste crypte sépulcrale, illuminée nuit et jour, retentissait au bruit des funèbres litanies, son cloître s'ouvrait à l'enseignement d'une grande quantité d'élèves. Pippin d'Héristal, réconcilié avec Plectrude, enrichit cette abbaye de tout ce qu'ils possédaient à Norroy-le-Sec*. Quinze années plus tard, l'abbé Hugues, le duc Arnulph, tous deux fils de Drogon, duc de Champagne; Pippin et Godefrid, enfants d'Arnulph, donnèrent au même couvent le domaine de Vigy (*Vigia*)**, pour l'entretien des moines, le soulagement des pauvres qu'on y nourrissait, et pour les professeurs préposés à l'instruction de la jeunesse***. Cette charte authentique, datée de Metz le 7 des kalendes de juillet, 5.^e année du règne de Dagobert III (23 juin 715), est un acte de piété filiale et de gratitude envers l'abbé Leutbert qui avait

* Cette charte est datée de *Nielsium*, le dixième des kalendes de mars (20 février 691), douzième année du règne de Théodorik III en Austrasie. Pippin qualifie l'abbé Romulus du titre de *vénérable*, et appelle les moines *serviteurs de Dieu*. *Cartul. sancti Arnulphi*.

** Anc. archives de Saint-Arnoul, layette A, n.^o 2.

*** *Clericis vel pauperibus alimoniam accipientibus, aut lectoribus inibi deservientibus*. *D. Mabill., ann. benedict., t. II, p. 44; capitul., t. II, col. 1259.*

bien voulu recevoir, sous la crypte Arnulphienne, la dépouille mortelle de leur père. Le roi Chilperik II n'eut pas une moindre vénération pour cet auguste sanctuaire et son chef que les seigneurs de la cour, car il lui donna la terre de Martille, en se recommandant aux prières de la nombreuse communauté qu'il dirigeait avec autant de zèle que de sagesse*.

L'agiographie de l'abbé Hugues**, bienfaiteur de Saint-Arnoul, qui fut à la fois abbé de Jumièges et de Fontenelle, évêque de Rouen, de Paris et de Bayeux, prouve à quel degré se trouvait déjà porté l'abus dans le cumul des bénéfices : c'était peu encore quand des laïcs n'usurpaient pas les propriétés religieuses ; mais la fortune exubérante du clergé contrastait avec les besoins renaissants d'une aristocratie guerrière qui se ruinait sur les champs de bataille : le sabre tranchait l'inégalité, et la force devenait la loi. Aussi l'église elle-même fut souvent obligée de réunir divers apanages au bénéfice de la même tête, que des relations puissantes, une position élevée à la cour, mettaient à l'abri des coups de la fortune.

Heureusement pour Metz et l'Austrasie toute entière, deux hommes éminents, Saint-Sigibald ou Sigebaud et Saint-Pirmin, placés entre la puissance politique et la résistance populaire, mitigeaient les secousses volcanisées de celle-ci, éclairaient les égarements audacieux de celle-là. Ils maintenaient, autant que possible, l'ordre social établi dans le septième siècle, et formaient la chaîne qui devait lier l'un à l'autre Saint-Boniface et Saint-Chrodegand.

* Cette charte est datée de Compiègne le 8 juin 717, seconde année du règne du monarque.

** *Annal. bened.*, II, p. 69, 70, 82; *Annal. Met.*, ad ann. 693.

Monté, vers l'année 708, sur le trône épiscopal messin, conseiller de Pippin d'Héristal, aimant l'étude, l'enseignement et la pratique des bonnes œuvres, Sigibald, qu'on croit originaire d'Aquitaine, édifia le diocèse par ses vertus; il releva le monastère d'*Hilariacum* (Saint-Avold) tombé dans l'indiscipline et l'indigence, et s'entendit avec Saint-Pirmin, évêque régional, prédicateur illustre, pour fonder l'abbaye de Neuville, au pied du Mont-Scaurus, entre l'Alsace et les Vosges. Fixé, selon toute apparence, à Metlesheim, près de Sarreguemines, afin d'être plus à même de veiller sur l'Alsace, la Lorraine, la Bavière et le Pays-Messin, Pirmin s'occupa sans relâche de la réforme des anciennes communautés religieuses et de l'établissement de communautés nouvelles, telles que Neuville et Hornbach, qu'il mit toutes deux sous la dépendance du chapitre messin. Hornbach, une des plus illustres abbayes du nord-est de la France, fut bâtie en 727, au confluent de la Sarre et de la Bliese, dans l'emplacement à-peu-près où s'élève aujourd'hui Sarreguemines*. C'était donc du bourg de Metlesheim que la parole énergique et persuasive de Pirmin réveillait les âmes engourdies, insistant volontiers sur les obligations sacrées qu'imposait le baptême aux parrains et marraines chargés de surveiller, d'instruire et de corriger leurs filleuls; sur la nécessité de payer le décime au prêtre, de leur faire hommage des prémices de la terre, et de n'y toucher qu'après qu'il les avait bénies. Pirmin s'élevait avec chaleur contre les superstitieuses croyances

* *Horn*, en allemand signifie corne, et *bach* rivière; en latin, *cornu rivuli*. Le même lieu s'appelait, au moyen-âge, *Guemund*, confluent. On lit, dans un diplôme souscrit par le roi Karl, la 28.^e année de son règne: *Dono a die præsente ad monasterium Gamundias vocatum, quod a nostris progenitoribus in pago Blesensi super fluviolos duos videlicet Frualbam et Sualbam novimus constructum.*

qui s'attachaient au culte des pierres, des arbres et des fontaines; il condamnait les sortilèges, les aruspices, les divinations, les solemnités calendales, les farces, les bouffonneries, les chansons deshonnêtes, les danses publiques et particulières, comme autant d'œuvres sataniques léguées par le paganisme; il ne pensait pas qu'on pût dissoudre un mariage légitime sans le consentement mutuel des deux parties, et n'admettait pour raison valable de séparation ni le grand âge, ni la débauche, ni les difformités de la taille, ni la stérilité, ni la folie. Selon lui, toute faute grave devait être confessée sincèrement au prêtre, rachetée par une oblation dans un temps prescrit, puis absoute en recevant la communion*.....

Cette doctrine, extraite d'un petit traité en forme d'homélie qui existait manuscrit dans l'abbaye de Notre-Dame des Hermites, en Suisse, présente un tableau fidèle de l'état religieux des esprits d'alors, des plaies sociales qu'on avait à guérir, et des moyens employés par le clergé. Les dispositifs canoniques du concile tenu à Metz en 753, ne jettent pas une lumière moins vive sur le même objet. On y lit :

Can. I. Celui qui aura commis un inceste avec une personne consacrée à Dieu; ou bien avec sa cousine; sa marraine de baptême et de confirmation; avec la mère et la fille; avec les deux sœurs; avec une nièce du côté de son frère et de sa sœur; avec sa petite-fille; sa cousine germaine ou issue de germaine; avec sa tante, soit du côté paternel, soit du côté maternel, sera puni d'une amende, s'il a de l'argent : personne ne le recevra et ne lui donnera de la nourriture, s'il ne veut point se corriger. L'amende, versée au profit

* *D. Mabill. Analect., t. IV, p. 65.*

du roi, s'élèvera à soixante sols. Si le coupable, de condition libre, n'a pas d'argent, on le mettra en prison jusqu'à ce qu'il ait satisfait. S'il est esclave ou affranchi, il sera battu de verges, et le maître qui n'empêchera pas le serviteur de retomber dans le désordre, payera lui-même au fisc soixante sols.

Can. II. Les ecclésiastiques coupables des crimes précités perdront leur rang, s'ils sont constitués en dignité; ils seront, au contraire, incarcérés ou punis de verge s'ils appartiennent à un ordre inférieur.

Can. III. Les prêtres et les clercs seront convoqués au concile par l'archidiacre et par le comte. Si quelqu'un refuse avec mépris de s'y rendre, le comte le condamnera, lui et son défenseur, à soixante sols d'amende au profit du roi, et le forcera d'obéir. L'évêque ensuite le jugera selon les canons. Si quelqu'un entreprend la défense d'un prêtre, d'un clerc coupables, ou d'un incestueux, le comte le fera comparaître devant le roi avec un député de l'évêque, et le roi le fera punir sévèrement afin qu'on en soit intimidé.

Can. IV. Il est défendu de lever un impôt sur les provisions de bouche et sur les voitures qui ne sont pas employées par le commerce. On ne doit rien exiger pour les malles et les paquets de ceux qui vont en pèlerinage à Rome ou ailleurs, et ne les inquiéter, en aucune façon, au passage des ponts et des rivières. Quiconque aura contrevenu à cet ordre, sera condamné à soixante sols d'amende, dont moitié en faveur du délateur et l'autre moitié pour le trésor royal.

Can. V. La livre pesant d'argent n'aura que vingt-deux sols à la taille : de ces vingt-deux sols le monétaire en prendra un et rendra le reste au propriétaire du lingot.

Can. VI. Chacun sera maintenu dans les immunités dont il jouit.

Can. VII. Si quelqu'un vient plaider sa cause à la cour, avant de l'avoir soumise, dans les plaids ordinaires, au comte et aux officiers de justice ; ou bien si, l'ayant soumise, il ne veut pas accepter la sentence des premiers juges, il sera frappé de verges. Dans le cas où le coupable serait un fonctionnaire, au roi seul appartiendrait le droit de le punir. On peut, toutefois, appeler d'un jugement qu'on croit inique : ce jugement sera cassé s'il est contraire aux lois ; mais les juges maintiendront son exécution s'ils prouvent que la sentence est conforme aux règles établies.

Can. VIII. On frappera de verges tout ecclésiastique qui viendra se plaindre à la cour de son ancien, à moins que ce dernier s'y fasse représenter par un défenseur officieux*.

Les codes en vigueur avaient prévu ces divers cas ; mais depuis quelques années, la société ayant fléchi principalement dans le sens où viennent de se poser les prédicants et le concile, il fallait un rappel aux préceptes, une invocation aux lois, une halte grave, sévère et solennelle qui servît de leçon. Rien, d'ailleurs, ne prouve mieux que le texte disciplinaire de l'église, l'état de relâchement où les mœurs étaient tombées : permettre le rachat d'une faute, même d'un crime, avec de l'argent ; abandonner la plupart des peines corporelles au pouvoir discrétionnaire du monarque ou de l'évêque, n'y a-t-il

* *Concil.*, t. VI, p. 4659, ap. Labbe ; *Capitul.*, t. I, col. 477, ap. Baluze. Il existe quelque différence entre ces deux collections, quant à la date donnée à notre concile et au nombre des canons. Nous avons adopté l'opinion du P. Labbe.

point là mansuétude abusive, et ne dirait-on pas que le fisc, exploitant à son profit le coupable et la loi, envisageait, comme chose préjudiciable, le retour des peuples aux sentiments moraux qu'exigeait l'église? On se trouvait bien loin des lois Théodosiennes; mais aussi quelle distance entre le quatrième siècle et le huitième, entre la société romaine, quoique dégénérée, et la société barbare, Franke ou Teutone.

Ne soyons donc pas étonnés de voir les héritiers directs de la civilisation transalpine, soit qu'ils vinssent d'Irlande, d'Écosse et d'Aquitaine, soit qu'ils appartenissent à quelques familles d'élite indigènes, rechercher avec ardeur une règle sainte, un système de communauté qui leur permit de vivre en dehors du désordre et de l'impunité légale. Dans nos contrées, on suivait volontiers la règle donnée par Saint-Colomban, ou celle moins sévère due à Saint-Benoît. Les abbayes que fonda Saint-Pirmin*, celles qu'avaient établies le roi Sigebert, et d'autres encore, telles que Saint-Arnoul, Saint-Trudon, Hastières, etc., suivirent la règle bénédictine.

Voulant en finir avec le monde avant d'en finir avec la vie, beaucoup de grands personnages allaient se réfugier dans ces paisibles retraites, véritables oasis placés entre la terre et le ciel. Ils y attendaient saintement la mort et saluaient sa bien venue de manière que leur résignation servait à la fois de leçon et d'exemple. Ainsi moururent Saint-Sigibald et Saint-Pirmin; le premier dans l'abbaye de Saint-Avold, le 26 oc-

* On en cite huit, savoir: Hornbach, Neuville, Richenow, Morbach, Schwarzach, Gegenbach. *Annal. bened.*, t. II, p. 76 et seq.

tobre 741, après trente-trois années d'épiscopat*; le second à Hornbach, au 3.^e jour des nones de novembre 758**.

Lorsque Sigibald s'éteignit, et que Pirmin, déjà vieux, voyait diminuer, si non son courage, du moins ses forces, une éclatante lumière sortie de l'abbaye de Saint-Trudon, illuminait le trône épiscopal messin : c'était Chrodegand, d'origine flamande, homme lettré, parlant plusieurs langues, et qui avait appris, en maniant les affaires de la cour, l'art de bien diriger celles du diocèse. « Choisi pour remplacer Sigibald, ordonné le 1.^{er} octobre 742, Chrodegand, à l'exemple des premiers pasteurs, regarda moins l'épiscopat comme une dignité que comme une charge qui lui imposait de nouvelles obligations; aussi sa promotion n'apporta-t-elle d'autre changement en lui que de le rendre plus ardent vers la perfection. Il vécut toujours dans une très-grande simplicité, faisant paraître beaucoup de douceur dans ses mœurs et de modestie dans toute sa conduite. Jamais on ne vit de luxe dans ses habits, ni à sa table. Il avait une charité sans bornes pour les misérables. Il nourrissait un nombre incroyable d'indigents, et protégeait les veuves et les orphelins qui le regardaient comme leur père et leur tuteur. » Ces paroles des bénédictins*** peignent parfaitement l'évêque; mais pour

* Pour tout ce que nous avons dit sur Sigibald, voyez : *Vit. manuscr. sancti Sigibald.*, ex cod. S. Symphoriani; *Centur. Magd.* VIII, C. x, p. 767; *Vit. sanctæ Sogolenæ*, ap. *Mabill. in act. SS. ord. S. bened. sæc. III*, part. II, p. 487 et seq.; *Paul. Diac. de Gest. episc. Met.*; *Martyrol. Senon. ad 24 jul.*; Hist. bénéd. de Metz, t. I, p. 437 à 448.

** Voyez, sur Saint-Pirmin : *Vit. sancti Pirmin.*, ap. *Mabill. in act. SS. O. S. B. sæc. III*, part. II, p. 76 et seq., 124 et seq.; *Martyrol. rom. Usuardi et Molani*, III non. novembr.; *Rab. Maur. Epigramm.* n.^o 101; Hist. bénéd. de Metz, I, p. 441 à 447.

*** Histoire de Metz, I, p. 456.

connaître le grand homme, étudiez ses institutions, réfléchissez sur ses actes, et voyez quel mouvement il imprime à la pensée, soit qu'il élève des édifices religieux au sein de nos murailles; soit qu'il crée une école rivale de Saint-Arnulph; soit que faisant défricher la profonde vallée de Gorze, il la consacre aux paisibles exercices de la pensée*; soit enfin qu'en divers autres lieux, à Saint-Avold, à Lauresheim**, il organise matériellement et moralement de nombreuses communautés que les malheurs des temps avaient mises en souffrance.

L'un des premiers soins de Chrodegand fut d'élever un cloître autour de la basilique de Saint-Etienne, afin d'obliger ses chanoines à la vie commune; il y ajouta deux églises, Saint-Pierre-le-Vieux qui devint la patronale du monastère, et Saint-Paul la conventuelle du chapitre. Ayant décrit ces monuments dans notre *Histoire de la cathédrale de Metz*, nous ne reviendrons point sur le même objet; nous n'exhumerons pas non plus les vieilles ruines de Gorze et de Lauresheim enfouies à de grandes profondeurs, et sur lesquelles

* Gorze, bourg situé à 20 kilomètres de Metz, au couchant, dans une position très-pittoresque, occupe l'emplacement de l'ancienne abbaye autour de laquelle des habitations particulières se sont groupées. Le ruisseau qui traverse cette localité, était nommé *Gorzia*, *Gorgia*, *Gurges*, c'est-à-dire gouffre, sans doute à cause de la profondeur et de l'abondance de la source qu'on voit au-dessus du bourg. Les moines de Gorze étaient quelquefois appelés *Gurgitenses*, et leur monastère *Gurgitauum monasterium*.

** Lauresheim ou Lorch, abbaye célèbre, était primitivement à trois lieues et à l'orient de Worms, dans une petite île formée par la rivière de Weschnitz, diocèse de Mayence. Elle dépendait, bien entendu, de l'évêché de Metz. L'acte de fondation imprimé dans Duchesne, t. III, p. 490, est daté du 4.^e des ides de juillet, 12.^e année du règne de Pippin (12 juillet 763). Plus tard, le nombre des religieux ayant augmenté beaucoup, Chrodegand fit rebâtir le monastère dans un lieu plus commode appelé Adenmunster. *Mabill. annal. benedict.*, t. II, n.^o 220.

l'architecte Gundelandus* imprima le cachet d'une époque d'énergie encore sauvage et de simplicité sévère. Mais il convient de rappeler qu'à ces antiques sanctuaires échappés aux investigations de l'histoire, on remarquait des frontons triangulaires figurés entre d'étroites fenêtres, des pignons écrasés, des autels assis sur la courbe de l'abside comme à Saint-Pierre-le-Vieux; des piliers quadrangulaires fortement accusés, engagés dans la maçonnerie, ainsi que cela se voit sur les plans du sanctuaire précité et du sanctuaire de Saint-Paul**; un entablement plat, au lieu de plafond voûté; des toitures en pierre ou en plomb; des murs en petit appareil, etc.

L'ornementation alors était rare; je dirais même discrète, si je l'osais. Depuis le concile *Quinisexte* (692) qui proscrivit l'allégorie dans les églises et ordonna de préférer aux emblèmes la peinture historique, les peintres et sculpteurs étaient devenus beaucoup plus sages qu'auparavant, et quand Léon l'Isaurien eut condamné les images religieuses (726), persécuté les artistes, il se fit des rives du Bosphore une émigration qui devint avantageuse à l'occident. Metz, on le voit par quelques ivoires et divers manuscrits indigènes, se ressentit de la présence d'artistes grecs; les apôtres, les saintes femmes, presque nus quand l'allégorie était dominante, furent drappés à l'antique; la représentation de la vierge devint plus commune, et le christ mourant qu'on n'avait point osé peindre sur la croix, y prit bientôt place en tant qu'image réelle du

* Gundelandus, parent de Chrodegand, nommé vers l'an 765 abbé de Lauresheim, fut chargé d'en rebâtir le monastère. *Mabill., annal. bened., t. II, p. 203 à 220.*

** Voyez le plan annexé au 1.^{er} volume de mon *histoire de la cathédrale de Metz.*

dernier acte de l'homme-dieu. Tantôt le sauveur est habillé, tantôt il est nu; mais dans l'une et l'autre condition, ce n'est pas la figure souffrante d'un martyr, c'est la tête droite, l'œil ouvert, la physionomie calme, pleine de grandeur et d'espérance du fils de Dieu, véritable roi triomphant.

Puisque j'ai parlé des manuscrits où se révèle la transformation progressive qu'a subie l'art chrétien, c'est le cas d'offrir quelques types d'écriture qui donneront une idée de la calligraphie du huitième siècle*. Voici des caractères tenant à la fois de la *karoline* et de l'*anglo-saxone* :

ET FACTUM EST CUM ESSE
IN LOCO QUODAM ORCUM

La ligne suivante se rapproche de l'écriture capétienne et plus encore de la gothique, qu'on verra surgir en même temps que l'ogive des églises :

Et cadunt more gladii.

L'indécision tremblottante de la cursive tracée ci-dessous, la rapproche de la mérovingienne et de la lombardique.

noebuco adser reg bcebilonit quicunq;
nonant becaare collum saum subuzo reg

* J'ai copié moi-même ces divers types dans un manuscrit de la bibliothèque de Metz, marqué C. 2.

Ainsi, dans le même recueil apparaissent trois formes bien distinctes auxquelles s'ajoutent, pour ornement, des lettres capitales dessinées hardiment en filigrammes comme le *J* majuscule qui commence ce chapitre*.

La différence tranchée des caractères calligraphiques dans un même recueil ou dans plusieurs manuscrits ayant origine commune, offre quelque intérêt, en ce qu'elle représente chez les calligraphes, prêtres, moines ou clercs, une réunion d'hommes appartenant à des contrées fort éloignées, et n'ayant sans doute d'autres rapports que ceux qu'imprime l'analogie des principes religieux. Chrodegand s'en est habilement servi pour fixer autour de lui ceux qu'il jugeait capables de seconder ses vues. Soit que les affaires de l'église l'appelassent à Rome, soit qu'il entretint des relations avec la cour, il ne négligeait point l'administration diocésaine; il utilisait son influence à l'obtention de privilèges pour les établissements qu'il fondait, et trouvait des hommes à une époque où les hommes étaient si rares.

Rien n'égalait l'activité prodigieuse du prélat : dès l'année 749, il avait, selon toute apparence, terminé les constructions groupées autour de la basilique Saint-Etienne, puisque sa pensée se porta sur Gorze où s'éleva, comme par enchantement, un monastère bénédictin dont la réputation scientifique rivalisa bientôt avec Saint-Trudon et Saint-Arnulph**.

* Cette lettre a été calquée sur le manuscrit C. 2.

** Ce fut en 757, au concile de Compiègne, que Chrodegand fit confirmer la fondation de l'abbaye de Gorze, dont il augmenta considérablement les revenus par des donations nombreuses en 754, 756, 757, 763 et 765, suivant les chartes qu'il fit expédier à ce sujet, et qu'on trouve copiées dans un cartulaire du onzième siècle.

Lui-même voulut en être le directeur, comme il le fut du couvent de Lauresheim, jusqu'à ce que Gundelandus l'eût remplacé dans cette dernière localité*.

En toutes choses, Chrodegand opérait des changements considérables. C'est le propre du génie de ne pas suivre les sentiers battus. Il toucha même au culte, puisqu'il modifia le cérémonial et remplaça la liturgie gallicane par la liturgie romaine**. Mais cette dernière, beaucoup plus mélodieuse que l'indigène, était d'un enseignement si difficile, qu'il fallait plus de dix années pour l'apprendre à des voix rauques et barbares comme les nôtres. Siméon, second chantre de l'école liturgique romaine, vint en Austrasie pour y former des élèves. Ses succès furent très-incomplets, et le pape Paul I.^{er} l'ayant rappelé, Chrodegand se trouva dans l'obligation d'envoyer à Rome avec lui les chantres dont il avait commencé l'éducation musicale***. Ces artistes, à leur retour, établirent une école de chant qui devint très-célèbre, car Amalaire cite l'antiphonier messin comme étant le modèle sur lequel on corrigeait les autres.

Non content d'avoir élevé des abbayes et favorisé l'instruction des clercs, notre évêque, vers la fin de ses jours, ne voulut pas que la basilique centrale de la cité demeurât inférieure aux autres édifices. Aidé du roi Pippin, il en rebâtit

* On peut voir dans la chronique de Lauresheim, imprimée dans Duchesne, t. III, p. 490, tout ce qui concerne la fondation du monastère dont l'artiste Gundelandus était encore abbé en 774.

** *Ipsūque clerum, abundanter lege divinā romanāque imbutum cantilenā, morem atque ordinem romanæ ecclesiæ servare præcepit. D. Luc. Dacher. Spicil.*

*** D. Mabill. annal. bened., t. IV, p. 324.

le chœur d'après un nouveau système architectural, et décora ce temple avec magnificence. Paul Diacre* admire le maître-autel, le ciel ou dais qui le couronnait, et les cancels (balustrades) dont il était entouré. Malheureusement rien n'en est resté, car le dessin authentique de l'ancienne abside, reproduite dans notre livre sur la cathédrale, fait supposer que Chrodegand n'ayant pu terminer tout-à-fait son ouvrage, on l'aura repris sous Karl-Magne, peut-être même un peu plus tard. Un tronçon de colonne avec son chapiteau, humblement enfoncé sous la crypte actuelle, voilà le seul témoignage des constructions de notre prélat, le seul débris du vieux sanctuaire.

Les preuves écrites auxquelles on reconnaît l'élan d'intelligence d'une époque et le mouvement général des esprits, ne sont pas plus communs que les témoignages matériels légués par les beaux-arts. Au huitième siècle, il n'y avait guère que des traditions orales entre gens fort crédules. Recueillies plus tard, elles nous ont appris avec quelle sainte dévotion le peuple messin presque tout entier se rendait, dès l'aube matinale, à la basilique de Saint-Pierre-aux-Arènes, regardée comme l'église-mère du pays**, et quel immense concours de pèlerins y affluaient les lundi, mercredi et samedi de chaque semaine, parce que cette dévotion, continuée pendant une année,

* *Gest. Episc. Met.*

** Postérieurement à l'époque que nous traitons, quand on rebâtit Saint-Pierre-aux-Arènes, le clergé fit mettre sur le portail l'inscription suivante :

PRIMA SEDES VENIÆ;

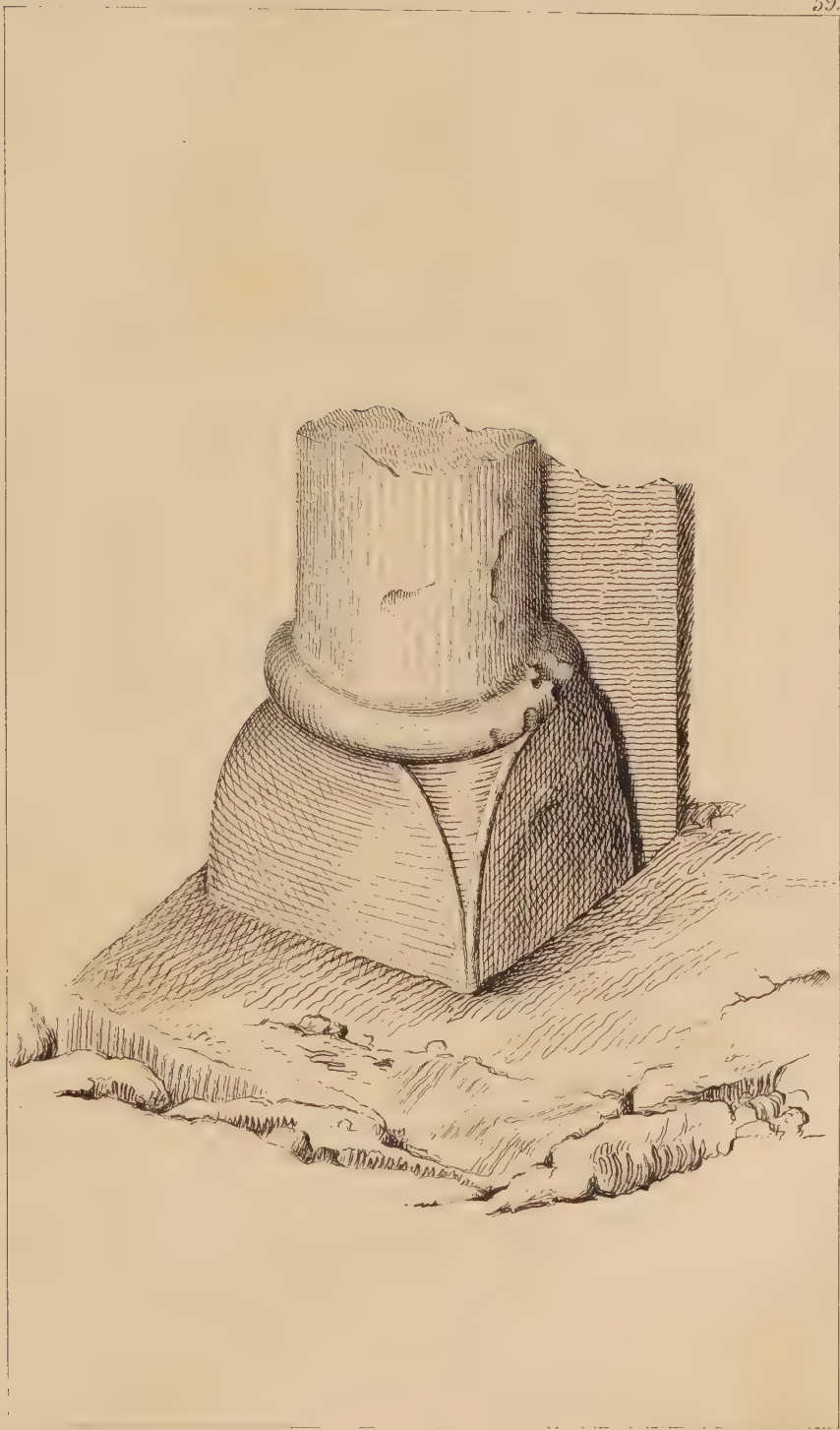
PRIMA FIDES PATRIÆ;

MISSE CELEBRATIO ET SERPENTIS EJECTIO.

« Premier siège du pardon; premier témoignage de la foi du pays; premier lieu de célébration de la messe et de la fuite du serpent. »

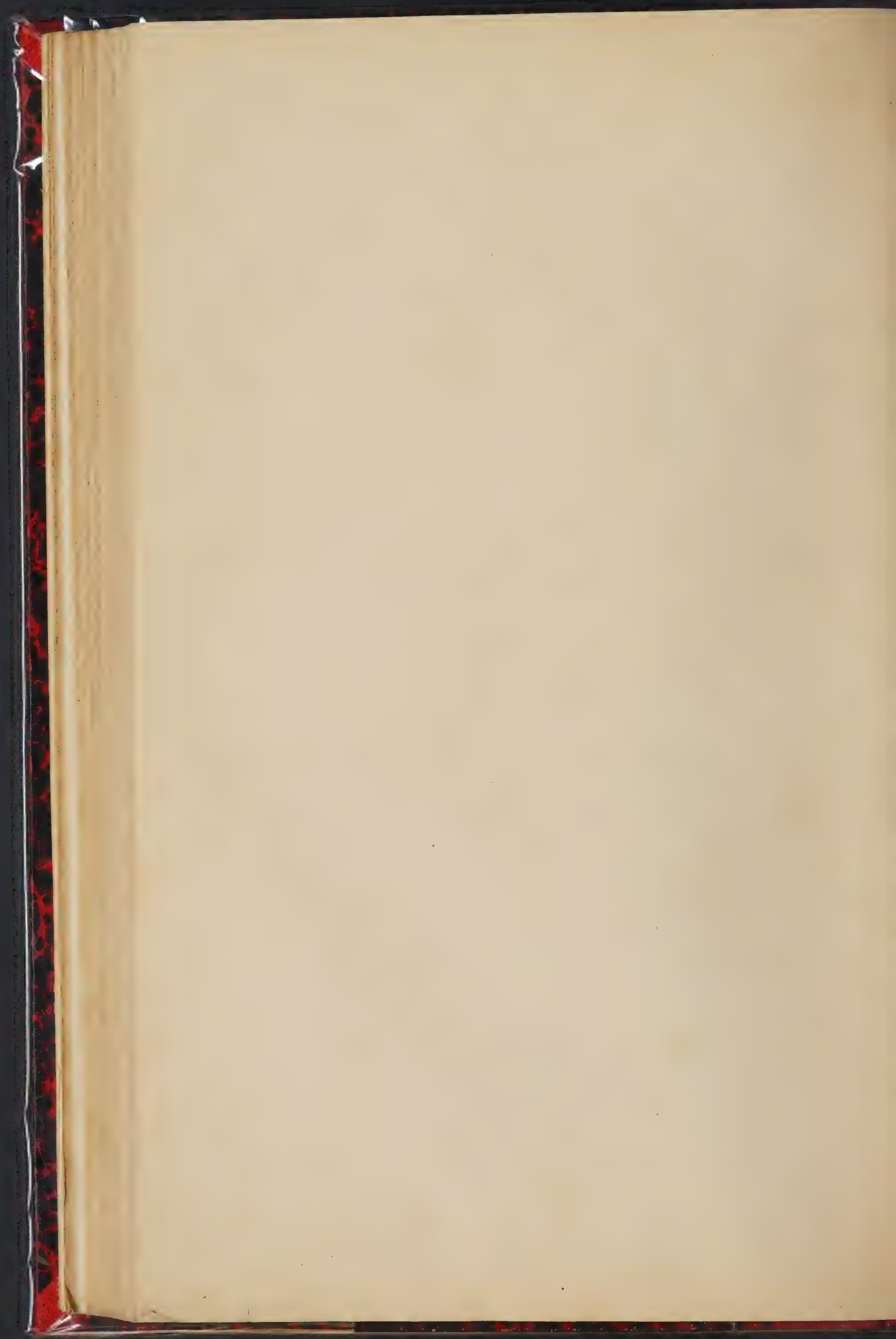
Colonne
du Sanctuaire Karlovingien antérieur à la cathédrale actuelle

59.



Pl. 21

Pl. 21



équivalait au voyage de Jérusalem prescrit pour pénitence*. C'est aux mêmes traditions qu'on est redevable de l'agiographie de pieux personnages tels que Saint-Gal et Sainte-Ségolène**, dont le culte se propagea beaucoup sur la Moselle au huitième siècle, et dont la vie paraît n'avoir été composée que postérieurement. Enfin, sans elles, nous serions-nous jamais figuré la ferveur des populations pour les reliques, poussée au point d'affronter les périls, les dépenses, les ennuis d'un long voyage afin de leur former cortège d'une extrémité du royaume à l'autre ? Cela eut lieu cependant dès qu'on apprit que Chrodegand ramenant de Rome les corps des saints martyrs Gorgon, Nabord et Nazaire, venait de traverser les Alpes. L'émotion fut grande au sein de l'Austrasie ; quantité de fidèles accoururent, et la marche triomphale des reliques allait commencer quand les religieux de Saint-Maurice-en-Valais dérobèrent les restes de saint Gorgon placés pour une nuit dans leur église. On réclama : ce fut en vain. Il fallut que le roi lui-même interposât son autorité, et que les évêques de Toul et de Verdun, secondés par le duc de la province, allassent intimider les ravisseurs. Saint Gorgon fut déposé à Gorze ; saint Nabor à Saint-Avold (*Hilariacum*) ; saint Nazaire à Lauresheim ; et tel était l'enthousiasme, que les hommes du plus haut rang, des seigneurs, des comtes, s'estimaient fort honorés et fort heureux de porter sur leurs épaules les châsses de ces martyrs***.

* Charte de Brunon, archevêque de Trèves, an 1094 ; bulle de Pascal II, an 1107 ; bulle d'Innocent II, an 1139.

** Elle était sœur de Sigibald, évêque de Metz.

*** *Hist. transl. S. Gorgon. mart., ap. Mabill., act. SS. ord. S. B. sæc. III, part. II, p. 206 ; Sigibert. Gemblacensis chronic. Lauresheim.*

Nous compléterons notre revue sociale en présentant l'ensemble de la règle imposée par Chrodegand aux chanoines messins. C'est un morceau très-curieux et peu connu qui jette du jour sur l'histoire locale.

La *règle*, tirée en grande partie de celle composée par Saint-Benoît, comprend 34 chapitres précédés d'un prologue où Chrodegand témoigne que le mépris des canons de divers conciles, la négligence des pasteurs et du peuple qui augmentait journellement, lui imposaient l'obligation de dresser quelques statuts pour remédier au mal.

« Chanoines mes frères, dit-il, vous serez tous humbles, car c'est le plus sûr moyen d'arriver au ciel.

« Vous garderez le rang de votre ordination, à moins que vous ayez été promu à un grade supérieur ou dégradé ; vous vous traiterez avec respect ; en appelant un confrère, vous ajouterez à son nom le titre ecclésiastique qu'il possède.

« Les enfants et les jeunes gens destinés à l'état monacal seront placés à l'oratoire et à table, selon leur rang ; tous coucheront dans des dortoirs communs, mais en des lits séparés ; leur cloître sera fermé de manière qu'aucune femme, même aucun laïc ne puisse y pénétrer sans la permission de l'évêque, ou de l'archidiaque, ou du prévôt*. Tout étranger admis à manger dans le réfectoire, laissera ses armes à la porte, et, le repas terminé, on le fera sortir du cloître

* Le prévôt ou primicier, dont on a fait depuis princier.

immédiatement*. On agira de même à l'égard des laïcs employés à l'intérieur, soit comme cuisiniers, soit autrement**. Il est défendu aux chanoines de faire boire, manger et de loger chez eux des clercs et des laïcs, à moins que ces laïcs et ces clercs se trouvent au service de quelque ancien et autorisés par l'évêque.

« Les chanoines pourront sortir pendant le jour : mais, à la rentrée de la nuit, ils devront tous se rendre à la basilique de Saint-Etienne (cathédrale), afin d'y chanter complies. Cet office terminé, ils observeront le jeûne et le silence jusqu'au lendemain après l'office de prime. Quiconque aurait manqué les complies devrait attendre, pour rentrer au cloître, que le peuple vint aux nocturnes. S'il arrivait que l'archidiacre, ou le prévôt, ou le portier prit sur lui de permettre une infraction à cette règle, il serait tenu d'en rendre compte à l'évêque. Un clerc qui découchera recevra, pour la première fois, une réprimande verbale; s'il récidive, il sera mis immédiatement en pénitence, au pain et à l'eau; s'il ne se corrige pas, on lui imposera une plus forte punition, voir même l'excommunication régulière, c'est-à-dire l'isolement du coupable au chœur ainsi qu'au réfectoire.

« Les chanoines se leveront la nuit, vers deux heures, pour les nocturnes; ils mettront, entre nocturnes et matines

* « Il n'y avait dans ce monastère d'autre appartement pour les hôtes que la maison de l'évêque qui était contiguë. Aussitôt après le repas, on faisait sortir du cloître les étrangers, afin d'éviter la rupture du silence et d'empêcher les conversations séculières. »

** L'usage d'avoir des cuisiniers clercs est conforme à la règle de Saint-Benoît, qui ordonne aux moines de servir à la cuisine tour-à-tour. Cette coutume s'observait encore au moment de la révolution dans l'abbaye d'Orval.

ou laudes, un intervalle consacré à lire, à méditer, ou bien à des exercices de mémoire. Tous devront être présents au sanctuaire de Saint-Etienne pour chanter prime.

« C'est à l'archidiacre, au princier, au gardien de l'église de faire sonner les offices. Un chanoine trop éloigné pour arriver quand l'office commence, devra le réciter dévotement où il se trouve; mais personne ne doit s'absenter sans en avoir prévenu l'archidiacre.

« Défense aux clercs de tenir des bâtons à la main dans l'église, à moins que ce soit pour cause d'infirmité.

« Tous les jours, après prime, les chanoines s'assembleront dans la salle capitulaire. On leur lira un chapitre de la règle, des homélies ou quelque livre édifiant. L'évêque donnera là ses ordres et ses réprimandes, s'il y a lieu.

« Un travail manuel étant prescrit aux chanoines, ils s'y livreront en sortant du chapitre. Les absents conserveront la règle autant que possible. Il leur est surtout recommandé de ne pas oublier les offices aux heures indiquées.

« Vous serez entre vous prévenants; vous supporterez avec patience les infirmités et les défauts du prochain.

« Défense de s'excommunier ou de se frapper, quelque motif grave on pense avoir de le faire.

« L'offensé demandera justice au supérieur.

« Personne ne prendra parti pour autrui, sous prétexte d'amitié ou de parenté.

« Vous vous confesserez tous deux fois l'année à votre évêque, savoir : au commencement du carême et dans l'intervalle de la mi-août ou 1.^{er} novembre. Dans les autres temps, vous vous confesserez comme vous l'entendrez, soit à l'évêque, soit à un prêtre désigné par lui. Vous recevrez le corps et le sang de N. S. Jésus-Christ chaque dimanche et chaque grande fête, à moins qu'une faute vous en empêche*.

« Un chanoine coupable d'homicide, de fornication, d'adultère, de larcin ou d'autres crimes semblables, sera d'abord châtié moyennant quelques peines corporelles; puis on le mettra en prison où il restera à la discrétion de l'évêque, sans communiquer avec d'autres que ceux désignés par le supérieur ecclésiastique. En sortant de prison, il fera pénitence publique si l'évêque ou le supérieur l'exige; c'est-à-dire qu'il ne lui sera point permis d'entrer dans l'oratoire, ni de se trouver à la table commune, et qu'au commencement de chaque office, il viendra se prosterner à la porte de l'église où il demeurera jusqu'à ce que tous les fidèles y soient entrés; puis il récitera l'office debout, sans quitter sa place. Quand on sortira de l'église, il se prosternera de nouveau. Il gardera l'abstinence dans les conditions qui lui seront prescrites, et il ne recevra la bénédiction de personne tant qu'on ne l'aura pas réconcilié avec le ciel.

« Un frère qui se permettrait quelques rapports avec l'excommunié, subirait lui-même l'excommunication.

« Quant aux autres péchés contre les préceptes de la règle,

* On communiait alors sous les deux espèces, c'est-à-dire avec du pain et du vin que le célébrant bénissait et consacrait.

comme désobéissance, révolte, murmure, médisance, ivrognerie, transgression du jeûne, il y aura deux monitions secrètes, puis une publique; et si le coupable ne se corrige point, il subira l'excommunication : si cette punition ne le touche pas, on lui infligera des peines corporelles. L'une des fautes les plus graves contre la règle consiste à ne pas se tenir en croix quand on y est condamné*.

« Quant aux fautes légères, comme d'être venu tard à l'office ou à table; de n'avoir pas chanté suivant l'ordre donné par l'ancien; d'avoir rompu un cérémonial; oublié quelque chose, la peine sera facultative, mais toujours moindre si le coupable s'accuse le premier en avouant sa *coulpe* devant l'évêque ou son représentant.

« La punition devra toujours être proportionnée à la faute. Il appartient à l'évêque ou à celui qui préside d'en faire le discernement.

« Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, on fera deux repas et l'on pourra manger de la viande, excepté le vendredi. De la Pentecôte à la Saint-Jean on en fera également deux, mais sans viande; de la Saint-Jean à la Saint-Martin, il y aura deux repas par jour, et l'abstinence des viandes n'aura lieu que le mercredi et le vendredi. De la Saint-Martin à Noël, tous se priveront de viande et jeûneront jusqu'à nones. De Noël au carême, on jeûnera jusqu'à nones les lundi, mercredi et vendredi; mais on ne s'abstiendra de viande qu'en ces deux derniers jours. Les autres jours de la semaine on fera deux

* La croix de pénitence était au milieu du cloître. On y demeurait debout ou à genoux, selon qu'il était prescrit.

repas. S'il arrive une fête le mercredi ou le vendredi, le supérieur pourra permettre la viande à cette occasion. En carême, chacun jeûnera jusqu'à vêpres, excepté les dimanches, et personne ne mangera hors du cloître, fût-ce même dans les abbayes de la ville, à moins d'empêchements bien reconnus.

« Les chanoines feront des lectures, se livreront à la méditation depuis prime jusqu'à tierce. Après tierce, ils tiendront chapitre. Le réfectoire aura sept tables; la première pour l'évêque, l'archidiacre, les hôtes, les étrangers et ceux qu'il conviendrait au prélat d'inviter; la seconde pour les prêtres; la troisième pour les diacres; la quatrième pour les sous-diacres; la cinquième pour les autres clercs; la sixième pour les abbés ou ceux désignés par le supérieur; la septième pour les clercs de la ville aux jours de dimanche et de grande fête. Chaque repas sera précédé de prières; l'évêque ou un prêtre bénira les viandes; on gardera le silence au réfectoire, afin de pouvoir entendre la lecture.

« Le pain sera donné à discrétion; à diner, on aura un potage, une portion de viande entre deux, une portion de légumes; à souper on ne recevra qu'une portion. En carême, les jours de jeûne, on sera libre d'ajouter une troisième portion, mais le fromage sera compté pour une.

« Les prêtres et les diacres recevront à diner trois tasses de vin, et deux à souper; les sous-diacres, deux à diner et deux à souper; les ordres mineurs, deux à diner et une à souper. Les jours où il n'y aura qu'un repas, on n'ajoutera pas cette ration. S'il arrivait que le vin fût rare, on en diminuerait la ration. Ceux auxquels le vin ne conviendra pas, boiront de la bière.

« Tous les chanoines feront tour-à-tour la cuisine, excepté l'archidiacre et quelques autres officiers employés à des choses plus utiles, tels que le cellérier et les custodes ou gardiens des trois principales églises, savoir : Saint-Etienne, Saint-Pierre et Sainte-Marie*.

« L'évêque aura l'administration suprême de la communauté : à son défaut, l'archidiacre ou le princier le remplaceront. Si ces derniers manquaient à leurs obligations, l'évêque les avertirait une fois, deux fois ; en cas de récidive, il les corrigerait et même les déposerait.

« Le cellérier ne fera rien que par ordre de l'évêque. Le portier aura un jeune homme avec lui pour l'aider dans ses fonctions. A complies, il portera les clefs à l'archidiacre.

« Les gardiens des églises devront y coucher, ou tout au moins dans une maison voisine. Ils observeront, du reste, les mêmes exercices que les clercs à l'intérieur du cloître.

« On prendra grand soin des chanoines malades, et l'on pourvoira à leurs besoins s'ils ne peuvent point tirer de leur patrimoine ou de bénéfices particuliers ce qui leur serait nécessaire. Ils auront un logement séparé et un clerc chargé de les soigner.

* Cette désignation des trois principales églises du centre de la cité demande quelques développements : *Saint-Etienne* était la cathédrale bâtie vers le chœur de la cathédrale actuelle, mais beaucoup moins large et moins longue ; *Saint-Pierre* ne pouvait être que Saint-Pierre-le-Vieux. Quant à *Sainte-Marie*, je crois qu'on doit la confondre avec Saint-Pierre-aux-Images. La dénomination de Saint-Pierre-le-Vieux, substituée à celle de Saint-Pierre, date du moment où l'on remplaça le nom de Sainte-Marie par le nom de Saint-Pierre-aux-Images.

« Chaque année, les anciens seront gratifiés d'une chape neuve^{*}; les chapes supportées reviendront aux jeunes clercs. Les prêtres et les diacres qui servent constamment auront droit à deux tuniques par an^{**}, ou bien à de la laine pour en faire. Ils recevront aussi deux chemises. Les autres reclus n'obtiendront annuellement qu'une tunique et une chemise. On allouera pour chaussure à chacun un cuir de vache et quatre paires de semelles. La dépense du vestiaire et du chauffage se prélèvera sur les rentes que l'église messine lève à la ville ainsi qu'à la campagne; les chanoines pourvus de bénéfices devront s'habiller et se chauffer à leurs frais.

« Aux principales fêtes de l'année, surtout à Noël et à Pâques, l'évêque fera manger ses chanoines dans sa ville épiscopale. En d'autres fêtes, comme à l'Epiphanie, à mi-Pâques, à Pâques-clos, à l'Ascension, à la Pentecôte et le jour de sa naissance, l'évêque les réglera dans le réfectoire, à l'heure de sexte. Quelquefois aussi l'archidiacre agira de même.

« Pour être admis dans le cloître, il faudra donner solennellement tous ses biens à l'église de Saint-Paul, c'est-à-dire au chapitre; mais on pourra s'en réserver l'usufruit et disposer de son mobilier comme on l'entendra.

« Les aumônes faites aux chanoines pour les messes, pour la confession ou l'assistance des malades, leur appartiendront en propre, à moins qu'elles soient données à la communauté.

* La *chape* ressemblait au *froc* des moines.

** Ces tuniques appelées *sarciles*, faites en serge, servaient aux chanoines pendant l'hiver, depuis la saint Martin jusqu'à Pâques.

« Les dimanches et les fêtes, au premier coup de cloche, tous les chanoines s'assembleront dans le chapitre pour y entendre une lecture, après laquelle ils iront ensemble à l'église. Lorsque le second coup sera sonné, ils chanteront tierce, et tous attendront l'évêque à leur place avant de commencer l'office de la messe. S'il arrivait qu'il y eût, dans d'autres églises que la cathédrale, quelques stations publiques, les chanoines, après y avoir fait l'office de la veille ou de la nuit, regagneraient le matin leur cloître avec décence et modestie.

« Les pauvres matriculiers* viendront deux fois par mois, le samedi, à l'heure de tierce, dans l'église du dôme ou de la cathédrale, afin d'y lire, en présence de l'évêque, quelques homélies pour leur instruction : si l'évêque est absent, le prêtre custode ou gardien de Saint-Etienne fera la lecture ou une instruction de vive voix. Ces pauvres se confesseront deux fois dans l'année, en carême et au mois d'octobre. En chaque matricule il y aura un princier pour veiller sur leur conduite. Quand ils viendront à l'instruction, ils feront connaître au prêtre custode leurs besoins corporels et spirituels. Les indociles seront rayés de la matricule et remplacés par d'autres. Les jours d'instruction, on leur distribuera du pain, du vin, du lard ou du fromage, et de l'argent pour le bois**.

Cette règle et celle de Saint-Benoît qui lui ressemblait

* Matriculiers, inscrits sur la matricule, c'est-à-dire sur un registre de recensement ou de présence qui se trouvait en chaque église paroissiale, et même dans les monastères en état de subvenir aux besoins des pauvres.

** On vendait alors le bois de chauffage au poids, d'où est venu le mot *pensa*, qui fut très long-temps en usage.

presque en tous points, faisaient fléchir sous leur joug le tiers de la population messine; car, indépendamment des milliers de reclus qui peuplaient les monastères, il y avait en dehors des communautés, près du foyer domestique des saintes filles, des veuves, des diaconesses, certains laïcs jeunes ou vieux qui se conformaient aux habitudes monacales, sans compter les esclaves et les pauvres que leur intérêt rendaient disciples permanents de l'église. Nous ne pouvions donc nous dispenser de produire la règle de Chrodegand, malgré sa longueur, puisqu'elle offre le tableau le plus vrai de la vie sociale au huitième siècle*. Les revenus ecclésiastiques se trouvaient alors en commun; l'évêque était lié au chapitre, le chapitre aux pauvres par une même solidarité de justice distributive et d'équité évangélique; et bien que le chef du diocèse eût une habitation à lui, une table à lui dans certaines occasions solennelles, il subissait presque toute l'année les exigences de la vie commune. Cette position remarquable, cette grande exception aux habitudes d'isolement de la société payenne et de la société barbare, se maintint environ deux siècles. Elle ne constitue pas un des caractères les moins tranchés de la période Karlovingienne et de la période Lorraine-monarchique dont les annales vont se dérouler.

* La règle de Chrodegand est publiée dans le 1.^{er} tome du *Spicilege* de dom Luc Dacheri et dans le 5.^e volume des *Annales ecclésiastiques* du P. Le Cointe, avec quelques notes et des variantes. Elle se trouve aussi t. VII du *Recueil des conciles*, mais complétée des *statuts* d'Aix-la-Chapelle, et remaniée dans le 9.^e siècle par un anonyme qui l'a divisée en 86 chapitres dont il a retranché ce qui touchait exclusivement l'église messine. Plusieurs prélats, entre autres Léfrik, évêque d'Excesster, qu'on sait avoir demeuré quelque temps chez nous, ont adopté pour leur clergé la règle de Chrodegand.

Monarchie karlovingienne.

Karloman, roi d'Austrasie, an 768 à 771.



QUAND Pippin-le-Bref et la reine Bertrade reçurent, le 28 juillet 754, dans l'église de Saint-Denis, des mains du pape Etienne II, l'onction royale, leurs jeunes enfants Karloman et Karl-Magne obtinrent la même consécration; Karloman comme roi futur d'Austrasie, Karl-Magne comme roi de Neustrie; ce qui ne les empêcha pas de se faire sacrer à la mort de leur père, le premier dans la ville de Noyon, le second

dans celle de Soissons. L'ambition brouilla ces deux monarques : Karl-Magne empiéta sur le domaine de son frère ; mais bientôt leur mésintelligence ayant cessé, les choses furent rétablies suivant l'ancien partage. Nous ne savons rien qui soit relatif à Metz où Karloman dut venir au moins une fois, car il était, en 770, à Thionville, *villa* royale que les monarques karlovingiens paraissent avoir affectionnée beaucoup*.

Mort à Samoucy le 4 décembre 771, 4.^e année de son règne et 20.^e de son âge, Karloman fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Remi de Reims. Il laissait deux fils, Pippin et Siagre, avec lesquels leur mère Giberge s'enfuit chez Didier, roi des Lombards, pour leur épargner le sort éprouvé par les neveux de Pippin-le-Bref. Didier tâcha de les replacer sur le trône d'Austrasie. Ce fut en vain**.

* On lit au bas d'une charte octroyée par le roi Karloman en faveur du monastère d'Hanow : *Signum Karolomanni gloriosissimi regis. Maginarius recognovit et subscripsit. Data in mense martio, anno II regni nostri. Actum Theudone-villâ palatio in dei nomine feliciter. Dipl. Karolom. reg. pro monast. Honangiensi. Ap. D. Bouq., t. V, p. 720.*

** *Fredég. contin. N. cxxxvii* ; grandes chron. de Saint-Denis, t. II, p. 53 à 75.



Karl-Magne, roi d'Austrasie, an 771 à 814.

Dans le juste enthousiasme que leur inspirait le roi de Neustrie, les Messins n'hésitèrent point à renoncer aux avantages d'une royauté nationale : ils sentirent qu'aucun prince ne pouvant contrebalancer la puissance future de Karl-Magne, mieux valait l'avoir pour souverain que pour ennemi, et, bien loin d'accepter les propositions du roi des Lombards en faveur des fils de Karloman, ils chargèrent une députation d'offrir au roi de Neustrie la couronne austrasienne. Ce prince tenait un parlement à Corbéni, entre Reims et Laon, quand il reçut les députés. *Hommage et feauté luy firent ainsi comme ils avoient fait à son frere**.

Metz cessa d'être une capitale : mais nulle autre ville sous Karl-Magne, pas même Aix-la-Chapelle, ne pouvait prendre exclusivement ce titre. La vie agitée, errante et belliqueuse du monarque se serait mal trouvée des habitudes urbaines. Il lui fallait de l'espace, l'image de la guerre au sein des plaisirs ; or, aucune résidence royale mieux que Thionville ne semblait convenir à ses goûts** ; aussi l'y voyait-on souvent.

* Grandes chron. de Saint-Denis, II, p. 73.

** Thionville est appelé *Theodone* et *Théodon* dans les grandes chron. de Saint-Denis.

Au mois de mai 772, Karl-Magne était là*. Ce fut après avoir quitté Thionville qu'il entreprit contre les Saxons cette guerre d'extermination qui dura 53 années. La première campagne achevée, Karl-Magne revint à Thionville**. Il s'y trouvait encore lorsque le pape Adrien I.^{er} lui fit demander des secours contre Didier, roi des Lombards. Victorieux au-delà des Alpes, Karl-Magne reparut à Thionville au mois de mai 775***, époque de l'année où les grandes assemblées nationales avaient lieu. Ce fut une halte de courte durée entre sa campagne de Lombardie et celle qu'il préparait contre l'Allemagne saxonne; mais il revint, au mois de novembre à Thionville, pour y passer tout l'hiver****. Sept années plus tard, après le massacre froidement cruel de 4500 Saxons, dont le seul crime était l'amour du sol natal et de l'indépen-

* *Signum Karoli gloriosissimi regis. Rado ad vicem Rindberti recognovi. Datum in mense maio, anno iv regni nostri. Actum Theodone villâ, palatio publico feliciter. Karol. magn. pro monasterio Lauresham. Ap. D. Bouq., t. V, p. 721.*

** *Tunc Dominus Rex perrexit ad Hiemandum ad Theodonvilla. Annal. Fr. vulgò Tiliani vocati, ad ann. 773, ap. D. Bouq., t. V, p. 49.*

*** Pendant ce séjour, le 5.^e des nones, Karl-Magne signa une charte en faveur du monastère de Flavigny: *Karolus. Data die V non. maii et scripta per Radonem, apud Theodonem villam palatio publico, ann. vii prædicti domini nostri Karoli. Præcep. Karol. magn. monast. Flaviniacens. Ap. D. Bouq., t. V, p. 752.*

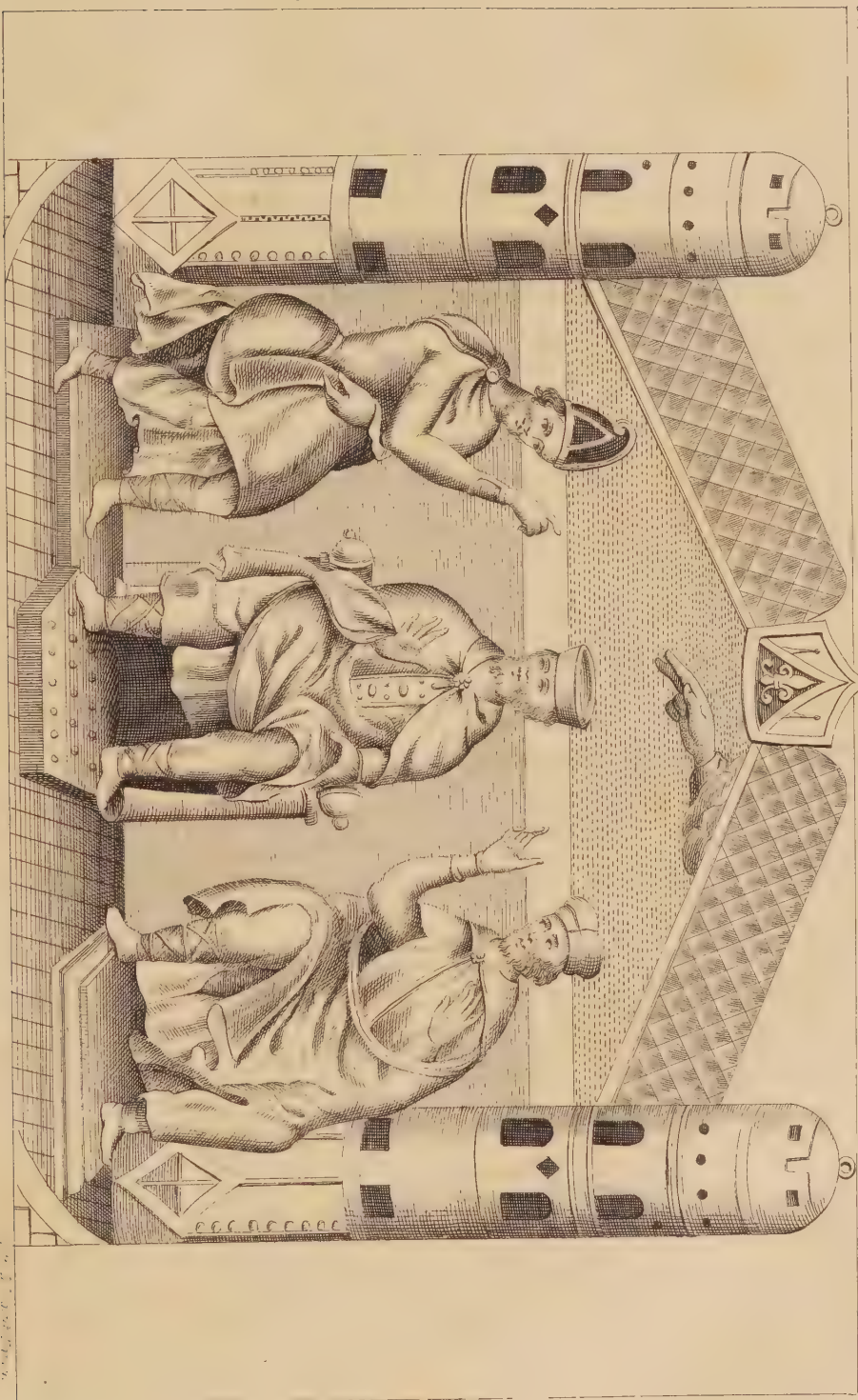
**** Deux chartes octroyées aux monastères de Saint-Denis et de Prum, attestent la présence de Karl-Magne à Thionville dans le courant de novembre. Au bas de la première, on lit: *Signum Karoli gloriosissimi regis. Rado ad vicem Hitherii recognovit. Data in mense novembro anno octavo et secundo regni nostri. Actum Theodone villâ in die nomine feliciter. Amen. Præcept. Karol. magn. pro monast. S. Dionys. Ap. D. Bouq., t. V, p. 736.* Au bas de la seconde charte, nous voyons: *Signum Karoli gloriosissimi regis. Data mense novembro, ann. vii et vi (corrigen dum) regni nostri. Actum Theodonis villâ publicâ in die nomine feliciter. Amen. Præcept. Karol. magn. pro monast. Prumiensi. Ap. D. Bouq., ut supra.*

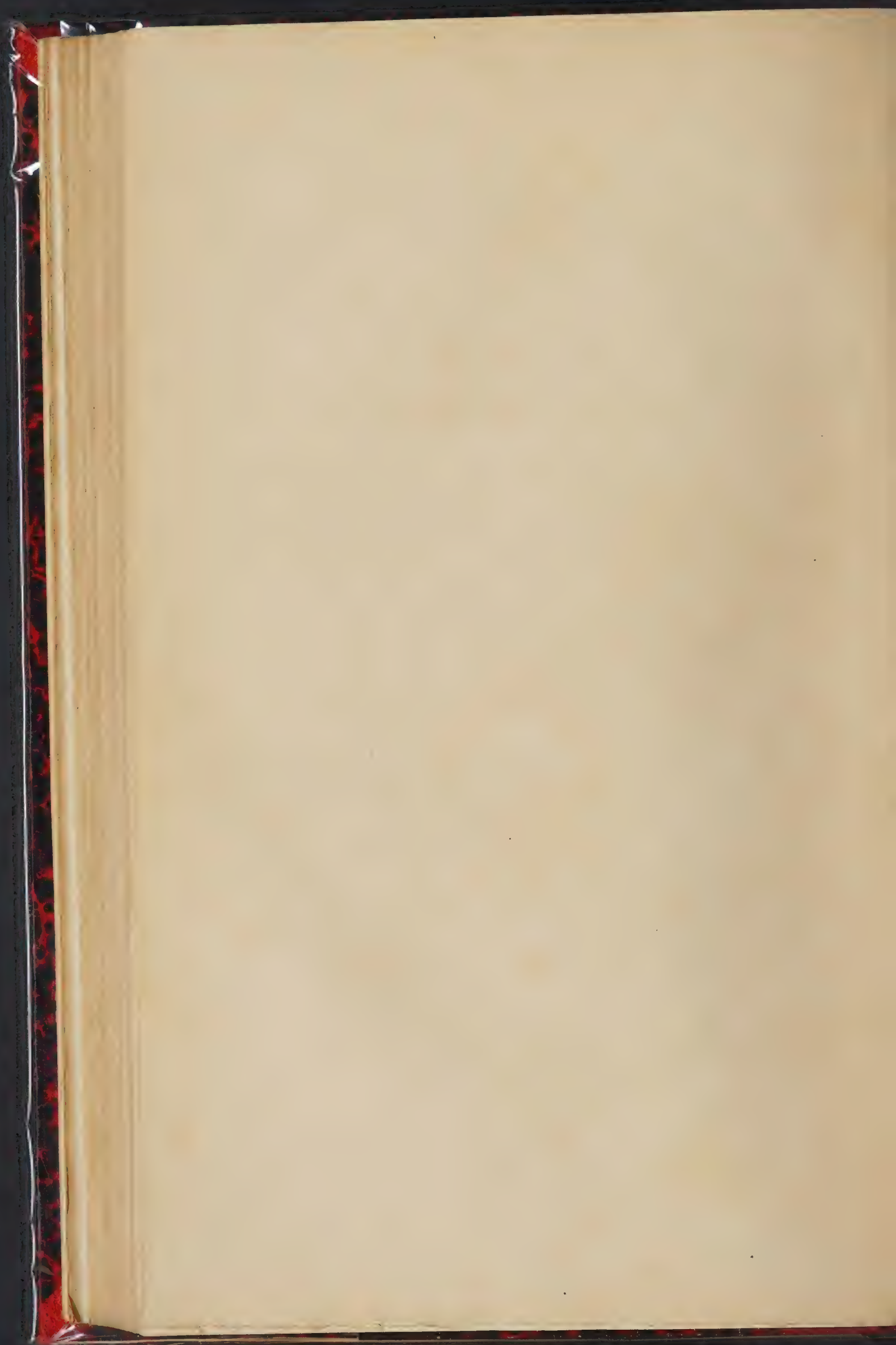
dance, notre monarque regagna la vallée mosellane. Il y célébra la Noël et la Pâques, fêtes augustes où le grand empereur ne dédaignait pas de chanter des versets, et, revêtu d'une chappe, l'épée nue à la main, de dire l'épître au peuple*.

Sa conduite déloyale à l'égard des Saxons, conduite que l'histoire a flétrie, semble avoir ému le ciel, car au moment où, justement fier de sa conquête, il partageait avec la reine Hildegarde, femme bien aimée qu'il préférait entre toutes, les hommages de l'église et les bénédictions d'une partie du monde, cette reine mourut à Thionville le dernier jour d'avril 783. Le lendemain, on la conduisit avec pompe de Thionville à Metz; on l'inhuma sous la crypte de Saint-Arnulph où reposaient déjà ses deux belles-sœurs, Rothaïde et Adélaïde, filles du roi Pippin, décédées depuis peu; et Karl-Magne qui avait suivi le convoi funèbre, donna, le 1.^{er} mai, la terre de Cheminot à l'église tumulaire d'Hildegarde, afin qu'on entretint constamment des lampes autour de son tombeau, et que chaque jour des prêtres vinssent y dire des messes et réciter des prières. Cette mémorable charte, dont on a contesté bien à tort le caractère authentique, finit ainsi : « Donné le jour des kalendes de mai, la quinzième
« année de notre règne (en qualité de roi des Français),
« et la neuvième (comme roi des Lombards) l'an de l'in-
« carnation de Notre Seigneur Jésus-Christ 783, le jour de
« l'Ascension, veille de laquelle fête est décédée notre très-

* *Hæc omnia peracta, reversus est præfatus Dominus Rex in Franciâ, et celebravit natalem domini in villâ quæ dicitur Theodone villâ et Pascha similiter. Annal. Fr. Loiseliani dicti, ad ann. 788, ap. D. Bouq., t. V. p. 45.*

Karl-magne, patrice, entre deux grands officiers de la couronne.





« chère épouse, la treizième année de notre mariage. Fait
« heureusement au nom de Dieu dans notre palais de Thion-
« ville, la sixième indiction* . »

Selon toute apparence, un événement aussi douloureux éloigna l'empereur du Pays-Messin : on ne le revoit à Thionville qu'en 805, séjour bien mémorable, puisque quatre capitulaires empreints de sagesse et de philosophie, furent rédigés, ou tout au moins promulgués dans cette localité**.

Le premier capitulaire porte que les lectures faites dans les églises seront prononcées distinctement; que l'on chantera selon l'ordre et la coutume de l'église romaine; que les scribes et les notaires écriront correctement; que les évêques, les abbés et les comtes auront chacun un notaire particulier; qu'en tout ce qui concerne la discipline de l'église, on se conformera aux canons ainsi qu'à la règle; que les hommes de condition libre apprendront le calcul; qu'on enverra les enfants aux écoles de médecine; que ceux qui tirent des dimes auront soin d'entretenir les offices et les luminaires des églises; qu'il n'y aura dans ces églises point d'autel superflu; que ceux

* *Diplom. Karol. magn. pro monast. sancti Arnulph. Met., Arch., L. I, n.º 1. Vide etiam D. Mabill. Annal. bened., t. II, p. 265.*

** Les capitulaires sont des ordonnances ou édits sur les matières politiques, ecclésiastiques et civiles. C'était le prince qui dressait ou faisait dresser les capitulaires, soit dans les assemblées des états, soit dans les conciles. Avant de leur donner force de loi, on les lisait en présence du peuple, et les grands du royaume y souscrivaient. Ils étaient ensuite envoyés dans toutes les provinces avec injonction de s'y conformer. Les évêques et les comtes, ou tels officiers chargés de la police, veillaient à leur stricte exécution. Nous avons plus de soixante capitulaires composés par Karl-Magne. Ces lois demeurèrent en usage en France, en Allemagne et en Italie, jusques vers le règne de Philippe-le-Bel. Elles ont été recueillies par Baluze : *Capitularia regum francorum*, Paris, 1677, 2 vol. in-folio. Dom Rivet en donne un extrait dans l'histoire littéraire de la France.

qui se destinent à la vie monacale feront leur noviciat, et demeureront ensuite dans la maison pour apprendre la règle avant d'être envoyés aux obédiences du dehors; que ceux qui abandonnent le monde pour éviter le service du roi, devront servir Dieu de bonne foi, ou reprendre leur premier service; que tous les clercs choisiront entre la vie cléricale, conformément aux canons, et la vie monacale, conformément à la règle; qu'on ne recevra point dans les abbayes un trop grand nombre de serfs, afin de ne pas rendre les villages déserts; que les communautés n'auront pas plus de sujets que n'en pourra conduire un supérieur; qu'on ne donnera pas le voile aux jeunes filles avant qu'elles aient atteint l'âge de choisir elles-mêmes un état convenable; que les laïcs ne gouverneront pas l'intérieur des monastères, et que les archidiaques ne seront point laïcs. Dans le second capitulaire, il est dit que l'on n'exposera point à la vénération des fidèles les reliques de saints trouvés nouvellement, à moins d'une permission épiscopale; qu'on divisera les dîmes en quatre parties, une pour l'évêque, la seconde pour les clercs, la troisième pour les pauvres, la quatrième pour la fabrique de l'église. Les autres capitulaires diffèrent peu des précédents. La même année, Karl-Magne étant à Thionville, fit un édit touchant le respect dû aux évêques ainsi qu'aux prêtres, avec peine de confiscation et d'exil pour les coupables.

La fête de la Nativité du Sauveur; la nécessité de régler les grandes affaires de l'empire, et de convoquer en parlement les leudes et les évêques, attirèrent alors dans le Pays-Messin un nombre considérable d'étrangers distingués. Tant que dura l'hiver de 805 à 806, un mouvement inaccoutumé lia l'une à l'autre, sans interruption, la ville de Metz et l'élégante *villa* royale de Thionville. On y vit les ducs de

Venise et de Dalmatie, les princes Pippin et Louis, fils de l'empereur, avec leur suite, quantité de prélats, de leudes et d'ambassadeurs étrangers. Karl-Magne profita d'un concours aussi solennel pour opérer entre ses fils un partage qu'il méditait depuis long-temps* : il leur fit accepter ses dispositions, reçut d'eux le serment sur l'évangile de respecter cette volonté suprême, et de ne recourir, en cas de contestation, ni au sort des armes, ni même au jugement des hommes, mais à celui de la croix qui consistait à choisir deux hommes qu'on faisait tenir debout, les bras étendus latéralement, pendant qu'un prêtre célébrait l'office divin. On donnait gain de cause à celui des deux partis dont le champion demeurait le plus long-temps immobile, et cela s'appelait *le jugement de Dieu*** . Lorsque les seigneurs eurent eux-mêmes ratifié les dispositions royales, « fist « l'empereur chartre escrire qui fu envoyée au pape Leon « pour ce qu'il la confermast par sa bulle et par la subscription de sa propre main. Et l'apostole qui volentiers le « fist la conferma si comme l'empereur meisme la devisa. « Après ce parlement se départit de Théodon (Thionville), « et laissa ses deulx fils chascun en son royaume, Loys en « Aquitaine et Pepin en celui de Lombardie; le Rin et la « Mozelle passa à nage***. Si s'en ala en la cité de Coulongne****; la fist quarantaine et celebra la Résurrection « de Nostre Seigneur*****. »

* Eginh. *Annal. ad ann.* 806.

** Ducange, *Dictionn.*, verbo *Crux*.

*** En vaisseau ou bateau, *navigavit*.

**** Il y a erreur dans cette désignation. C'est Nimègue, *Noviomagus*, qu'il faut lire.

***** Grandes chron. de Saint-Denis, t. II, p. 151; *Annal. Loisel. ad ann.* 806; *charta divisionis imp. Franc. à Carolo magno facta. Ap. D. Bouq.*, t. V, p. 771 et seq.

Depuis lors, Karl-Magne n'a point reparu dans le Pays-Messin.

Si l'on veut bien apprécier l'influence qu'exerça Karl-Magne sur nos contrées, et sur Metz en particulier, il faut ne point l'isoler du prélat éminent qui tenait alors dans ses mains le sceptre épiscopal.

Angelramne, autrement dit Ingelram ou Enguerran, tirait son origine d'une famille illustre ; ses parents, conformément à l'usage reçu parmi les personnes de qualité, de mettre dans les monastères les jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique, envoyèrent leur fils à Gorze, où il eut pour maître un religieux nommé Nargaudus. Ses études terminées, il se rendit à l'abbaye de Saint-Avold, puis à celle de Senones où il fut abbé, et vint à Metz, avec le titre d'évêque, deux ans et demi après la mort de Chrodegand (768). Au titre d'archevêque qu'avait eu son prédécesseur, Angelramne joignit, dans la suite, les fonctions d'archichapelain du palais ou de grand-aumônier, et d'apocrisiaire (nonce du pape) en France, emploi que l'empereur sollicita pour lui du pape Adrien I, afin de pouvoir le retenir constamment à la cour*.

Le nom d'Angelramne se trouve lié dans notre histoire à celui de Karl-Magne, comme le fut Chrodegand à Pippin-le-Bref. Le Pays-Messin est redevable à ces grands hommes d'un lustre dont ne jouissaient pas beaucoup d'autres provinces. Les écoles établies, réorganisées, agrandies par eux,

* *Mabill., Annal. bened.*, t. II, p. 216 et suiv. ; *Hist. des Euesq. de Metz.* par Meurisse ; *Hist. générale de Metz*, t. I, p. 527 à 545.

l'industrie protégée, témoignent hautement en faveur de leur administration paternelle.

Quel était donc alors, à Metz, l'état des sciences, des belles-lettres et des arts ? L'étude des langues et des écrivains de l'antiquité reléguée dans l'intérieur des cloîtres s'était ralentie chaque jour davantage. On préférait les pères de l'église aux auteurs profanes qu'on ne connaissait même plus que de nom ; la religion et ses livres attachaient les esprits cultivés ; la théologie avait tellement pénétré partout, que dans son alliance bizarre avec une littérature dégénérée, ressort la véritable physionomie scientifique de l'époque. Alcuin*, l'un des plus beaux génies de la cour de Karl-Magne, nous peint parfaitement son siècle, lorsqu'il dit : « *J'aime mieux avoir l'esprit rempli des quatre Évangiles que des douze livres de l'Énéïde.* » On aurait tort, toutefois, d'accuser cet homme illustre de son indifférence pour les auteurs de la *gentilité*** ; la marche décroissante de l'esprit humain le dominait malgré lui, et rien de ce qui l'entourait alors ne pouvait révéler à son génie la perfection idéale dont les grands écrivains d'Athènes et de Rome s'étaient approchés. Ce fut d'après les conseils d'Alcuin que le roi établit une

* Ce savant était à Parme lorsque l'empereur, dans le second voyage qu'il fit en Italie, le pria de l'accompagner en France et le mit à la tête de l'instruction publique ; *Quem tenens rex loco patris complexitur, a quo artes introductus ad liberales.* On croit que Karl-Magne lui dut, en grande partie, son instruction : *Ipse denique pater Carolum multâ erudiens curâ artibus liberalibus, scripturisque divinis, ut sapientissimus omnium Francorum efficeretur regum qui fuerint ab adventu Christi.* (*Ex vit. B. Alc.*)

Alcuin mourut en 804 dans son abbaye de Saint-Martin de Tours, longtemps après avoir quitté Karl-Magne.

** *Legimus et crebrò gentilia scripta sophorum*, disait Théodulphe.

académie palatine dont les séances avaient lieu dans les maisons royales où séjournait la cour, et à laquelle le monarque voulut être agrégé sans distinction particulière, ni dans le titre, ni dans le pouvoir. Chacun des membres de cette société était désigné par un nom en rapport avec ses études et ses goûts. Karl-Magne s'appelait *David*, sans doute à cause qu'il chantait les pseumes et les poèmes nationaux, ou ses propres vers sur une lyre d'or; Alcuin était surnommé *Flaccus Albinus*; Angilbert cet intime ami d'Alcuin, *Homerus**; Théodulphe, dont les hymnes se chantaient dans les églises, *Pindarus*** ; l'historien Eginhard, *Calliopius****; Adélard, abbé de Corbie, *Augustinus*****, etc. Le grammai-

* Dans une lettre que lui écrivait Alcuin, il le pria d'apporter de Rome des objets précieux, en faisant au surnom d'Homère l'application de ce vers d'Ovide :

Si nihil attuleris, ibis, Homere, foras. (Art d'aimer.)

Homère, si tu n'apportes rien, tu seras chassé.

** Théodulphe, évêque d'Orléans, né dans la haute Italie, mort en 821, à Angers, où il avait été banni sur de faux soupçons, est regardé comme un des plus illustres prélats qu'ait eus jusqu'alors l'église de France. Ses ouvrages sont des *Capitulaires*, divers *Traités*, des *Homélies* et un *livre de Poésies*. L'une de ses hymnes figure encore dans l'office du jour des Rameaux : *Gloria, laus et honor tibi sit, rex, Christe redemptor*. Théodulphe imagina un arbre scientifique, avec ses hautes tiges et ses branches : il mit la grammaire à la racine ; à l'un des côtés de l'arbre il supposa la rhétorique, la dialectique et les sciences qui s'y rapportent ; à l'autre côté, la musique, la géométrie et l'astronomie. Les symboles de chaque science y sont exprimés.

*** Eginhard ou Eginard, né dans la France orientale, élevé à la cour, devenu le secrétaire et le surintendant des bâtiments du monarque, mort en 859, après avoir servi de précepteur au jeune Lothaire, a laissé plusieurs ouvrages assez importants : 1.^o *Vita et Gesta Karoli Magni* ; 2.^o *Annales regum francorum Pipini, Karoli Magni, Ludovici Pii ab anno Christ. 741, ad ann. 829* ; 3.^o *Epistolæ* ; 4.^o *De Translatione SS. Martyrum Marcellini et Petri* ; 5.^o *Breviarium chronologicum ab orbe condito ad ann. Christ. 809*.

**** Nous le verrons figurer, plus tard, dans la scandaleuse déchéance de Louis-le-Débonnaire.

rien Pierre de Pise*; l'archevêque Leidrade, bibliothécaire impérial**; l'historien Warnefrid, surnommé Paul Diacre***, faisaient également partie de l'académie palatine où s'élabo- raient les capitulaires, les décrets; où chacun examinait et discutait avec liberté les vues du souverain.

Quoique rien ne nous donne la certitude que tous ces hommes instruits aient vécu dans le Pays-Messin, nous ne devons pas en faire l'objet d'un doute, au moins pour quelques-uns d'entr'eux qui suivaient l'empereur lorsqu'il se rendait à Thionville. Cette opinion est d'autant plus probable qu'avant la fondation d'Aix-la-Chapelle, en 796, Karl-Magne avait déjà tourné ses vues vers la restauration des sciences et des lettres, et que les écoles célèbres établies dans nos contrées

* Pierre de Pise composait avec Alcuin et Paul Diacre des pièces de vers latins pour amuser ou instruire le monarque. Baluze en a donné un recueil dans sa *Collection des Capitulaires*, et l'abbé Lebœuf en a fait connaître plusieurs dans ses *Dissertations sur l'état des sciences en France sous Karl-Magne*.

** Leidrade, archevêque de Lyon, né à Nuremberg. On a de lui : 1.^o *Liber de sacramento baptismæ, ad Karolum Magnum imperatorem*, en onze chapitres; 2.^o quatre *Lettres* à Karl-Magne.

*** Warnefrid, né vers 740 à Cividale, capitale du Frioul, ne vint qu'en 781 à la cour. Après y avoir passé plusieurs années, il visita la France, s'arrêta quelque temps à Metz, puis retourna au Mont-Cassin où il mourut en 790. Ses ouvrages sont : 1.^o *Historia miscella*, en XXIV livres, dont il n'a fait que les XII, XIII, XIV, XV et XVI.^e; 2.^o *De Gestis Longobardorum libri sex*; 3.^o *De Gestis Episcoporum Metensium*; 4.^o *Vit. sancti Gregorici*; 5.^o *Epitome grammaticæ Festi*; 6.^o un *Recueil d'Homélies*; 7.^o deux *Sermons*; 8.^o des *Poésies*. On ne cite plus que l'hymne *Ut queant laxis*, quoique les auteurs contemporains aient placé Paul Diacre au niveau des plus grands poètes de l'antiquité. Ce fut à lui que Karl-Magne confia le soin de corriger le texte des Offices ecclésiastiques. Il les rassembla en deux volumes : *Paulo Diacono qui in duobus voluminibus per totum anni circulum congruentes, cuique festivitati distinctas et absque vitiis, nobis obtulit lectiones*. (Ex. Sigibert. chron.)

fournissaient à ses institutions plus de chances prospères que ne pouvaient en présenter beaucoup d'autres provinces. Thionville, d'ailleurs, devint souvent la résidence de la cour; Metz se trouvait sur son passage du nord au midi, qu'elle parcourait à chaque instant. Or, n'était-il pas naturel que les hommes lettrés, conseillers intimes du monarque, le suivissent; qu'ils vinssent avec lui dans nos murs s'agenouiller sur la tombe d'Hildegarde, méditer dans les salles du palais d'Austrasie, ou s'asseoir autour de l'hémicycle de nos basiliques, pour y rendre justice au peuple et célébrer la gloire du Très-Haut.

Les hommes lettrés, les artistes appartenant au diocèse, secondaient alors ou travaillaient à soutenir plus tard les efforts de l'académie palatine : tels étaient l'évêque Angelramne, entré pour ainsi dire malgré lui dans les champs de la controverse*; le diacre Donat, auteur d'une vie de Saint-Trudon**; Aldrik, grand-chantre et primicier des écoles de la cathédrale et de tout le personnel du diocèse***; Amalaire,

* Ce fut pour répondre à une dénonciation portée contre lui par différents évêques des Gaules, qu'Angelramne composa, sur le droit canonique, l'ouvrage que nous avons de lui. C'est une collection de canons et de 80 articles tirés des fausses décrétales d'*Isidorus Peccator*, datée du 19 septembre 785, et présentée au pape pour réfuter l'opinion de ceux qui l'accusaient de ne point résider dans son diocèse. (D. Ceillier, hist. des aut. ecclés., t. XVIII, p. 224.)

** Cette vie de saint Trudon est une source précieuse pour l'histoire provinciale au vii.^e siècle. Elle est imprimée t. V, *Act. SS. Ord. sancti Bened.*, p. 1024.

*** Il quitta Metz au commencement de 832, pour remplir à la cour les fonctions de grand aumônier et de confesseur. On le sacra le 22 décembre évêque du Mans. Il n'avait que 52 ans. Nous reviendrons plus loin sur quelques circonstances de sa vie.

dont les ouvrages lithurgiques ont traversé les siècles*; Frotaire, qui marqua sur le siège de Toul**, et plusieurs autres personnages distingués, sortis comme les précédents de nos écoles épiscopales.

Ce fut par cet heureux concours de gens habiles et de circonstances favorables que l'empereur domina l'époque, et que le Pays-Messin marcha l'un des premiers dans les voies nouvelles. Sentant la nécessité de polir la langue nationale, de la soumettre à des règles, Karl-Magne ordonna qu'on s'en servit dans les prédications***; il fit recueillir, pour être transmis à la postérité, les vers nationaux qui célébraient les guerres et les exploits des anciens chefs****; il donna des noms vulgaires aux mois et aux vents*****, et tâcha, par tous les moyens possibles, d'établir une certaine analogie entre les différents peuples de son vaste empire. Le culte était le meilleur, le seul moyen peut-être d'y parvenir. Karl-Magne ne le négligea point; et comme la musique religieuse, en pénétrant dans les masses, pouvait adoucir l'humeur farouche des enfants de la Germanie, il profita du

* Amalarius, élève d'Alcuin, clerc du diocèse de Metz, devenu directeur de l'école palestinienne vers l'année 815, fut le plus grand lithurgiste de son siècle. Nous aurons occasion d'en parler ultérieurement.

** Il résulte d'une lettre écrite à Drogon par Frotaire, que cet évêque, guerrier non moins habile qu'administrateur éclairé, était souvent occupé des affaires générales de l'empire. *V. Mabill., Annal. bened., t. II, p. 491.*

*** *Inchoavit et grammaticam patri sermonis.* (*Eginh. Vit. Karl. Magn.*)

**** *Item barbara et antiquissima carmina quibus veterum regum actus et bella canebantur scripsit, memoriæ que mandavit.* (*Ibid.*)

***** V. pour ces dénominations, *Vit. et Gest. Kar. Magn. Eginh., cap. XXIX.*

système d'enseignement établi dans notre cloître, et constitua cette école modèle qui marcha la première après celle de Rome, et qui n'eut point d'autre rivale en Europe.

Voici comment les chroniqueurs racontent un fait si intéressant dans nos fastes provinciaux²² :

L'empereur étant allé en Italie dans le cours de l'année 786, et voyant que malgré les efforts de son père et les siens, pour améliorer le chant des églises*, on n'obtenait pas grand résultat, il rapporta plusieurs antiphonaires que le pape Adrien I.^{er} avait fait noter à la romaine, et pria ce pontife éclairé de lui céder deux chantres capables, Théodore et Bénédict, qu'il plaça l'un à Metz, l'autre à Soissons. De nombreux disciples furent groupés autour des artistes romains. Metz, déjà bien préparée à ce genre d'enseignement, l'emporta bientôt sur son émule, et dès que Karl-Magne eut reconnu la possibilité de propager dans l'empire les doctrines musicales, il fonda des maîtrises dans les cloîtres épiscopaux, dans les monastères**, et chargea notre école messine d'envoyer des maîtres où besoin serait***.

Désormais on n'entra dans les ordres qu'après avoir subi

* *Legendi atque psallendi disciplinam diligentissimè emendavit, erat enim utriusque admodum peritus quamquàm nec publicè legeret, nec nisi submissum, et in commune cantaret. Eginhard. Vit. Karl. Mag.*

** *Per singula monasteria et episcopia. Psalmodiæ romanæ commendatio pro omnibus episcopiis et presbyteris in omni imperio Karoli. — Scholæ cantorum constituendæ in omnibus monasteriis. Capit. et synode d'Aix-la-Chapelle. Ann. 805.*

*** *Ut Cantus discatur, et secundum ordinem et morem romanæ ecclesiæ fiat; et ut cantores de Metis revertantur. Ann. 805. Capitul. Domni. Theodonis villæ, n.º 11.*

un examen rigoureux sur la musique ; personne ne put être attaché au service du palais sans savoir lire et chanter, et quand la cour vit que le monarque lui-même et sa famille ne dédaignaient pas d'accompagner les chantres fixés près du trône, elle adopta des habitudes conformes aux goûts de celui dont elle brigua l'estime*.

L'architecture civile et militaire s'étaient ranimées sous Pippin et Chrodegand. Pour s'opposer aux incursions des peuples d'outre-Rhin, Pippin avait garni les rives de ce fleuve ainsi que celles de la Moselle d'un grand nombre de forteresses, et Chrodegand avait fondé ou réédifié, comme nous l'avons vu, plusieurs monastères de son diocèse. Ces constructions ne furent pas les seules ; l'exploitation des domaines royaux exigeait chaque jour de nouveaux édifices : il fallait des bâtiments assez étendus pour loger un peuple nombreux d'esclaves cultivateurs, d'hommes de métier, de surveillants, etc. ; le souverain avait aussi dans sa terre un château pour lui et pour sa suite, et, chaque jour, par une agglomération croissante, une simple ferme prenait l'aspect d'un bourg et d'une ville**.

* *Et hoc modo factum est, ut etiam si non intelligerent, omnes in ejus palatio lectores optimi fuissent, nullus alienus, nullus etiam notus nisi legere sciens, et canere, chorum ejus ausus est intrare. Monach. Gall. lib. I, cap. VII. — Quandocumque fuit in urbibus, accessit ad psalmodiam et unà cecinit ipse, ac filiis ac principibus distribuit lectiones canendas. Melancton. chron., lib. IV, p. 70. — J. E. Häuser, Gersch. der Kirchen-Musik, p. 26 ; Eckard, in vitâ Notkeri Balbuli, apud Goldast, t. I, p. 353, rerum Aleman. ; Gerbert., de Mus. Sacr., t. II, cap. 1 ; Lebeuf, Recueil de divers écrits, t. II, p. 401 et suiv. ; le même, Traité hist. du chant ecclés., p. 14.*

** Les auteurs qualifient ces domaines de *Villa regia, proedium regium, curtis regius, fiscus regius seu dominicus, curia regia, palatium regium*. Ce dernier titre n'appartenait qu'à un petit nombre. (Ducange, *Glossarium*

Karl-Magne aimait l'architecture; il lisait Vitruve, cherchait à mettre ses instructions en pratique, et à ramener les traditions abâtardies des siècles passés au type du beau qu'il comprenait sans doute imparfaitement encore. Les bâtiments élevés sous les yeux du monarque portaient un caractère de grandeur et de somptuosité digne de son génie. Quoiqu'il eût un architecte habile nommé Hirame*, il traçait quelquefois lui-même le plan des édifices qu'il méditait**. Sous son règne, la France, l'Allemagne et l'Italie furent couvertes de constructions remarquables. Le Pays-Messin attira, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, la sollicitude impériale. Pendant qu'Angelramne faisait élever deux belles tours au côté droit du chœur que Chrodegand avait fait bâtir, le palais d'Austrasie recevait d'importantes modifications; d'autres palais, d'autres monuments s'élevaient en divers points de notre ville, et quoique l'histoire ne précise rien touchant le tombeau de la princesse Hildegarde, il n'est pas probable que l'empe-

ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis, 6 vol. in-fol. Supplém. 4 vol.) Les dépendances propres aux fermes actuelles en faisaient partie; ceux qui les cultivaient étaient appelés *servi fiscales*, *fiscalini*, et l'intendant chargé d'en rendre compte au souverain, *Gastaldus*, *præfectus prædii*, etc. Leur importance était si grande que les rois des deux premières races demeuraient fort peu dans leurs capitales et résidaient d'habitude au milieu de leurs possessions. Presque toujours en voyage, ils allaient d'un domaine à l'autre, y bâtissaient des palais, des églises, des monastères, s'y faisaient suivre par les grands du royaume, y tenaient les assemblées générales de la nation, et donnaient une haute importance à des lieux ignorés aujourd'hui. La forêt des Ardennes, *sylva Arduena*, dont l'étendue valait un royaume, appartenait au roi, et ce fut sans doute pour y chasser que les princes de la race karlovingienne vinrent si souvent à Thionville, *villa regia* depuis le cinquième siècle.

* Théodulphe en parle dans des vers où il fait mention des grands-officiers.

** Alcuin nous apprend que Karl-Magne donna le plan du célèbre palais d'Aix-la-Chapelle.

reur ait négligé de consacrer, d'une manière grandiose, le témoignage de sa douleur.

On regrette avec raison que Karl-Magne, pour donner à ses bâtiments une apparence romaine, se soit permis de leur approprier les plus belles ruines qui étaient à sa disposition. Il en fit venir d'Italie lorsqu'il éleva le palais d'Aix-la-Chapelle*, et priva ces précieux restes du langage éloquent qu'elles puisent dans les localités. Ainsi font les antiquaires de nos jours : par un sentiment de personnalité, eux-mêmes contribuent à la disparition totale des ruines qu'ils chérissent. Chacun d'eux parcourant le sol de la Grèce ou de l'Italie, enlève quelque reste échappé aux ravages des siècles ; de sorte qu'on retrouverait plutôt Athènes à Paris, à Londres ou à Munich, que dans l'emplacement occupé jadis par cette ville opulente.

Le luxe qu'entraînait autour d'elle la première cour du monde, ne pouvait manquer d'être favorable à l'industrie du Pays-Messin. Il fallait fournir aux besoins capricieux des grands, aux exigences d'un régime de civilisation nouvelle. Les artistes abandonnaient les routes battues, et dans leurs essais informes, dans la fabrique des objets utiles ou de simple agrément, ils adoptaient une marche indépendante des traditions romaines.

Jusqu'au règne de Karl-Magne, les vêtements gallo-romains

* *Ipse quoque rex, ut hæc basilica antiquis etiam Romanorum operibus præstantior foret, ex omnibus regionibus eis marinis opifices vocavit ; ac musiva et marmora palatii urbis Ravennæ, tam in parietibus quam in stralis sita, quæ Adrianus papa Karolo concesserat. (Mon. S. Gall. de Vit. Karol. Mag., cap. xxx.)*

furent en usage ; mais ce prince , qui tenait à grand honneur d'être Frank d'origine , affectant de porter l'habit particulier à cette nation , fit changer le costume de son peuple*. Les saies ou manteaux fabriqués en laine étaient l'ouvrage ordinaire du sexe ; les princesses ne dédaignaient pas de s'en occuper , et l'empereur voulait que ses filles missent elles-mêmes en crédit chez les femmes nobles l'usage de l'aiguille et du fuseau**, *pour ce qu'elles ne s'abandonnassent trop à oyseuse* (oisiveté).

La manière dont se vêtait Karl-Magne peut donner une juste idée du luxe et de l'élégance de l'époque***, puisqu'aux jours ordinaires *avoit petit de différence entre son habit et l'habit commun du peuple*. Ce monarque portait une chemise et des caleçons de lin , une tunique pressée autour de son corps par une ceinture de soie. Il avait pour chaussure des brodequins de cuir rouge , et ses jambes étaient entourées de bandelettes de ruban. Pendant l'hiver , des peaux de loutre , en forme de cuirasse , couvraient sa poitrine et ses épaules. Revêtu d'une casaque de guerre , toujours ceint de son épée dont la poignée était d'or ou d'argent , et le baudrier magnifiquement brodé ; il portait quelquefois une autre épée garnie de pierreries , mais seulement dans les cérémonies solennelles

* Un jour Karl-Magne ayant vu une troupe de Franks vêtus avec des braies gauloises (grands hauts-de-chausses) , il les réprimanda sévèrement et leur défendit l'usage de ce costume. Vers la fin de la seconde race , l'habit frank devint commun à tous les habitants des Gaules.

** *Filiis vero lanificio assuescere , colloque ac fuso , ne per otium torperent operam impedere , etc.* (Egin. , cap. xix.)

*** *Vestitu patrio hoc est francisco , utebatur. Ad corpus camisiâ lineâ et feminalibus lineis induebatur. Deindè tunicâ , quæ serico ambebatur et tibialibus. Tum fasciis crura , et pedes calceamentis constringebat ; et ex pellibus lutrinis , thorace confecto , humeros ac pectus hieme muniebat.* (Egin. , cap. xxiv.)

et à la présentation des ambassadeurs étrangers. Il dédaignait les habillements des autres peuples, quelles que fussent leur magnificence et leur beauté, et jamais il ne consentit à s'en laisser revêtir. Seulement deux fois dans sa vie, cédant aux sollicitations réitérées des papes Adrien et Léon, il se montra dans Rome avec une longue casaque et une chaussure faites d'après le goût romain*. Pour les cérémonies pompeuses, sa tunique offrait une riche broderie; des pierres précieuses ornaient ses brodequins; un crochet d'or massif serrait sa casaque de guerre, et il marchait le front ceint d'un diadème d'or incrusté de pierreries qui jetaient le plus grand éclat.

Indépendamment de l'impulsion que le luxe imprimait à l'industrie ainsi qu'au commerce, plusieurs réglemens dictés par une sage prévoyance contribuaient à leurs progrès respectifs. Le prêt de l'argent à intérêts usuraires était sévèrement prohibé**. Dans un concile qui eut lieu à Francfort, en 794, Karl-Magne établit pour tous ses États, une monnaie dont chacun était obligé, sous des peines très-fortes, de reconnaître le poids et le titre***. En 805, étant au palais de

* *Peregrina verò indumenta quamvis pulcherrima respuebat, nec unquam iis indui patiebatur, excepto quod Romæ semel ab Adriano pontifice et iterùm Leone successore supplicante, longâ tunicâ et clamide amictus, calceis quoque romano more formati induebatur.*

** Capitul. 4, art. 7.

*** *Si autem (Denarii) nominis nostri numisma habent et mero sunt argento pleniter pensantes, si quis contrà dicit eos in ullo loco, in aliquo negotio emptionis vel venditionis, si ingenuus est homo, quindecim solidos componat ad opus regis. Si servilis est conditionis, si suum est proprium negotium, perdat illud negotium, aut flagelletur nudus ad palam coràm populo. Si autem ex jussione sui domini fecerit, tunc ille dominus quindecim solidos componat, si ei adprobatum fuerit. (Capitul., an 794, art. 2.)*

Thionville, il défendit expressément de frapper monnaie ailleurs que dans son palais^{*}; et comme Thionville^{**} jouissait de ce privilège, il en résulte que les pièces falsifiées n'ayant presque pas cours dans le Pays-Messin, les échanges, les ventes et les achats se trouvaient beaucoup plus assurés. L'uniformité des poids et des mesures ajoutait encore à la sincérité des transactions, car c'est depuis Karl-Magne qu'on a compté par livres, onces et gros, et mesuré par pieds, pouces et lignes.

La guerre ajoutait à l'activité qui devait régner au huitième siècle, dans les ateliers messins. Eginard parle d'une grande quantité de vaisseaux construits pour s'opposer aux incursions des Normands: il ne précise pas le lieu où ils furent fabriqués; mais une province comme la nôtre, voisine du Rhin, riche en belles forêts, en mines de fer dont quelques-unes étaient probablement exploitées, devait fournir à Karl-Magne une grande quantité de matériaux.

En parlant de l'art de la guerre dans le Pays-Messin sous le règne de Karl-Magne, nous n'ajouterions rien à ce qui

* *Ut in nullo loco moneta percutiatur nisi ad curtem.* (Art. 7.) Cette ordonnance fut confirmée en 1808, à Francfort. *Volumus ut nullo alio loco moneta sit, nisi in palatio nostro.* (Baluze, Coll. 1, Coll. 431 à 438.)

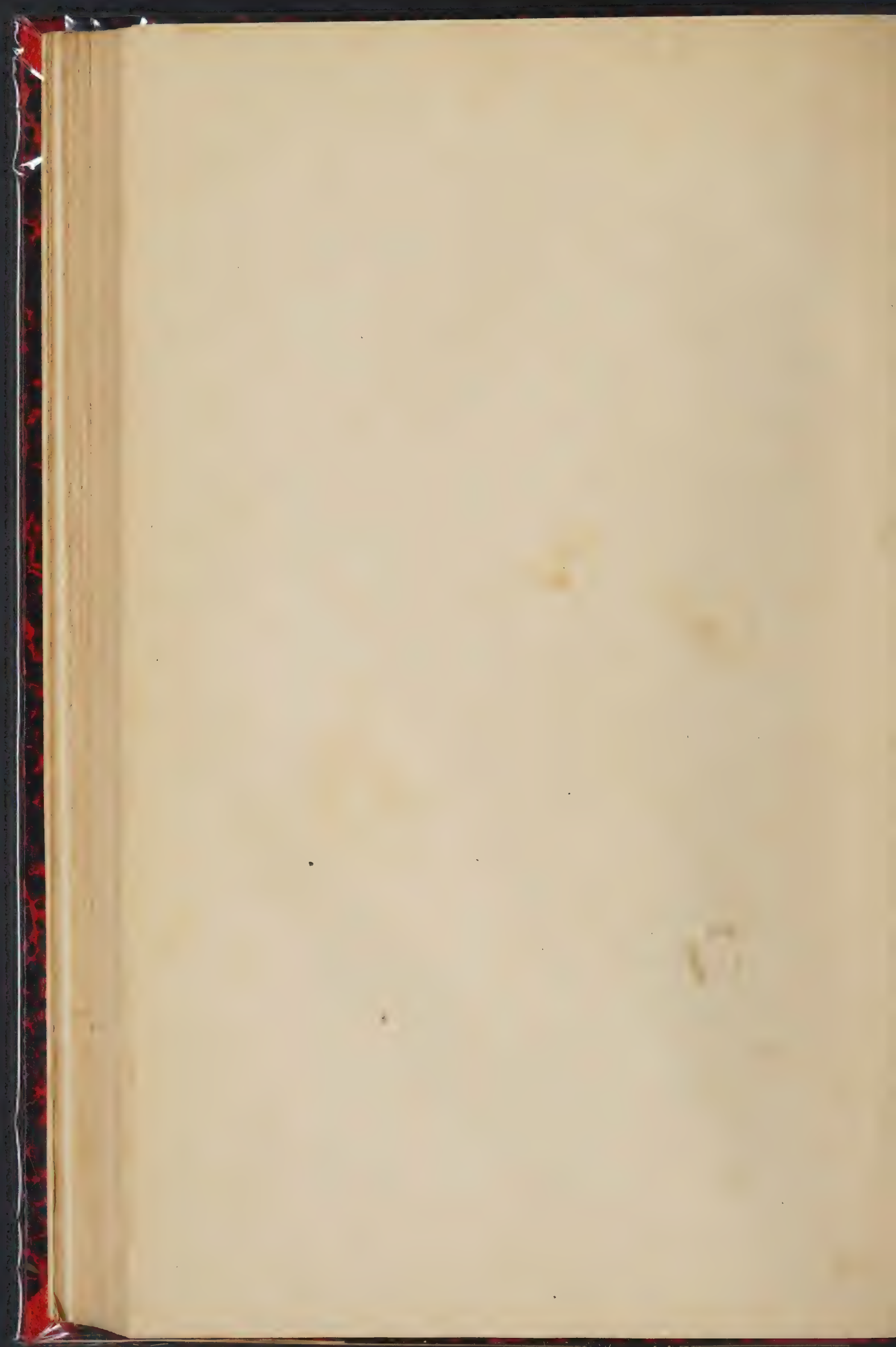
** « Il n'est pas douteux, dit Teissier, mon regrettable ami, que l'atelier « monétaire n'ait eu de l'activité dans le palais de Thionville; mais il est à « remarquer qu'aucun des deniers karlovingiens n'en contient le nom, « tandis qu'on y trouve ceux d'une foule de résidences royales moins con- « nues et d'une moindre importance. Les deniers de Thionville portent « seulement la légende *moneta palatina*; on a trouvé, dans des fouilles de « fondations, de ces deniers à Thionville: mais cela est fort rare; on en « trouve aussi avec la légende *XPISTIANA RELIGIO*, au revers de « Charlemagne, de Louis son fils, etc..... » (Histoire de Thionville, page 437, note.)

Ecriture musicale des VIII^e et IX^e SièclesVIII^e Siècle

O stende nobis dominē misericordiam
 tuam & salutare
 tuum
 nobis

IX^e Siècle

beata trinitas
 te laudamus te benedicimus te adoramus



existe dans les traités généraux sur cette matière. C'était un mélange de la tactique romaine avec les habitudes de la nation germanique ; Karl-Magne introduisit une grande discipline, un ordre admirable dans ses armées, et voici, d'après une lettre authentique de l'empereur à l'abbé Fulrade, le système suivant lequel se trouvaient organisés les corps de troupes qui couvraient notre pays :

« Nous vous ordonnons de vous rendre, avec vos hommes bien armés et en bon ordre, au lieu indiqué, le douzième jour des kalendes, afin de pouvoir vous porter sans délai, du côté que nous vous indiquerons, avec ces mêmes hommes munis d'armes, d'ustensiles, de tous les instruments guerriers, des vivres et des vêtements nécessaires. Que chaque soldat soit pourvu d'un cheval, d'un bouclier, d'une lance, d'un espadon, d'un demi-espadon, d'un arc et d'un carquois garni de flèches.

« Qu'on trouve dans vos chariots des ustensiles de toute espèce, des coins, des pierres à aiguiser, des haches, des pelles, des piques de fer et autres instruments indispensables quand on marche vers l'ennemi. Il y aura sur les chariots des vivres pour trois mois et des vêtements pour une demi-année.

« Nous vous ordonnons surtout de vous rendre tranquillement au lieu de votre destination, et, en suivant le plus court chemin pour arriver, de n'exiger des habitants rien autre chose que des fourrages, de l'eau et du bois. Respectez toutes les propriétés. Que les conducteurs des chariots ne s'en éloignent jamais jusqu'au lieu désigné, afin que l'absence du conducteur ne serve pas de prétexte à vos gens pour commettre des vexations. »

A ces dispositions sages on reconnaît le vrai guerrier, l'administrateur éclairé, philanthrope, comme on a pu distinguer précédemment l'artiste et l'homme lettré. Rien n'échappait au génie de Karl-Magne. Toutes les provinces en ressentaient simultanément l'influence. Cependant, la mort de l'évêque Angelramne, arrivée le 26 octobre 791, aurait pu rendre moins efficaces, dans le Pays-Messin, les essais tentés par l'empereur pour propager les bonnes doctrines littéraires et le goût des beaux arts, si derrière le prélat ne s'étaient point formés des sujets capables, qui transmirent à leurs successeurs l'élan traditionnel de l'étude. Sous ce rapport, Aldrik, Amalaire et Frotaire sont un véritable lien transitoire entre Karl-Magne et Louis-le-Débonnaire.



Louis-le-Débonnaire*, roi d'Austrasie, an 814 à 840.

La plupart des historiens, en se copiant, ont répété qu'après la mort de Karl-Magne, arrivée le 28 janvier 814, la civilisation recula de plusieurs siècles, et que le goût des bonnes études s'éteignit avec le monarque dont le génie avait surmonté les obstacles que lui présentait la barbarie des peuples. Cette manière de voir est inexacte; car si l'empereur Louis ne possédait pas les vues hautes, l'autorité martiale de son père, il en avait hérité un sens droit, un amour éclairé des lettres et des arts. Il connaissait très-bien la langue latine, la tudesque et le grec qu'il ne parlait, à la vérité, ni volontiers, ni facilement; mais on était au neuvième siècle, et de nos jours y aurait-il bien des monarques aussi avancés dans la linguistique?

Lorsque Louis-le-Débonnaire fut appelé d'Aquitaine aux funérailles de son auguste père, tout doit faire présumer qu'il traversa Metz, puisque cette ville était sur la route d'Aix-la-Chapelle, et qu'une députation des messins les plus nobles et les plus braves s'empressa d'assister au couronnement du

* On peut consulter, sur ce prince, l'écrit d'Eginhard : *Vita et gesta Karoli magni*, inséré dans la collection de Dom Bouquet, t. VI; Thegan., *De Gestis Lud. Pii*, etc.; Conrad Samuel Schurtzfleisch, *Disquisitio de divisione imperii Carolini ex optimis scriptoribus*, troisième dissertation du recueil intitulé *Disputationes*, Lipsiæ, 1699, in-4.º; Grandes chron. de Saint-Denis, t. II, p. 522 et suiv.

nouvel empereur. Une charte signée par lui le 3 des ides de juillet 816, prouve authentiquement sa présence dans le palais de Thionville*.

Demeuré vacant depuis la mort d'Angelramne, le siège épiscopal messin, dont les revenus étaient consacrés, selon toute apparence, à l'érection d'une nouvelle cathédrale commencée en 824 par Chrodegand, attendait qu'un bras vigoureux vint le saisir. Magulphus, abbé de Gorze; l'écossais Clotodius; peut-être aussi certain Israël désigné dans la grande chronique de Saint-Denis, avaient tenu l'intérim de la prélature pendant 27 années, lorsqu'à la fin du mois de janvier 819, Gondulphe fut élevé sur le siège de Saint-Clément**. On ne sait rien de sa courte administration. Sans doute qu'il suivit, pour les affaires générales, la volonté d'Hetti, archevêque de Trèves, métropolitain; et que pour les choses locales, il continua l'œuvre régénératrice de Chrodegand et d'Angelramne***.

Parti d'Aix-la-Chapelle au printemps de l'année 821, l'empereur traversa Trèves, remonta la Moselle jusqu'à Metz, et se rendit au fond des Vosges pour une de ces grandes chasses qui duraient plusieurs mois. En octobre, on le revit à Metz, puis à Thionville où les dignitaires de l'empire, réunis en assemblée générale, dressèrent différentes ordonnances relatives

* *Data in id. julii. D. Bouq., t. VI, p. 493.*

** On lit dans le catalogue de Saint-Symphorien : *Obiit Angelramnus septimo kal. novembris 791. Cessavit episcopatus viginti septem annos et tres menses, et Gondulfus fit episcopus anno 819. Catal. S. Symphor. Met., ap. Anton. Dominici Ansberti famil. rediviva. V. aussi le cartul. de l'abbaye de Gorze, fol. 128, et chron. episc. Met., ap. Dach. Spicil., t. VI, p. 655.*

*** *Chron. episc. Met., ap. Dach. Spicil., t. VI, p. 655; Baluz. Capitul., t. I, col. 622; Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 569.*

aux péages, à la condition des personnes libres, et portant confirmation des capitulaires ajoutés, l'année précédente, à la loi salique*.

Les évêques qui se trouvaient à Thionville au nombre de 52, presque tous des provinces ecclésiastiques de Cologne, Mayence, Reims et Trèves, profitèrent de la circonstance pour tenir un concile où l'on fixa les peines que devaient encourir les meurtriers des évêques, des prêtres et des autres ministres de l'autel. Ces canons, au nombre de quatre, portent en substance :

I. Celui qui aura blessé dangereusement un sous-diacre, sera condamné à cinq carêmes de pénitence et à trois cents sous d'amende au profit de l'évêque. Si la victime succombe, le meurtrier sera condamné à une pénitence de cinq carêmes et de cinq années, à une amende de quatre cents sous et à quelques autres redevances.

II. Celui qui aura blessé dangereusement un diacre, sera condamné à six carêmes de pénitence et à quatre cents sous d'amende. Si la mort s'ensuit, il fera six carêmes, six ans de pénitence, et payera six cents sous d'amende, sans compter les droits de l'évêque.

III. Si l'individu maltraité est un prêtre, celui qui l'aura frappé, subira douze carêmes de pénitence, et payera six cents sous d'amende. En cas de mort, la pénitence sera portée à douze années et l'amende à neuf cents sous.

* *Labbe. Concil., t. VII, p. 1519 et seq.; et Baluz. Capitul., t. I, col. 621.*

IV. Lorsqu'un évêque aura été blessé ou seulement outragé, la peine sera de dix carêmes et de dix ans de pénitence, et d'une amende de dix-huit cents sous. Si l'évêque meurt, le coupable s'abstiendra de chair et de vin toute sa vie; il quittera la milice et ne pourra jamais se marier. En cas de meurtre involontaire, les évêques provinciaux imposeront telle pénitence qu'ils jugeront convenable.

Sur la demande des prélats, l'empereur et les seigneurs laïcs donnèrent leur approbation aux dispositions temporelles de ces règlements qui ne semblent pas toutefois avoir jamais été suivis à la lettre.

Ce fut pour le Pays-Messin, et pour Metz en particulier, une bien mémorable chose que l'assemblée tenue à Thionville sous la présidence de l'empereur. Depuis long-temps pareille affluence n'avait animé les rives mosellanes, et quoique notre ville se trouvât éloignée de six lieues du royal rendez-vous, elle accueillit dans ses murs grand nombre d'étrangers distingués venus des provinces méridionales de l'Europe : Pascal I.^{er}, souverain pontife, envoya, par ses légats, les plus somptueux présents à Louis-le-Débonnaire; les généraux vainqueurs de Liudwit, roi de la Pannonie, arrivèrent avec les étendards pris sur l'ennemi; et les complices de Bernard, roi d'Italie, ce fils de Pippin qui s'était révolté quelques années auparavant contre l'empereur son oncle, vinrent lui demander humblement pardon. Louis, toujours enclin à l'indulgence, leur fit remise des peines qu'ils avaient encourues, et les autorisa de rentrer dans les biens confisqués sur eux. Le mariage de Lothaire, fils aîné de l'empereur, avec Hermengarde, fille du comte Hugues, entremêla les fêtes aux affaires d'état qui

se traitaient à Thionville. La cour dut y passer l'hiver entier*.

Suivant Eginhard, l'empereur reparut en 828 dans cette localité, pour rassembler une armée nombreuse qu'il mit sous les ordres de Lothaire et dirigea contre les Sarrasins d'Espagne; mesure impolitique, car c'était fortifier le pouvoir de son fils aîné, au moment où songeant à un ancien partage, il se préparait à le frustrer lui et ses deux frères Pippin et Louis, d'une partie de l'héritage qui leur était dévolu. Mais remontons plus haut pour bien apprécier l'origine des scandaleux événements dont notre ville fut témoin.

Au mois de juillet 817, Louis-le-Débonnaire étant au palais d'Aix-la-Chapelle, avait cru bien faire, pour assurer l'avenir de la monarchie, de la partager entre les trois fils issus de son mariage avec Hermengarde, nièce de notre évêque Chrodegand : Lothaire fut associé à l'empire; Pippin eut le royaume d'Aquitaine; Louis, le royaume de Bavière**. Tous trois devaient être d'autant plus satisfaits des dispositions paternelles, qu'il les faisait contrairement aux promesses jurées à Karl-Magne, dépouillant ses jeunes frères Drogon, Hugues et Théodorik, pour avantager ses propres enfants. Rasés et relégués dans des monastères, ils furent voués à la vie cléricale, tandis que Bernard, neveu de Louis-le-Débonnaire, expiait par une fin tragique, des torts réels, mais qui méritaient quelque indulgence. Ces mesures impitoyables qu'Hermengarde eût empêchées si elle n'était point morte en 818,

* *Annal. Bertin., ad ann. 821.*

** *Charta divisionis imperii Lud. Pii inter filios, ap. D. Bouq., t. VI, p. 409 et seq.; Theganus, de Gest. Lud. Pii, cap. iv.*

et dont l'empereur se reprocha l'accomplissement avec la plus touchante amertume, motiva la réunion du concile d'Atigny (822), où le monarque devenu son propre accusateur, demanda pardon à ses trois frères présents, amnistia tous ceux qui avaient porté les armes contre lui, rappela les exilés, leur fit restituer les biens dont il les tenait dépouillés, conjura les évêques de l'admettre en pénitence publique, et montra dans tout son jour, ce caractère d'irrésolution et de faiblesse souvent aveugle qui fit le tourment de sa vie*.

Drogon continua de suivre l'état ecclésiastique pour lequel il montrait une vocation prononcée; et Gondulph étant mort le 7 des ides de septembre 824, l'empereur souscrivit avec empressement aux vœux exprimés par le peuple et le clergé, d'élever sur le siège épiscopal messin Drogon, jeune d'âge puisqu'il n'avait que vingt années, mais déjà vieux d'expérience et de savoir**.

L'empereur ayant épousé Judith, fille de Welf, duc de Bavière, en eut, le 13 juin 823, un quatrième fils appelé

* *Eginhard. annal. ad ann. 822; Vit. Lud. Pii, cap. xxxv; Thegan. de Gest. Lud. Pii, cap. xxix.*

** *Vit. Adalhardi, ap. Mabill., act. SS. Ord. S. Benedict. sæc. IV, p. 527; chron. de Saint-Denis, t. II, p. 550, dont voici le texte: « En « ce temps trespàssa Gondulphe, evesque de Mez. Un frere avoit l'em- « pereur, qui Dreues avoit nom; clerc estoit et chanoine de l'eglyse, « et vaillant homme, et menoit belle vie et honneste; tout le peuple et « le clergie le requistrent d'un cuer et d'une volenté aussi comme sé ce « feust election faite par le Saint-Esprit. Si fu moult merveilleuse; car « aussi comme l'empereur et les barons s'i accordirent, aussi le peuple « et tout le clergie; n'oncques n'en fu un seul trouvé par qui il feust « contredit. Moult en fu lié l'empereur, et moult volentiers leur octroia « leur requeste. »*

depuis Karl-le-Chauve, dont la naissance provoqua des dispositions nouvelles. Profitant de l'absence des trois fils du premier lit, et comptant sur l'esprit de justice qui l'inspirait, il assembla les seigneurs de l'empire et les prélats dans la ville de Worms, décora le prince Karl du titre de roi, et lui donna le pays des Allemands, la Réthie et la Bourgogne Transjurane*. Cette mesure devint le signal d'une révolte scandaleuse à laquelle les plus infâmes calomnies soutenues, propagées par quelques prélats, donnèrent une apparence de légalité. Comme on redoutait l'influence de Judith et du comte Bernard, grand-chambellan, qui dirigeaient l'empereur, on n'épargna rien pour les perdre : le bruit courut qu'une passion coupable liait l'un à l'autre l'impératrice et le comte, que ce dernier voulait épouser Judith, et qu'il n'épargnerait, pour y réussir, ni la vie de l'empereur, ni celle des trois fils d'Hermengarde. Le fameux Agobard, évêque de Lyon ; Bernard, évêque de Vienne ; Jessé, évêque d'Amiens ; Wala, célèbre abbé de Corbie ; Hilduin, abbé de Saint-Denis, étaient les plus fougueux ennemis de l'impératrice. Pippin montrant l'exemple de la révolte, se saisit d'elle, la fit condamner à un perpétuel exil et la força de prendre le voile, tandis qu'il obligeait son père à renvoyer Bernard dans son gouvernement de Barcelonne (850). Louis, consterné, propose la tenue d'une assemblée à Compiègne : on y consent avec l'intention de ne rien entendre et de le déposséder du pouvoir ; mais sa contenance paraît si humble, sa douleur si profonde, que les esprits reviennent à de meilleurs sentiments. Il rappelle aussitôt l'impératrice ; le jeune Karl, Drogon, évêque de Metz, vont au-devant d'elle et l'accompagnent jusqu'à la ville d'Aix-la-Chapelle, où ceux mêmes qui l'avaient condamnée

* *Thegan. De Gest. L. P.*, cap. xxvi et xxxv.

récemment la déclarent innocente (830). D'éclatantes réjouissances suivirent cette réconciliation du trône avec les grands. L'empereur, toujours trop bon, amnistia les coupables, et traversant notre province, s'en fut chasser dans les Vosges d'où il reparut en automne à Thionville pour y tenir une assemblée générale (831). Des ambassadeurs sarrasins apportèrent la soumission de leur chef avec les présents d'usage* ; le comte Bernard vint aussi demander justice, offrant, selon l'habitude d'alors, de prouver son innocence dans un duel contre quiconque oserait l'accuser. Personne ne répondit à cette provocation ; le comte jura sur l'évangile qu'il n'était point coupable, et fut gracié.

Ainsi finirent les premiers troubles domestiques qui abreuverent de chagrin le malheureux empereur.

Notre ville par son importance, par la nature de sa situation au centre des résidences ordinaires du monarque, par le concours de ses principaux chefs ecclésiastiques et militaires, recevait toujours le contre-coup des événements. L'évêque et le comte de Metz, restés fidèles à leur souverain, maintenaient la population dans l'obéissance ; car, en observant attentivement le mouvement des troupes impériales, le choix des lieux destinés aux principales assemblées où Louis déploie quelque autorité, c'est dans le triangle formé par Metz, Aix-la-Chapelle et Worms, que semblent se concentrer les affections et les principales ressources du trône légitime**.

* Vers le mois de septembre tint parlement à Theodone : à celle assemblée vindrent trois messages de par les Sarrasins d'Oultre-Mer. De ces trois furent les deux sarrasins et le tiers crestien. Paix et amour requeroient. Divers presens apportoient d'espices aromatiques et draps de soie. » *Grandes chron.*, t. II, p. 569.

** *Vit. Lud. Pii*, cap. xxiv ; *hincmar. De ordine Palatii*, cap. xxii.

Depuis deux ans, la tranquillité paraissait rétablie; mais l'ambition inquiète des trois coupables enfants d'Hermengarde préparait de nouveaux malheurs. On apprend tout-à-coup qu'ayant une seconde fois oublié le respect qu'ils devaient à l'empereur, ils viennent de réunir leurs troupes, entre Bâle et Strasbourg, dans la vaste plaine de Rothfeld, appelée depuis *le champ du mensonge*, et qu'ils se préparent à combattre. Louis, suivi d'une armée, marche vers eux, moins pour les attaquer que pour les fléchir: vaine tentative; les troupes impériales s'insurgent et passent dans le camp des rebelles. Quelques amis cependant, parmi lesquels Drogon, évêque de Metz, demeurent fidèles; Louis les renvoie pour ne pas les engager en de folles tentatives, et va se livrer, lui, sa femme et son jeune fils à la discrétion des rebelles. C'était tout ce qu'on attendait. Les principaux chefs de l'armée s'assemblent aussitôt, prononcent la déchéance de l'empereur, opèrent un nouveau partage tout au préjudice du prince Karl, et donnent la couronne impériale à Lothaire qui se hâte de quitter l'Austrasie dont l'attachement pour Louis-le-Débonnaire lui inspirait quelque inquiétude. Traîné de Rethfeld, à Marlheim, de Marlheim à Marmoustier (Vosges), de Marmoustier à Metz, de Metz à Verdun, de Verdun à Soissons, enfermé au monastère de Saint-Médard, séparé de sa femme qui fut exilée à Tortone en Lombardie, et de son jeune fils, qu'on mit dans l'abbaye de Prum, notre empereur semblait tombé au dernier degré d'ignominie, lorsqu'Ebbon, évêque de Reims, oubliant les nombreux bienfaits dont il avait été comblé par le monarque, vint à la tête d'une troupe de prélats factieux lui notifier l'arrêt de sa condamnation. Figurez-vous alors le fils de Karl-Magne humblement prosterné sur un cilice, tenant en mains un parchemin où ses prétendus crimes sont signalés, les énonçant à haute voix et s'avouant

coupable devant une innombrable population. L'anathème une fois prononcé dans les formes habituelles, on le déclare inapte aux fonctions civiles; on le dépouille de ses vêtements impériaux, même de son épée; on le revêt de l'habit de pénitence, puis on le chasse de l'église pour l'enfermer au fond d'une cellule obscure où il doit faire pénitence et finir ses jours*.

A peine cependant quelques mois s'étaient-ils écoulés, que la nation presque entière reconnut sa faute. Les Messins n'avaient point vu, sans en être profondément affligés, la couronne karlovingienne avilie; et le remords dans les âmes faibles équivalant au courage, il s'organisa bientôt une puissante opposition dont la ville de Metz paraît avoir été le principal foyer**. L'évêque Drogon, le comte Adalbert et plusieurs autres sujets fidèles en avaient été proscrits. Réfugiés au-delà du Rhin, ils n'en servirent que mieux les intérêts de Louis. Profitant avec habileté du mécontentement qu'inspiraient à Pippin et à Louis de Bavière les hauteurs insolentes de leur frère Lothaire, ils les excitèrent contre lui, et l'orgueil blessé de ces enfants dénaturés produisit ce que le respect filial ne leur inspirait point.

Quand le bruit des armes eut retenti sur la Moselle, les prélats demeurés attachés au monarque déchu assemblés à Saint-Denis, déclarèrent que le parlement de Compiègne n'étant autre chose qu'un conciliabule de factieux, ils cassaient

* *Thegan. De Gest. Lud. Pii*, cap. XLIV; *Vit. Lud. Pii*, cap. XLVIII; grandes chron. de Saint-Denis, t. II, p. 275.

** *Annal. Bertin.*, ad ann. 854.

tout ce qu'on y avait pu faire, et rendaient à Louis sa couronne et son glaive*.

Pour se réconcilier avec la vie et nourrir l'espoir de jours meilleurs, il ne fallait à Louis-le-Débonnaire rien moins que la retraite paisible du palais de Thionville et l'ombrage enchanteur des rives mosellanes. Ce palais, décoré du titre de palais public**, moins sans doute à cause de son étendue qu'en raison des réunions solennelles qui s'y tenaient naguère, gémissait silencieux de son triste abandon, et semblait attendre un maître légitime long-temps perdu, lorsque Louis regagna cette vallée messine témoin des seuls instants heureux qu'il ait jamais goûtés; car, *il deduisoit en chaces et en pescheries*, dit la chronique. A Noël, l'empereur quitta Thionville et vint solemniser la Pâque dans nos murs où l'attendait son bien-aimé frère, l'évêque Drogon. Pendant quarante jours, le palais d'or des rois d'Austrasie s'anima comme venait de s'animer la résidence royale de Thionville; les ambassadeurs étrangers vinrent y rendre hommage au monarque, tandis que les peuples saisirent avec enthousiasme cette occasion de remercier la providence. Jamais Louis n'avait paru si grand que depuis sa profonde humiliation; en remontant sur le trône, il s'était élevé aux yeux des populations pieuses, de l'immense intervalle qui sépare le ciel et la terre; car dans le triomphe de la royauté légitime, personne n'eut osé méconnaître la main du Très-Haut.

Revenu le 1.^{er} février à Thionville, l'empereur y célébra la purification et tint une diète où il demanda justice contre

* *Vit. Lud. Pii*, cap. XLIX, LI.

** Voyez la charte de l'année 775, citée précédemment.

les évêques qui l'avaient déposé d'une manière si cruelle. Presque tous, sous divers prétextes, s'étaient abstenus d'assister à l'assemblée, mais Ebbon, l'un des principaux coupables, arrêté, forcé de comparaître, subit l'humiliation qu'il avait encourue. Espérant imposer aux juges par une contenance fière, le superbe évêque de Reims déclara d'abord vouloir garder le silence : « Ma cause, dit-il, ne doit pas être
« séparée de celle des autres accusés ; je ne comprends point
« qu'on ne s'en prenne qu'à moi, et tant que mes complices
« seront absents je n'aurai rien à répondre. » En conséquence, Ebbon fut remis dans les fers. Plusieurs évêques lui conseillèrent la soumission. Après quelque hésitation, il s'avoua coupable, se dépouilla des dignités épiscopales et promit à l'empereur, par écrit, de renoncer pour toujours aux fonctions dont il se trouvait indigne. L'original de cette abdication volontaire exista long-temps, dit Meurisse*, dans les archives de notre cathédrale où Louis-le-Débonnaire l'aura fait déposer. Agobard, ainsi que les autres prélats conspirateurs furent condamnés par contumace et déposés ; après quoi la cour toute entière quitta Thionville et vint à Metz ratifier solennellement les dispositions judiciaires de la diète.

C'était le 1.^{er} dimanche qui suit la Sexagésime. Dès l'aube matinale, vous eussiez entendu le *seing*** , nouvellement suspendu dans l'une des tours karlovingiennes de la grande basilique, signaler la solennité du jour, et les *citains* paisibles,

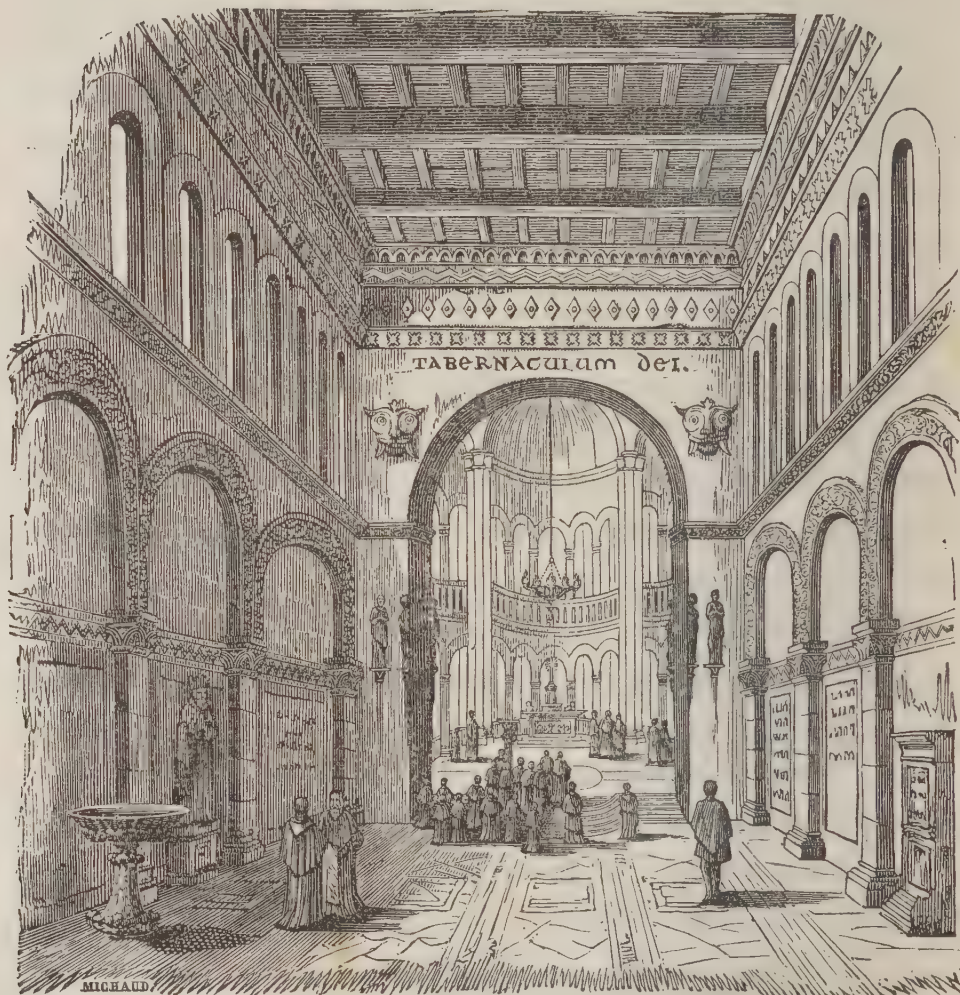
* Hist. des euesques de Metz, p. 195.

** Grégoire de Tours emploie ce mot pour désigner une cloche. Il était encore usité dans le XVI.^e siècle. On l'orthographiait de diverses manières : *seins*, *sains*, *saint*, *sins*, *sing*. Nicot a dit : « Sings, aucunesfois signifie
« cloche ou bien le son de la cloche ; d'où l'on dit en proverbe, de celui

encore inhabitués à cette voix sonore tombée des nues, s'interroger et s'agiter comme autant d'insectes endormis que la frayeur réveille ou qu'un rayon lumineux vivifie. Bientôt la trompette du héraut d'armes retentit aux angles des carrefours : on vit arriver, d'une part, processionnellement, chaque population paroissiale de la campagne ayant à sa tête le curé, la bannière ou la croix ; d'autre part, des seigneurs en riches équipages ou montés sur des chevaux choisis et suivis d'un nombreux domestique. L'armée stationnait en dehors des murs ; aux messins seuls était réservé l'insigne honneur de garder leur ville et leur monarque. Vers dix heures, les portes de bronze du palais de Sainte-Croix roulent pesamment sur leurs gonds ; des tapis sont étendus le long des rues qui descendent de la colline à l'église, et plusieurs instruments en cuivre annoncent le cortège. Selon l'usage, le clergé séculier, les divers ordres monastiques se rendent du dôme au palais, où sont assemblés tous les dignitaires ecclésiastiques, militaires et civils. Une quarantaine d'abbés crossés et mitrés, plus de trente évêques, sept archevêques, les ducs et les comtes du royaume d'Austrasie, les seigneurs de la cour, les ambassadeurs étrangers, le jeune prince Karl, les rois Pippin et Louis de Bavière, l'impératrice Judith, et enfin l'empereur lui-même descendirent un à un le haut péristyle du palais, et marchèrent dans une imposante attitude, aux acclamations de la foule qui criait *alleluia*. Les rues se trouvèrent alors si étroites, les spec-

« qui celéement a fait une affaire, *Tu n'en as pas fait les sings sonner ;*
 « c'est-à-dire tu n'en as pas fait de bruit, tu ne t'en es pas vanté. »
 (Trésor de la langue françoise, an. 1606). On lit dans le dictionnaire de Tripault de Bardis, cette intéressante désignation des différentes cloches : *Sex sunt tintinnabulorum genera, nempè squilla quæ pulsat in triclinio, cymbalum in claustro, nola in choro, nolula in horologio, campana in refectorio, et signum in turre*. Le seing était donc la cloche principale. De seing on a fait toc-seing.

tateurs si serrés, le cortège si nombreux, qu'il mit à défilér un temps infini.



Notre auguste basilique, pompeuse et parée, resplendissante de lumières, n'avait jamais complètement étalé la magnificence de son chœur byzantin, à l'intérieur duquel se dressait encore, la veille, l'échafaudage de l'imagier. Dregon voulait que les effigies patronales appendues à l'arcature du transeps saluassent d'un premier regard son frère bien-aimé,

et qu'il y eût coïncidence entre la consécration du sanctuaire et la consécration du roi.

Quand le cortège fut placé, l'officiant apporta sur l'autel la couronne et le sceptre qu'on allait rendre à l'empereur, et la messe commença. Après l'évangile, Drogon lut en chaire l'acte du rétablissement de l'empereur. Sept archevêques s'approchant aussitôt du monarque lui imposèrent les mains, récitèrent les sept oraisons consacrées par l'église à la réconciliation d'un pénitent et rendirent à celui-ci les insignes du pouvoir. Ebbon, monté dans une tribune, subit alors la honte d'y lire l'acte d'annulation des décisions de Compiègne ainsi que sa propre sentence. Cette formule expiatoire terminée, mille voix au moins entonnèrent le cantique de saint Ambroise, et les clercs instrumentistes, munis de leur lyre à cinq cordes, accompagnèrent le chant des prêtres*.



* *Annal. Bertin. ad ann. 835; Vit. Lud. Pii, cap. LIV; Flodoard. hist. eccles. Remens., lib. II, cap. XX; Grandes chroniques de Saint-Denis; anciennes archives de la cathédrale, Layette xxxix.*

*Moult fu le peuple lie (joyeux), et en rendirent grâces a nostre seigneur; car ils virent que Loys fut restabli pleinement en l'empire**. Après l'office, la cour regagna le palais suivant l'ordre adopté pour se rendre au temple, et les repas somptueux, les danses, les largesses au peuple entremêlés d'exercices pieux, d'une station aux catacombes, d'une visite au tombeau d'Hildegarde remplirent le temps que l'étiquette voulait consacrer au festival**.

Bientôt une nouvelle assemblée politique eut lieu dans la villa palatine de Thionville. L'empereur craignant toujours que son rétablissement sur le trône n'offrît pas un caractère d'authenticité suffisant, et qu'on arguât de l'influence exercée par l'évêque Drogon pour contester les vœux des grands du royaume et de la population, réunit à Thionville quarante-trois évêques, sous la présidence de ce même prélat et d'Hetty, archevêque de Trèves, ainsi qu'un grand nombre d'hommes éminents appelés des diverses parties de l'empire. Là, sur de nouvelles plaintes du monarque, le procès d'Ebbon fut revisé, mais à huis-clos, dans la sacristie, et devant les dignitaires ecclésiastiques seuls, par respect pour le sacerdoce. Comme rien au monde ne pouvait contrebalancer la gravité des faits reprochés au coupable, ce dernier usant de la dernière ressource qui lui restât, eut l'idée d'envoyer un reclus nommé Framégande à l'impératrice qu'il avait si profondément outragée dans ses sentiments de mère et d'épouse, et de lui faire remettre l'anneau d'or qu'en témoignage d'estime et d'amitié, elle avait glissé jadis au doigt de l'évêque de Reims, la suppliant, de la manière la plus humble, de daigner le secourir.

* Grandes chroniques de Saint-Denis, II, p. 390.

** Anc. archives de Saint Arnulph.

Trop magnanime pour être haineuse, Judith n'hésita pas de conjurer l'empereur et les évêques d'arrêter le cours des poursuites et de s'en tenir à la première sentence, ce qui eut lieu. Ebbon fut appelé devant le tribunal : chaque prélat prononça les paroles suivantes : *d'après votre confession, cessez les fonctions épiscopales*, et Jonas, évêque d'Orléans, fut chargé de dresser acte de ce qui venait d'avoir lieu*.

Ayant passé le carême à Thionville, Louis vint ici pour les fêtes paschales, puis il quitta le Pays-Messin jusqu'au mois de mai de l'année 836, époque à laquelle se tint, dans la *villa* thionvilloise, une nouvelle diète où Lothaire envoya divers ambassadeurs chargés d'implorer son père, et d'en obtenir des conditions douces de reconciliation et d'oubli. Louis fut d'une générosité parfaite.

Au mois de mai 837, l'empereur reçut à Thionville les dons annuels que la nation était obligée de lui offrir, et il fit les préparatifs d'un voyage en Italie, qu'une irruption soudaine des Normands dans la Frise ne lui permit pas d'exécuter.

A la fin de l'année suivante, Louis côtoyait les rives de la Moselle et du Rhin, rassemblant des troupes contre le roi de Bavière révolté de nouveau. Avant que ce prince eût envahi l'Austrasie, comme il en nourrissait l'espoir, les phalanges impériales traversèrent le Rhin le 7 janvier 839, sous la conduite d'Adalbert, comte de Metz, à qui nos *Annales* font principalement honneur du succès.

* *Concil. ap. Labbe, t. VII, p. 1697 et seq.; Hincmar. Remens. oper. poster. adv. Gothescal., cap. XXXVI.*

En 859, une seconde invasion du monarque bava-rois rap-pela l'empereur en Austrasie. Il chargea l'évêque Drogon et le comte Adalbert, ces deux illustres messins, soutiens habi-tuels du trône, d'attaquer l'armée rebelle, tandis que lui-même arrivant d'Aquitaine à marches forcées, passa le Rhin et eut la satisfaction si triste pour un père, de triompher sur son propre fils*. Ce dernier voyage, disent les Bénédictins, déplaisait infiniment à Louis-le-Débonnaire. Il était rebuté d'avoir toujours ses enfants à combattre. Une éclipse totale de soleil, qui survint pendant qu'il étoit en marche, acheva d'abattre cet esprit que les malheurs et la superstition avoient affaibli, et l'obligea de s'arrêter dans une île du Rhin au-dessous de Mayence. Pendant tout le cours de sa maladie, qui dura plus de six semaines, Drogon, son frère, ne le quitta point. Il le confessa, le communia tous les jours. Ce fut même à lui que s'adressa le moribond pour faire dresser l'inventaire des meubles les plus précieux qui étoient à son usage, et qu'il destinait aux pauvres, aux églises, ainsi qu'aux princes ses fils. Il envoya la couronne impériale, l'épée et le sceptre orné de pierreries à Lothaire, sous condition qu'il garderait sa parole de protéger l'impératrice Judith et son fils. Comme il ne faisait aucune mention du roi de Bavière, Drogon et les autres évêques craignant qu'il ne gardât quelque ressentiment contre lui, le prièrent de leur faire connaître sa pensée à cet égard, et lui dirent que Dieu voulait qu'on pardonnât indis-tinctement à tous ses ennemis. Louis témoigna d'abord quel-que chagrin, puis délibérant un moment, et recueillant tout ce qui lui restait de forces, il rappela, en peu de mots, les maux que ce fils tant de fois rebelle lui avait causés. « Mais « puisqu'il ne peut venir, ajouta-t-il, me faire satisfaction,

* *Vit. Lud. pii.*, cap. LV, LV, LIX, LX, LXI, LXII.

« je remplis de mon côté ce qu'exige le devoir, et je lui par-
 « donne de tout cœur. C'est à vous autres cependant, conti-
 « nua-t-il, de l'avertir que nonobstant le pardon que je lui
 « accorde, il doit le demander à Dieu et ne jamais oublier
 « qu'il a conduit dans le tombeau ma vieillesse affligée. »
 Après ce pardon bien effrayant pour un fils, continuent les
 Bénédictins, il ordonna de réciter devant lui les matines et
 de mettre un crucifix sur sa poitrine, formant lui-même,
 autant qu'il le pouvoit, le signe de la croix, et indiquant à
 Drogon de le faire, quand la foiblesse l'en empêchait. Le
 lendemain, dimanche, il le pria de célébrer devant lui le
 saint sacrifice de la messe, et reçut de sa main la commu-
 nion. Enfin, sentant sa dernière heure approcher, il fit
 connoître par signe qu'il désiroit le voir, c'est-à-dire en joi-
 gnant, comme d'habitude, le pouce aux autres doigts, pour
 former la lettre D. Quand Drogon se fût présenté avec les
 autres prêtres, Louis demanda leur bénédiction et les derniers
 secours que l'église accorde à ses enfants. Il mourut le 12.^e
 des kalendes de juillet, le 20 juin 840, dans la soixante-
 quatrième année de son âge, la vingt-septième de son em-
 pire*. »

Par la présence de l'évêque Drogon et de la plupart des
 grands de la cour austrasienne autour du lit funéraire de
 l'empereur, Metz assistait, en quelque sorte, aux derniers
 moments d'un monarque qu'elle avait, plus qu'aucune autre
 ville, possédé dans ses murs depuis six années. Il voulut, à
 ce moment suprême, lui donner une marque touchante de
 prédilection en demandant d'être inhumé chez ses Messins fi-
 dèles, sous les voûtes de Saint-Arnulph où reposait Hilde-

* Histoire bénédictine de Metz, t. II, p. 557 à 559.

garde, mais en un lieu retiré du chapitre. Ces volontés dernières furent ponctuellement exécutées ; Drogon prit soin des funérailles, et l'on apporta de quarante lieues ici, avec un pompeux appareil, les précieux restes d'un prince qui n'avait point cessé d'être, suivant l'expression remarquable de Montesquieu, « jouet de ses passions et dupe de ses vertus mêmes²³. »



Lothaire, roi d'Austrasie, an 840 à 855.

Au titre d'empereur Lothaire joignit, comme ses deux prédécesseurs, la qualité de roi d'Austrasie, dénomination que son propre nom allait bientôt changer en celui de Lothairrègne, Loherrègne, Lorraine, ou royaume de Lothaire*. Voulant porter seul la couronne, mais craignant d'agir sans de puissants alliés, il sut gagner Adalbert, comte de Metz, et l'évêque de Mayence Otgaire**, ennemis irréconciliables du roi de Germanie, le seul antagoniste qu'il eut à redouter, car Pippin était mort depuis 838, et son jeune fils ne semblait pas avoir, plus que Karl, les moyens de lui résister.

Metz devint le quartier-général d'une nombreuse armée levée dans toute l'Austrasie française, et à la tête de laquelle Adalbert passa le Rhin au commencement du mois d'avril 841. Louis fut battu. Lothaire allait même l'attaquer jusqu'au fond de la Bavière où il s'était retiré, lorsque le roi de Neustrie força Lothaire d'abandonner les rives rhénanes. Il y laissa,

* « Pour ce que la gent du païs desiroient ce qu'il (Lothaire) leur commanda, nommèrent-ils le royaume de son nom, et laissèrent les noms des anciens rois; et l'appelèrent Loheraine, qui vaut autant à dire comme le royaume de Lohier. » Grandes chron. de Saint-Denis, t. III, p. 3.

** *In quo negotio congruè Otgarium Magontie sedis Episcopum et Adhelbertum Metensium comitem convocat. Nithard. hist., lib. II, cap. VII.*

sous la conduite d'Adalbert, une armée d'observation que Louis eut bientôt taillée en pièces. Opérant aussitôt sa jonction avec Karl, on le vit envahir l'Austrasie française, et triompher le 25 juin dans les plaines de Fontenay. C'en était fait de Lothaire s'ils avaient su profiter de leur victoire. Mais ils lui laissèrent le temps de gagner Aix-la-Chapelle, d'employer tous les moyens imaginables pour relever son parti, et de rassembler le long des rives rhénanes et mosellanes différents corps de troupes au nombre desquels quelques Saxons qui s'étaient voués, par gratitude, à son fils.

Pendant que l'empereur tenait, au palais de Thionville, une assemblée générale pour concerter les mesures nécessaires, Karl et Louis offrirent la paix que Lothaire refusa d'abord avec hauteur, et qu'il fut heureux d'accepter l'année suivante. Les trois frères réunis dans l'île d'Ansilie, près de Mâcon, au mois de juin 842, se jurèrent une éternelle amitié, et convinrent d'envoyer à Metz, le 1.^{er} octobre, des députés auxquels serait dévolu le soin d'opérer un nouveau partage. Effectivement, cent dix commissaires étaient réunis dans notre ville, lorsqu'à la fin de septembre le roi Karl allant de Worms en Bavière, et passant ici, apprend que l'empereur est à Thionville, et qu'il a l'intention d'y rester tant que dureront les conférences. Karl va le trouver, lui fait quelques observations très-justes sur l'action qu'aurait inévitablement sa présence contre la liberté des votes, et tous deux arrêtent que les commissaires se rendront à Coblenz où ils arrivèrent le 19 octobre. Rien toutefois ne put être réglé, parce que personne ne connaissait assez exactement la géographie de l'empire pour trancher les questions en litige. On résolut donc de prolonger la trêve jusqu'à la saint Jean 843; convention qui fut signée à Thionville par tous les députés, et

religieusement maintenue, car au mois de juin suivant, les trois frères signèrent un acte de partage en vertu duquel Karl aurait la Neustrie, l'Aquitaine et le Languedoc; Louis, toute la Germanie avec les diocèses de Mayence, de Worms et de Spire; Lothaire, l'Italie, la Provence, le Lyonnais, la Franche-Comté, et généralement ce qui se trouvait enclavé entre le Rhône, le Rhin, la Saône, la Meuse et l'Escaut. Metz continua donc d'appartenir à Lothaire qui eut une puissance colossale.

Lothaire, Louis et Karl, réunis à *Judicium*, aujourd'hui Yutz, près de Thionville, domaine dépendant sans doute de l'ancienne *villa* royale, y renouvelaient, au mois d'octobre 844, leurs assurances d'amitié, et promettaient de réparer les désordres dont souffrait l'église depuis les derniers troubles. Il s'y tint un concile auquel présida l'évêque de Metz.

Quatre années plus tard, on revit Lothaire dans le Pays-Messin : ce fut pour ouvrir à Thionville une assemblée générale où Louis-le-Germanique envoya des ambassadeurs chargés de solliciter la grâce d'un particulier nommé Gilbert, qui avait enlevé, épousé publiquement une fille de l'empereur. Depuis lors, nos annales se taisent sur Lothaire, qui, frappé en 855 d'une maladie mortelle, poursuivi de remords, prit l'habit monastique dans l'abbaye de Prüm où il expira six jours après, le 29 septembre, âgé de 60 ans*.

* *Nithard. hist. lib. II, cap. ix, x; lib. III, cap. iii; lib. IV, cap. ii, iii, iv, v, vi; Annal. Bertin., Fuldens. et Metens., ad ann. 843, 844, 848, 855; Chron. Regin.; Chron. Marian., Scot.; Chron. Sigibert. Gemblacens.; Concil. ap. Labb., t. VII, p. 1801; Grandes chron. de Saint-Denis, t. III, p. 1 à 4; Hist. bénéd. de Metz, t. I, p. 579 à 587.*

Notre évêque, dont les destinées depuis trente ans étaient inhérentes à celles de la monarchie karlovingienne, sembla vouloir finir avec elles, car il mourut accidentellement le 8 novembre, près de Luxeuil, en s'amusant à pêcher. Ses cendres, rapportées à Metz, furent déposées dans l'église de Saint-Arnulph, près du corps de Louis-le-Débonnaire²⁴.



Etat social

Sous les rois Karlovingiens.

POPULATION; RÉGIME JUDICIAIRE; ENSEIGNEMENT; PRODUCTIONS PALÉOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES; OEUVRES ARTISTIQUES; INDUSTRIE; COMMERCE; DIVISION PAROISSIALE ET RUES DE METZ.

CINQUANTE années de victoires heureuses et continues avaient plus fait pour l'unité nationale que les efforts tentés pendant quatre siècles par des hommes dont l'énergie, la bouillante audace et la capacité ne sauraient être néanmoins l'objet d'un doute. Mais, depuis la chute du colosse romain, tant d'intérêts s'étaient trouvés déplacés, tant de peuplades incertaines s'étaient mises à sillonner l'univers; un déchire-

ment si profond, une lutte si constante entre les usages et les croyances perpétuaient avec une telle irrégularité les oscillations du pendule politique, qu'il fallait au vieux monde, au monde inculte et barbare, l'esprit éminemment organisateur de Karl-Magne; au monde futur l'influence soutenue de sa pensée prévoyante. Dès que la stabilité territoriale fût entrée comme principe dans le code karlovingien, et que chaque peuple pût compter sur l'action protectrice d'un glaive également redoutable à tous, on observa cette persistance d'efforts vers le mieux-être, cette intelligente appréciation des besoins matériels, ce concours machinal des volontés pour féconder l'ordre et la paix.

Point central du vaste empire de Karl-Magne, Metz, comme les grandes cités voisines, savourait les bienfaits que procurait une administration tutélaire, sans souffrir des hostilités lointaines surgies tantôt en Allemagne, tantôt en Italie. Le mouvement qu'elles provoquaient lui devenait même par fois très-favorable sous le point de vue commercial, l'équipement des armées exigeant d'immenses fournitures. Si les bras de nos laboureurs, de nos industriels, étaient obligés, pendant quelques mois, d'abandonner la charrue et l'atelier pour saisir la lance ou l'épée, l'hiver les rendait à leurs travaux, et quantité de prisonniers, entraînés en servitude, venaient accroître la population du Pays-Messin et le bien-être des propriétaires qui se les procuraient à peu de frais.

Grâce au christianisme, l'esclavage n'offrait plus les rigueurs impitoyables d'autrefois; du moment que le serf se disait chrétien, une certaine sympathie naissait entre le maître et lui; aussi les saxons prisonniers abandonnaient-ils presque tous le culte d'Irmensul et d'Odin pour celui du Christ.

Sous Karl-Magne, Louis-le-Débonnaire et Lothaire, la population messine se composait donc de familles gauloises indigènes, très-rares, qui s'étaient croisées la plupart avec les romains et les franks; de familles frankes ou germanes pures, et parmi ces dernières d'un nombre assez considérable de saxons riches arrachés à leur sol natal par le glaive du vainqueur. Les anciennes familles parlaient un latin dégénéré mêlé de mots grecs et celtiques; les familles nouvelles s'exprimaient en divers jargons tudesques. Ces formes barbares du langage prédominaient de beaucoup sur les autres. Tandis qu'à la cour et dans l'église, la langue latine continuant d'être usuelle, l'administration municipale était forcée d'adopter ici le tudesque, soit pur, soit mêlé d'expressions et de tournures empruntées aux diverses peuplades qui composaient, dans notre pays, l'ensemble social de cette époque. Nos principales rues messines auront alors reçu les noms tudesques dont l'origine étymologique se cache sous une apparence française: Fournirue, Nexirue, Chandellerue, Vincentrue, rappellent trop bien la forme allemande qui met le mot *gasse*, rue, à la suite du substantif appellatif, pour qu'il soit possible de contester cette origine. Et remarquez bien que ces noms composés, véritables germanismes consacrés par l'usage populaire, n'existent nulle part ailleurs qu'à Metz, limite de la Gaule française et de la Gaule allemande; et qu'ils s'appliquent précisément à nos voies les plus anciennes, à celles où, depuis un temps immémorial, existaient certaines industries et certains usages qu'on y retrouvera presque tous jusqu'au dix-huitième siècle. Cependant, il n'y a que les rues essentiellement populaires, ouvertes au passage continuel de la gent tudesque, qui aient pris des noms en harmonie avec le langage grossier de leurs habitués. Les autres rues telles que la rue du Vivier, *Vivarium*; la rue de la Haute-Pierre, *Alta Petra*; la rue du Salut de Rome ou

Rome-Sale, *Romæ Saluti*; la rue Serpenoise, *Scarpona*, etc., avaient conservé leur appellation latine. Ainsi, tranchons-en deux mots, esquissons d'un trait le caractère moral et matériel de Metz au 9.^e siècle : Romain pour l'aristocratie, il était allemand pour le peuple.

Indépendamment des conciles, des assemblées nationales, véritables tribunaux de haute justice dont nous avons indiqué la teneur, et qui maintenaient ou modifiaient les formes gouvernementales établies, Karl-Magne confiait à quelques magistrats le soin de parcourir les provinces, d'y rendre la justice au nom du monarque, et sans doute aussi de reviser les causes pendantes devant les tribunaux inférieurs. On appelait ces fonctionnaires *missi Dominici*, envoyés du maître. Adalard, comte de Metz, fut un *missus Dominicus*.

L'enseignement public avait comme la justice sa hiérarchie. Bien que chaque évêque et chaque abbé fût libre de développer ou de restreindre telle branche d'instruction, ils su-bissaient tous la règle commune des capitulaires. A Metz, par exemple, l'école de chant était une institution royale que la volonté d'un simple prélat n'aurait pu renverser. Il en était de même des écoles de droit ou de médecine établies ailleurs, bien que le corps enseignant fût presque entièrement composé d'ecclésiastiques. L'éducation des évêques Drogon, Aldrik, Advence, du célèbre Amalaire et de plusieurs autres personnages notables, cultivée au cloître épiscopal messin, prouve en même temps le système d'études qu'on y suivait, le genre, le goût et l'esprit de l'époque. Le chant romain, la grammaire, l'écriture-sainte, faisaient la base de l'instruction cléricale. C'est du moins ce qui résulte de la vie d'Aldrik, dont le savoir, après deux années d'application, parut si

extraordinaire à l'évêque Drogon, qu'il l'ordonna prêtre. Les autres connaissances étaient considérées comme accessoires. Cependant, on apprenait le latin, le tudesque ou allemand, et les sujets destinés d'avance aux soins administratifs s'occupaient d'architecture, de médecine, mais surtout d'hygiène. Peut-être ces connaissances exceptionnelles n'étaient-elles professées que dans le palais du prélat.

La vie d'Aldrik nous montre ce pontife, peu après avoir quitté Metz, établissant au Mans, sa ville épiscopale, un système complet d'irrigation; élevant un cloître pour les chanoines, diverses abbayes et sept grandes maisons hospitalières où les étrangers étaient reçus et les malades soignés*. Drogon fit paraître le même zèle. Il ne trouvait de motif suffisant ni dans ses chagrins de famille, ni dans les grandes affaires impériales, pour négliger notre diocèse. Abbé de Saint-Arnoul, de Luxeuil, de Saint-Trudon, de Gorze, sans cesser d'être évêque de Metz et grand-aumônier de la cour, il exerçait à la fois la plus salutaire influence sur l'enseignement général dans l'empire et sur les principaux foyers d'instruction du nord-est de la France. Non-seulement il les pourvut d'habiles maîtres; il tâcha d'y maintenir la régularité monastique. Pour atteindre ce dernier but à Saint-Arnoul, dont les clercs scandalisaient le peuple, il agrandit l'église, construisit un cloître et toutes les dépendances propres à recevoir des moines que sa fin prématurée ne lui permit pas d'établir**. Les autres maisons religieuses du diocèse n'eurent pas moins à se louer de Drogon. Sur l'invitation impériale,

* *Gest. episc. Cenom.*, cap. XLIV, ap. *Mabill.*

** *Archiv. Gorziensis*; *Archiv. sancti Arnulph.*; *Diplom. Lotharii Imp. de Rumeliaco*, ap. *Meurisse*, p. 76.

il reconstruisit entièrement Maurmoutier, qu'un incendie avait détruit^{*}; il augmenta les revenus de certaines abbayes^{**}, la pieuse considération attachée à quelques autres, en leur donnant des reliques^{***}, et servit, en même temps, les intérêts de la foi, des lettres et de l'industrie; car, favoriser alors les congrégations religieuses, c'était, quoiqu'on dise, travailler aux progrès de la civilisation, au mieux-être de l'humanité.

Nous avons parlé précédemment du prince Pippin dont l'éducation demeura confiée à Drogon^{****}. Advence eut le même avantage. Tous deux furent élevés et nourris sous le toit pastoral^{*****}. Il résulte de ce fait, joint au témoignage de divers contemporains qui établissent une distinction bien marquée entre l'école du palais et l'école de la cathédrale, qu'indépendamment de cette dernière soumise à des règles monastiques, il existait à Metz un haut enseignement que le prélat dirigeait, soit par lui-même, soit par son coadjuteur ou chorévêque. Les élèves privilégiés suivaient probablement chacune des deux écoles, et quelques-uns allaient achever leur instruction dans l'académie palatine.

Les compositions littéraires subissaient la même influence,

^{*} *Bucelin. monasteriolog. Germ., part. II. Jodoc. Cocc. Dagobert. rediviv. cap. vi; Mabill. annal. bened., t. II, p. 517.*

^{**} *Ad Basilicam sancti Trudonis, Ap. Aubert. Mir. Donat. Belgia., lib. II, cap. x.*

^{***} Meurisse. Hist. des Euesq. de Metz, p. 206.

^{****} *Reginon. Chron. ad ann. 853.*

^{*****} *Drogo.... eundem venerabilem Adventium nutrit, et domesticâ familiaritate habuit. Epist. Carol. Calv. ad Nicolaum Pap., ap. Labb. Concil., t. VIII, p. 486.*

non-seulement ici, mais encore dans tout le diocèse et dans les abbayes étrangères soumises à la juridiction de Drogon. Ce fut à lui que Rhaban-Maur*, archevêque de Mayence, dédia son ouvrage sur les *Attributions des chorévêques*** ; le moine Angelome, son *Commentaire sur le livre des Rois**** ; Florus****, sa *Réfutation des opinions d'Amalaire*, liturgiste, grammairien, musicien, qui dirigea l'école palatine, que Louis-le-Débonnaire honora d'une confiance toute particulière, malgré les décisions de deux conciles contre ses doctrines, et que Drogon lui-même semble avoir favorisé en diverses circonstances*****.

Sous les karlovingiens, les matières religieuses et la musique formaient, comme on voit, l'aliment ordinaire des beaux esprits. S'il arrivait qu'on fit quelques vers, c'étaient des hymnes pour les églises, des épîtres aux grands de la terre, des madrigaux, des épitaphes et diverses compositions badines, toutes en latin. Wallafrid-Strabon, qui paraît avoir habité Metz

* Raban-Maur, né à Fulde, mort en 856, âgé de 68 ans, a joué un rôle de conciliation dans les tristes démêlés de l'empereur et de ses fils. Il n'y a pas de doute qu'il ne soit venu plusieurs fois à Metz.

** Cette matière faisait alors beaucoup de bruit. A Metz, tous les archidiacres avaient le titre de chorévêque, cœur de l'évêque, *cor episcopi*.

*** Angelome était moine de Luxeuil. Son *Commentaire sur le livre des Rois* eut beaucoup de vogue. Sigebert et Trithème en font le plus grand cas. Lothaire le désigna pour enseigner les belles-lettres à l'école palatine, et lui demanda un autre *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*. Sigibert. *de script. eccles.*, cap. LXXXVI; Trithem., *de script. eccles.*, p. 266; D. Mabill. *annal. bened.*, t. II, p. 561.

**** Florus, diacre de Lyon. V. D. Mabill. *Annal. bened.*, t. II, p. 595.

***** Amalaire, surnommé *Symphonius*, à cause de son goût prononcé pour la musique, a joué un très-grand rôle et composé divers ouvrages. V. ma Biographie de la Moselle, t. 1.^{er}.

quelque temps, est l'homme aux ouvrages duquel on peut recourir avec le plus de confiance, si l'on veut apprécier l'esprit poétique de nos contrées*. Le sentiment musical se trouvait en rapport avec cet esprit : tandis que le plein-chant régnait dans les églises, il existait pour la poésie populaire, pour la chanson, un système tonal, un rythme iambique correspondant à la mesure ternaire de la musique moderne. On écrivait le tout avec des *neumes*, et, d'après deux notations parfaitement distinctes, la notation *saxone* et la notation *lombarde*. (V. pl. 62.)

Les monastères, surtout ceux de l'ordre bénédictine, continuaient d'offrir d'immenses ateliers où la calligraphie, l'enluminure absorbaient les hommes les plus instruits, car il ne s'agissait pas seulement de copier, il fallait corriger des textes souvent fautifs, les annoter, et composer des lettres ornées et des miniatures en harmonie avec l'ouvrage**. Un couvent bien organisé, bien surveillé, devenait donc le laboratoire de la pensée d'autrui, quelquefois même le foyer d'idées nouvelles. Aussi, ne soyons pas étonnés de voir Karl-Magne, Louis-le-Débonnaire favoriser avec zèle ces pieux asiles, et l'empereur Lothaire arrivant ici, se faire associer par l'abbé Sigelaus, au monastère de Saint-Martin-lès-Metz, sous le nom de frère conscrit, *frater conscriptus*, comme l'avaient été son aïeul et son père à l'abbaye de Saint-Denis. C'était un titre académique plutôt que religieux. Lothaire, enchanté des

* Wallafrid, bénédictin du couvent de Fulde, mort en 849, a fait, en l'honneur de Drogon, un poème de 85 vers. Ses poésies, imprimées dans le *Canisius* de Basnage, ont été publiées séparément en 1604, in-4.^o.

** Eribert que je crois du nord-est de la France ; Sintramne et Modestus, moines de Saint-Gall, sont les artistes du ix.^e siècle qui ont eu la plus grande réputation pour la miniature.

produits calligraphiques du couvent, pria Sigelaus d'ordonner qu'on lui copiât les Évangiles. On possède à la bibliothèque royale ce précieux volume, en tête duquel l'empereur est représenté assis sur son trône*.

Les réflexions faites précédemment sur l'expression, le caractère social des manuscrits, ne s'appliquent pas avec moins d'exactitude à la période karlovingienne. On y remarque une hardiesse, une rectitude dans le trait, une simplicité ornementale qui contrastent avec l'âge précédent et l'âge postérieur. Notre cursive moderne appelée ronde est-elle plus lisible que celle-ci :

De uerbo diuino quod solum potest

Nos plus jolies minuscules l'ont-elles jamais emporté sur l'écriture suivante pour la netteté des lettres et la disposition régulière des mots ?

T *h primis dicendum est cur apostolus paulus*

Et cette capitale alongée, fait-on mieux dans nos illus-

* *Præscripti atque gregis voluit frater fore Cæsar*, dit Sigelaus dans une pièce de mauvais vers qui sert de dédicace à l'ouvrage.

trations contemporaines. Les peintres de titres et d'enseignes qui torturent l'alphabet en mille sens, ne prouveraient-ils pas un meilleur goût s'ils devenaient simplement copistes exacts de la belle calligraphie karlovingienne ?

VERBIA SAL OMO NIS

La petite capitale ci-dessous, malgré ses nombreuses abréviations, n'est pas moins lisible que la précédente. Chacun traduira facilement : *In nomine domini incipit expositio sancti Augustini super Apocalipsin :*

INNOMINE. DÑI. INCIP. EXPOSITIO.
SÆ AUGVSTI. SUP. APOCALIPSIN.

On se tromperait toutefois en admettant pour tous les manuscrits des caractères aussi nets. L'écriture variait dans sa forme et son expression, d'après l'origine natale des calligraphes, leur éducation et leur esprit. L'écriture anglo-saxone, page 245, introduite dans notre pays par les

nombreux missionnaires venus d'Irlande, d'Angleterre et d'Ecosse, à la suite de Saint-Colomban et de Saint-Boniface, continuait à s'y maintenir avec faveur, surtout au sein des cloîtres tels que Luxeuil et Gorze où vécurent presque toujours des Irlandais instruits. Notre voisinage de la Germanie rendait aussi très-commune une espèce d'écriture qui tenait à la fois

*In quo poculo miscuit miscere illi.
Et mors æternus missi sunt in stagnū.*

de l'allemande et de la capétienne, et qu'on prendrait volontiers pour une forme rapprochée de nous, si sa présence dans le manuscrit dont nous avons extrait les exemples précédents* ne lui assignait point la même date.

Dans le mouvement extraordinaire qui entraîna les esprits sous Karl-Magne, les arts du dessin, l'architecture, la sculpture, la peinture ne pouvaient être négligées à Metz. Nous avons parlé de la cathédrale, dont le style grandiose autant que sévère ressort très-bien sur le croquis gravé page 296; nous avons cité le palais d'Austrasie modifié par le génie de l'époque; constructions colossales disparues entièrement, et qui ont laissé pour uniques témoignages matériels de leur existence, deux colonnes frustes et deux chapiteaux enfouis profondément (V. pl. 59), comme si leur siècle eût dédaigné de révéler ses merveilles à des générations qui les ont si mal appréciées. Dans les soubassements de l'hospice Saint-Nicolas,

* Manuscrit de la bibliothèque publique de Metz, A. 7.

dont la fondation est attribuée à Karl-Magne; dans ceux de l'antique église Arnulphine, doivent exister des traces précieuses de l'époque karlovingienne; on la retrouverait, cette époque, presque sur tous les points du sol que nous foulons, mais confondue avec les débris romains qu'elle utilisait ou qu'elle s'efforçait d'imiter.

L'impulsion artistique imprimée par les souverains était si grande, le ministre de l'autel si profondément pénétré de l'avantage qui devait en résulter pour le culte, qu'il y avait, dans ce sens, presque unanimité d'efforts. « Réparez votre « église; hâtez-vous, écrivait Hetti, archevêque de Trèves, « à Frotaire, évêque de Toul; vous connaissez les ordres « et la fermeté de l'empereur*. » Et ce conseil donné par le métropolitain s'appliquait aux autres diocèses. Malgré les affaires politiques où fut entraîné l'archevêque Ebbon, il jeta les fondements de l'église de Reims, qu'Hincmar, son successeur, décora de vitraux colorés, de peintures, de tapisseries et d'un riche pavé en mosaïque**. « L'ancienne opinion que les églises devaient être peintes *sur toute leur surface intérieure*, subsistait parmi nous comme en Italie. Les envoyés royaux, qui plusieurs fois chaque année parcouraient les provinces, étaient chargés, en inspectant les églises, d'examiner l'état où se trouvaient non-seulement les murs, les pavés et les autres parties essentielles des édifices, mais encore la *peinture****. » Or le comte de Metz, nous l'avons déjà dit, était un de ces envoyés; l'archevêque de Trèves également, et notre grande ville, placée sous leurs regards,

* Dormay, hist. de Soissons, t. 1, p. 314.

** Flodoard, *Hist. eccles. Rem.*, l. III, C. V.; Martenne et Durand, voyage litt., part. II, p. 80.

*** Emeric David. Histoire de la peinture au moyen-âge, p. 67.

ne serait point demeurée stationnaire, quant encore ses évêques et ses magistrats n'auraient rien fait pour elle.

La reconstruction du chœur de la cathédrale, celle de la basilique Arnulphine, déplacèrent nécessairement quantité de tombeaux dont la restauration, devenue indispensable, occupa quelques artistes. On continua d'ailleurs d'inhumer les grands personnages à Saint-Arnoul : Louis-le-Débonnaire, Drogon, Amalaire, y reçurent leur dernier asyle; et cette circonstance indépendante de toute autre dut y fixer quelques artistes. La dévotion extrême qu'on avait aux reliques; l'obligation où se trouvaient les évêques de lever le corps des personnages reconnus saints, de les exposer à la vénération des fidèles, et d'en aliéner ensuite une partie pour les églises ou les simples particuliers, donnaient naissance à des châsses magnifiques d'argent et d'or massif, à des reliquaires, à des diptyques et triptyques couverts de niellures. Nous citerons les exhumations de sainte Glossinde, de saint Céleste, de saint Auteur et de saint Adelphe, faites à Metz par Drogon, comme autant d'événements caractéristiques des croyances religieuses et de l'impulsion qu'en recevaient l'orfèvrerie, la ciselure et l'imagerie*. La confection des tapisseries, des étoffes en soie pour vêtements d'apparat, exigeait également le concours d'un grand nombre d'ouvriers habiles auxquels le dessin ne pouvait demeurer étranger, car ces tissus étaient couverts de dessins représentant des fleurs, des oiseaux réels ou chimériques et même des personnages. La chappe de Karl-Magne, gravée pl. 61, peut donner une juste idée du genre. On voit par elle, par les miniatures de certains monuments, par les reliquaires et les bijoux en niellures qui nous restent, qu'ici l'art

* Hist. bénéd. de Metz, t. I, p. 592 à 595.

du dessin rachetait, sous le rapport de la naïveté des formes, de la hardiesse du trait et de l'originalité des pensées, ce qui lui manquait en exactitude académique.

Cette haute industrie s'exerçait dans les cloîtres, c'est incontestable; tandis que l'industrie purement manuelle occupait à Metz divers quartiers auxquels on peut assigner un emplacement positif, d'après les dénominations en usage. Four-nirue, aboutissant d'une part à la grande église, au palais d'Austrasie, à la place publique; d'autre part à deux portes, centralisait déjà les affaires pour objets de luxe, modes et armures; les étaux placés le long de la place Saint-Louis, offraient aux étalagistes leurs grandes dalles; devant chaque couvent, devant chaque église paroissiale dont le nombre ne paraît pas s'être accru pendant un siècle, on voyait des baraques et des échoppes qui constituaient une sorte de foire permanente. La rue Mazelle, la rue des Allemands, étaient percées dans leur extrémité occidentale, car je me rappelle y avoir vu des maisons dont quelques fenestrelles rappelaient le style du 9.^e siècle; les rues romaines subsistaient presque toutes. Les juifs, qu'on favorisait, puisque Karl-Magne avait à sa cour un médecin israélite appelé Farragut, et que Louis-le-Débonnaire lutta contre le mauvais-vouloir de l'archevêque Agobard, les juifs se livraient dans nos murs non-seulement au commerce, mais à la médecine, et continuaient d'habiter les rives de la Seille. Enfin, partout les souvenirs du passé, de l'état ancien, étaient vivants; mais à côté d'eux se laissait entrevoir pour l'avenir un nouvel ordre de choses.



Metz Lorraine

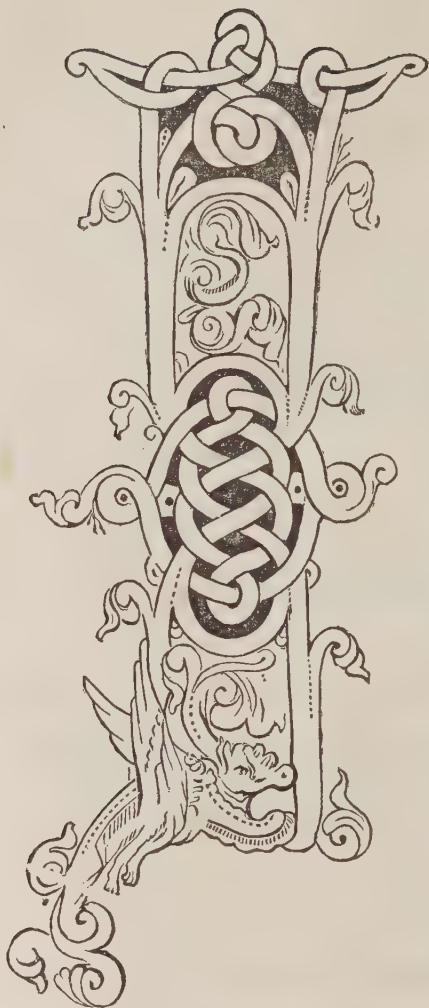
OU

Lotharingienne.

Depuis l'avènement du roi Lothaire à la couronne,
en 855, jusqu'au onzième siècle.

DIVISION.

CETTE longue série d'années, pendant laquelle Metz passera successivement en des mains rivales qui se la disputeront avec ardeur, ne peut avoir pour division un ordre dynastique. Il faut que de grands évènements jalonnent son histoire, et nous permettent d'établir sa physionomie d'après un ensemble de faits qui aient une signification positive.



Il convient de partager le siècle et demi qui va s'écouler, en trois périodes.

Première période, depuis 855 jusqu'en 912, époque où Louis III, dernier prince allemand de la race karlovingienne, étant mort, la ville de Metz qui lui appartenait, passa sous la domination du monarque français Karl-le-Simple.

Seconde période, depuis 912 jusqu'en 959, époque du partage de la Lorraine en *Basse* et *Haute*; cette dernière connue aussi sous le nom de *duché de Moseliane*, confinant au Luxembourg et à la Franche-Comté.

Troisième période, depuis 959 jusqu'au commencement du onzième siècle, où Metz fit quelques tentatives d'indépendance.



PREMIÈRE PÉRIODE.

Depuis 855 jusqu'en 912.

Lothaire II, roi, an 855 à 869.

Avant de fermer les yeux, Lothaire avait partagé l'empire entre ses trois fils. Louis hérita du sceptre impérial, de quelques provinces d'Allemagne et d'Italie; Lothaire eut l'Austrasie centrale; Karl, la Bourgogne et la Provence. L'Austrasie centrale, qui prit le nom de Loherrègne ou Lorraine, comprenait le Brabant, une partie de la Flandre, le Hainaut, le Cambresis, le comté de Namur et les autres principautés traversées par la Meuse; tout ce qui se trouvait entre ce fleuve et le Rhin, excepté les diocèses de Mayence, de Spire et de Worms; enfin les riches territoires qui s'étendaient en-deçà du Rhin, le long de la Moselle et de la Saône jusqu'à Lyon. Metz devint la capitale de ce grand état.

Un double traité d'alliance conclu entre le nouvel empereur et Louis-le-Germanique, entre Lothaire et Karl-le-Chauve, annonçait de prochaines hostilités. Effectivement, elles naquirent presque aussitôt. Pendant leur durée, on vit les évêques des deux partis prendre fait et cause pour leur prince,

combattre, puis s'excommunier tour-à-tour; spectacle bizarre dont les mœurs actuelles ne peuvent donner une juste idée.

Le 28 mai 859, les prélats partisans du roi de Lorraine et de Karl-le-Chauve s'assemblèrent à Metz, pour aviser aux moyens d'arrêter les hostilités. Rien ne leur sembla plus convenable que de députer vers le roi de Germanie trois archevêques et six évêques, parmi lesquels Advence, placé récemment sur le siège épiscopal messin. Ces mandataires avaient ordre de le déclarer excommunié, mais avec permission de l'absoudre s'il consentait à réparer ses torts. Justement étonné que des gens qui n'avaient aucune juridiction contre lui se permissent de le menacer, Louis, pour toute réponse, les pria de lui pardonner des torts involontaires; « et quant « au reste, ajouta-t-il, j'en référerai aux évêques de la « Germanie* »

Les troubles du royaume nécessitèrent encore d'autres conciles autour de Metz. Il y en eut un à Savonnières en 859; un à Coblenz le 5 juin 860; un à Tusey (diocèse de Toul) le 22 octobre suivant; mais ceux d'Aix-la-Chapelle, tenus le 9 janvier, le 4 février 860 et le 28 avril 862, pour légitimer l'intrigue scandaleuse qui existait entre Lothaire et Valdrade, firent beaucoup plus de bruit dans le monde**. Cette histoire demande d'être reprise d'un peu haut.

En 856, Lothaire avait épousé Theutberge, fille d'un comte de Bourgogne appelé Boson; mais bientôt il abandonna cette

* *Labb. Concil.*, t. VIII, p. 868; *Annal. Bertin.*, ad ann. 857; *Hist. bénéd. de Metz*, t. I, p. 600—601.

** *Labb. Concil.*, t. VIII, p. 674, 696; 698, 702.

princesse vertueuse pour entretenir des concubines. Éloignée du palais de Metz, elle vivait dans la retraite depuis quelques mois, lorsque les menaces du clergé, les représentations des grands, les murmures du peuple, forcèrent le roi de la rappeler à la cour. Elle fit, en 858, sa rentrée dans le palais. La couche nuptiale lui fut toutefois interdite*.

Bien que Lothaire eût secoué le joug matrimonial, la présence de Theutberge, sous le même toit, lui devenait incommode et fatigante. Une femme charmante originaire du Pays-Messin, Valdrade, exerçait d'ailleurs le plus grand empire sur l'esprit du roi, et, sous l'impression délirante d'un coupable amour, tous deux combinèrent les moyens de perdre la reine. A cet effet, Lothaire paya des accusateurs perfides qui déclarèrent qu'avant son mariage la reine avait commis un inceste avec son frère, le duc Hubert; inceste purgé d'abord par l'épreuve de l'eau bouillante, puis avoué par crainte et par faiblesse. Fort de cette confession, l'infâme Lothaire fit assembler en cour de justice trois conciles, non dans sa bonne ville de Metz où Theutberge était dignement appréciée, mais à Aix-la-Chapelle. L'évêque Advence, notre compatriote, fut assez lâche pour oser dresser un acte d'accusation, et demander qu'avant d'aller plus loin on interdît provisoirement à la reine le droit de cohabiter avec Lothaire. Le premier concile (9 janvier 860) approuva ce réquisitoire; le second concile (4 février) condamna Theutberge à faire pénitence publique et à cacher sa honte au fond d'un cloître; le troisième concile, dont il fallait préparer d'avance le succès, en subornant les uns, en trompant la bonne foi des autres, en intimidant ceux que l'or ou la persuasion ne pouvait

* *Annal. Metens.*, ad ann. 856; *Annal. Bertin.*, ad ann. 857, 858.

gagner, devait se tenir le 28 avril 862. Advence tâcha, mais en vain, de gagner l'archevêque Hincmar, l'un des beaux caractères du siècle. L'assemblée eut lieu sans lui, et telle était sa composition qu'il devenait facile d'en pressentir le triste résultat*. Dans un discours préliminaire publié par Baronius**, l'évêque de Metz s'efforça d'établir que le roi, du vivant même de son père, avait épousé Valdrade; qu'obligé par lui de la quitter pour prendre Theutberge, il n'avait pu pousser la condescendance filiale au point de sacrifier les plus chers intérêts de son cœur et le bonheur de sa vie. Dans un autre *factum*, Lothaire déclara ne pouvoir pas vivre sans femme et tâcha de justifier le divorce qu'il sollicitait. En conséquence, le concile cassa le mariage et permit au roi d'en contracter un nouveau; ce qui ne tarda pas de s'effectuer, car tout était préparé. Ayant épousé publiquement Valdrade, Lothaire la fit couronner reine, et chargea deux comtes d'aller à Rome porter au pape les actes du dernier concile, en l'assurant, pour la forme, qu'on accepterait sa décision.

Pendant cette scandaleuse affaire, la reine Theutberge, qui avait trouvé moyen de quitter l'abbaye et de se réfugier en France, envoyait plusieurs ambassadeurs au pape Nicolas I.^{er} pour l'éclairer sur les menées de Lothaire. Réfugiée à la cour de Karl-le-Chauve, elle obtenait d'autant mieux l'appui de ce monarque; qu'il en voulait particulièrement à Lothaire depuis l'asile trouvé près de lui par le comte Bauduin, ravisseur de sa fille la princesse Judith. On craignait des hostilités

* *Hincmar., de divort. Lothar. reg. et Tethergœ. Oper. t. I, p. 568, 583, 584; Labb. Concil., t. VIII, p. 696, 739.*

** *Baronii Annal. eccles., ad ann. 862, n.º 29.*

où l'Europe entière aurait pris part. Louis, roi de Germanie, tâcha de concilier les choses. Il demanda qu'une assemblée eût lieu près de Toul, dans le palais de Savonnières*, afin que les deux rois s'expliquassent en sa présence; mais Karl déclara ne vouloir admettre aucune raison, si, au préalable, Lothaire ne promettait pas d'accepter la décision du pape et des évêques. Le mémoire contenant les griefs du roi de France, les plaintes de la reine Theutberge, fut remis au roi de Lorraine par Louis, accompagné de quatre évêques au nombre desquels on s'étonnerait de voir figurer Advence, si quelques lettres écrites par lui à cette époque, ne prouvaient pas qu'il se repentait déjà sincèrement de ses coupables complaisances**. Lothaire promit ce qu'exigeait Karl-le-Chauve : l'assemblée eut lieu le 3 novembre 862, en présence de huit évêques. Rien n'y fut décidé. Comme les légats du pape étaient attendus d'un jour à l'autre, il parut plus convenable de les attendre. Effectivement, Rodoald, évêque de Porto, et Jean, évêque de Phicocle (Cervia), dans la Romagne, munis des pleins pouvoirs de la cour pontificale, arrivèrent bientôt à Metz où la réunion d'un concile fixée d'abord au 2 février 863, remise au 15 mars, fut tenue le 15 juin***.

« L'instruction des légats portait, dit l'histoire bénédictine de Metz, qu'ils eussent grand soin d'examiner s'il était vrai que le roi Lothaire eût été marié, du vivant de son père,

* *Annal. Bertin.*, ad ann. 862; *Epist. Nic.*, pap. I, p. 58, ap. *Labb. Concil.*, t. VIII, p. 446.

** *Baron. Annal. eccles.*, ad ann. 862, 867; Meurisse, *hist. des Euesq.*, p. 258, 239, 262, 263; *Hist. bénéd. de Metz*, I, p. 605 à 607.

*** *Epist. Nic. Pap. ad Lothar. reg.*; *ad Carol. Calv.*; *ad Lud. imp.*; *ad episcop. Gall. et Germ.*; *ad episc. concilii Metensis*, ap. *Labb. Concil.*, t. VIII, p. 390 et seq.

avec Valdrade, et que son mariage avec Theutberge, sœur du duc Hubert, eût été forcé. Pour s'en assurer, ils devaient se faire représenter le traité de mariage, produire les témoins et tout ce qui était nécessaire pour ne laisser aucun doute sur cet article. On les avertissait que la reine Theutberge, avant de faire la confession du crime dont on l'accusait, avait déclaré à Rome qu'elle était obligée de s'imposer à elle-même des crimes qu'elle n'avait pas commis; qu'elle avait dès-lors protesté de violence contre tout ce qu'on pourrait l'obliger à dire à ce sujet, et que depuis ce temps elle avait eu recours jusqu'à trois fois au Saint-Siège, pour les traitements qu'on lui faisait endurer. On concluait que si, après les informations, la reine se trouvait innocente, il fallait obliger le roi à la reprendre*.

« Malgré les précautions d'Advence et du souverain pontife, cette affaire tourna fort mal; il ne se trouva au concile de Metz que des évêques du royaume de Lothaire: aussi tout s'y passa-t-il au gré de ce prince. Les légats, gagnés par ses libéralités, ne montrèrent point les lettres qu'ils avaient ordre de remettre aux évêques, lorsqu'ils seraient assemblés, et ne suivirent en rien les instructions qui leur avaient été données. De concert avec ces mêmes évêques, ils condamnèrent Theutberge et approuvèrent le nouveau mariage; mais pour faire voir qu'ils n'avaient pas été inutiles au concile, ils persuadèrent au roi d'en envoyer les actes au pape par les archevêques Gonthier de Cologne, et Theutgaud de Trèves, pour en demander la confirmation. Il est à remarquer qu'un des évêques ayant ajouté à sa souscription, que le décret du concile n'au-

* Hist. bénédict. de Metz, t. I, p. 605—606.

rait lieu qu'après l'examen du pape, Gauthier prit un canif et effaça ces mots*.

Autant l'évêque de Metz s'était montré favorable à la passion déréglée du roi, autant, nous nous hâtons de le dire, il lui tardait d'échapper aux remords de sa conscience et de réconcilier Lothaire avec le ciel. Advence aurait voulu que le roi vint au château de Floranges deux jours avant la Purification, et qu'en présence de trois évêques au moins, il fit non-seulement une confession entière de ses fautes passées, mais encore la promesse solennelle de n'y plus retomber. « Après cela, « écrivait notre évêque, Lothaire pourra sans danger pour « son âme, sans péril pour son royaume, célébrer la Puri- « fication dans la basilique de Saint-Arnoul; s'il se refuse, au « contraire, à suivre cet avis, il expose chacun de nous qui « lui sommes attachés, et s'expose lui-même à une perte cer- « taine**.

Selon toute apparence, Lothaire ne goûta nullement les avis d'Advence. Fort de la décision du concile, il continua de vivre avec Valdrade, et le pape Nicolas, instruit de la prévarication des légats, convoqua dans Rome un concile extraordinaire qui cassa les décisions prises à celui de Metz, ordonnant de les regarder comme le brigandage d'Ephèse, de ne jamais donner à une semblable réunion le nom de concile, mais de tribunal infâme, favorisant le crime d'adultère. Les archevêques de Cologne et de Trèves furent déposés, et les évêques, leurs complices, menacés du même

* Hist. bénédict. de Metz, t. I, p. 607—608.

** Lettre d'Advence à Hatton, évêque de Verdun, ap. *Baron.*, ann. 867, et Meurisse, *loc. cit.*, p. 262—263.

châtiment, s'ils ne reconnaissaient pas la faute qu'ils avaient commise*.

Obligé de reprendre Theutberge, Lothaire n'en demeura que plus attaché à Valdrade, et continua d'avoir des rapports secrets avec cette dernière, jusqu'à ce qu'un légat du nom d'Arsène eût enfin mis un terme au scandale. Les Normands, d'ailleurs, envahissaient la Lorraine; Metz, enveloppée d'ennemis, était dans de continuelles alarmes, et Lothaire obligé d'arrêter ce torrent qui sillonnait l'Europe, ne pouvait guère s'occuper d'autre chose que des intérêts de la monarchie. Il résulte, d'ailleurs, d'une lettre d'Advence au souverain pontife, qu'en 866 Lothaire avait sauvé la Lorraine, que Valdrade ayant quitté Metz, habitait une retraite désignée par Nicolas I.^{er}; que Theutberge recommençait à jouir des prérogatives de l'union matrimoniale et de la couronne**.

Au mois de novembre 866, Louis-le-Germanique vint dans un de nos faubourgs qu'on suppose être celui de Saint-Martin, à certain rendez-vous assigné aux rois Lothaire et Karl-le-Chauve. Ce dernier, qui s'était avancé avec une armée nombreuse, pour marcher sur la Bavière où le roi Louis voulait réprimer l'ambition d'un fils dénaturé, ne dépassa pas les défilés de l'Argonne. On l'éloigna sous divers prétextes. Louis et Lothaire ne se rendirent même pas auprès de lui pour s'en excuser. Louis avait hâte de regagner la Bavière, et d'autres soins appelaient Lothaire hors de Metz***.

* *Labb. Concil.*, t. VIII, p. 765.

** *Epist. Adventii*, ap. *Baron. ann.* 865, p. 303, 205; 866. p. 329, 531; *Meurisse*, p. 252—253, 257 à 260.

*** *Annal. Bertin.*, ad ann. 866.

Notre roi se trouvait encore éloigné de sa capitale, lorsque l'année suivante Karl-le-Chauve et Louis-le-Germanique eurent une entrevue dans l'église de Saint-Arnulph, en présence d'Hincmar, archevêque de Reims, de Luitbert, archevêque de Mayence, et de quatre évêques, Altfried d'Hidelsheim, Hincmar de Laon, Witgaire d'Augsbourg, Odon de Beauvais. Sans doute on déguisa le véritable motif d'une semblable réunion, car Lothaire eut-il souffert qu'aux portes de sa propre capitale, deux parents avides se fussent entendus d'avance pour partager son héritage éventuel et celui du roi de Bavière? Ces deux derniers monarques n'avaient pas d'enfants légitimes; ils étaient usés par la débauche, et tout faisait présager que le terme de leur existence ne pouvait être fort éloigné. Sous le point de vue politique, Karl et Louis-le-Germanique n'avaient donc pas tort de s'entendre avec des représentants de la cour romaine, mais le lieu de la conférence était singulièrement choisi. On arrêta qu'au décès de Lothaire et de Louis, les héritiers royaux choisiraient des arbitres parmi leurs vassaux; que ces arbitres partageraient les domaines, et que leur décision serait acceptée; on promit, en outre, de défendre les intérêts de l'église, à condition que les papes traiteraient Karl et Louis-le-Germanique avec les égards obtenus par leurs prédécesseurs.

Pendant que cette assemblée avait lieu, Nicolas I.^{er} se mourait. Dès qu'il fut descendu dans la tombe, Lothaire chargea son chancelier Grimland et l'évêque Advence d'aller en cour de Rome, solliciter les bonnes grâces d'Adrien II, et le prier d'empêcher l'exécution des conventions qui venaient d'être stipulées par ses deux oncles dans la basilique Arnulphine, contre l'empereur son frère et contre lui. Le pape Adrien, d'un naturel doux et pacifique, d'un esprit juste,

envoya l'ordre à Karl-le-Chauve ainsi qu'à Louis-le-Germanique, de ne donner aucune suite aux projets qu'ils avaient formés. De son côté, Lothaire alla de Metz à Francfort, trouver son oncle le roi de Germanie, et le prier de ne pas augmenter la puissance de ses ennemis. Louis l'accueillit très-bien. Il fit plus, il consentit d'abandonner l'Alsace que lui avait cédée Lothaire en 860, pour former, à titre de duché, le douaire du prince Hugues, fils naturel de Valdrade et de notre roi. « Allez en Italie, ajouta Louis, puisque tel est votre projet, et tant que durera ce voyage, je protégerai, non-seulement vos états, mais la minorité du prince Hugues* »

Lothaire se rendit effectivement à Rome. Il en revenait, ivre d'espoir de répudier Theutberge et de légitimer enfin Valdrade, lorsqu'une fièvre maligne le frappa mortellement dans la ville de Plaisance, où il mourut le 6 août 869. La reine Theutberge qui avait suivi son royal époux, arrivée à Plaisance quelques jours après lui, l'honora de pompeuses funérailles, puis elle se retira dans le monastère de Sainte-Glossinde qu'elle possédait en commende**.

Quant à Valdrade, elle prit le seul parti que lui imposaient la mort du roi et les égarements de sa vie passée : retirée au fond des Vosges, dans l'abbaye de Remiremont, elle y vécut sans reproches et mourut avec des sentiments pieux.

* *Capitul. Carol. Calv. Tit. XXXIX*, ap. *D. Bouq.*, t. VII, p. 674; *Labb. Concil.*, t. VIII, p. 958; *Annal. Bertin.*, ad ann. 867, 868.

** *Annal. Bertin.*, ad ann. 868, 869; *Act. SS. ord. sancti Bened.*, *Vit. sancti Deicoli*, sæc. II, p. 107; *Hist. transl. sanctæ Glodessind.*, sæc. IV, part. I, p. 443.

Karl-le-Chauve, roi, an 869 à 870.

L'héritage de Lothaire revenait naturellement à l'empereur Louis; mais il avait alors sur les bras les Sarrasins qui menaçaient l'Italie, tandis que d'un autre côté Louis-le-Germanique combattait les Esclavons Vinides insurgés depuis peu. Karl-le-Chauve, au mépris des droits de son neveu, des conventions faites à Saint-Arnoul, entre Louis-le-Germanique et lui, profitant de la circonstance, se hâta d'envahir ce royaume que la Providence laissait sans soutien. Parti de Senlis avec la reine, il arrive au palais d'Attigny, reçoit deux députations épiscopales, l'une, composée des prélats partisans de Louis-le-Germanique, qui le priaient de se conformer au traité de 867, et d'attendre pour franchir la frontière, que son frère eût terminé son expédition contre les Vinides; l'autre, formée des créatures qui lui étaient dévouées, à la tête desquelles figurait notre évêque Advence. Ce dernier conjurait Karl-le-Chauve de se rendre sans retard ici, assurant que lui et grand nombre de seigneurs ecclésiastiques et laïcs iraient à sa rencontre. Karl eut bientôt pris une détermination. Marchant immédiatement sur Verdun, il y trouve plusieurs évêques et quantité de personnages marquants du royaume de Lorraine qui le saluent comme leur maître. Une noblesse, un clergé parfaitement disposés, des populations venues de loin l'attendaient à Metz, où il entra le 5 septembre. Advence, assisté de l'évêque de Tongres et d'abbés suffragants, le reçut au bas des degrés de

la cathédrale, où il baisa, selon l'usage, le morceau de la vraie croix. Après les prières accoutumées, les portes du palais d'Austrasie s'ouvrirent devant lui : on l'y conduisit avec un pompeux cérémonial ; des fêtes, des largesses au peuple, signalèrent ensuite sa présence*.

Le 9 septembre, jour indiqué pour la consécration solennelle de Karl-le-Chauve comme roi de Lorraine, tout le monde se rendit à la cathédrale, et l'évêque Advence, du haut de la chair, lut un écrit qui portait en substance que la nation ayant eu le malheur de perdre son souverain, était pénétrée de la plus vive douleur ; que ses représentants avaient tâché d'intéresser la divinité par de ferventes prières et des jeûnes, pour obtenir d'elle un souverain qui gouvernât selon les règles de la justice, et qui réunit, dans sa personne, l'expression des vœux et de l'attente des grands et du peuple ; qu'en inspirant à Karl-le-Chauve l'idée de venir ici, Dieu lui-même le désignait comme légitime héritier du trône lorrain, et qu'on devait d'autant moins hésiter à le reconnaître, qu'il voulait bien engager sa parole royale de respecter les droits de l'église, les prérogatives de la noblesse, et de gouverner les peuples selon la loi. Ce discours fut accueilli avec faveur ; des applaudissements presque unanimes éclatèrent ; Karl en remercia l'assemblée ; puis, s'étant levé, prononça les serments ordinaires. Hincmar, qui présidait, invité par ses nombreux suffragants de prendre la parole pour confirmer les allégations d'Advence, fit un discours remarquable dont voici le résumé :

« Quoique je sois métropolitain d'une autre province, et que mon église ne dépende pas du royaume de Lorraine,

* *Annal. Bertin., ad ann. 869.*

je crois ne rien faire contre les canons en prenant la parole dans cette auguste assemblée ; car les métropoles de Reims et de Trèves sont étroitement unies ; elles se regardent comme sœurs ; leurs évêques ont souvent tenu des conciles ensemble , et quand les métropolitains sont en présence , c'est à qui des deux cédera le pas à l'autre. D'ailleurs , la province tréviroise n'a pas d'archevêque , et les suffragants de ce siège m'ont prié de remplacer le chef dont ils se trouvent privés aujourd'hui. Qu'en pensez-vous , suffragants de Trèves , ai-je dit vrai ? » — Oui , répliquèrent aussitôt les évêques. — « Puisque telle est ma position vis-à-vis de tous ceux qui m'entendent , je commencerai par remercier le ciel de nous avoir envoyé un monarque dont les qualités , les vertus..... Il est évident que l'inspiration et la volonté divine se sont montrées dans cette occasion..... et puisque c'est dans l'auguste basilique messine que Louis-le-Débonnaire a recouvré le trône qui lui était ravi par ses fils , puisqu'il est d'usage de donner aux monarques autant de couronnes qu'ils ont de royaumes , achevons , en posant sur la tête de Karl-le-Chauve la couronne lorraine , les choses que nous avons si heureusement commencées ; imprimons-lui , en qualité de souverain du royaume de Lorraine , le caractère authentique et solennel d'une onction nouvelle , et si vous accueillez ma proposition , faites-le voir par vos acclamations. » — La cathédrale retentit aussitôt de cris de joie ; Karl salua les grands , le peuple , et le cantique de saint Ambroise signala l'ovation royale. Quand les chants eurent cessé , l'archevêque de Reims et six évêques se rendirent processionnellement devant l'autel dédié à saint Etienne , où Karl-le-Chauve , à genoux , attendait qu'on prononçât sur sa tête les oraisons du sacre. L'évêque de Metz dit la première oraison ; Hatton , évêque de Verdun , la seconde ; Arnulph , évêque de Toul , la troisième ; Framon , évêque de Tongres , la qua-

trième; Hincmar, évêque de Laon, la cinquième; Odon, évêque de Beauvais, la sixième; Hincmar de Reims, la septième. A ces mots, *coronet te Dominus coronâ gloriæ*, l'archevêque oignit le roi avec le saint chrême, au front, aux tempes, au sommet de la tête; puis, répétant les mêmes paroles, et saisissant la couronne, en même temps que les évêques, il la posa sur la tête de Karl. Au prononcé des mots : *Det tibi Dominus velle et posse*, ils lui mirent en mains la palme et le sceptre. La cérémonie finit par la messe de saint Gorgon, parce que c'était sa fête. La première collecte fut en l'honneur du saint; la seconde en l'honneur du roi, comme aujourd'hui*.

Cet avènement inattendu, opéré d'une manière si facile, grâce à l'intervention épiscopale, devait rendre Karl-le-Chauve très-favorable au clergé messin. Il l'a prouvé, d'ailleurs, en dotant Saint-Arnulph de la terre de Jussy pour le luminaire et le vin du saint sacrifice**; en donnant une bible, un livre d'heures à l'église cathédrale***, et en faisant divers autres cadeaux. Parti de Metz peu après son sacre, Karl alla chasser dans la forêt d'Ardenne qui aboutissait à Thionville et couvrait le territoire du grand-duché de Luxembourg; puis il se rendit à Aix-la-Chapelle où des actes nombreux prouvèrent

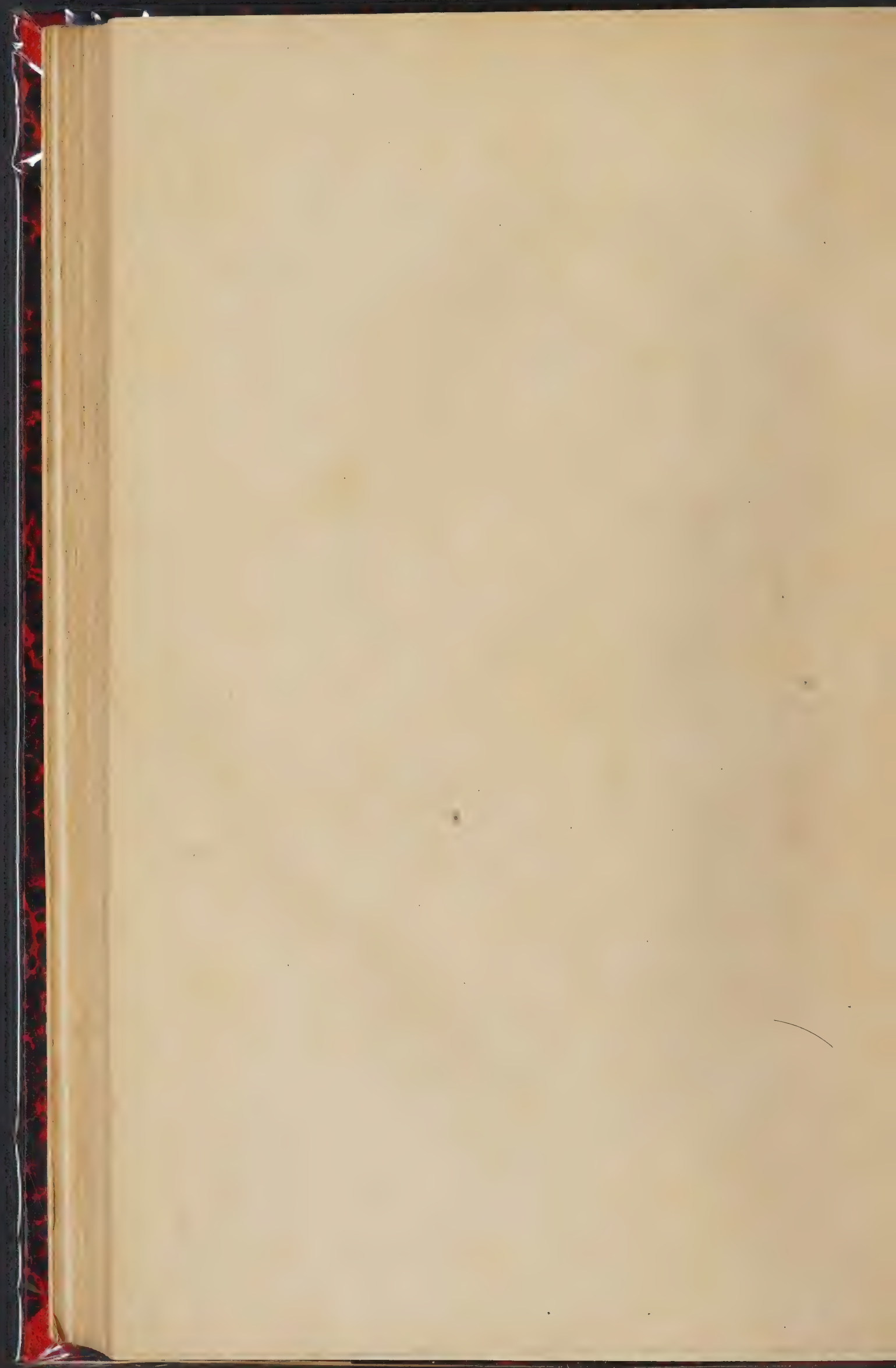
* *Consecrat. Carol. Calv. reg. quandò in regno Lotharii coronatus est, ap. D. Bouq., t. VII, p. 678; anc. archives de la cathédrale de Metz.*

** Meurisse, hist. des Euesq., p. 273—274; D. Calmet, hist. de Lorr., t. II, pr. col. cxi.

*** Entr'autres prières contenues dans ce livre, on lit l'invocation suivante : *Ut Hirminrudim conjugem nostram conservare digneris, te rogamus, audi nos*. La reine Hermentrude, décédée le 3 octobre 869, vivait donc encore lorsque les prières royales furent écrites.

Karl-le-Chauve sur le trône de Lothaire.





qu'il savait reconnaître les services qu'on lui rendait. Un messin distingué, Bertulph, neveu d'Advence, chargé du titre abbatial de Metloc, fut alors élevé sur le trône archiépiscopal de Trèves.

Louis-le-Germanique, tombé gravement malade à Ratisbonne, après l'expédition contre les Vinides, n'apprit pas, sans inquiétude et sans colère, l'infraction aux traités que venait de sanctionner une partie de l'église allemande. Il envoya des ambassadeurs à Karl et le pria de surseoir au partage jusqu'à ce qu'on se fût entendu. Karl eut l'air très-accommodant, paya l'ambassade de promesses et de belles paroles; mais lorsqu'on en vint au débat d'intérêts, la griffe du lion se fit sentir*. Cependant le 8 août 870, on arrêta, dans une conférence qui eut lieu sur la Meuse, entre les deux monarques, accompagnés chacun de quatre évêques, de dix conseillers et de trente vassaux, que le roi Karl-le-Chauve aurait Lyon, Besançon, Vienne en Dauphiné, Tongres, Toul, Verdun, Cambrai, Viviers, Usez et leur territoire, ainsi qu'une grande quantité d'autres domaines; que Louis-le-Germanique posséderait Cologne, Utrecht, Trèves, Strasbourg, Bâle, Metz, tout le duché de Mosellane, etc.**. Ainsi, nous redevinmes allemands, après avoir été moins d'une année sous la domination française.

* *Annal. Bertin.*, ad ann. 869, 870.

** *Baluz. Capitul. reg. Fr.*, t. II, tit. XLIX, col. 222. On lit dans les annales de Saint Bertin, ann. 870 : *Super istam divisionem propter pacis et charitatis custodiam superaddimus istam adjectionem : Civitatem Mettis cum abbatiâ sancti Petri et sancti Martini et Comitatu Moslensi, cum omnibus villis in eo consistentibus tam dominicatis quàm et vassalorum.*

Louis-le-Germanique, roi, an 870 à 876.

L'empereur Louis ne pouvait admettre, sans y participer, le partage du royaume de son frère entre ses deux oncles. Trop occupé contre les Sarrasins, il se contenta d'écrire et pria le pape d'intercéder pour lui. Adrien I.^{er} ne négligea rien. Ce fut sans succès. L'impératrice Ingelberge, beaucoup plus habile, obtint de Louis-le-Germanique, dans une entrevue qui eut lieu à Trente, qu'il céderait à son neveu tout ce qu'il tenait du royaume de Lothaire ; mais Karl-le-Chauve fut moins traitable, et les Lorrains, peu soucieux d'un monarque que ses intérêts les plus directs retenaient à cent lieues de leur pays, demeurèrent invariablement attachés à Louis-le-Germanique*.

Ce souverain était dans nos murs au mois d'août 873. Il y tint une diète générale où plusieurs ambassadeurs danois vinrent le prier d'envoyer des commissaires sur le fleuve Egidora qui séparait alors la Saxe du Danemarck ; de vouloir bien être l'arbitre d'une contestation pendante entre les deux états, et de se considérer comme le père de leurs rois. Louis-le-Germanique fut très-flatté des protestations, des serments de fidélité que lui firent les envoyés du nord ; car ils jurè-

* *Labb. Concil.*, t. VIII, p. 908 à 916 ; *Annal. Bertin.*, ad ann. 868, 872.

rent sur leurs armes qu'aucun sujet saxon ne se révolterait contre lui.

Parti pour l'Alsace et la Bavière, l'empereur demeura quelque temps éloigné de Metz. On le retrouve dans cette ville à la fin de l'année 875. Plusieurs chartes expédiées en faveur de divers monastères furent signées ici*. Advence était mort depuis peu. Louis honora sa mémoire de légitimes regrets; assista même, selon toute apparence, aux somptueuses funérailles qu'on lui fit quand on le rapporta de Sault dans la chapelle de Saint-Gall, attenante à la basilique messine. Il ne lui survécut que d'une année, étant décédé le 28 août 876, à Francfort**. Ce fut un malheur pour Metz, quoique le monarque demeurât éloigné de nos provinces, parce que sa prééminence en Europe était de nature à faire respecter l'épée souveraine, à retenir loin des rives mosellanes les hordes normandes qui voulaient franchir leurs limites.

* Meurisse, hist. des Euesq., p. 272; Hist. bénéd. de Metz, I, p. 627, 632.

** *Annal. Fuldensis*, ad ann. 872, 873; *Annal. Bertin.*, ad ann. 876; *Annal. Metens.*, ad ann. 876; *Pagi*, ad ann. 875, n.º 12.





Louis-le-Germanique avait à peine organisé son nouveau royaume, qu'il s'était hâté d'opérer entre ses trois fils le partage des états qui devaient leur échoir par la suite. Dans une diète tenue à Forcheim, en 872, il fut arrêté que Karloman posséderait la Bavière, la Bohême, la Carinthie, l'Esclavonie, l'Autriche et partie de la Hongrie; que Louis régnerait sur la Franconie, la Saxe, la Frise, la Thuringe, et sur une grande partie de la Lorraine; et que Karl-le-Gros ou le Gras aurait l'Allemagne, c'est-à-dire tout le territoire qui s'étend depuis le Mein jusqu'aux Alpes, en y comprenant certains districts de la Lorraine. Metz entra dans le lot dévolu à Louis II*. Effectivement, dès l'année 877, on le voit exercer un acte d'autorité sur notre ville en permettant au clergé d'élire un évêque pour remplacer Advence. Ce monarque venait de légitimer, par une victoire remportée contre Karl-le-Chauve, sous les murs d'Andernach, le 8 octobre 876, les droits qu'il pouvait avoir à la succession paternelle. Après s'être entendu avec Karl-le-Gros sur la situation présente des affaires, les deux frères quittèrent Coblenz; Louis pour descendre le Rhin, Karl pour remonter la Moselle jusqu'à Metz, d'où ce dernier regagna l'Allemagne. Le décès de Karl-le-Chauve arrêta les hostilités qu'on pouvait craindre du côté

* C'est l'opinion exprimée par le P. Benoit Picard dans son histoire manuscrite de Metz, t. I, p. 123, contrairement au dire de D. Calmet (hist. de Lorr., t. I, p. 775), qui veut que Metz ait appartenu à Karl-le-Gros.

de la France, et le Pays-Messin demeura paisible pendant que deux factions rivales déchiraient ce royaume*.

En 879, Conrad, comte de Paris, et Gauzelin, abbé de Saint-Denis, opposés à l'impératrice régente et à l'abbé Hugues, fils naturel de Lothaire et de Valdrade, envoient une ambassade à Louis II, chargée de lui offrir la couronne et de lui dire que s'il s'avance jusqu'à Metz, il trouvera dans cette ville grand nombre de prélats et de seigneurs qui n'attendent que son arrivée pour prendre un parti. Louis fut bientôt décidé : homme d'action, il part avec une armée, arrive à Metz, y trouve des émissaires qui lui annoncent que les chefs du complot le prient de marcher jusques Verdun, ce qu'il fait en commettant d'affreux dégâts pour se venger des populations qui voulaient vendre les vivres trop cher. De Verdun où Gauzelin et Conrad étaient venus faire leur hommage, Louis se proposait d'envahir la France ; mais l'évêque d'Orléans et deux comtes vinrent lui offrir, pour échapper à cet imminent péril, les provinces du royaume de Lothaire échues à Karl-le-Chauve, sous la condition qu'il laisserait les deux jeunes fils de Louis-le-Bègue jouir paisibles du reste de l'héritage paternel. Ayant agréé cette proposition, Louis revint immédiatement en Germanie**.

L'année suivante, l'abbé Hugues, à la tête d'une troupe de bandits, désolait le Pays-Messin. De semblables hostilités ne pouvaient demeurer impunies. Louis revint en Lorraine, purgea la contrée, ordonna même d'horribles exécutions pour intimider les rebelles. La paix était rétablie depuis deux ans, lorsqu'il mourut à Francfort le 21 janvier 882.

* *Annal. Bertin. et Fuldensis*, ad ann. 876, 877, 878, 879.

** *Ibid.*, ad ann. 879, 880.

Karl-le-Gros, roi, an 882 à 887.

Ce décès inopiné devint fatal au Pays-Messin. Les Normands qui désolaient la France depuis une année, qui venaient de saccager le riche territoire situé entre Meuse et Rhin, profitant de l'abattement où la perte d'un guerrier tel que Louis II devait jeter les populations, marchent sur Trèves dont ils s'emparent le 5 avril, puis remontent la Moselle avec l'intention d'attaquer Metz, et sans doute de rejoindre celles de leurs bandes qui guerroyaient à travers le beau royaume de France. Le 12, ils arrivent devant Rémich ; Rémich nouveaux Thermopyles qu'une poignée de braves va défendre, et qui seront pour les princes normands Godefride et Sigefride, ce que fut pour Xercès le triomphe de Léonidas. En Grèce, le sang d'un roi sauva la patrie ; en Lorraine, c'est le sang d'un prélat ; c'est Wala, l'évêque de Metz, qui, rassemblant quelques milices, part accompagné du comte Adélard, de Bertulphe, archevêque trévirois, et présente aux barbares un combat inégal. Wala succombera ; sans doute il le sait, mais il aura par sa bravoure intimidé l'ennemi, rassuré les peuples. Un affreux carnage eut lieu sous les murs de Rémich ; Adélard et Bertulphe parvinrent à s'échapper presque seuls. Metz tremblait ; Metz fut sauvée. Les Normands craignant d'avancer davantage, se retirèrent.

Dans la crainte de nouvelles invasions ou de tels autres

événements imprévus qui nécessitaient la présence d'un prince valeureux, les seigneurs lorrains; au lieu d'accepter pour roi Karl-le-Gros, qui venait de recevoir en Italie le sceptre impérial, tournaient les yeux vers la France et demandaient à Louis III s'il voulait être reconnu comme souverain du royaume de Lorraine. Louis refusa par prudence, bien qu'il pût faire valoir des droits légitimes à la succession de Karl-le-Chauve, son aïeul; mais en remerciant les Lorrains, il promit de les protéger contre les Normands, et leur envoya des troupes*.

La présence ici du nouvel empereur devenait urgente. Il hâte son retour, rassemble à Worms une armée considérable, et marche contre les Normands campés aux environs d'Haslou, sur la Meuse. Après quelques succès mêlés de revers, sous l'effroi qu'inspirent les convulsions atmosphériques, les maladies contagieuses, Karl démoralisé signe un traité honteux qui le perd dans l'esprit de ses sujets; il abandonne aux Normands le territoire qu'ils occupent, et consent à leur payer, pour frais de guerre, deux mille quatre vingt livres d'argent, au poids**, qu'on tira presque entièrement du trésor de la cathédrale de Metz et de différentes églises du diocèse; on arrêta, en outre, que Godefride, l'un des chefs normands, après avoir reçu le baptême, épouserait la princesse Gisèle, fille de Lothaire et de Valdrade; qu'il aurait pour dot une partie de la Frise; et que l'abbé Hugues, duc d'Alsace, frère de Gisèle, dont l'alliance avec les Normands indiquait le projet de conquérir à son profit une partie de la Lorraine, jouirait des revenus

* *Annal. Metens.* ad ann. 881, 882; *Hist. Trev.*, ap. *Dacher. Spicil.*, t. XII, p. 217; *Hist. transl. sanctæ Glodessendis*, ap. *Mabill.*, act. SS. *Ord. S. Bened.*, sæc. IV, part. 1, p. 444.

** La livre d'argent valait alors 20 sous à la taille.

de l'évêché de Metz sans être évêque en titre. On ne conçoit pas tant d'abaissement et de lâcheté quand des milliers de soldats ne demandaient qu'à combattre; quand l'empereur pouvait s'appuyer sur la France et partie de l'Allemagne. Ces mesures rendirent l'abbé Hugues plus entreprenant que jamais. Dès l'année 883, il s'entendit avec les Normands pour recommencer des brigandages qui leur avaient si bien réussi; et, pendant trois années, la France et la Lorraine eurent cruellement à gémir. Enfin, au mois de juillet 886, un parlement impérial fut convoqué à Metz; les ambassadeurs normands y parurent avec fierté, élevèrent de très-hautes prétentions qu'on voulait repousser les armes à la main et que l'empereur accepta. Sa déconsidération alors devint complète; une vaste conspiration s'ourdit contre lui. Détrôné au mois de novembre 887, il mourut misérable, sans amis, presque sans compagnon d'infortune, le 12 janvier 888*.

Le comté de Metz était tenu par Ricuin**; l'évêché par Ruodpert ou Rupert***, élève distingué du monastère de Saint-Gall, que l'archevêque Ratbod avait sacré le 22 avril 883 dans notre basilique. Le pays, selon toute apparence, leur devait sa sécurité dans l'espèce de tourmente politique où se trouvait l'Europe; car rien ne prouve mieux l'état paisible des Messins que le choix fait de leur ville par l'empereur, pour y tenir une assemblée et prendre des mesures contre ses ennemis.

* *Annal. Metens. et Fuldens., ad ann. 881, 882.*

** Meurisse, *hist. des Euesq.*, p. 279.

*** *Chron. episc. Met., ap. Dach. Spicil., t. VI, p. 656; Goldast. Rerum Alaman., t. II, p. 63.*

Gui, duc de Spolette, roi de Lorraine, an 888.

Lorsque Karl-le-Gros fut dépossédé de la couronne, à plus forte raison lorsqu'il fut mort, on vit surgir cinq prétendants au trône de Lorraine : Arnold, roi de Germanie ; Rodolphe, fils du comte de Paris ; Eudes, roi de Neustrie ; l'abbé Hugues, duc d'Alsace ; Gui duc de Spolette. Ce dernier, plus audacieux que ses rivaux, part pour Rome, s'y fait couronner empereur et roi de France, et vient ensuite à Metz recevoir le serment des seigneurs lorrains ; mais n'osant accepter dans cette capitale l'onction solennelle que reçut Karl-le-Chauve, il va demander à l'évêque de Langres de poser sur sa tête le diadème de Lothaire. Le peuple hésita de se déclarer. Aussi, pour plus de sécurité, Gui repassa les Alpes*. Jamais on ne le revit en Lorraine, où régnait une complète anarchie, où le désir de l'impunité plutôt qu'un sentiment d'indépendance excitait les grands vassaux à secouer, comme ils l'ont fait plus tard, le sceptre des empereurs d'Allemagne et celui des rois de France.

* *Annal. Metens.*, ad ann. 888 ; *Luitprand. hist.*, lib. I, cap. vi, ap. *D. Bouq.*, t. VIII, p. 131.



Arnold ou Arnulph, roi de Germanie et de Lorraine,

an 888 à 895.

Une victoire éclatante remportée sur Rodolphe, fils du comte de Paris, qui marchait contre Metz après s'être emparé des provinces situées entre les Alpes-Pennines et le Mont-Jura, fut pour Arnold un droit légitime à la couronne de Lorraine. Le clergé, la noblesse et le peuple proclamèrent avec joie ce nouveau souverain, et le roi de Neustrie se désista même, en sa faveur, des prétentions qu'il pouvait avoir au trône messin*. Des réformes utiles**, une guerre active provoquée par les Normands qui envahissaient le Luxembourg, le Toulinois et le Verdunois***; différentes donations à l'église****; une visite solennelle dans la plupart des villes lorraines, autant pour percevoir le droit de joyeux avènement et les présents d'usage, que pour s'enquérir des besoins généraux*****,

* *Annal. Metens.*, ad ann. 888.

** Voyez les actes des conciles de Mayence, de Metz et de Tribur, ann. 888 et 895; ap. *Labb. Concil.*, t. IX, p. 401, 412, 458. Nous y reviendrons en parlant de l'état social.

*** *Annal. Metens.*, ad ann. 889, 891, 892; *Epist. Stephan. Pap. ad Ruodbert. episc. Metens.*, ap. *Labb. concil.*, t. IX, p. 375.

**** Hist. bénédict. de Metz, t. I, p. 649, 650. Nous reviendrons sur ces donations à l'article *Etat social*.

***** *Annal. Metens.*, ad ann. 892.

signalèrent l'administration d'Arnold. On l'aimait : aussi les grands du royaume firent-ils difficulté d'approuver l'abandon du territoire lorrain qu'il voulait effectuer en faveur d'un fils naturel appelé Zuentibold. La chose eut lieu néanmoins dans une diète générale tenue à Worms l'an 895*.

Meurisse assure** mais sans preuves, que, sous le règne d'Arnold, les invasions soudaines et réitérées des Normands obligèrent de réparer l'enceinte de notre ville incessamment assiégée par ces hordes barbares, et que l'évêque Robert exécuta cet important ouvrage. Nous ne repousserons pas une telle allégation, car elle est très-admissible, et nous sommes même d'autant mieux disposés à la croire, qu'Arnold aimait la ville de Metz, surtout le monastère de Saint-Arnulph dont il avait pour médecin un religieux appelé Amand ; et qu'il devait tenir à garantir cette riche capitale des pillages exercés autour d'elle.

* *Annal. Metens.*, ad ann. 895.

** *Hist. des Euesq. de Metz*, p. 292; *Hist. bénéd. de Metz*, preuves, t. III, p. 48, 49.



Zuentibold, roi de Lorraine, an 895 à 900.

Le règne de Zuentibold ne fut qu'un tissu d'injustices et d'atrocités. Il changea presque entièrement le personnel administratif pour placer des créatures qui lui fussent dévouées ; dépouilla plusieurs hauts dignitaires des biens qu'il adjugeait à ses officiers ou qu'il confisquait à son profit* ; n'épargna pas plus notre ville que les autres cités, et finit par indisposer les esprits au point qu'on le déclara déchu du trône**.

Actif, entreprenant, audacieux ; voulant régner sans partage ; possédant certaines qualités qui séduisent, n'ayant aucune de celles qui attachent, Zuentibold sentait le besoin de comprimer les grands vassaux et d'amoindrir leur pouvoir. Dans sa courte administration, il sembla se hâter d'user tous les attributs de la royauté ; il frappa des monnaies d'or et d'argent, et des sceaux de plusieurs formes furent empreints de son effigie.

* Il s'était emparé du monastère d'Oëren, situé dans un faubourg de Trèves, et du monastère des dames de Saint-Pierre, [abbayes que possédait quelque seigneur laïc.

** *Annal. Metens.*, ad ann. 897 et 900.

Louis III, roi de Germanie et de Lorraine, an 900 à 912.

Prié d'accepter la couronne Lorraine, Louis III, fils d'Arnold, vint aussitôt à Thionville recevoir les hommages et les serments de ses nouveaux sujets. Mais il n'eut pas plutôt regagné la Germanie, que Zuentibold arrivant avec une troupe considérable de bandits, tomba sur la Lorraine dont il désola le territoire. Louis envoya contre lui les comtes Etienne, Odoacre, Gérard et Malfride, seigneurs lorrains et messins, qu'il avait ruinés étant roi, et qui prirent leurs dispositions de telle sorte que son armée et lui furent taillés en pièces, sur la Meuse, le 13 août 900. Les haines, selon toute apparence, disparurent devant un cadavre, car on l'enveloppa de lin, on le revêtit du manteau royal, et le clergé messin le déposa sous la voûte arnulphine, vis-à-vis le tombeau de Louis-le-Débonnaire*.

Chacun aurait cru que le Pays-Messin, débarrassé d'un si dangereux ennemi, renaîtrait au bonheur; mais l'éloignement de Louis III, son indifférence pour des provinces éloignées de sa juridiction habituelle, peut-être aussi sa faiblesse, favorisèrent les empiètements d'une foule de seigneurs ecclésiastiques ou laïcs qui minaient la royauté. Il vint cependant plusieurs fois à Metz; il y était en 906 et en 908; il y

* Archiv. de Saint-Arnoul.

convoqua même une assemblée générale où les comtes Gérard et Matfride, les mêmes dont nous avons parlé ci-dessus, furent proscrits comme conspirateurs; puis il prit la route d'Alsace, repassa le Rhin et mourut peu d'années après, à la fin de 911 selon les uns, le 21 janvier 912, selon d'autres. En lui finit la race karlovingienne sur le trône de Germanie*.

* *Chron. Reginens.*, ap. *D. Bouq.*, collect. hist. Franc., t. IX, p. 371.



Etat social

Depuis 855 jusqu'en 912.

UELS qu'aient été les malheurs des temps, le despotisme des rois, l'usurpation des seigneurs, la condition chancelante des peuples pendant la période que nous venons de parcourir, Metz conserva l'allure traditionnelle du passé : mêmes hommes, mêmes foyers d'instruction, mêmes ateliers, même sentiment des choses, même esprit, même langage, mêmes formes. La barbarie cernait notre ville : elle n'y pénétrait point encore. Les abbayes de Saint-Arnulph, de Gorze, de Saint-Trudon, ces vastes foyers de lumière et

d'industrie, demeuraient encore debout, frappées au cœur il est vrai, par d'incessantes usurpations domaniales, mais presque toujours abritées sous la main tutélaire des monarques et des évêques. C'est Advence, qui n'oubliant pas, au faite du pouvoir, ce qu'il doit de bonheur intime aux paisibles études de Saint-Arnulph dont il était abbé, à celles de la cathédrale où il fut coute ou gardien*, enrichit d'objets précieux la basilique diocésaine**, régularise, améliore la vie monastique à Saint-Arnulph, et reçoit d'Anglenarus, religieux du couvent, un livre de prières tirées de l'Ecriture-Sainte, comme témoignage de gratitude et de bien-venue***; c'est le même prélat qui, profitant de l'influence que lui donnait sur l'esprit de Lothaire des services repressibles, lutte avec énergie contre l'usurpation des seigneurs laïcs; chasse de Gorze un faux abbé, le comte Bivin, placé là par le roi**** pour vivre aux dépens du monastère; fait inventorier les couvents; fonde l'abbaye bénédictine de Neumunster dans le duché de Deux-Ponts*****, et protège, tant qu'il le peut, l'étude et l'art chrétien. Depuis l'an 876 jusqu'en 882, c'est Wala dont la vie sainte, menée parmi le clergé de notre cathédrale, fixa tous les choix quand mourut Advence. Wala favorisa l'abbaye de Saint-Martin-lès-Metz par un sentiment de piété filiale, puisque son père et sa mère y avaient choisi leur sé-

* Meurisse, hist. des Euesq., *chart. Lud. Germ.*, p. 272; *Epist. Adventii ad Nic. Pap.*, ap. *eundem*, p. 272.

** On conservait encore, au XVIII.^e siècle, dans le trésor de la cathédrale de Metz, un tabernacle appelé *much*e de Saint Etienne, donné par Advence. Voyez mon *histoire* de cette église, t. II, p. 297—298.

*** Hist. manusc. de Saint-Arnoul.

**** *Chart. Advent. pro monast. Gorziens.*, *Vid. cartul. Gorziensis*.

***** *Vit. Adalberon. Met.*, ap. *Labb. Bibl. nov.*, t. I, p. 673.

pulture* ; mais les autres maisons religieuses se ressentirent également de la vigilante fermeté du prélat**. Après Wala vient Ruodpert, moine bénédictin ayant d'être évêque, déjà célèbre dans les annales littéraires de l'époque quand le clergé messin l'appelle au trône épiscopal. Advence, élevé sous Drogon, avait hérité des principes de la grande école karlovingienne, et s'était efforcé de les maintenir parmi les membres du clergé. Ruodpert, savant comme Advence dans les langues latine et tudesque, poète et littérateur comme lui, peut-être même plus que lui, mais administrateur monacal avant tout, donne l'idée la plus vraie des vues larges avec lesquelles les disciples de saint Benoit comprenaient leur mission pacifique entre deux profonds écueils, les barbares exigences du pouvoir et l'opposition des masses aux choses mêmes qui pouvaient les rendre moins malheureuses. Ruodpert administra près de 30 années, n'étant mort que le 2 janvier 916***, et durant une aussi longue période, Saint-Gall, Saint-Arnoul, Saint-Martin, Gorze, Saint-Trudon, Hastières, toutes les abbayes enfin du diocèse vécurent dans un système complet d'harmonie et de solidarité intellectuelles. Saint-Gall nous envoya des artistes, parmi lesquels Tutelon, qui peignit dans l'église cathédrale de Metz *une portraicture de la benoîte vierge Marie***** ; en compensation, nous enrichîmes ce monastère d'ouvrages calligraphiques remarquables*****, de recueils d'hymnes où le plain-chant était écrit avec la notation saxone, généralement usitée à Metz, ainsi qu'on

* *Cartul. sancti Martini.*

** *Cartul. Gorziensis et monast. S. Petri Metens,*

*** *Hist. bénéd. de Metz, I, p. 642 à 651.*

**** *Hist. de la cathédrale de Metz, I, p. III.*

***** J'en ai reconnu plusieurs, lors de la visite que j'ai faite à ce monastère au mois de septembre 1845.

le voit au bas d'une *Lettre* très-curieuse de Reginon, abbé de Prüm, à l'archevêque de Trèves, *sur l'institution harmonique**.

A la fin du ix.^e siècle, les bibliothèques monastiques, seuls dépôts littéraires qui existassent, ne pouvaient être riches en manuscrits; car l'agitation des affaires, le désordre survenu dans beaucoup d'établissements religieux, la ruine des uns, l'opulence exagérée des autres détournaient les esprits les plus paisibles d'une occupation à l'exercice de laquelle le pouvoir tenait moins la main. Si, dans certains monastères tels que Saint-Arnoul, Saint-Martin, Gorze et Saint-Trudon, l'enluminure, la calligraphie occupaient encore quelques artistes habiles, ils ne montraient aucun souci de la littérature ancienne: la bible, les livres des saints pères, les psaumes de David, les évangiles, quelques hymnes, des cartulaires alimentaient seuls leur savoir et leur patience. Beaucoup moins pénétrés que les moines du viii.^e siècle de la nécessité d'étudier les formes humaines, ils abandonnaient le nu, drappaient les personnages ou les emmaillotaient de cottes d'armes qui masquaient entièrement les formes anatomiques, et recherchaient la naïveté grimaçante aux dépens du vrai-beau. Cependant, on rencontre, en quelques manuscrits, des figures, des pieds et des mains passablement traités, des poses bien étudiées; la gravure sur cuivre et sur acier n'est pas déstituée de tout mérite; les monnaies, les sceaux de Karl-le-Chauve, de Lothaire, de Zuentibold, de ce monarque barbare qui semblait né pour détruire, rappellent la belle époque de Karl-Magne. V. pl. 67.

* Ce manuscrit précieux existe à Bruxelles, dans la bibliothèque des ducs de Bourgogne, n.^o 2750. Il porte la date de 885. Gerbert a publié la lettre dans sa *Collection des écrivains ecclésiastiques sur la musique*, mais on s'étonne qu'il en ait omis la partie la plus intéressante, l'exposé des huit tons avec leurs différences.

Karl-le-Chauve qui aimait la lecture des livres saints, les pompes religieuses et le faste impérial, héritier du goût de son aïeul pour les arts, avait renouvelé l'ordre aux envoyés royaux d'inspecter avec soin les églises et de pourvoir à ce qu'elles fussent *pleinement restaurées et ornées*. (*Capitul. Kar. calv. tit. XI, C. I et III; ap. Baluz. capit. reg. Fr., t. II, col. 53, 54.*) Il n'attachait pas une moindre valeur au travail calligraphique. Presque tous les manuscrits qu'on fait dater de son époque et de la fin du ix.^e siècle, sont empreints des bonnes traditions karlovingiennes. Je vois peu de différence entre les uns et les autres; quant à ceux du moins sortis des ateliers messins dont nous offrons ci-contre un exemple.

C'est dans les écrits de l'archevêque Hincmar, dans le commerce épistolaire d'Advence, de Wala, de Ruodpert et du savant Notker, maître de ce dernier prélat, qu'on peut saisir le caractère scientifique et social de l'époque. Affaires générales du trône avec l'église; prérogatives des dignitaires ecclésiastiques; malheurs des couvents; désordres des moines; tels sont les sujets ordinaires d'une correspondance à laquelle nous devons, malgré le caractère souvent personnel qui la domine, des documents précieux au sein de la disette

Omnesq; errores accusuperfluas
quaestiones luceclarius expugn
aut.

d'annalistes contemporains*. En effet, jamais époque fut-elle plus stérile en écrits historiques, et jamais écrits furent-ils plus arides? La chronique due à Reginon, abbé de Prüm** ; celle désignée sous le nom d'*Annales de Metz*, et qu'on croit l'œuvre d'un moine de Saint-Arnoul, copiste souvent servile de ses devanciers***, sont les seuls livres d'histoire émanés de notre pays à la fin du ix.^e siècle et au commencement du x.^e, car nous ne pouvons décorer du titre d'annalistes, moins encore d'historiographes, des hommes tels que le moine Umnon qui se bornaient à des copies informes, à des interpolations fautives****.

L'inventaire du somptueux mobilier de S.^t-Trudon, dressé par deux commissaires le 14 août 870, et publié dans les

* *Hincmar. op. t. I, p. 568 et seq.; Labb. Concil., t. VIII, p. 590 et seq.; 468 et seq.; 482 ad 489; 908 ad 916; 958; t. IX, p. 239, 573 et seq.; Baron. Annal. eccles., ad ann. 862, 863, 864, 865, 866, 867.* Meurisse, dans son *Histoire des Euesq. de Metz*, a reproduit la plupart des lettres relatives à l'histoire du pays.

** Ce fut lui qui tonsura Hugues-le-Bâtard, en punition de sa révolte contre Karl-le-Gros.

*** Les *Annales de Metz* commencent à l'origine de la monarchie française, et s'arrêtent à 904. Tout ce qu'on y lit d'antérieur à l'année 687, est copié presque mot à mot des anciens historiens franks; mais à compter de 687, elles offrent plus d'intérêt. L'écrivain raconte les choses d'après lui-même ou d'après d'autres auteurs contemporains qui ont vu les événements se passer sous leurs yeux. L'original autographe de ces annales existait à Saint-Arnoul. Le P. Sirmon l'emprunta. Depuis lors on ne l'a point revu.

**** Umnon vivait sous l'épiscopat d'Advence. Il défigura la vie originale de Saint-Arnulph pour flatter la vanité de Karl-le-Chauve, en lui fabriquant une fausse généalogie qui le faisait remonter à Clovis. Quelques faits, qu'on ne rencontre pas ailleurs, ont déterminé les Bollandistes à publier l'écrit d'Umnon, t. IV, p. 440—444, ad 18 *julii*.

annales bénédictines*, prouve à quel degré d'opulence étaient parvenues les abbayes messines, en même temps qu'il explique les jouissances abusives, le relâchement des mœurs monastiques et l'usurpation du pouvoir. « Rien alors n'était plus commun, dit notre histoire bénédictine, que de voir les bénéfices entre les mains des séculiers et même des gens mariés. On les faisait entrer dans le commerce ; on les partageait comme les autres biens de famille. Il résulte de certains inventaires que les églises, les autels, les cloches, les ornements, les vases sacrés, les reliques mêmes se vendaient. Lorsqu'on mariait une fille, les parents lui donnaient pour dot une cure dont elle affermais la dime et le casuel**. » La haute église voyait avec peine ce désordre ; les papes fulminaient des monitoires, les évêques frappaient d'interdiction ceux des grands vassaux qui retenaient quelque domaine ecclésiastique, mais, pour être conséquents, il aurait fallu que de leur côté les prélats n'usurpassent, ni les droits du souverain, ni les franchises municipales qui s'étaient conservées presque pures depuis la chute de l'empire ; or, c'est ce qu'on ne faisait pas. Dans un tel déplacement d'intérêts, à travers une tendance si marquée vers les formes illégales, des luttes acharnées devenaient imminentes, et les germes de liberté introduits par l'église au sein d'une population barbare, devaient fermenter

* D'après ce curieux inventaire, le trésor abbatial possédait deux mausolées et deux autels où l'argent et même l'or étaient à profusion ; une châsse revêtue de lames d'or ; vingt-et-une châsses revêtues de lames d'argent ; dix grandes croix d'argent ; dix-neuf calices d'argent ; un calice d'or ; vingt-six patènes ; cinq petits autels ou pupitres ; sept chandeliers ; deux navicules ; dix-sept plats pour les oblations ; quatre burettes ; cinq lampes ; deux couronnes ; deux crosses ou bâtons pastoraux, le tout d'argent massif ; trente-trois chappes ; douze chasubles de drap d'or et d'argent, etc. etc.

** Hist. bénédictine de Metz, p. 614—615.

long-temps encore avant d'obtenir une assiette fixe et durable*.

Les canons des conciles, monuments législatifs de l'époque, peignent très-bien le désordre, et prouvent aussi combien les dignitaires ecclésiastiques avaient à cœur de le faire cesser. Le 22 octobre 860, une assemblée d'évêques présidée par Advence dans la *villa* royale de Tusey, prend des mesures sévères contre le débordement des crimes; trois années après, lorsque le divorce royal semblait devoir préoccuper exclusivement les esprits, les pères du concile de Metz s'entendent avec les légats et le roi, pour relever les abbayes de leurs ruines et chasser ceux qui s'en étaient emparés. Sous l'évêque Robert, trois conciles provinciaux convoqués, l'un à Mayence, l'autre à Metz, le troisième à Tribur, près Mayence (888 et 895), eurent également pour objet principal la répression des abus, la guérison des plaies sociales qui tourmentaient l'église. Dans l'avant-propos des deux premiers conciles, les évêques déplorent avec amertume les maux que leur faisaient endurer les Normands et les mauvais chrétiens; dans celui de Metz, ils défendent aux seigneurs laïcs de prendre la moindre portion des dîmes d'une église qu'ils sont chargés de défendre, cet impôt étant destiné à la subsistance du prêtre, au luminaire, à l'entretien du sanctuaire ainsi qu'aux différentes choses exigées par le culte; ils interdisent le cumul de deux églises, à moins que l'une soit adjacente à l'autre, car, dit le 3.^e canon, c'est beaucoup de pouvoir gouverner une paroisse avec fruit,

* Il existe dans Baluze (*Formul. nov. collect. Formular. XLIII.*) un acte d'affranchissement accordé par l'évêque Advence à une personne de condition servile qu'on voulait élever au ministère sacré. Ces actes étaient assez communs dans le VIII.^e, le IX.^e et le X.^e siècles. Rien ne pouvait se faire sans que le maître du serf y consentît devant témoins.

et l'on ne doit jamais se charger des âmes en vue d'un intérêt temporel. Les canons suivants défendent aux prêtres d'exiger un cens des terres consacrées aux sépultures, ou de l'argent pour la sépulture elle-même; de loger des femmes chez eux, ces femmes fussent-elles leur mère ou leur sœur; ils prescrivent de montrer à chaque synode les livres et les ornements sacerdotaux dont ils se servent; interdisent le port d'armes et d'habits laïcs; s'opposent à l'admission de deux parrains dans le baptême, etc. La prescription la plus remarquable regardait les juifs messins, contre lesquels un pricier de notre église appelé Guntbert, porta plainte. On défendit aux chrétiens de boire, de manger avec eux, et même d'en recevoir la moindre nourriture*; scrupule d'ailleurs conforme aux capitulaires des saints pères qu'on ne faisait que rappeler en cette occasion. Sans doute les juifs prospéraient, contrariaient l'industrie monacale, et gagnaient déjà beaucoup en opérant le courtage des marchandises sur les grands marchés européens. Ils ne fabriquaient pas; ils vendaient: les plus forts bénéfices leur étaient conséquemment dévolus. Au préjudice des nobles qui consommaient sans produire, des vilains que leurs maîtres entraînaient à la guerre, les juifs alimentaient nos comptoirs d'objets indigènes ou de produits étrangers; ils sillonnaient toutes les routes, suivaient les cours d'eau, ces grandes artères commerciales, et devaient à notre incurie autant qu'à leur activité, des gains énormes qui finirent par les rendre maîtres presque absolus du numéraire. Comme voie fluviale, la Moselle n'avait pas dégénéré de son utilité pratique; aussi le droit de navigation constituait-il un revenu considérable appelé *jus mosellani navis*. Louis-le-Germanique étant à Metz (faubourg

* V. mon ouvrage intitulé: *Etat des Juifs en Europe et leur histoire en France*.

de Saint-Arnoul), le 8 des kalendes de décembre 875, permit aux religieux du monastère de prélever, sur ce droit de navigation, ce qu'il fallait de vin* pour leur consommation annuelle.

Dans le cours du ix.^e siècle et dans les premières années du x.^e, notre division paroissiale se compléta ; deux églises accolées l'une à l'autre, Saint-Jacques et Saint-Sauveur, occupèrent le centre de la cité** ; Sainte-Ségoène dont nous avons vu naître le culte au vii.^e siècle, fut honorée d'un sanctuaire particulier sur l'un des points culminants du mont Sainte-Croix ; une église dédiée à saint Gorgon*** réunit dans son enceinte les paroissiens qui ne trouvaient place ni à la cathédrale, ni à Saint-Victor ; des rues nouvelles se groupèrent irrégulièrement autour de chaque temple ; les rues anciennes, perdant leur physionomie romaine, prirent la pittoresque attitude, le caractère tranché qu'elles ont conservé jusqu'à nos jours, et toutes commencèrent la vie sociale qui va donner tant d'intérêt aux récits populaires de cette histoire.

* Cette chartre, mal interprétée par Meurisse, existe dans son *histoire des euesques*, p. 272.

** Aujourd'hui place d'Austerlitz.

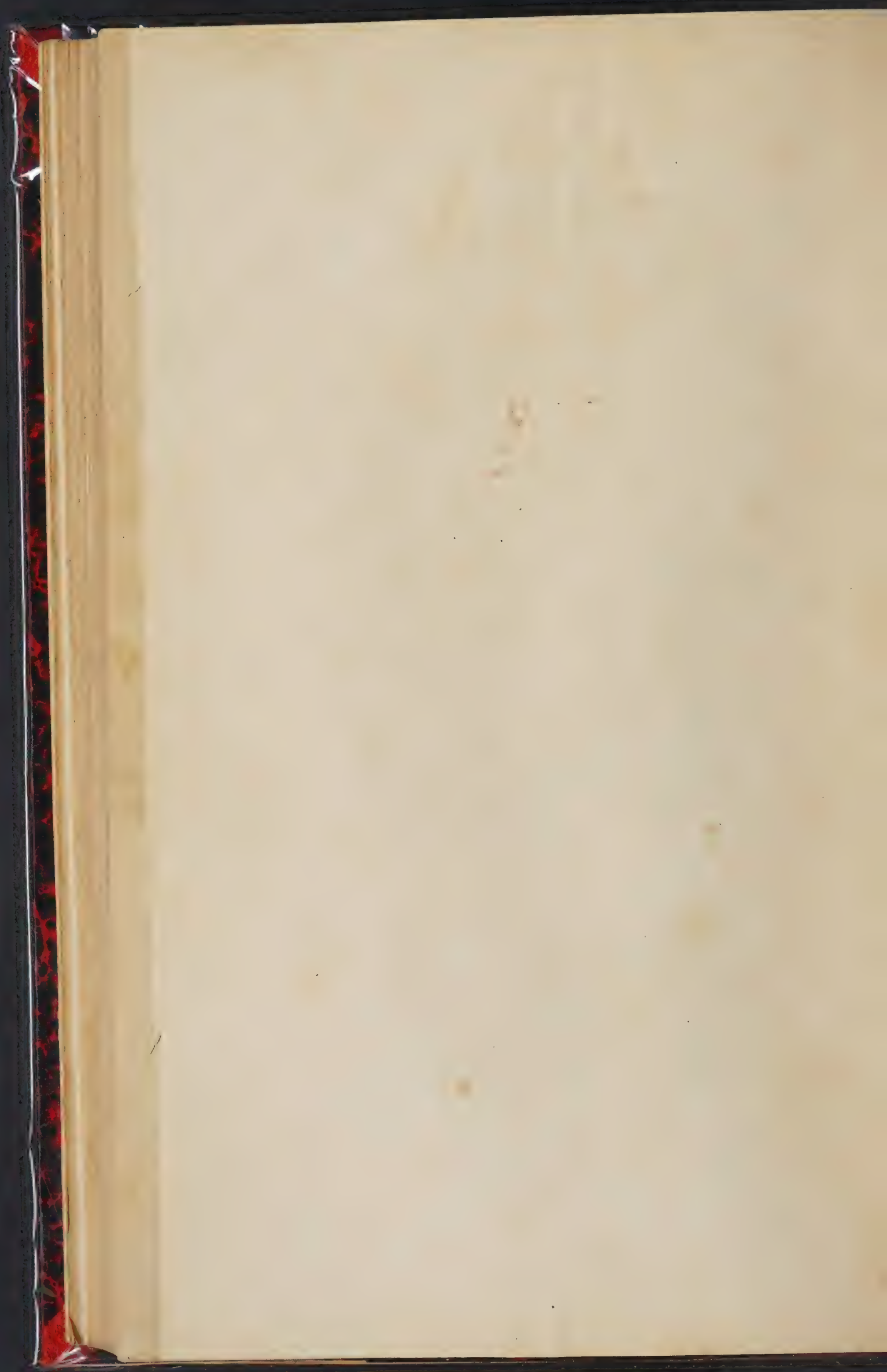
*** Emplacement du bureau de police.



La juive prenant le voile.

56





SECONDE PÉRIODE.

Depuis 912 jusqu'en 959.

Karl-le-Simple, roi de Lorraine. 912 à 922.

Les grands de la Germanie venaient de s'assembler pour nommer un roi. Ils avaient jeté les yeux sur Othon, duc de Saxe, à qui son grand âge ne permit pas d'accepter la couronne.

« Un seul prince vous convient, leur dit-il, ce prince est
« Conrad, comte de Franconie, l'ennemi déclaré de ma
« famille, mais digne en tous points de défendre les intérêts
« allemands contre les intérêts français. »

Conrad fut nommé, et Karl-le-Simple se vit ainsi frustré d'une succession à laquelle il avait d'incontestables droits. Cependant, la Lorraine lui demeura fidèle. Dès le mois de janvier 1218, Karl vint à Metz * recevoir les serments accoutumés, et préparer une expédition contre Conrad qui

* La présence de ce monarque à Metz est constatée par une charte en faveur de l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, publiée dans Dom Bouquet, t. ix, p. 514: *Datum kalend. Januarii, Indict. xiii. (leg. xv.)*

menaçait le Pays-Messin. Au mois de juin 1213, Karl reparut dans nos murs. Ayant enfin expulsé les hordes allemandes des provinces mosellanes, il nomma Gislebert gouverneur général ou duc de ces provinces; choix malheureux, car Gislebert devenu l'époux de Gerberge, fille d'Henri duc de Saxe; infatué de sa noblesse, de sa fortune, de son puissant crédit; fort de l'appui qu'il espérait trouver parmi les populations d'outre Rhin, se révolta. Karl l'eut bientôt vaincu*. En 1216, Gislebert abandonné des populations, courut chercher un refuge au fond de la Saxe, et Karl qui l'avait poursuivi vers la basse Moselle, revint par Thionville où il s'arrêta quelques jours**, et par Metz où des fêtes magnifiques lui furent données***.

Un ennemi jusqu'alors inconnu, les Hongrois, attiré peut-être par Conrad, qui ne s'était jamais désisté de ses prétentions sur la Lorraine, envahit cette province; mais les Hongrois furent repoussés, et Conrad, décédé le 13 décembre 918, sembla garantir aux populations mosellanes un repos qu'elles avaient perdu depuis quelques années.

Par un retour à des sentiments généreux vis-à-vis du vieux prince Saxon, Conrad, avant de mourir, désigna

ann. XIX. regnante Karolo gloriosissimo Rege, redintegrante XIII largiore verò hæreditate indepiā 1. Actum Mettis civitate in Dei nomine feliciter. Amen.

* *Chron. Saxon., ad ann. 911, ap. D. Bouq. t. VIII; p. 224; Diplom. pro monast. S.^t Michaël., ap. eumd., p. 517; Chron. parv. S. Gall., ap. eumd. t. VIII, p. 101.*

** *Diplom. Carl. Simpl. pro monast. S. Michaël., ap. Mabill., ann. Bened. t. III, p. 354.*

*** *Chron. sancti Vincentii Met., ad ann. 917.*

pour successeur, à l'exclusion de son propre frère, Henry fils d'Othon, connu dans l'histoire sous le nom d'Henry-l'Oiseleur*.

Ce nouveau potentat, non moins jaloux de recouvrer la Lorraine, ancien patrimoine de ses ancêtres, que Karl-le-Simple pouvait l'être de la conserver, parut pénétré d'abord d'intentions pacifiques, mais Gislebert à qui le monarque français avait rendu ses bonnes grâces, supportant mal le poids de la gratitude, pressait vivement Henry-l'Oiseleur d'envahir la Lorraine. L'occasion était propice; le comte Ricuin, l'un des riches propriétaires de la contrée, guerroyait pour son propre compte, et Karl-le-Simple maintenait avec peine les grands vassaux du Nord-Est de la France entraînés par les menées turbulentes de Gislebert. Venu dans le Pays-Messin au mois de juillet 919**, au commencement de 921 et à la fin de la même année, Karl n'avait d'autre but que de pacifier cette province et de s'en assurer la possession; mais en 922, un nouveau mouvement insurrectionnel ayant eu lieu, le roi poussé à bout détruisit notre territoire, jusqu'à ce qu'une partie de la noblesse fatiguée de secousses, eût proclamé Robert roi de France et de Metz, et l'eût fait couronner à Reims, le 50 juin 922.

Le règne de ce prince fut éphémère; celui de son fils Hugues ne le fut pas moins. Karl acheva de se perdre en appelant les Normands à son aide, et les seigneurs français choisirent pour roi Raoul, duc de Bourgogne, qu'on sacra le

* Luitprand, *ad ann.*, 918; *Chron. Marian. Scot.*, *ad ann.* 918.

** Charte datée de Thionville, *ap. D. Bouq.*, *collect. hist.*, t. IX, p. 346.

13 juillet 923, dans l'église de Saint-Médard de Soissons*.

Wigeric occupait alors notre siège épiscopal. Il reconnut Raoul pour son souverain, à condition que ce dernier ferait rentrer l'église messine en possession du château de Saverne dont s'était emparé Henry-l'Oiseleur. Raoul l'emporta d'assaut, et Wigeric le fit raser, afin d'empêcher les Allemands de s'y tenir désormais; mais bientôt ces mêmes Allemands, conduits par Henry-l'Oiseleur traversèrent le Rhin et vinrent assiéger Metz dont ils s'emparèrent après une résistance opiniâtre**.

* *Frodoard. Chron., ad ann. 922, 923; Conrad. Usperg., ap. Duchesne, t. II, p. 587.*

** *Frodoard. chron., ad ann. 923; chron. saxon. ad ann. 923.*



Henry-l'Oiseleur, roi de Lorraine, an 923 à 956.

Roger, archevêque de Trèves, et le duc Gislebert, gendre d'Henry-l'Oiseleur, avaient secondé puissamment ce monarque. Il créa gouverneur général du Pays-Messin et de la Lorraine Gislebert sur l'administration de qui nous n'avons d'autres détails que d'affreuses calamités à signaler. Dabord, ce sont les Hongrois traversant le Rhin une seconde fois vers 926, ravageant les rives Mosellanes et la Lorraine jusqu'aux frontières de la Champagne, et produisant une affreuse désolation; c'est ensuite une secheresse telle qu'on voyait les populations, pieds nus, bannières en tête, arriver de toutes parts à l'abbaye de Gorze pour implorer saint Gorgon; enfin une maladie épidémique ayant frappé la France ainsi que la Germanie presque toute entière, Metz ne put échapper à ce nouveau malheur*.

Wigeric étant mort le 19 février 927, après dix années d'épiscopat, Henry-l'Oiseleur qui craignait de la part du chapitre un choix favorable à la France, nomma d'office évêque de Metz un solitaire appelé Bennon**, fondateur du célèbre monastère d'Einsilden***.

* Frodoard. *chron.*, ad ann. 927; *ibid.*, *hist. Remensis*, lib. iv, cap. xxi; Mabill., *act. SS. O. S. Bened.*, *sæc. V.*, p. 378.

** *Chron. Virdun.*, ad ann. 927; Guilliman., *in vit. Oibert. episc. Argent*; Mabill., *act. SS. O. S. Bened.*, *sæc. iv*, part. II, p. 67.

*** Aujourd'hui Notre-Dame-des-Hermites, en Suisse.

Ce saint personnage vint à Metz pour son malheur : le peuple ne le comprenait et ne voulait pas l'entendre ; le clergé supportait avec peine un chef spirituel imposé par la volonté royale ; de sorte que Bennon avait beaucoup d'ennemis et peu de soutiens. Dans une insurrection populaire, quelques bandits lui crevèrent les yeux*. Dès lors il quitta Metz pour se retirer dans la solitude dont il n'aurait jamais dû sortir.

Les évêques assemblés à Duisbourg s'étaient hâtés de lancer l'anathème contre les coupables, et Henry-l'Oiseleur de les condamner à mort ; d'un autre côté, le peuple messin et le clergé, libres cette fois d'user du droit d'élection qui leur était dévolu, nommèrent évêque Adalberon 1.^{er}, appelé par un chroniqueur contemporain le plus chrétien d'entre les nobles et le plus noble d'entre les chrétiens**.

Monté sur le siège épiscopal vers la fin de l'année 929, Adalberon qui jouissait, par sa famille et ses alliances***, du plus grand crédit, qui comprenait la nécessité de revenir à l'observance des règles monastiques pour prêcher d'exemple aux populations égarées, organisa toutes les congrégations, accrut leur bien-être, en même temps qu'il tâcha d'affermir la paix générale.

* *Benno, mettensis episcopus insidiis appetitus, eviratus, luminibusque privatus est. Frodoard. chron., ad ann. 928.*

** *Cartul. S.^{ti}-Petri met., p. 52 ; Frodoard. chron., ad ann. 929 ; chron. Virdun., et S. Vincent. met., ad ann. 929 ; vit. B. Joann. Gorziensis, ap. Mabill. Act. SS. O. S. Bened., sæc. v, p. 505, 579.*

*** Il était frère du duc régnant de Bar, lequel avait épousé la sœur de Hugues-Capet. Ses monnaies portent *Adalbero* ; un diptique contemporain et quelques chroniqueurs *Adelbero*.

Jusqu'en l'année 1356 Metz fut paisible : Gislebert, grand oncle d'Adalberon, continua de gouverner la Lorraine ; Henry-l'Oiseleur de régner en Germanie et Raoul en France ; mais ce dernier monarque étant mort le 14 janvier 936, Henry-l'Oiseleur le 2 juillet suivant, l'attitude politique de nos provinces changea tout-à-fait. Louis d'Outre-Mer, fils de Karl-le-Chauve, devenu roi de France ; Othon, fils aîné de Henry-l'Oiseleur, élu roi de Germanie, se disputèrent la Lorraine avec acharnement ; le duc Gislebert ainsi que les évêques du pays étaient portés pour la France. Cette manifestation attira contre nous les armes d'Othon ; mais les ducs de Lorraine et de Franconie ayant été battus par les généraux Allemands, et Gislebert s'étant noyé dans le Rhin, l'archevêque de Mayence Frédéric, qui attendait à Metz le succès des deux ducs pour attaquer sérieusement Othon avec leurs forces réunies, se hâta de fuir, laissant à l'évêque Adalberon le soin d'une résistance désespérée. Metz ferma ses portes ; Othon l'investit, força le peuple messin de lui rendre hommage, et s'en fut à Thionville détruire une vaste chapelle crénelée construite par Louis-le-Débonnaire, dans la crainte que ses ennemis s'en emparassent pour y faire un magasin d'armes*.

Notre ville et notre province eussent été dès lors parfaitement tranquilles, sans le contre-coup des troubles politiques et religieux qui bouleversaient depuis quelques années le diocèse de Reims. Hugues, fils d'Hubert comte de Vermandois, avait obtenu cet évêché quoiqu'il eût à peine cinq ans. Le roi Raoul le déposséda et mit à sa place un moine de Saint-Remy du nom d'Artaud, que le comte Hubert força plus tard d'ab-

* *Luitprand. hist., lib. IV, cap. XIV et XVI ; cap. XVIII ; Chron. sax., ad ann. 944-945.*

diquer en faveur du premier évêque. Mais Hubert étant mort en 943, Artaud, appuyé par Louis-d'outre-Mer et par Othon roi de Germanie, remonta sur le siège qu'il avait perdu, malgré les efforts du duc de Lorraine et de l'évêque de Metz, fort bien disposés pour Hugues. Ce dernier retiré à Mouzon, tâchait de reconquérir la ville de Reims, les armes à la main, tandis qu'Adalberon et ses autres amis disposaient favorablement les esprits de ceux qui devaient prononcer en dernier ressort. Une réunion d'évêques eut lieu sur la Chiers, près de Douzy; un 1.^{er} concile se tint peu après à Verdun vers 947; un second concile à Mouzon l'année suivante, et enfin, un troisième concile à Ingenheim, le 7 juin de la même année. Hugues fut excommunié, déclaré déchu du trône épiscopal. Comme il ne voulut pas se soumettre, l'archevêque de Trêves et l'évêque de Metz furent chargés d'aller l'attaquer. Ils s'emparèrent de Mouzon, puis de Montaigu qu'ils prirent d'assaut, marchèrent sur Laon et tinrent avec succès la campagne au profit du roi de France contre le comte de Paris, qu'on excommunia dans un concile tenu à Trêves en 948. Grand nombre de Messins guerroyèrent avec leur évêque, jusqu'à ce que Hugues eût obtenu grâce de son souverain*.

Un an s'était à peine écoulé depuis l'heureuse conclusion de cette affaire, lorsque Ludolphe, fils aîné d'Othon, se révoltant contre son père, soulevait pour la même querelle et Conrad duc de Lorraine, et toute sa province. Celui-ci, défait sous les murs de Mayence, se rejette sur Metz, y pénètre, désole la ville entière, et n'arrête qu'aux prières

* *Frodoard. chron., ad ann. 925 et seq., et hist., lib. iv, cap. xix, xxxxi, xxx, xxxii, xxxiv; Labb. iii concil., t. ix, p. 622 et seq.*

d'Einolde, abbé de Gorze, le glaive de soldats furieux toujours prêts à frapper.

Une peste cruelle qui moissonna dans Metz dix mille personnes; une invasion de Hongrois provoquée par Conrad pour se venger de Brunon, archevêque de Cologne et frère d'Othon, auquel ce dernier avait donné toute la Lorraine à gouverner, achevèrent d'accabler notre malheureux pays*.

* *Frodoard. chron., ad ann. 953, 954 et seq.*



TROISIÈME PÉRIODE.

Depuis 959 jusqu'en 1000.

DUCHÉ DE HAUTE-LORRAINE

OU

DE MOSELLANE.

Frédéric de Bar, duc de la Haute-Lorraine.

Sous Brunon, le territoire messin fut assez heureux. Il le purgea des voleurs qui l'infestaient; il rétablit de son mieux la paix et la justice; mais craignant de ne point suffire aux nombreuses obligations qu'imposait un tel mandat politique, il obtint du roi Othon le privilège d'en partager l'étendue avec Frédéric, comte de Bar, son neveu par alliance*. Ainsi se trouva divisé le vaste duché de Lorraine en deux duchés fort importants encore; l'un qui allait du Luxembourg à la Franche-Comté et que sillonnait la haute Moselle; l'autre qui s'étendait depuis Thionville jusqu'à l'embouchure du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. Cette

* Frédéric, frère de notre évêque Adalberon, avait épousé en 954, Beatrix, fille de Hugues-le-Grand.

nouvelle subdivision était peut-être plus qu'aucune autre dans les convenances des peuples, car elle s'est maintenue presque intacte, malgré de violentes secousses, jusqu'à l'époque de la révolution française.

Metz, éloignée du centre de la principauté de Frédéric, sera devenue plutôt une citadelle avancée, une barrière septentrionale qu'une capitale; je ne serais même pas éloigné d'admettre, dans le fait de cette déchéance, une cause d'isolement et d'indépendance républicaine pour l'avenir.

Adalberon mourut en 960. Sa chaire épiscopale demeura quelque temps vacante. Pour le bonheur des peuples, Brunon, qui gouvernait la Basse-Lorraine, consentit à administrer notre diocèse; mais ses grandes occupations ne lui ayant point permis de continuer cette œuvre, il y renonça vers la fin de l'année 961. Théodorik 1.^{er}, chanoine d'Halberstadt, prévôt de l'église de Worms, cousin germain de l'empereur Othon ainsi que de l'archevêque Brunon, fut désigné par ce dernier comme digne d'être élevé sur le siège épiscopal messin, et réunit les suffrages de la cour, de l'église et du peuple*.

Théodorik 1.^{er}, administrateur non moins habile que prêtre éclairé, suivit la voie ouverte par Adalberon; il s'occupa des grandes affaires de l'empire, voyagea beaucoup avec l'empereur Othon, recueillit une grande quantité de reliques, et sut exciter parmi les populations un mouvement religieux très-remarquable.

Metz, demeurée neutre, favorisée par l'empereur qui vint

* Hist. bénédict. de Metz, t. II, p. 61, 68, 69.

la visiter au mois de mai 977, croyait échapper aux hostilités qu'excitait vers cette époque la possession de la Basse-Lorraine, lorsque Lothaire irrité qu'on l'eût offerte à son frère, ravagea la Haute-Lorraine, s'empara de Metz, descendit la Moselle et porta jusqu'aux portes d'Aix-la-Chapelle ses armes victorieuses. L'empereur, usant de représailles, pénétra au cœur de la France, assiégea Paris, mais s'en retourna vaincu par les rigueurs de l'hiver et par la vaillante épée du roi. On se demande comment il se fait qu'après un tel succès Lothaire ait cédé la Lorraine en 980, à l'empereur Othon II, à condition qu'il la tiendrait comme fief de la couronne française. Pour appaiser les murmures des grands du royaume contre un traité qui laissait tout au vaincu, et rien au vainqueur, Lothaire reprit les armes après le décès d'Othon II, arrivé le 7 décembre 983, se jeta de nouveau sur la Lorraine, la saccagea sans pitié, eut l'air de vouloir s'en emparer et l'abandonna néanmoins au successeur d'Othon II. Ainsi s'effectua l'incorporation de Metz à l'empire*.

Théodorik I.^{er}, mort le 18 avril 984, après une existence fort agitée, avait eu pour successeur immédiat Adalberon II, fils de Frédéric, duc de la Haute-Lorraine et de Beatrix, sœur de Hugues Capet.

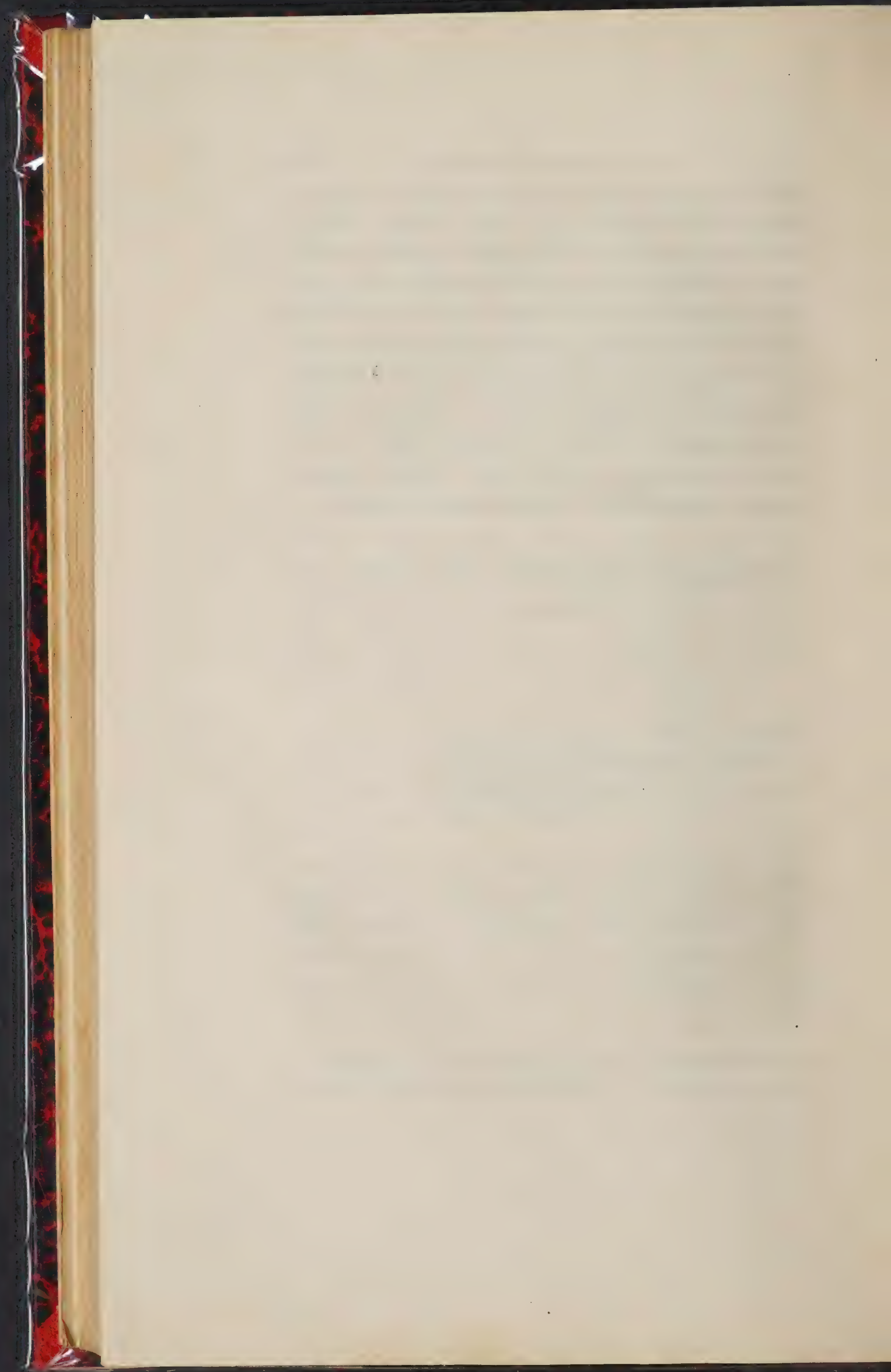
Cet Adalberon, élève distingué des écoles de Gorze, placé déjà par l'empereur Othon III sur le siège épiscopal de Verdun, fut élevé le 16 octobre 984 à celui de Metz. Il vint accompagné de la duchesse sa mère et d'une escorte magnifique. Nos ancêtres le reçurent en triomphe. On crut bientôt ne pas avoir

* *Sigibert. chron., ad ann. 959, 975, 976, 977; Nangis. chron., ad ann. 978, 980; cartul. m. n. s. S.^{vi}-Martini, p. 58.*

changé d'évêque, tant le nouveau se montrait esclave des bonnes traditions léguées par ses deux devanciers. Humain autant que généreux, il évita d'accabler le peuple de subsides, lorsque sur presque toutes les terres impériales, le fisc anéantissait l'industrie : souvent il paya de ses propres deniers pour ménager les sueurs du campagnard, et la bravoure qu'on lui connaissait intimida plus d'un grand seigneur disposé à rançonner le diocèse. Les sires d'Autrey, de Lanfroicourt, de Vandœuvre, par exemple, dont ce prélat détruisit les forteresses, les châteaux, et saccagea les terres, servirent d'exemples aux autres ennemis du bien public*. Tous respectèrent le sceptre d'Adalberon II, ou craignirent sa vengeance.

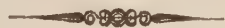
* *Vit. Adalberon. II, ap. Labb. bibliot. nov., t. I, p. 670.*





Etat social

Depuis 912 jusqu'en 1000.



UNE tendance manifeste caractérise le x.^e siècle, celle qu'avait la haute église d'organiser le bien ; de reprendre en sous œuvre les éléments sociaux qui se disjoignaient ; d'établir de nouveaux instituts monastiques ; de régénérer les anciens ; de grouper autour de tous les âmes incertaines, sans loi comme sans discipline ; d'opposer enfin aux principes hostiles qu'entraîne après soi la guerre, des principes d'ordre et de paix. Jamais dans le Pays-Messin des invasions plus soudaines,

des luttes plus multipliées n'ont eu lieu ; et jamais les solitudes ne se sont mieux peuplées ; jamais peut-être les travaux de l'intelligence n'ont reçu dans certains lieux privilégiés, plus de culture et d'essor. La masse demeurerait ignorante : Le moyen, dites-moi, qu'il en fut autrement ? mais de hautes capacités dominaient les masses et le monarchisme s'implantait déjà victorieux sur une terre rajeunie. Adalberon I.^{er}, Théodorik I.^{er}, Adalberon II comprirent très-bien la nécessité d'entrer dans cette voie. Ils furent secondés par des hommes capables, les uns originaires du pays, les autres venus de l'Écosse, de l'Irlande et de la Suisse.

Les abbayes de Saint-Mihiel, de Gorze, de Saint-Arnulph, de Saint-Clément jetèrent alors un grand éclat. Le célèbre et bienheureux Jean de Gorze, élevé d'abord à Metz, reçut à Saint-Mihiel, par les soins d'Hildebolde, maître fort habile, une partie de son éducation *. Gorze, tombé en décadence, fut relevé par les soins d'Adalberon, d'Einolde, princier de Toul, et du bienheureux Jean **. Ces deux

* *Vit. b. Joan. Gorz.*, ap. *Mabill.*, act. ss. ord. s. *Ben.*, sæc. v, p. 363 et seq.

** Dans le x.^e siècle, les biens de l'abbaye de Gorze se sont considérablement accrus. En 910, la reine Richilde, femme de Karl-le-Chauve, lui donna Longeville (D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr., col. CLXVIII-CLXX), ainsi qu'un autre bien considérable situé dans le Verdunois (*Cartul. Gorz.*, t. LXXXVII, p. 122-124); en 914, elle reçut de l'abbé Wigeric les églises de Conflans et de Moivron avec tous les domaines qu'il possédait dans ces localités (*Cartul. Gorz.*, tit. LXXXIX, p. 126-129); en 939, Hadewide, femme du comte Gislebert, lui fit présent d'une manse (*mansum unum*), avec les terres qui en dépendaient (*Cartul. Gorz.*, tit. LXXXVI, p. 141-142); en 957, le comte Regimbaud donna Vitrin-court au même monastère (*Cartul. Gorz.*, tit. CIV, p. 150-151); en 959, Frédéric, duc de la Haute-Lorraine, lui fit rendre quelques biens possédés par Aquin et par sa femme Adeline (*Cartul. Gorz.*, tit. CVIII, p. 156-158); en 987, Harbert donna à cette abbaye les deux tiers d'un poêle à faire du sel dans les salines de Vic

derniers y étaient entrés comme religieux avec cinq autres collègues, auxquels vinrent bientôt se joindre plusieurs moines non moins zélés. Saint-Arnulph, dont les clercs s'étaient bien relâchés de la vie de cénobite, puisa dans Gorze, vers l'année 940, les éléments de sa reconstitution*. En 946, Saint-Clément fut aussi réformé ou plutôt renouvelé comme Saint-Arnulph, car il fallut en chasser tous

(*Cartul. Gorz.*, tit. cxvi, p. 166). Adalberon 1.^{er} confirma les biens et les privilèges de l'abbaye par un diplôme du 16 décembre 933 (D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr. col. clxxvi-clxxvii); l'empereur Othon 1.^{er} fit de même en 936 et 943 (*Cartul. Gorz.*, tit. lxxxxiii, p. 135-137; tit. lxxxxvii, p. 142-148); le pape Léon VII, au mois de juin 938 (*Cartul. Gorz.*, tit. lxxxxvi, p. 139-141), octroya une bulle confirmant les possessions du même monastère, et, le 26 septembre 982, l'empereur Othon II confirma le testament militaire de Conrad, fils du comte Rodolphe, par lequel il abandonnait la terre d'Amelle et quantité d'autres propriétés à l'abbaye de Gorze (D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr. col. ccxl-ccxli).

* Le 40 janvier 941, l'empereur Othon 1.^{er} consentit à ce que l'évêque Adalberon chassât de Saint-Arnulph ou Arnoul les chanoines dissidents pour les remplacer par des religieux bénédictins (Meurisse, *Hist. des Euesq.*, p. 304). Les biens de cette abbaye devinrent considérables. En 927, l'évêque Bennon avait confirmé la donation faite à Saint-Arnulph, par une dame nommée Rothilde, et lui avait abandonné l'église paroissiale de Saint-Victor (D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr. col. clxxv-clxxvi); en 942, Adalberon 1.^{er} fit restituer à l'abbaye un bien situé dans le Chaumontois (arch. de l'abbaye, liasse A, cote 92, et pr. de l'*Hist. bénéd. de Metz*, t. III, p. 63); le même évêque, en 944, lui donna onze manses, une taverne banale, le ban et les vignes adjacentes, ainsi que le droit d'une foire annuelle (Meurisse, *Hist. des Euesq.*, p. 307-310; D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr. col. clxxxv-clxxxvii); le 16 août 950, la comtesse Eve et son fils Udalrik firent don du château de Lay au même monastère (Meurisse, *ut sup.*, p. 136-137; D. Calmet, *ut sup.*, t. II, pr. col. cxvi-cxcviii, cxcviii-cc et ccvii-ccix); le 11 juillet 952, sire Rodolphe lui donna Til ou Martille (arch. du monast. et *Hist. bénéd. de Metz*, aux pr. t. III, p. 68); le 24 novembre 952, Adalberon 1.^{er} unit à l'hôtellerie du même couvent l'église de Marieulle, le clos devant la porte abbatiale et les dîmes dépendantes de l'abbaye de Saint-Clément (arch. et *Hist. bénéd. de Metz*, III, p. 69); le 16 juin 958, le comte Regimbaud donna Morville-sur-Seille à cette maison religieuse (arch. de l'abbaye et *Hist. bénéd. de Metz*, III, p. 71); vers l'année 977, l'évêque Théodo-

les anciens moines, et appeler de Vaussor un nouveau personnel. Saint Cadroé, abbé de ce dernier monastère, personnage éminent puisqu'il descendait des rois d'Écosse, consentit à venir réformer Saint-Clément*, tandis qu'Einolde dirigeait Gorze** et Asntée Saint-Arnulph***. C'étaient trois hommes d'une capacité peu commune, administrateurs et savants, qui, dans les deux premiers tiers du siècle, surent imprimer aux moines, aux études monastiques, une régularité ainsi qu'une impulsion remarquables****.

Pendant l'hiver, après matines, les religieux de Gorze récitait trente psaumes, dix pour les défunts, dix pour les amis du monastère et dix pour tout le monde. Pendant les nuits d'été et les jours de fête, on ne disait que les quinze psaumes graduels. Les leçons d'un nocturne étaient si longues qu'on lisait, depuis la Septuagésime jusqu'au dimanche de la Passion, tout le Pentateuque, Josué, les Juges et Ruth; et depuis le dimanche de la Passion jusqu'à Pâques tout Jérémie. Par la suite, ces leçons furent abrégées; on lut au réfectoire ce qui n'avait point été lu dans le chœur.

rik 1.^{er} rendit à Saint-Arnoul Vigy et Remilly (Meurisse, *loc. cit.*, p. 326); et vers l'année 1,000, Adalberon II lui donna quatre manses situées à Villers, dans le Scarponais, ainsi que l'église du lieu (Meurisse, *loc. cit.*, p. 340-341); le 11 juin 949, l'empereur Othon 1.^{er} avait confirmé les biens de l'abbaye (Meurisse, *Hist. des Euesq.*, p. 315).

* *Mabill. annal. bened. lib. XLV, n. 23; Ibid., vit. s. Cadroæ, act. S. S. ord. S.-Ben., sæc. v, p. 490 et seq.*

** *Hist. bénéd. de Metz, t. II, p. 18, 26.*

*** *Mabill., act. S. S. ord. S. Bened., sæc. v, p. 388.*

**** Anstée et Einolde moururent en 960. Einolde eut pour successeur Jean de Vandières; Anstée fut remplacé par Jean, auteur d'une vie de Jean de Vandières. Saint Cadroé vécut jusqu'en 978.

Il y avait des moines qui, au lieu de se recoucher après matines, récitaient le Psautier en attendant le jour. Hors le temps des offices, les moines présidaient au défrichement des forêts, à la culture de leurs terres, aux embellissements ou réparations qu'exigeait l'abbaye, à l'instruction des clercs, à la méditation de livres pieux*, ainsi qu'aux travaux de calligraphie.

Après l'écriture sainte, dont la lecture assidue constituait, comme nous venons de le dire, une grande partie des offices journalières, les pères de l'église, surtout saint Grégoire et saint Augustin, les légendaires, les sacramentaires, les livres pénitentiaux, les lois civiles, les canons des conciles, les livres qui traitent de l'office divin formaient la base des bibliothèques monastiques. Les autres ouvrages s'y trouvaient en très-petit nombre, excepté toutefois les psautiers et les grammaires, par lesquels on commençait l'éducation des clercs.

Cette éducation devint si florissante à Gorze, qu'on y vit affluer des hommes faits, des vieillards et des jeunes gens de noble lignée, devenus célèbres plus tard; tels nos deux Adalberon; Saint-Guibert ou Wibert, fondateur de Gemblours; l'écossais Makalénus, abbé de Vaussor; Odolbert, successeur du bienheureux Jean dans les fonctions abbatiales; Blidulph, archidiacre de l'église messine, l'un des réformateurs de l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves; Rembert, abbé de Senones; Odilon, princier de Verdun, réformateur puis abbé de Saint-Avold; Frédéric, réformateur puis abbé de

* Tous ces livres existaient dans la bibliothèque des religieuses de Saint-Pierre et dans celle de Gorze, puisque le bienheureux Jean de Gorze en fit l'objet de ses lectures habituelles, d'abord avec les religieuses, ensuite avec les moines.

Saint-Hubert; Adalberon, comte d'Ardenne, devenu sur le siège archiépiscopal de Reims, le Mécène de son diocèse; et Rothard, évêque de Cambrai. Une pépinière d'anglais, d'irlandais et d'écossais accouraient y recevoir le complément de leur éducation religieuse, circonstance par laquelle on peut expliquer l'usage alors assez commun des formes calligraphiques anglo-saxonnes dans les manuscrits copiés à Gorze, ainsi que dans les autres maisons religieuses qui se trouvaient en rapport direct d'intérêts ou de prières avec cette abbaye.

Saint Arnulph ne jetait pas un éclat moins vif, mais il n'y avait pas identité de pratiques et d'études entre les deux communautés modèles du Pays-Messin. A Gorze, la règle était plus austère, la vie monastique plus concentrée, la culture de l'intelligence plus spéciale; à Saint-Arnulph, au contraire, tout en pratiquant les œuvres pieuses, tout en méditant les livres saints, on accordait quelque importance aux études grammaticales ou littéraires. Un nombre assez considérable de livres, dont plusieurs se trouvent dans notre bibliothèque publique, furent copiés à Saint-Arnulph avec beaucoup de soin. Il en est même qu'on croirait faits au-delà des Alpes, tant ils se trouvent empreints des traditions ornementales et calligraphiques de l'église italienne; mais des rapports continuels existaient entre nos moines et ceux du Mont-Cassin; rien d'étonnant, par conséquent, si l'exécution de leurs manuscrits présente quelquefois de l'analogie.

Ce fut un moine de Saint-Arnulph, du nom d'Aynard, qui eut l'heureuse idée de composer, par ordre alphabétique, un glossaire des mots usités. Ce moine en fit hommage au tombeau de Saint-Epvre de Toul, en 969. On conservait son livre à Saint-Arnould, mais la révolution nous l'a malheu-

reusement ravi, circonstance très-facheuse, puisqu'elle nous prive d'un bon moyen de reconnaître les transformations linguistiques du Pays-Messin*.

Pendant que les études prospéraient ainsi dans les deux principales communautés du diocèse, Adalbert-le-Scholastique, auteur d'une *Chronique des évêques de Metz*** , d'un *Abrégé des morales de saint Grégoire sur Job**** , ranimait à saint Vincent le goût de la retraite et des travaux littéraires**** ; Fingénus, abbé de Saint-Clément, y conservait les bonnes doctrines***** , et l'empereur accordait à Saint-Symphorien un diplôme confirmatif d'anciens privilèges, pourvu que ce monastère entretint, autant que possible, des religieux écosais chargés de prier en faveur de la famille impériale et des évêques de Metz*****.

Bientôt tous les monastères du pays, régénérés les uns par les autres, formèrent un contraste frappant avec l'attitude générale de la société. Saint-Martin-lès-Metz, Sainte-Glos-

* Ce glossaire renfermait, dit-on, beaucoup de mots grecs d'un usage vulgaire.

** Cette chronique existait manuscrite dans la bibliothèque de Saint-Arnoul. Il y en avait deux copies, l'une du xiii.^e siècle et l'autre du xv.^e

*** Grand nombre de copies de cet ouvrage, contemporaines de l'auteur, se trouvaient dans les bibliothèques monastiques du royaume.

**** *Chron. hirsog.*, t. I, p. 100.

***** Fingénus mourut en 1002.

***** Confirmation des biens et des privilèges du monastère de Saint-Clément, par l'empereur Othon III, le 1.^{er} mai 991; confirmation du même souverain en faveur de Saint-Symphorien, le 25 janvier 992 (Meurisse, *Hist. des Euesq.*, p. 338-339; D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr. col. CCXLVII; *Hist. bénéd. de Metz*, III, p. 84).

sinde acceptèrent non sans peine la règle dans sa rigueur inflexible* ; Saint-Pierre, où de bonnes habitudes s'étaient conservées, eut moins de mal à fléchir sous le niveau monacal** ; mais à Senones, à Saint-Dié à Moyen-Moustier, à Saint-Trudon, abbayes dépendantes de l'évêché de Metz, il fallut chasser beaucoup de sujets rebelles et les remplacer par des cénobites tirés de Gorze. On ne s'en tint pas à de simples réformes ; plusieurs maisons nouvelles furent organisées : à Metz, l'évêque Adalberon n éleva sur l'emplacement d'un petit hôpital presque ruiné, près des dames de Saint-Pierre***, plusieurs beaux édifices où s'établirent quelques religieuses bénédictines, sous le vocable de Sainte-Marie**** ; hors de Metz naquirent les abbayes de Vergaville***** et de Bouxières*****. Celles de Vaussor et de Hastières, réunies au

* Ce fut le 8 octobre 945 qu'Adalberon 1.^{er} réforma l'abbaye de Sainte-Glossinde, à laquelle il unit Hastières, et restitua ses biens (D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr., col. cc-ccii). L'évêque Théodorik 1.^{er} confirma les biens de Sainte-Glossinde le 1.^{er} février 962 (*Hist. bénéd. de Metz*, aux preuves, t. III, p. 75).

** Confirmation par l'empereur Othon 1.^{er}, le 5 juin 960, du rétablissement de l'observance régulière dans l'abbaye de Saint-Pierre (Meurisse, (*Hist. des Euesq.*, p. 313-314 ; D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr. col. ccix-ccx). Confirmation le 11 mai 977, par l'empereur Othon II, des privilèges de la même abbaye (*Hist. bénéd. de Metz*, III, p. 82-88) ; même confirmation du 21 mars 993, par l'empereur Othon III (*Hist. bénéd. de Metz*, III, p. 85-86).

*** Les deux abbayes de Saint-Pierre et de Sainte-Marie existaient où sont aujourd'hui les bâtiments du petit Arsenal d'artillerie et la maison de l'ex-major de la citadelle, en face du magasin à poudre.

**** *Vit. Adalberon*, II, p. 672.

***** D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr. col. ccxxv-ccxxviii, année 966).

***** Ce dernier monastère fut élevé sur un terrain appartenant à l'évêché de Metz (D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr. col. clxxviii-clxxx).

diocèse en 968, par une charte de l'empereur Othon I.^{er} *, prirent un développement inespéré.

Les prélats et les abbés ne soignaient pas seulement le bien-être spirituel de ces vastes foyers d'instruction; ils organisaient des ateliers de travail; et dans le but de les soustraire aux incursions hostiles du dehors, ils construisaient autour d'eux d'invincibles murailles. C'est ce qu'ont fait Einolde, Anstée, pour Gorze et Saint-Arnulph; Odolbert pour Saint-Vincent; l'évêque Adalberon pour Saint-Trudon.

Nous ne pouvons guère apprécier aujourd'hui toutes les ressources qu'offraient alors les maisons religieuses. Elles centralisaient quantité de choses que la société moderne dissémine; elles maintenaient, dans un rapport intime et direct, la religion et la science, la théorie et l'application. Les novices, les élèves appelés aux bienfaits de l'éducation monastique, apprenaient là non-seulement à penser, mais à vivre, car chaque monastère offrait une organisation telle que tous les besoins, toutes les souffrances humaines ne semblaient s'y montrer qu'afin de faire naître en même temps les moyens de les alléger. Lisez les chartres d'institution, les titres patrimoniaux des principales abbayes, vous verrez que tel domaine leur a été donné sous condition de défricher des landes demeurées incultes; tel autre, pour ouvrir aux pauvres des salles hospitalières, pour accueillir les étrangers; quelques titres concernent l'instruction qu'il convient de donner aux clercs, la magnificence du culte extérieur, etc., questions

* Aubert-le-Mire (*Diplom. Belg.*, t. 1, p. 343; D. Calmet, *Hist. de Lorr.*, t. II, pr. col. CCXXVII).

importantes qui tenaient, plus qu'on ne le suppose généralement, aux grandes questions d'art et de progrès.

En dehors des monastères vivaient agglomérés tous ceux dont le travail manuel était nécessaire aux reclus. La maison demeurait fermée aux femmes, fussent-elles pénitentes ou vouées à Dieu. La vieille mère du bienheureux Jean de Gorze, ne voulant pas se séparer de son fils, vint se fixer à l'extérieur de l'enclos de l'abbaye de Gorze, pour y travailler aux habits des religieux*. C'étaient contre l'enclos, peut-être sous la protection d'une seconde enceinte moins forte que la première, que l'on construisait les boutiques servant à la vente des produits ouvragés du monastère. Chaque année, le jour de la fête patronale, une foire franche se tenait comme jadis, à Gorze, à Saint-Trudon ainsi qu'à Saint-Arnulph.

Au commencement du siècle, avant que la réforme se fût introduite dans les abbayes et les cathédrales, on voyait des chanoines, des moines et des religieux, animés de sentiments pieux, vivre solitaires en quelque lieu caché de la maison, le plus souvent vers le tombeau du fondateur, où ils se construisaient une cellule; tel le chanoine Roland, maître de chant à la cathédrale, qui demeura fort longtemps près du sanctuaire, au fond d'une chapelle extérieure, ignoré du monde et pratiquant des œuvres pieuses. Varimbert, autre chanoine, s'était bâti une cellule près de l'église Saint-Sauveur. Il en fut de même du bienheureux Jean de Gorze et de quelques autres saints personnages, autour desquels venaient se grouper également, en des cellules séparées, quelques

* *Vit. B. Johann. Gorz., ut supra.*

femmes livrées à l'ascétisme, désireuses de recevoir les instructions des solitaires qu'elles choisissaient pour guides dans la voie du salut. Ces retraites partielles devinrent moins nombreuses à mesure que les couvents et les chapitres s'organisèrent sur de meilleures bases. Vers la fin du x.^e siècle, il ne s'en trouvait peut-être plus à Metz.

C'eût été peu pour l'église de ramener le clergé seul à la pureté de ses enseignements ; il lui fallait une plus large conquête. Les populations égarées, sans fanal et sans guides, s'agitaient incertaines, entraînées par l'instinct du mal ; livrées au premier aventurier venu qui leur montrait quelque proie facile, se déplaçant au jour le jour, et n'ayant pas plus d'affection pour la famille que pour le sol qui les avait vus naître. Dans un tel état de choses, les prédications isolées de grands spectacles religieux seraient demeurées inefficaces ; on raviva donc le culte des reliques ; on leva de terre les corps saints ; les évêques eux-mêmes allèrent en Italie, en Afrique, en Orient, recueillir les précieux restes de ceux qui avaient scellé de leur sang la foi catholique ; et quand les reliques arrivaient, c'était à qui courrait au-devant d'elles, à qui formerait cortège. Leur dépôt dans le sanctuaire auquel on les destinait, devenait l'occasion d'un pompeux cérémonial et l'objet de lointains pèlerinages. Ainsi, la religion rapprochait des populations entières que la guerre avait séparées. On leur lisait les actes du saint ; des guérisons s'opéraient en regard de sa chasse ou sur son tombeau ; l'affluence des pèlerins augmentait, et peu à peu les prêtres ressaisaient l'action morale qu'ils avaient laissé perdre. A Metz, l'évêque Théodorik 1.^{er} déploya beaucoup de zèle pour l'achat des reliques : il fit venir d'Ombrie les restes de saint Vincent ; de Foligny, ceux de saint Félicien ; de Corfou, ceux de sainte

Lucie ; de Spolette, ceux de sainte Serène qu'il plaça tous dans l'abbaye de Saint-Vincent fondée depuis peu. Saint Livier, notre compatriote, y fut également déposé par lui ; mais quelque temps après, on le transporta dans l'église de Saint-Polieucte, qui dès-lors prit son nom. Théodorik, voulant fonder Épinal, et ne voyant d'autre moyen efficace d'y parvenir qu'en plaçant là le corps d'un saint personnage déjà connu des Lorrains, tira de Metz l'évêque saint Goéric qu'on invoquait pour la guérison de plusieurs maux, notamment *du feu de Saint-Antoine*, lui bâtit un oratoire, institua une foire franche, un marché dans la circonscription territoriale de cet oratoire, et donna de la sorte naissance à une ville, clef des Vosges, qui fut par la suite un des plus beaux apanages de l'évêché*.

Tel était le prix qu'on attachait alors aux reliques qu'il fallut à Théodorik, pour obtenir celles dont il gratifia son diocèse, la protection de l'empereur lui-même ; et qu'en 962, lorsque saint Guibert mourut à Gorze, les habitants de cette ville prirent les armes, afin d'empêcher les religieux de l'abbaye de Gemblours d'enlever le corps de leur fondateur, ce qu'ils effectuèrent néanmoins, non sans peine**.

Théodorik ne s'était point borné à l'achat des corps réputés saints qu'on avait bien voulu lui laisser emporter, il s'était encore procuré les œuvres de quelques légendaires étrangers,

* Voyez dans le spicilège, t. V, p. 139 — 146, une relation latine d'un clerc de la suite de Théodorik, ayant pour objet *l'Invention des corps des Saints que l'évêque Théodorik a recouvrés et transférés dans la ville de Metz*.

** *Vit. s. Guibert., ap. Mabill., act. S.S. Ord. S.S. Ben., sæc. V, p. 501.*

qu'il fit copier pour enrichir la bibliothèque épiscopale et la bibliothèque de Saint-Vincent, monastère devenu l'objet de sa prédilection. Les *actes de saint Fortunat, évêque de Tivoli; de saint Miniât, martyr; de saint Proth; de saint Hyacinthe*; une *suite aux actes de saint Félicien* sont les œuvres attribuées à notre évêque par Sigebert, auteur de sa vie. Les Bollandistes lui contestent les actes de saint Vincent et ceux de saint Félicien. Ils ont je crois raison, car ces dernières agiographies portent l'empreinte de deux mains étrangères*.

Les compositions précitées; quelques essais de morale, de grammaire et de poésie latine, peuvent inspirer une assez juste idée des travaux littéraires du x.^e siècle. Le plus parfait ouvrage auquel notre province ait donné naissance est la *vie du bienheureux Jean de Gorze*, par l'abbé Jean. Ce n'est pas une simple agiographie: on peut la regarder comme un véritable morceau d'histoire qui place son auteur au-dessus de tous les légendaires de l'époque.

Quant aux produits artistiques, ils se trouvaient en rapport avec les croyances dominantes. Notre planche n.^o 68, la gravure qui suit, extraites toutes deux du même ouvrage, dénotent fort bien le caractère que pouvait avoir une société dont le guide éclairé, le prêtre, traduisait ainsi les sentiments intimes sur l'enfer et le paradis. En dessin, on avait presque abandonné l'esquisse des formes anatomiques. Cependant il régnait dans la tenue du burin une fermeté remarquable, et dans celle de la plume et du pinceau un sentiment de naïveté

* *Vit. Theodoric.*, cap. XVI; *Bolland.*, 6 jun., p. 623, n. 2; 24 jun., p. 589, n. 54; *spicil.*, t. v, p. 141.

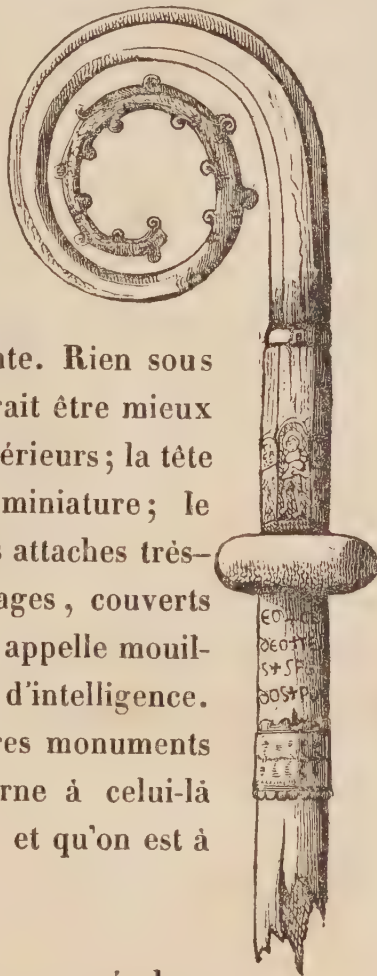
parlante, franche, décidée, un mouvement quelquefois passionné qui révélait autre chose que la barbarie.



Notre ville possède encore des vestiges architectoniques de cette époque : A l'ancienne citadelle, les abbayes des dames de Saint-Pierre et des dames de Sainte-Marie se révèlent extérieurement, vis-à-vis du grand cavalier, par trois petits piédestaux surmontés d'un capuchon avancé sous lequel font saillie deux colonnettes rubanées; espèce *d'ex-voto* construit avec certains principes d'harmonie. De l'autre côté, sur le jardin, et surtout intérieurement, existent des fûts de colonnettes, des chapiteaux qui appartiennent aux mêmes édifices. Tous révèlent d'excellentes traditions architecturales.

Il en est ainsi des ouvertures supérieures de quelques vieilles maisons, ouvertures séparées en deux par une colonnette octogone que surmonte un lourd chapiteau.

L'ivoire se travaillait alors dans nos murs avec une rare perfection. J'en appelle au diptique d'Adalberon conservé à la bibliothèque de la ville, et dont les figurines dénotent une étude assez sérieuse de la nature morte et de la nature vivante. Rien sous le rapport des airs de tête ne saurait être mieux traité que les deux médaillons supérieurs; la tête d'Adalberon est une délicieuse miniature; le Christ présente un ensemble et des attaches très-convenables; les autres personnages, couverts de vêtements qu'en terme d'art on appelle mouillés, sont groupés avec beaucoup d'intelligence. Je pourrais signaler encore d'autres monuments du même genre, mais je me borne à celui-là parcequ'il porte une date positive et qu'on est à même de l'examiner sur place*.



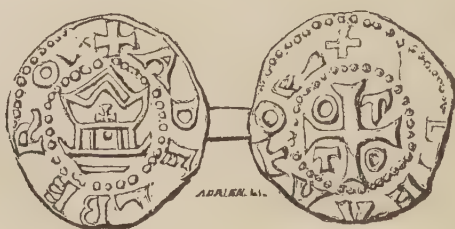
Une crosse épiscopale en ivoire, conservée dans le trésor de la cathédrale, et dont un de mes graveurs n'a rendu que l'ensemble, n'offre point la finesse d'exécution du diptique précité; mais elle sert à constater l'état de la gravure à cet âge reculé.

* J'ai fait dessiner ce diptique; mais n'ayant pu être lithographié à temps, je le réserve pour l'un des volumes suivants.

Les tapisseries, les broderies sur soie, les tricots rehaussés de fils d'or et d'argent occupaient bien du monde, principalement dans les abbayes. L'art moderne n'a pas ajouté grand chose aux procédés manuels alors en usage. Le manteau capuchonné gravé ci-dessous dont la forme se rapproche du *burnous* moderne, peut donner une idée des ornements adaptés à ces tissus.



Un denier d'argent, publié pour la première fois en Pologne par Lelewel, présente de face, dans le champ, un temple dont le fronton tetrastyle est chargé d'une croix, et pour légende *Adelbero*; au revers *imperator*, et dans le champ une croix cantonnée de lettres formant le nom *Otto*. C'est la plus ancienne monnaie épiscopale messine.



Il paraît qu'en 960, Adalberon, comte et voué de Metz, aura commencé de frapper monnaie avec type mi-partie impé-

rial, mi-partie épiscopal; mais qu'un droit monétaire absolu sera devenu, vers l'an 979 seulement, l'apanage des prélats messins. C'est l'opinion de notre savant numismatiste M. de Sauicy*. Les pièces attribuées par lui à l'évêque Théodorik I.^{er}, frappées les unes dans nos murs, les autres dans la ville naissante d'Epinal, portent en légende *Deodericus*, mais il n'y a sans doute que celles antérieures à la date 979 qui présentent le nom de l'empereur; du reste, toutes offrent le même caractère. Quant à la monnaie (n.^o 17, pl. 1), où Lelwel a prétendu lire le nom d'*Eucharis*, si M. de Saulcy n'en a pas traduit la légende différemment, c'est, j'en suis sûre, par déférence pour l'illustre exilé. Les monnaies d'Adalberon II portent en légende tantôt *sanctus Stephanus*, tantôt *Adelbero presul*, *Adelbero eps*; celles frappées à Metz ont d'une part le mot *Mettis*, soit cantonnant une croix, soit entre deux grenetis; de l'autre, une tête ou un temple tantôt tetrastyle, tantôt pentastyle. Je ne pense pas que les monnaies (n.^{os} 23, 24 et 25 de la pl. 1), doivent être attribuées à l'évêque Adalberon II. Le n.^o 28 surtout n'offre aucun rapport avec les autres monnaies épiscopales de la même époque**.

Je lis en tête d'actes divers rédigés à Metz au x.^e siècle, les formules *Ego... lege franciscâ...*, ou *lege salicâ.....*, ou *lege romanorum vivens*; moi, vivant selon la loi française, ou selon la loi salique, ou selon la loi des romains; d'où résulte la preuve que nos ancêtres suivaient encore alors différentes

* Supplément aux recherches sur les monnaies des évêques de Metz, 1855, p. 5 et suiv.

** Voyez l'ouvrage précité de M. de Saulcy, lequel fait partie des Mémoires de l'académie royale de Metz.

coutumes législatives. Les affranchissements devenaient assez communs. L'église y consentait volontiers. Trois sous de redevance annuelle pour les hommes, deux sous pour les femmes, ou quelques jours de corvée au profit du Seigneur, constituaient les obligations ordinaires des affranchis. Beaucoup de ces charges se sont perpétuées jusqu'à l'époque de la révolution française*.

On conçoit de quelle importance pour l'agriculture et l'industrie étaient les affranchissements, puisqu'ils attachaient au sol des populations sans avenir et sans fixité. Au point de vue spirituel, l'église, en proclamant la liberté, accomplissait un devoir, et se montrait conséquente avec elle-même; au point de vue temporel, ses intérêts devaient y gagner. Soit donc qu'elle ait agi de sa propre volonté, soit qu'elle n'ait fait qu'obéir à la force des choses, les résultats sont les mêmes. Examiner aujourd'hui si tel prélat, tel cou-

* Voyez dans le *Cartul. de l'abbaye de Gorze*, tit. xcvi, p. 143-144; tit. cii, p. 148, des lettres d'affranchissement accordés à plusieurs serfs, moyennant redevance annuelle envers cette abbaye. Ceux qui brisent les chaînes de leurs serfs s'en prévalent comme d'une œuvre méritoire pour la rémission de leurs péchés, d'où l'on doit conclure que l'église la conseillait: *Ego, in Dei nomine, immina cogitans, pro Dei intuitu, et animæ meæ salute, ut veniam delictorum meorum in futuro adipisci merear, etc....., absolvo..... famulum ac servum meum..... et ancillas meas..... ut, ab hodiernâ die et deinceps, benè ingenuæ atque ab omni vinculo servitutis securæ permaneant, tamquam si ab ingenuis parentibus fuissent procreatæ vel natæ, eandemque pergant partem quamcumque voluerint, habeantque portas apertas.....* » Il est curieux de lire dans D. Martène (*Veter. script. monum.*, t. II, p. 45) et dans D. Calmet (*Hist. de Lorr.*, t. II, pr., col. ccm) les charges qui étaient imposées en 950, aux serfs de l'abbaye de Saint-Martin-lès-Metz.

Voyez aussi la charte d'affranchissement des habitants de Morville-sur-Seille, le 16 août 967, par Jean, abbé de Saint-Arnulph (vieux cartul. de l'abbaye qui se trouve à la bibliot. royale, p. 80). Les bénédictins ont publié cette charte, t. III, p. 78 de leur histoire.

vent a été plus ou moins favorable aux libertés sociales; si dans l'obtention d'une franchise, dans la reconnaissance d'un droit, l'initiative appartient au clergé ou devient la conséquence de certains mouvements populaires, c'est descendre à des considérations oiseuses; car personne ne peut révoquer en doute l'action essentiellement libérale de l'église et la part immense qu'elle a dû prendre dans l'émancipation du genre humain. Sous le régime arbitraire des empereurs, nul autre pouvoir que celui de la religion n'imprimait un frein au despotisme; elle était l'égide du faible, la consolation du malheureux, et quand le peuple voyait élever au-dessus de son humble demeure ces gigantesques tourelles, ces hardis créneaux qui, surplombant les rues, semblaient toujours prêts à l'écraser, quelle ineffable quiétude pour lui d'aller s'abriter à l'ombre tutélaire d'un cloître ou d'un clocher paroissial!

Metz, au x.^e siècle, offrait ainsi le contraste animé de la puissance ecclésiastique et de la puissance séculière, en suspension réciproque et constante. C'était moins par familles que par tribus que se groupait la population; le régime du patriciat romain, bien qu'il fût profondément modifié, subsistait encore; tout seigneur, laïc ou prêtre, exerçait un certain patronage, une action morale au profit des serfs, des cultivateurs et des bourgeois qui lui prêtaient, à l'occasion, le secours de leur force matérielle. Dans les troubles civils, alors si fréquents, les maisons seigneuriales, les monastères, les églises servaient de refuge, de citadelle à ces hommes isolés; en sorte que la rue et la place publique, qui devaient acquérir plus tard tant d'importance sous le gouvernement populaire, n'offraient qu'une voie de circulation monotone, sombre et silencieuse. Dans les temps ordinaires, la vie sociale, toute intérieure, n'acquerrait guère de l'activité que

hors des villes, au moyen des grandes chasses, des pèlerinages, des fêtes patronales ou des foires, encore fallait-il pour ces dernières que les seigneurs qui tenaient les routes accordassent des saufs-conduits, sans lesquels marchands et bourgeois étaient exposés au pillage.

Notre ville, proprement dite, ne dépassait pas sa limite naturelle formée par la Moselle et la Seille. Une muraille du ix.^e siècle, élevée sur des fondations romaines, la défendait. Le petit Saulcy, comprenant le terrain qui s'étend entre les deux bras de la Moselle, depuis la rue des Roches jusqu'au rempart Belleisle, n'offrait que des jardins et des cabanes de pêcheurs. En 968, l'évêque Théodoric 1.^{er} y fonda l'abbaye de Saint-Vincent; d'autres constructions non moins importantes eurent lieu sur divers points tant de la ville que des faubourgs. Nous avons parlé de Sainte-Marie. Sainte-Glossinde changea tout-à-fait d'aspect; Saint-Arnoul, Saint-Clément furent modifiés; le siècle enfin imprima sur Metz son cachet architectural.



EXPLICATION

DES PLANCHES

DU SECOND VOLUME,

ET ORDRE DANS LEQUEL IL FAUT LES PLACER.

Pl. n.º 48, p. 8—9. — MONUMENTS DE LA DÉCADENCE MÉDIOMATRICIENNE.

N.º 1, v.º siècle. Monument sépulchral élevé par *Audinina* en l'honneur d'*Udusmus*, l'un des chefs de la vii.º légion, dite la Judéenne, *judaica*, et peut-être commandant d'une aile de cavalerie dite l'Ibérienne, *aloe Iberioe*.

N.º 2, vi.º siècle. — Monument sépulchral dépourvu d'inscription, mais dont le personnage, par sa pose, fait déjà pressentir l'attitude où seront représentés plus tard les grands personnages de l'époque mérovingienne.

Ces deux cippes inédits offrent le plus grand intérêt. M. Bastien les a dessinés avec une rigoureuse exactitude.

Pl. n.º 49, p. 24—25. — COLLIER GALLO-ROMAIN trouvé près de Metz. (iv.º au vi.º siècle.)

Cette espèce de colliers est fort commune dans le Pays-Messin; mais il est rare d'en rencontrer d'une aussi belle conservation et d'une aussi rigoureuse symétrie que celui de M. Dufresne. La chaînette, les points d'attache sont en cuivre; les anneaux se composent d'émail, de verre grossier tantôt opaque, tantôt revêtu d'émail et de terre cuite. Les pendentifs sont en os, et la médaille représente l'effigie de Gratien. A cette figure près, notre artiste a parfaitement rendu le collier, jusque dans ses moindres détails.

Pl. n.º 51, p. 40—41. — LE ROI CLOVIS, LA REINE CLOTILDE ET L'ÉVÊQUE SAINT-REMY, d'après les sculptures de l'église de Saint-Germain-des-Prés, bâtie par le roi Childeberr.

Cette planche n'a d'autre but que de faire connaître les costumes royaux et sacerdotaux du vi.^e siècle.

Pl. n.^o 53, p. 72 — 73. — 1.^o **LE ROI SIGEBERT I.^{er}**, représenté sur son tombeau ;

2.^o **MOSAÏQUE DU TOMBEAU DE LA REINE FRÉDÉGONDE.**

Bien que Frédégonde n'appartienne qu'accessoirement à notre histoire messine, nous n'avons pas hésité de reproduire ici l'image de son tombeau, pour donner l'idée du genre d'ornementation adopté par les premiers artistes de cette époque.

Pl. n.^o 54, p. 96 — 97. — **MONUMENTS AUSTRASIENS** antérieurs au viii.^e siècle.

Les dessins de cette planche, la perfection des travaux en ciselure qu'ils font supposer, indiquent d'heureuses traditions artistiques.

Pl. n.^o 57, p. 176 — 177. — **LE ROI DAGOBERT** entre ses deux fils Clovis II et Sigebert II.

Ces monuments sont extraits de Montfaucon.

Pl. n.^o 58, p. 224 — 225. — **ETICHO DUX, S. ODILIA**, Ethico, duc d'Alsace et sainte Odile.

Ces deux personnages figurent ici comme indication des costumes adoptés au vii.^e siècle par les grands personnages de l'ancienne Médiomatrice germanique. On s'habillait de la même manière dans la Lorraine allemande.

Pl. n.^o 59, p. 248 — 249. — **COLONNE DU SANCTUAIRE KARLO-VINGIEN ANTÉRIEUR A LA CATHÉDRALE ACTUELLE.**

Cette colonne, qui se voit sous la crypte de notre basilique messine, est publiée pour la première fois.

Pl. n.^o 60, p. 264 — 265. — **KARL-MAGNE, PATRIS, ENTRE UN CHANCELIER ET UN COMTE OU DUC DU PALAIS.**

Tableau précieux pour faire bien connaître l'état des arts et des costumes au ix.^e siècle. On le voit dans Montfaucon.

Pl. n.º 61, p. 272—275. — **CHAPPE DE KARL-MAGNE**, telle qu'on la conserve dans la cathédrale de Metz.

Ce monument curieux, inédit jusqu'aujourd'hui, présentait au pourtour une guirlande qui est usée, et, dans la partie occupée par notre inscription, un autre dessin courant auquel on a substitué des morceaux de tapisserie d'une exécution parfaite, mais postérieurs de cinq siècles à l'âge de la chappe.

Nous ne pouvons inscrire aucune date positive sur cette tapisserie, mais le caractère hardi, l'attitude des aigles, les gryphons dessinés çà et là, tout l'ensemble du travail enfin le rangent parmi les œuvres du VIII.º au IX.º siècle.

Le fonds de la chappe est une soie rouge fort épaisse rehaussée de fils d'or *juxtà-posés* avec encadrements nuancés de vert, de rouge et de bleu. C'est une œuvre faite au métier, d'après un procédé très-simple qu'on voit encore en usage dans les maisons religieuses pour certains ornements d'autel.

M. Bastien, auteur du dessin de la chappe, l'a rendue avec une vérité parfaite.

Pl. n.º 62, p. 280—281. — **ÉCRITURE MUSICALE** des VIII et IX siècles.

Cette écriture, comme on voit, est antérieure à l'invention des lignes. Rien ne devait être plus difficile alors que de déchiffrer.

Pl. n.º 63, p. 288—289. — **COSTUMES MILITAIRES ET CIVILS SOUS KARL-MAGNE.**

Pl. n.º 63 bis, p. 296—297.

SÉPULTURE DE L'EMPEREUR LOTHAIRE. Chapelle dite chambre des reliques à Erstein (Bas-Rhin). Vue prise du côté gauche.

Pl. n.º 63 ter, p. 304—305.

SÉPULTURE DE LA REINE HERMANGARDE OU IRMENGARDE, FEMME DE LOUIS-LE-DÉBONNAIRE. Même chapelle. Vue prise du côté droit.

Dans ces deux planches, exécutées d'après une mauvaise esquisse, il ne faut avoir égard qu'à la forme générale des deux tombeaux qui sont véri-

ju

tablement du ix.^e siècle. Les figurines mêmes de ces tombeaux n'ont pas l'attitude qui leur convient.

Pl. n.^o 64, p. 520—521. — **COSTUMES MILITAIRES ET CIVILS SOUS KARL-LE-CHAUVE.**

Pl. n.^o 67, p. 536—537. — **KARL-LE-CHAUVE SUR LE TRONE DE LOTHAIRE.**

Dessin extrait d'un manuscrit qui existait dans l'abbaye de Saint-Martin-lès-Metz.

Pl. n.^o 65, p. 552—553. — **LE MÉDECIN JUIF, ET LE LÉPREUX.**

Pl. n.^o 66, p. 560—561. — **LA JUIVE PRENANT LE VOILE.**

Ces deux planches que j'ai publiées dans mon histoire des Juifs, d'après un *pontifical* en velin, sont curieuses au point de vue du costume,

Pl. n.^o 68, p. 576—577. — **LE DIABLE ET LES RÉPROUVÉS, d'après les croyances du x.^e siècle.**

FIN DU SECOND VOLUME.



L'HISTOIRE DES RUES DE METZ formera plusieurs magnifiques volumes in-8.^o

Il paraîtra tous les samedis une livraison, contenant 16 pages imprimées sur papier grand-raisin collé, avec gravures dans le texte et une planche lithographiée.

On souscrit chez les principaux libraires de France et chez l'auteur, à qui les réclamations doivent être adressées *franco*, à Metz, rue de la Tête-d'Or, 36.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Histoire et Description pittoresque de la Cathédrale de Metz, des Églises adjacentes et collégiales. Metz, Verronnais, 1842-1843 ; 2 vol. grand in-8.^o, avec 250 gravures dans le texte et de nombreuses lithographies ; édition de luxe. 16 fr.

Etat des Juifs en Europe et leur histoire en France, depuis la destruction du Temple jusqu'à nos jours. Metz, Lamort, 1843 ; 1 vol. in-8.^o, avec lithographies représentant plusieurs synagogues anciennes, divers costumes, etc. 5 fr.

Grand papier. 7 fr.

Lettres sur l'Histoire médicale du Nord-Est de la France. Metz, Lamort, 1840 ; 1 vol. in-8.^o orné de plusieurs planches lithographiées 6 fr.

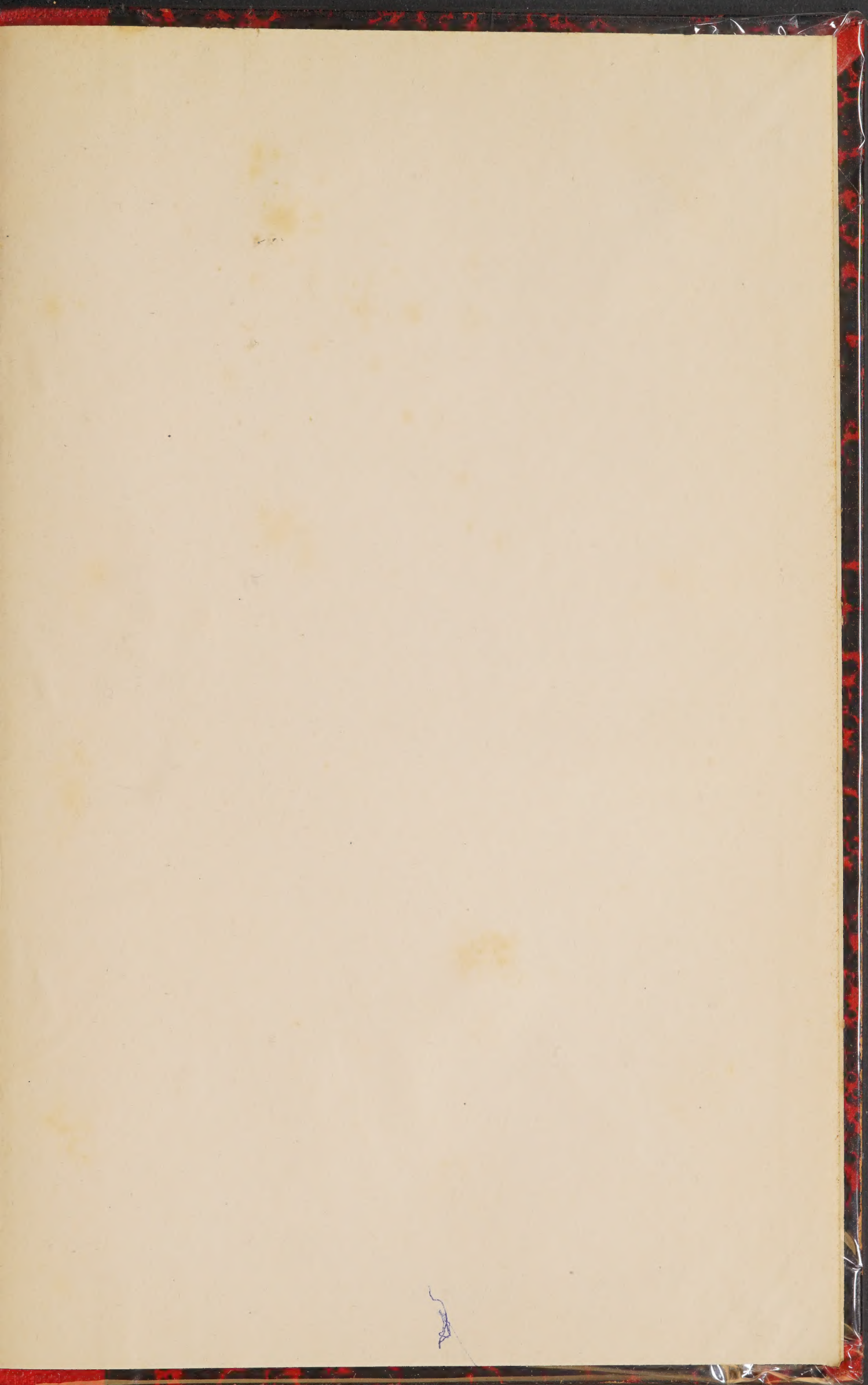
Ouvrage tiré à 25 exemplaires.

Mélanges d'archéologie et d'histoire. Metz, Verronnais, 1840 ; grand in-8.^o avec lithographies. 4 fr.

Ouvrage tiré à 50 exemplaires.

Esquisses biographiques et littéraires. Metz, Dembour et Gangel, 1842 ; grand in-8.^o. 4 fr.

Ouvrage tiré à 50 exemplaires.



DC
801
.m65
B43
1843
v. 2
c. 1

4102914

